« Cœur à cœur de Jumeau »…

ALAIN

Correspondance avec Marie-Monique Morre-Lambelin

1901-1913

INSTITUT ALAIN – LE VESINET
ISBN 2-905753-30-7

Quatrième de couverture : Marie-Monique Morre-Lambelin vers 1900

Pour Robert BOURGNE, à qui je sais que ces lignes sont chères, qui en avait de longue date préparé l'édition, et à qui je demande pardon pour l'imperfection de cette restitution.

E.B.

PRESENTATION

On connaît mal, si ce n'est dans le cercle familier des « Amis d'Alain », la figure de Marie-Monique Morre-Lambelin. On trouvera dans ces pages l'histoire de leur rencontre, mais aussi, ce qui rend ici tout résumé superflu, celle de la destinataire des lettres, qui y évoque sa famille, son « mariage », son métier, sa familiarité, bien avant la rencontre avec Alain, avec le cercle de *l'Union pour l'Action morale,* sa foi brûlante et ses cercles d'amies. On a évoqué dans la préface au volume des *Dédicaces à Marie-Monique Morre-Lambelin* l'histoire de cet amour de quarante ans. On en trouvera ici la trace au jour le jour, trace de la rencontre, de la maturation progressive en Alain de sa vocation d'écrivain bien sûr, mais trace aussi de toutes les passions et richesses de l'homme, la musique, la mécanique, le ciel, les mathématiques – le métier aussi, avec sa lourdeur et ses beautés ; l'enseignement populaire, les liens avec le collège Sévigné ; encore et partout, le devenir et la difficile culture des amitiés, des liens voulus et des liens subis, le refus constant de l'ambition et la revendication impitoyable, même à l'égard de soi, d'une liberté aussi farouche que constamment menacée, par les nécessités bien sûr, mais aussi par l'amour et l'amitié mêmes. Une existence dont Alain dira qu'elle était la seule qui lui fût possible, et que Marie-Monique s'attachera à décrire, sans contradiction possible, comme toute de fidélité à l'Esprit.

Qu'en Alain donc, au regard de « l'écouteuse » tout soit indissolublement Nature et Esprit, c'est ce qui résonne dans ces lettres, où la nature jaillit à plein (du moins dans ce qui nous a

été conservé) sans que la janséniste s'en offusque ou le néglige, bien au contraire. On ne dira pas qu'Alain se livre sans réserve, en aucun aspect de sa correspondance. La confrontation des lettres écrites pendant la guerre à Marie-Monique et de celles qu'il adresse à Marie Salomon témoignent qu'on ne saurait écrire à l'une ce qu'on se permet d'écrire à l'autre. Mais la sincérité frappe, et surtout, sans calcul évidemment ici, la capacité d'Alain à faire surgir, par ces touches, une sensation de présence de l'homme dont peu de correspondances donnent l'exemple.

C'est entre décembre 1936 et juin 1940 que Marie-Monique Morre-Lambelin consigne, dans un cahier de moleskine noir, ces extraits des lettres qu'Alain lui adressa avant 1914. Elle en recueille le texte sur les pages de droite, seules numérotées, et insère parfois une note, un dessin, un document, souvent sur la page en regard. Le cahier se révèle insuffisant et l'ensemble de ce qui nous est conservé comprend le cahier initial, plus trois liasses de 22, 40 et 24 pages numérotées de 1 à 174.

Marie-Monique Morre-Lambelin avait déjà opéré le choix d'extraits des lettres de guerre. Le travail sur les lettres d'avant-guerre, plusieurs fois interrompu par les alertes sérieuses concernant la santé d'Alain, connaît une fin brutale avec la débâcle. Marie-Monique, qui semble avoir livré les originaux aux flammes au fur et à mesure de son travail, brûle alors l'intégralité des lettres non encore exploitées, de peur qu'elles ne tombent aux mains de l'occupant. Un an de correspondance, celui de la dernière année de paix, est ainsi irrémédiablement perdu.

Fallait-il publier ces lettres ? Marie-Monique Morre-Lambelin s'est posé la question et y a répondu par ce recueil même, explicitement voué à la publication, probablement posthume. Il est en effet probable qu'Alain lui-même eût refusé une telle publication, et qu'elle-même ne l'eût pas acceptée de son vivant. Reste qu'elle l'avait préparée. Il en allait sans doute à ses yeux d'un indispensable éclairage sur la genèse de « l'œuvre ». On ne peut séparer, de cet éclairage en forme de chronique, le souci

constant de rappeler que cette œuvre fut nourrie pour beaucoup de l'amour si particulier qui unit ces deux êtres d'exception. Désir de reconnaissance ? On est en droit de le penser, même si toute l'existence de Marie-Monique revint à se vouer au service du génie qu'elle avait d'emblée décelé chez le disciple de Jules Lagneau. Elle se plaît à conserver les paroles de tendresse d'Alain, en particulier celles dans lesquelles il affirme lui devoir l'essentiel de son œuvre. Elle aime à rappeler combien étaient indispensables à son « enfant à bourrelet » ces jours où elle montait à Paris pour « souffler sur le feu du Génie » ; elle conserve soigneusement le souvenir de ces conversations où les sujets de Propos étaient proposés à Alain, comme l'idée d'œuvres à venir.

Marie-Monique Morre-Lambelin avait d'ailleurs travaillé par avance à dissiper les scrupules de l'éditeur futur, non seulement par le choix lui-même fort scrupuleux qu'elle fit des extraits, et qui décourage par avance toute curiosité indiscrète, mais aussi en leur donnant une forme dont il est difficile d'établir le rapport exact avec l'original. Il est peu probable que le texte de ces lettres ait été réellement modifié. Mais un simple regard sur les rares cartes postales collées dans les cahiers nous fait remarquer, d'une part qu'Alain y tutoie son « jumeau », sans que nous puissions savoir à quelle date ce tutoiement apparaît, d'autre part que Marie-Monique tient à rendre absolument illisibles quelques phrases qui semblent pourtant, pour ce qu'on peut en deviner, relativement anodines. Dans les extraits de cette correspondance que nous avons régulièrement livrés au Bulletin de l'Association des Amis d'Alain depuis quelques années, nous avions choisi de rétablir le tutoiement ; mais il semble clair que certaines formules ont également dû être altérées par ce scrupule « janséniste ». Aussi le choix a-t-il ici été fait de restituer ces lettres telles que Marie-Monique a voulu les transmettre. La restitution plus large de la correspondance d'Alain permettra de mesurer l'écart, sans doute infime – mais une telle décision évite aussi le mirage de l'absolue fidélité à un original.

D'aucuns verront sans doute aussi dans ces transcriptions la volonté de Marie-Monique de laisser une image très particulière

de son existence auprès d'Alain. Marie-Monique y revendique le refus d'épouser Alain lors de son départ à Paris, le choix d'un amour purement « maternel » et spirituel. Elle y revient plusieurs fois sur sa propre virginité, comme pour dissiper par avance toutes les spéculations mal venues. Il est clair que de ces lignes se dégage l'image d'un amour aussi total et aussi fécond que purement spirituel. Cette image est voulue, d'autant plus voulue que l'œuvre d'Alain, perçue à la lumière de cet amour exceptionnel, apparaît sans doute ainsi, aux yeux de Marie-Monique, dans une lumière qui ne peut que la rehausser encore. Et il faut bien que le Maître soit à la hauteur de son œuvre, et de son propre génie. Ceux qui veulent restituer le médiocre derrière la grandeur voulue le pourront toujours, et demeureront responsables de l'image qu'ils auront su former. Mais on ne peut rester indifférent à ce dont témoigne cette correspondance ininterrompue, qui se poursuivra tout au long de la Grande Guerre, avant que les Jumeaux ne se trouvent définitivement rapprochés, en particulier par l'achat de la petite maison du Vésinet, cette « Chartreuse » dans laquelle Alain s'installera définitivement quand la paralysie le gagnera, et dans laquelle il finira ses jours, en compagnie de Gabrielle, plus de dix ans après que son Jumeau, en 1941, se soit éteint dans la petite chambre qui jouxtait la sienne, au premier étage du 75, avenue Emile-Thiébaut, au Vésinet.

E. BLONDEL

Nous reproduisons en italiques les textes dans lesquels Marie-Monique Morre-Lambelin prend la parole, y compris à l'intérieur même de la retranscription des lettres, quand elle se soucie de préciser un détail sans pour autant indiquer un appel de notes. Pour nos propres notes, nous nous sommes contenté d'indiquer la référence des Propos évoqués au fur et à mesure de la correspondance. Les références renvoient à l'Intégrale des Propos d'un Normand *publiée par l'Institut Alain, et dont le volume X présente le « Premier journalisme d'Alain », de 1900 à 1906.*

Correspondance

avec

Marie-Monique

Morre-Lambelin

1901 - 1913

Journal.

18 décembre 1936. Il m'est arrivé plusieurs fois d'écrire "mes dernières volontés", à l'occasion de maladies graves. Mon plus récent testament est du 4 mai 1936. Ce jour-là, ou plutôt cette nuit-là ALAIN que le régime Gerson avait épuisé au point qu'il se crut mourant, n'avait eu de plaisir qu'il n'ait écrit le sien, et je fis le mien dans le même temps. Chaque fois une des volontés les plus pressantes que j'exprimais était que toutes les lettres de lui à moi qu'on retrouverait dans mes papiers lui fussent remises ou fussent brûlées sans être lues. ALAIN a toujours déclaré qu'une lettre ne devrait être lue que par la personne à qui elle fut adressée; contre quoi se récrient tous les amateurs de MÉMOIRES quand l'auteur des lettres est un ALAIN. Mais il me serait douloureux de livrer ces choses intimes au public. Puisque Dieu me prête vie je m'accorde une dernière fois le bonheur de relire ces lettres (je l'ai déjà commencé depuis bien longtemps pour les lettres de guerre) et je noterai au passage ce qui s'y trouve de nature à éclairer l'Homme et l'Écrivain. Ceci par exemple dans une lettre du 8 juin 1901

« ..... Dites-vous bien que vous avez un malade à soigner, c'est-à-dire un « composé de contraires où il y a peut-être du meilleur, et sûrement du plus « vil, et où domine une horreur effrayante pour tout esclavage, pour lui et « pour les autres, et aussi la tristesse d'avoir passé déjà à côté du bonheur, à « cause de cela; et aussi de belles folies passées, qu'il ne veut point oublier, « enfin un tas terrible de choses terribles qu'il ne faut point remuer. Je « croyais que des tas de souvenirs sauveraient notre amitié en arrêtant les paroles. « Oubliez celles que je vous ai dites car je crois que le malade est incurable; « je le connais même assez pour dire que j'en suis sûr. Il est capable « d'amitié et de plaisir, et incapable d'amour; il croit même que toujours « l'amour n'est qu'un mélange de ces deux choses, en proportions variables. « Non vrai, vous n'aviez pas mérité de me rencontrer, et le hasard fut injuste. « Si, en réfléchissant, vous avez la raison d'interrompre mes leçons, écrivez-le « moi. Je serai content de vous épargner des peines, et vraiment je vous « aimerai aussi bien et peut-être mieux; il y a des choses pures, fraîches et « simples que j'aime tant en vous.

« Sinon, laissons courir, comme disent les marins; j'ai perdu l'habitude « de penser à l'avenir; si avec cela vous me faisiez oublier le passé, comme le « présent serait doux. Il faudrait ne jamais penser à soi; il n'y a point de « bonheur hors de cela .....

A trente-cinq ans de distance, ces lignes m'éclairent encore tout

La première page du "Journal" de Marie-Monique Morre-Lambelin

[1901]

18 Décembre 1936 – *Il m'est arrivé plusieurs fois d'écrire « mes dernières volontés », à l'occasion de maladies graves. Mon plus récent testament est du 4 Mai 1936. Ce jour-là, ou plutôt cette nuit-là, Alain que le régime Gerson avait épuisé au point qu'il se crut mourant, n'avait eu de paix qu'il n'ait écrit le sien, et je fis le mien dans le même temps. Chaque fois une des volontés les plus pressantes que j'exprimais était que toutes les lettres de lui à moi qu'on retrouverait dans mes « papiers » lui fussent remises ou fussent brûlées sans être lues. Alain a toujours déclaré qu'une lettre ne devrait être lue que par la personne à qui elle fut adressée ; contre quoi se récriront tous les amateurs de Mémoires quand l'auteur des lettres est un Alain. Mais il me serait douloureux de livrer ces choses intimes au public. Puisque Dieu me prête vie, je m'accorde une dernière fois le bonheur de relire ces lettres (je l'ai déjà commencé depuis bien longtemps pour les lettres de guerre) et je noterai au passage ce qui se trouve de nature à éclairer l'Homme et l'Écrivain. Ceci par exemple dans une lettre du* 8 Juin 1901 *:*

« Dites-vous bien que vous avez un malade à soigner, c'est-à-dire un composé de contraires où il y a peut-être du meilleur, et sûrement du plus vil, et où domine une horreur effrayante pour tout esclavage, pour lui et pour les autres, et aussi la tristesse d'avoir passé déjà à côté du bonheur, à cause de cela ; et aussi de belles folies passées,

qu'il ne veut point oublier, enfin un tas terrible de choses terribles qu'il ne faut point remuer. Je croyais que des tas de souvenirs sauveraient notre amitié en arrêtant les paroles. Oubliez celles que je vous ai dites car je crois que le malade est incurable ; je le connais même assez pour dire que j'en suis sûr. Il est capable d'amitié et de plaisir, et incapable d'amour ; il croit même que toujours l'amour n'est qu'un mélange de ces deux choses, en proportions variables. Non vrai, vous n'aviez pas mérité de me rencontrer, et le hasard fut injuste. Si, en réfléchissant, vous avez la raison d'interrompre nos leçons, écrivez-le moi. Je serai content de vous épargner des peines, et vraiment je vous aimerai aussi bien et peut-être mieux ; il y a des choses pures, fraîches et simples que j'aime tant en vous.

« Sinon, laissons courir, comme disent les marins ; j'ai perdu l'habitude de penser à l'avenir ; si avec cela vous me faisiez oublier le passé, comme le présent serait doux. Il faudrait ne jamais penser à soi ; il n'y a point de bonheur hors de cela... »

A trente-cinq ans de distance, ces lignes m'éclairent encore tout Alain. Cette « horreur effrayante pour tout esclavage » explique certainement tous les actes de sa vie, séparations, ruptures, en amitiés ou en amours, qui ont pu affliger d'autres cœurs. Il n'y a pas cœur plus tendre que le sien, (pour moi, c'est toujours l'enfant de la Vierge à la Chaise *de Raphaël baignant dans la confiance, et la tendresse) il n'y a pas d'âme plus généreuse, mais qui aura tenté de le forcer, de l'entraîner d'un pas plus loin qu'il ne voulait aller, celui-là aura été quitté pour toujours. Et qui voulait lui être bonne devait d'abord comprendre cela.*

C'est de Rouen où nous étions tous deux que date cette lettre. Alain y était arrivé en Octobre 1900, après Lorient, en qualité de professeur de philosophie au lycée. J'y étais

arrivée à la même date, professeur d'école normale, chargée de l'enseignement des sciences à l'école primaire supérieure de jeunes filles. Mais de moi, plus tard, je ne veux en retenir pour l'instant que ce qui intéresse Alain.

20 Décembre 1936 – *À la fin du premier trimestre, ou peut-être en Janvier 1901, j'écrivis au professeur de philosophie, anonyme pour moi, de vouloir bien me donner des leçons de philosophie, morale et pédagogie en vue de préparer l'examen « d'aptitude à la direction des Écoles Normales ». Il me fut répondu que, sans savoir en quoi il me pourrait être utile pour le concours dont je parlais, il donnerait bien volontiers son aide à quelqu'un qui était sans nul doute une « camarade d'Université Populaire ».*

C'est ainsi que j'appris l'existence de cette Université Populaire de Rouen, à laquelle Alain accordait la plus grande partie des loisirs que lui laissait l'enseignement, depuis son arrivée en Normandie. Dans cette même réponse il me disait qu'il passerait chez moi le mardi suivant (c'était quelques jours après). Je ne pensai pas sans appréhension à cette rencontre. (J'imaginai tout à coup un monsieur entre deux âges, barbu, sans grâce, tout à la politique, comme plus d'un philosophe entrevu dans le passé). Comment lui dire que j'ignorais l'Université Populaire, que j'avais la politique en horreur, sans la connaître, que je n'étais pas féministe, et que depuis mon arrivée à Rouen, je ne connaissais guère que mon école, Saint-Ouen qui était ma paroisse (car j'étais catholique praticante, ce que je suis encore) et une maison amie où je retrouvais, auprès de la mère[1] *de l'une d'elles, deux jeunes professeurs du lycée de filles, liées d'amitié à Amélie Allégret pour qui j'avais (et j'ai encore) la plus profonde affection, et qui était le principal sujet de conversations de*

[1] *Qui m'appelait Mme Récamier, sans que j'y voie autre chose que le fait de noter mon admiration pour Chateaubriand.* (MMML)

nos rencontres ! Qu'hors cela et une famille misérable que je secourais (hélas, il n'en manquait pas à Rouen) tout le reste m'était indifférent !! Que serait cette première entrevue ?

21 Décembre 1936 - *Ce mardi donc je vis à ma porte un grand garçon, jeune, élancé, élégant, un jonc à la main, tout à fait l'allure d'un officier de cavalerie en civil, que je jugeai blond, malgré les cheveux noirs, à cause des yeux bleus, du teint et de la moustache claire. J'estimai que c'était un Nordique qui avait à faire avec le consulat de Suède ou Norwège installé dans le même immeuble que moi, mais à un autre escalier. Tout cela vu en une seconde ; j'allais détromper ce visiteur quand, d'une voix un peu amusée, m'ayant examinée de la tête aux pieds, il dit, en se présentant et en entrant : « Mais non, je ne vous ai jamais vue, je ne vous connais pas, je ne vous ai jamais vue à l'Université Populaire ; vous n'en êtes pas ? » J'avouai que non, mais que j'en serais s'il jugeait que c'était de mon devoir. Là-dessus il se récusa et me fit en quelques mots une brillante déclaration sur la liberté, mais remarqua que tous les Universitaires, et notamment de l'enseignement primaire à tous les degrés faisaient partie de l'U.P. Et il n'en fut plus question. Il examina mon programme, le jugea idiot, se déclara incompétent pour la partie législation et pédagogie pratique (bien que j'eus bien vite l'occasion de m'assurer qu'il les connaissait parfaitement) et décida que les leçons - ce fut d'abord une - puis deux par semaine – porteraient sur « les tempéraments, les caractères, les sentiments, l'habitude, l'attention, la mémoire, les degrés de la connaissance, la morale rationaliste, etc., etc. Je note tout cela par souvenir car je n'ai pas conservé mes cahiers de rédaction et je le regrette. Mais il faut dire que cela me parut de peu quand je pus avoir en mains, au cours des années suivantes, les*

brillantes et lumineuses préparations pour les Khâgneux. Alors ce fut la grande joie d'esprit.

Les leçons se donnaient dans mon salon. C'était une grande pièce carrée à plafond en voûte, très haut qui donnait à la pièce l'allure d'une chapelle désaffectée. J'étais assise sur une petite chaise basse, tout contre le haut poële, cahier sur les genoux, crayon à la main. Le professeur parcourait la pièce à longues enjambées, tout en développant son cours d'une voix plus rapide que celle qui convient à une dictée, en sorte que j'écrivais au galop, haletante, sans lever les yeux, attentive seulement à ne pas laisser échapper un mot de la parole sacrée. L'heure finie le professeur me quittait, avec le beau sourire joyeux de quelqu'un qui retrouve la lumière, le spectacle de la rue et qui quitte une tâche faite.

J'avais l'ordre de rédiger la leçon qui était lue et généralement jugée correcte la semaine suivante, où le cours reprenait sur le même rythme. Ce fut ainsi tout l'hiver et le printemps.

Il y eut pourtant quelques causeries étrangères au cours. Le bulletin de l'Union pour l'Action Morale auquel j'étais abonnée dès l'origine en fut une première occasion. Je parlai avec enthousiasme de ce milieu dans l'intimité duquel étaient les « Allégret » et que j'avais appris à vénérer auprès de mon amie : Jules Lagneau, Léon Letellier, Paul Desjardins (cela n'allait d'ailleurs pas sans une pointe de moquerie sans méchanceté à l'égard de Desjardins qui était un peu « faiseur » disait Amélie Allégret en l'imitant parfaitement). Mais Lagneau c'était le dieu, le saint laïque dont on recopiait tous les textes que l'on pouvait avoir par le bulletin de l'Union ou autrement. Je fus transportée quand j'appris que « mon professeur » était élève de Lagneau et quand je vis sur quel ton de religieuse affection, de pieuse admiration, de vénération sans réserve il en parlait. J'eus aussitôt la même admiration pour le disciple auquel je reconnaissais un génie tout différent de celui de

son Maître, mais proprement du génie. Je sus gré à la vie de m'avoir donné l'occasion de voir « un Grand Homme à son éveil » (ainsi pensais-je en moi-même). Ce lien entre nous donna un ton moins officiel à nos leçons. C'est ainsi par exemple qu'un soir, la leçon terminée, je le vis ouvrir le piano et jouer d'improvisation de façon si émouvante que, sur ma petite chaise, je fus toute en larmes. Après cette première surprise, il m'arriva plus d'une fois de montrer le piano ouvert à l'heure du départ. Mais il y fallait de la prudence, la moindre insistance l'aurait cabré.

Une autre fois, à l'occasion de livres et gravures d'art que j'envoyais à des enfants d'une amie, disant que, puisque j'étais sans enfant, tous ceux de mes amies étaient les miens, il lança, sur un ton de boutade amicale : « C'est moi qui suis votre enfant de Rouen - naturel et par conséquent légitime - et je vous défends d'en avoir d'autre. » Sans relever autrement ce propos, je fus très émue, et c'est bien peu après qu'une causerie plus intime après leçon et improvisation au piano provoqua cette lettre que j'ai transcrite plus haut (du 8 Juin 1901). Les leçons furent désormais toujours suivies d'improvisations au piano, de thé où force gâteaux étaient dévorés pour me faire plaisir (je le regardais avec admiration comme une mère qui conduit son collégien dans une pâtisserie pour le rassasier !).

22 Décembre 1936 - *Nous eûmes encore, à l'heure du thé, bien d'autres sujets de conversations qui donnèrent un ton d'intimité à cette amitié naissante : la Bretagne, Pontivy, où il avait débuté comme professeur, et où j'avais passé plusieurs années de mon enfance (mon père y fut inspecteur primaire). Il s'amusait aux histoires de mon couvent qui valaient celles que George Sand rapporte du sien dans l'*Histoire de ma vie. *Peut-être raconterai-je en d'autre lieu ces histoires qui avaient déjà intéressé tant de compagnes de mon lycée au temps de préparation des*

examens du professorat. De Pontivy il y avait encore le souvenir des fêtes locales, des bois environnants, du Blavet et de ses bords, des lieux voisins, Guéméné, et tant d'autres si caractéristiques. Sur un autre thème, le souvenir de mes leçons de latin qui me conduisirent alors jusqu'à l'Énéide, *mais qui furent réduites à rien quand j'arrivai dans un lycée de filles de l'Est vers ma quinzième année. Il me fut dit alors rudement qu'il n'y avait pas de culture possible sans les langues anciennes et que je devrais tout de suite me remettre au latin, n'en traduirai-je que quelques lignes par jour. Il fut dit aussi qu'il était regrettable que je n'eusse pas étudié le grec ; j'avouai qu'à Pontivy j'y avais été conduite jusqu'aux verbes, mais que dans mon lycée de l'Est (vers 1885-1888) il n'en était pas question.*

Quoi encore de la Bretagne ? Lorient, les plages les plus voisines que j'avais connues dans mon enfance, et qu'il venait de quitter en Octobre 1900 - enfin la mer sur laquelle nous étions intarissables. Il me cita comme la plus belle plage du monde Le Pouldu ; j'étais bien loin d'imaginer et d'espérer que plus de vingt ans après j'y construirais une petite maison dont Alain serait l'hôte vénéré, adoré, et où naîtraient tant de belles œuvres !

Comme je disais que je ne m'étais pas consolée d'avoir quitté la mer, la Bretagne que je considérais comme ma patrie, n'ayant jamais adopté l'Est de bon cœur, il fut convenu que nous reverrions la mer ensemble, aux premiers jours de liberté, que nous la verrions à Dieppe, plage la plus proche.

Mais laissons l'anecdote bien que ces souvenirs me plaisent et me rajeunissent, et revenons aux leçons et à la correspondance.

La première chose que je sollicitai et que j'obtins fut que les préparations des cours qui étaient faits aux garçons me seraient communiquées. Quelle joie ! Je m'aperçus vite que l'enseignement philosophique donné aux filles aux

premiers temps de l'enseignement secondaire féminin, était nul en regard de celui que recevaient les garçons, et je me promis de profiter de la chance qui m'était offerte pour m'instruire. Qu'avais-je lu hors des manuels et morceaux choisis par Boirac ? D'abord l'Imitation de Jésus-Christ *qui était mon livre de chevet, puis le* Manuel *d'Épictète, les* Pensées *de Marc-Aurèle, les* Pensées *de Pascal, le* Discours de la Méthode - *rien de Platon. Encore du Maeterlinck, de l'Emerson, du Novalis, tout cela un peu sur le même plan, avec le* Bulletin de l'Union. *Mais combien tout prit flamme à la parole du professeur, combien je mesurai mon ignorance et quelle reconnaissance à Dieu de cette occasion de m'instruire et de cette consolation à une vie que je jugeais finie ! (De cela plus tard) C'est en ces temps que j'eus l'occasion de lire, parmi des devoirs d'élèves, des rédactions brillantes d'Émile Herzog qui annonçaient l'écrivain qu'il est devenu (André Maurois).*

Revenons au 8 Juin 1901. *Il est clair que je ne songeais pas à perdre les trésors d'esprit et de cœur que m'apportait cette présence. Je demandai que les leçons se continuassent, et aussi les improvisations au piano quand on le voudrait bien, et aussi les causeries amicales. Dans de courtes lettres venues en cet été il me plaît de relire :*

« Vous êtes tout à fait bonne et tendre et c'est moi qui ne méritais pas de vous trouver... »

« Tout bonheur est silencieux et caché, non parlé, et du reste comment parler le bonheur. La musique même n'y suffit pas. Les paroles expriment la surface ou bien quelquefois elles enfoncent et plongent comme des oiseaux pêcheurs, et cela fait un grand éclair et une grande ombre sur vos yeux. Presque toujours je passe à côté des mots sans les comprendre ; ce sont des passants qui vont à leurs affaires. Au fond de vos yeux est assise la

silencieuse ; c'est celle-là que j'aime ; je sens alors que je suis en vous bien loin, comme un enfant que vous porteriez. »

« Je crains, ma chère triste, que vous viviez d'espérance, tandis que moi je puis dévorer le bonheur sans y chercher l'espérance. »

« C'est étrange comme des gens se trouvent ainsi appartenir les uns aux autres absolument dès le premier regard. Pourquoi ? C'est surtout de n'y pas penser et de ne pas le vouloir, c'est cela qui y prépare. La Nature est ainsi prodigue à ceux qui renoncent et avare à ceux qui demandent. »

« Réellement nos actes, notre bonheur et notre malheur nous dépassent de loin, et, si l'on veut vivre, il faut vivre dans de grandes choses inconnues. Je sens bien que je traîne avec moi bien plus de pensée et d'amour que ce qu'une vie d'homme en pourrait contenir. La vie est bien plus grande que nous ne voulons la faire. Je vis sans étonnement au milieu de ces choses, et vraiment dans la Nature, et vous aussi je crois. Et il me semble que les autres sont assis à côté de leur propre vie, les yeux et les oreilles bouchés. Car dans le vrai réel, tout se tient et tout exprime tout ; je crois bien que quand je réfléchissais à des choses inutiles, je gagnais toute cette tendresse que vous me donnez. Il faut bien tout de même que j'aie vécu dans le réel et non à côté, pour vous y rencontrer vous réelle. Rencontre réelle, si saisissante que les choses qui avaient l'air d'être, à côté de cela, n'ont même plus l'air d'être. Je me sens si pleinement à vous que je serais effrayé si je ne me sentais plus libre, plus fort et plus clairvoyant que jamais. Joyeux et vaillant sourire à moi, voilà comment je vous appelle ce soir. »

Puis après la promesse de venir un dimanche – contre l'habitude (ce n'était pas jour de leçon), l'horreur de toute contrainte, même de son propre sentiment, dominait tout. Je relis :

« Ne m'attendez pas demain ; je suis invité à déjeuner à Paris. Vous savez bien que je découragerai les gêneurs toujours, mais quand il s'agit de vieux amis je suis vraiment sans courage ; je n'ai guère changé d'amis depuis douze ans…

« Il faut prévoir d'autres contre-temps car j'ai fait plusieurs promesses. Voyez-vous ce sont les tristesses inévitables qui commencent et cela nous habituera à la grande séparation des vacances.

« Ce qu'il y a de vrai au fond de tout cela, c'est qu'à trente-trois ans on ne peut ni donner, ni promettre toute son existence. Elle appartient en partie aux souvenirs, en partie aux amis anciens et fidèles. »

Huit jours après, il m'écrivait[1] *:*

« Écoutez-bien ; je sens que je suis lié à vous pour toujours. Je vous en prie ne me faites jamais sentir les liens ; soyez petite Maman en cela. Car je serais horriblement malheureux, comme un vieux loup des steppes qui se serait laissé apprivoiser. »

23 Décembre 1936 – *Je viens de relire de ce mois de* Juillet 1901 *une dizaine de lettres dont le ton de joyeuse allégresse me fut bien doux au temps où je les reçus. Aucune fiancée n'en reçut de plus belles. Elles me tenaient*

[1] En marge : « Dieppe ».

éveillée de joie émue. Mais je connus en même temps la tristesse de juger que le bonheur tel que je l'eusse pu rêver entre nous n'était pas possible. Je ne pouvais faire que ce précieux ami n'eût point de « souvenirs ». Depuis les circonstances qui m'avaient faite veuve sans être épouse (de cela plus tard si l'occasion m'amène à l'écrire) j'avais beaucoup réfléchi aux aventures amoureuses des jeunes hommes avant leur mariage, à celles qui en étaient l'objet et qui se trouvaient abandonnées. Quelles qu'elles fussent je prenais le parti de mes sœurs les femmes. D'autant mieux qu'elles étaient plus faibles, moins évoluées, même de milieu social inférieur, je jugeais que le devoir de l'homme était plus grand envers elles. De là à penser que je ne pourrais être ni la fiancée, ni l'épouse de l'ami que la vie m'envoyait, il n'y avait qu'un pas. Car il pouvait survenir des rappels du passé et qui sait si mon rôle d'amie ne serait pas de montrer où était le devoir et de l'y encourager, dussé-je en avoir le cœur déchiré. Il fallait donc s'en tenir au rôle de « petite Maman », de sœur jumelle d'âme, d'amie bienfaisante au risque d'avoir à s'effacer si le devoir l'exigeait. Sans ces obstacles d'ailleurs, j'en aurais vu surgir d'autres pour un mariage entre nous, si tant est que j'eusse pu le rêver. J'étais catholique et n'attachais de prix qu'au mariage religieux – le mariage civil n'avait pour moi pas plus de valeur morale que l'union libre. Je ne pouvais attendre d'un incrédule qu'il consente au mariage religieux, et accepter qu'il le fît sans foi, comme on le fait trop souvent, cela était peu estimable et ne pouvait que porter malheur. Donc l'avenir de rêve était impossible, il fallait se résigner à ce que la vie apportait et faire que ce fût noble et beau. Je regardai donc l'avenir sans espoirs chimériques que ma raison aurait balancés si mon cœur eût été faible. Non sans tristesse parfois, non sans larmes. Mais je fus récompensée, puisqu'à trente-cinq ans de distance notre affection est vivante, heureuse et fidèle, puisque je vis naître toutes les Œuvres*, que j'en fus peut-être*

l'inspiratrice par la foi ardente que j'entretenais, et en tous cas, le soutien fervent.

Aussi me sentai-je riche maintenant de ces tendres paroles d'autrefois par le prix que leur a donné la fidélité.

«... de grandes et longues et tendres pensées vers vous. Votre tendresse change comme un beau ciel ; elle prend toutes les couleurs de tous les éclats et elle se mire dans l'eau profonde de vos yeux. Je ne sais plus de quel temps vous êtes, ni depuis quel temps vous marchez à côté de moi ; je ne sais pas où vous me conduisez ; j'ai presque peur de ces tendresses folles qui me prennent. Je vois dans votre sourire comme le triomphe d'une idole blanche et splendide. Sans compter tout ce qui ne peut être dit par les mots. »

« Comment ferai-je tenir dans une vie si remplie l'Amour qui veut tout, les amitiés chères que je n'ai jamais attristées, et le terrible travail qui devrait avoir tout. Quelle force aurais-je contre vos grands yeux tristes ? Pourtant si je vous vole de longs instants, je ne vous volerai point de pensées ; elles sont à vous toutes, même dans le travail, je vous vois toute petite, dans quelque coin, assise et tranquille, comme dans votre domaine. »

« Je suis content que vous lisiez le petit livre bleu (*Spinoza*). Je ne vois pas pour qui je pouvais bien l'écrire en Janvier dernier si ce n'était pas pour vous. Mais vous devez sentir aussi que tout cela est froid et retenu. Je ferai des choses bien plus belles pour vous ; quand je vous ai regardée, je vois mieux les choses. Je sens que vous m'avez été envoyée pour mon repos, ma joie et ma récompense. »

Un jour, en sortant d'un de mes cours, une heure avant la leçon qu'il me donnait (c'était un mardi) je montai chez lui pour la première fois et sans l'avoir prévenu ; je lui rapportais des notes de leçons et des copies qui m'avaient été laissées pour lecture. Je fus stupéfaite de la pauvreté de l'intérieur dans lequel il vivait, qui en somme ne s'accordait pas à l'être qu'il montrait ; car c'était un garçon élégant, très soigné de sa personne. Cet intérieur était d'un dénuement qui m'attrista. Je n'y voyais rien de l'austérité voulue par quelqu'un qui, vivant uniquement de la vie de l'esprit, ayant fait la part des vrais biens et des biens de vanité, a supprimé tout l'inutile. Non, c'était plutôt la négligence et l'indifférence aux soins les plus élémentaires. Je me rappelai certaine phrase d'une de ses premières lettres « la tristesse d'avoir passé à côté du bonheur » et j'attribuai cette indifférence pour le « cadre » où il vivait à cette tristesse. J'en vins aussi à réfléchir à l'organisation de la vie d'un célibataire homme et à la comparer à celle d'une femme qui vit seule. D'un côté la vie coûteuse des repas pris au dehors, l'exploitation par des servantes d'occasion qui se faisaient payer cher sans faire le travail (la poussière était partout). De l'autre une vie matérielle, infiniment moins coûteuse, et dans des conditions de confort bien supérieures. Bref, j'en conclus qu'il était dans l'ordre qu'à grades égaux, les professeurs-hommes eussent des traitements sensiblement plus élevés que leurs collègues féminins. C'était ce qui existait alors, mais déjà le mouvement pour réclamer l'égalité des traitements se dessinait dans l'Université. Quand je soutins mon sentiment, preuves à l'appui, à mes amies professeurs-femmes, quelles clameurs de protestations n'entendis-je point !

Ces réflexions, toutes faites à part moi, n'empêchèrent pas la visite d'être agréable. L'ami se mit au piano et j'eus le bonheur d'une de ces improvisations comme j'en avais entendu chez moi, et que peu de personnes ont connues.

J'admirai une fois de plus ce génie universel à sa naissance (j'avais vu aussi quelques essais en peinture) et une fois de plus je me promis d'être pour lui l'être bienfaisant qui lui rendrait la voie facile. Je sais qu'en le quittant je lui dis timidement qu'il me serait agréable d'être autorisée à lui « organiser son logis », s'il le voulait bien. Il répondit « non » et que « ça n'avait aucune importance ». Dont fait foi la lettre que je reçus le lendemain.

26 Décembre 1936

« Je vis dans le ravissement d'hier. Je suis seulement fâché contre mon piano, qui n'a pas su vous parler ; il faut vraiment que je ne tienne à rien pour avoir vécu toute l'année avec un chaudron pareil, alors que c'était pourtant jusqu'à vous mon seul plaisir de dire des choses en musique. Et puis vous devez vous rendre compte que vraiment j'avais renoncé à presque toute la vie. Mais vous, vous vous êtes assise au bord du chemin, et vous m'avez attendu parce que j'étais fatigué. Mais vous savez j'aime mes ronces et mes halliers, et tous les farouches compagnons de solitude et celle que j'aime en vous est farouche aussi…

« Je n'aime point que les choses soient en ordre, car elles sont par nature désordre ; et je n'aime point que les idées soient en désordre, car elles sont, par nature, ordre. En cela ne croyez pas que j'aime mieux chez vous que chez moi, car l'ordre des choses me blesserait vite ; et il faut que vous sachiez bien que ce n'est pas cela que j'ai aimé en vous, mais bien l'ordre des idées et la puissance de la vie. Vous ne connaissez pas encore votre vraie nature, ni la mienne. Vous verrez, je vous apporterai des choses finies, et peut-être ensuite des choses non finies… »

Le « chez moi » qu'il n'aimait pas mieux que le « chez lui » n'avait pour moi de prix que par la netteté et l'ordre. Je sais que je me serais reproché tout ce qui aurait été superflu et bien-être. Le salon, où se donnaient les leçons, n'avait de beau que la pièce elle-même, avec son haut plafond voûté et ses grandes fenêtres claires. Le piano, en angle, en avant de grandes plantes vertes, un meuble "Dagobert", ma petite chaise à haut dossier, près du grand poële, une "vitrine" pleine de livres que masquait un rideau lui donnaient l'allure d'un parloir de couvent, m'avait déjà dit mon professeur. Mais je trouvais qu'à la tenir en ordre et toute chose en place me libérait l'esprit. Je n'avais bien le goût qu'à m'instruire, à faire mon métier le mieux possible (je l'ai toujours aimé et je trouve encore que l'enseignement est le plus beau métier, celui qui tient le mieux l'esprit et l'âme en alerte et sur la voie du salut) et à n'attacher de prix qu'au bonheur qui vient d'affections vraies. Toutefois je n'arrivai pas à mésestimer l'ordre des choses.

De ce Juillet 1901*, avant de me séparer d'elles, je relis des lettres si belles, qu'elles contenaient bien en promesse cette longue durée d'affection qui a maintenant trente-cinq ans. J'y note néanmoins cette crainte constante d'une tyrannie, fût-elle de la plus profonde affection.*

« Remarquez que nous arrivons à écrire presque tous les jours. Pourtant il ne le faudrait pas, car toutes les obligations régulières qui tendent à transformer l'amour en un devoir sont mauvaises parce qu'elles risquent d'affaiblir l'affection.... Il faut toujours qu'on paie de grandes joies par de grandes tristesses ; voilà qu'approche la longue séparation des vacances ; il faut s'y préparer. »

C'est de ce temps-là qu'apparurent les noms des amis anciens ... Charles Navarre, qui fut collègue de Lorient, catholique pratiquant – (par quoi il me fut sympathique) -

sur lequel il y avait des anecdotes, touchantes, par exemple ses rencontres avec les mendiants qu'il saluait cérémonieusement, s'excusant presque du don qu'il leur faisait ; Marcel Renault, qui fut aussi élève de Lagneau avant d'être professeur de philosophie, - la famille de Xavier Léon chez qui avait lieu, chaque semaine, un dîner des philosophes - surtout Élie Halévy. Et avant tous la famille Lanjalley, et d'abord Madame Lanjalley qui était la grande, la précieuse, l'incomparable amie, que j'aurais aimé connaître et que j'admirais d'après tout ce qui m'en fut dit. Alain (je vais prendre l'habitude de l'appeler ainsi dans ce journal bien que ce nom ne vint que plus tard) me faisait ainsi connaître ceux des amis qu'il comptait rencontrer au cours des grandes vacances toutes proches.

30 Décembre 1936 - *La revue des lettres de ce temps-là me fait ressouvenir que rejoignis ma famille (c'est-à-dire ma mère, veuve depuis Juillet 1896 et mes trois sœurs) à Annemasse, aux portes de Genève où nous allions presque journellement, aux bords tant aimés du lac ; nous passâmes ensuite un mois dans la montagne, à Saint-Jean-de-Sixt, et j'y invitai Alain que j'aurais voulu conduire à Chamonix par le col des Aravis. Vainement. La période des vacances fut longtemps pour Alain une « période d'esclavage, de mauvaise humeur, de désespoir ». Je le cite. Ces vacances de 1901, il les passa une dizaine de jours à Rouen avec sa sœur qui désirait qu'il lui fît visiter la ville (chose qu'il avait en horreur), autant à Paris, où il retrouva ses camarades Renault, Navarre, autant à Paissy, où les Lanjalley avaient leur maison de campagne, le reste à Châteauroux, où sa sœur (son aînée de six ans) directrice de l'école maternelle de l'École Annexe de l'École Normale, habitait avec leur mère. Dans les lettres de ce temps-là :*

« Quelles vacances ! Je n'ai même pas un petit coin tranquille ! »

« Je n'ai plus mon piano (pendant les deux mois de vacances) ; mon chez moi est tout à fait horrible à voir, et il faut se promener toute la journée, ce que j'ai en horreur. Je voudrais être à Châteauroux et ma sœur ne veut y rentrer qu'en Septembre. Et nous sommes pauvres comme Job. Ca ne fait rien. Mais pourquoi y a-t-il des vacances ? »

« Me voilà traîné de nouveau sur les chemins. Ce qui me console c'est que je serai bien tranquille à Paissy, au fin fond de la campagne, dans un coin très pittoresque ; liberté absolue, flânerie absolue. »

« Je grogne perpétuellement ; je suis abruti et fatigué ; j'ai des douleurs ; vous n'avez pas encore vu ça, votre Alain avec des douleurs ; cela va continuer à Paissy, à Paris, et je n'aurai pas trop du mois de Septembre pour me reposer de ce premier mois de vacances. »

« Je suis tellement ennuyé de ne pas pouvoir travailler, ni faire de la musique ; je n'ai rien de ce que j'aime ! »

(Le 14 Août) – « Je pense que c'est demain votre fête. Voilà qui ne m'est jamais arrivé de penser à la fête de quelqu'un...

« Ennuis, ennuis. Indécision continuelle des autres. Pas une minute de tranquillité. Avec tout cela, le temps passe, mais mon travail n'avance pas.

« Où est un piano pour vous jouer de belles choses de loin. Mais vous verrez cet hiver. Que de belles heures pour la musique et le travail ! »

« Oui, un petit chalet en montagne, ce serait charmant ; mais, vous savez, je n'y crois pas beaucoup, parce qu'en vacances je suis toujours insupportable…

« Je suis à Châteauroux depuis 2 jours *(le 3 Septembre)*. Je n'ai rien fait jusqu'ici que de la musique et du sommeil, et que voir des locomotives. »

En effet, Alain avait la passion des locomotives ; il m'a conté que, tout petit, à peine avait-il quatre ans, il entraînait le grand-père dans les chemins qui le conduiraient en vue d'une locomotive. Déjà lors de notre court voyage à Dieppe, d'un plus récent à Amiens (j'avais rejoint ma famille en faisant un détour par Reims où je voulais passer deux jours auprès d'une vieille amie bien chère, Madame Collomb, et je m'étais arrêtée une journée à Amiens pour visiter la cathédrale ; Alain m'avait accompagnée jusqu'à Amiens) ; donc, à ces voyages, j'avais vu mon compagnon examinant les locomotives avec un intérêt passionné. Il en connaissait tous les modèles, tous les rouages, tout le mécanisme. Le long d'une voie il n'ignorait rien des signaux, des aiguillages. Il n'ignorait rien non plus des paysages pourvu qu'il y ait passé deux fois ; toujours animé, toujours courant au couloir et aux portières, au moindre arrêt. J'étais en admiration de toutes ces connaissances précises et jamais en défaut. Combien mon savoir de « scientifique » en physique était de peu auprès du sien. J'eus l'occasion de le remarquer pour bien d'autres choses, pour la mathématique où je ne rivalisais que dans le développement des équations, et où je n'avais plus de promptitude que dans les « calculs » ; pour la géologie, pour la botanique. Nous ne nous trouvions de pair que pour la physiologie, et je n'avais l'avantage que pour la chimie. Mais quelle maigre chose, et d'ailleurs comme toutes ces connaissances prenaient plus d'éclat,

plus de relief à travers lui. Quand nous nous mîmes à travailler de tout, et sur tout, à propos de mon enseignement, et aussi bien pour le plaisir, à l'occasion d'une promenade en forêt où il fallait reconnaître tous les arbres, leurs écorces, leurs feuilles, leurs bois, ou d'une promenade au Jardin des Plantes, quelle joie et quel profit n'en tirai-je pas ? Il me semble que tout prenait une forme poétique ; c'était bien fini du langage pédant des manuels.

Mais revenons à cette fin de vacances 1901. Alain aimait assez les travaux de mains et aurait supporté les séjours les plus ennuyeux s'il avait eu cette diversion.

« J'ai fait un petit poulailler pour de toutes petites poules. Cela a rompu un peu mon humeur de chien… Car je deviens méchant. Je suis furieux de n'avoir pas du tout travaillé ; je pense déjà à ma classe… Mais vous savez bien que tous les grognements que je pousse ne sont pas pour vous. Vous verrez comme nous serons contents. Vous, vous aimez que je travaille et vous savez aussi me calmer et me donner courage quand c'est difficile.

« Je suis votre gosse de Rouen, ne l'oubliez pas.

« Je vais tâcher de trouver un métier à tapisser à pied pour ma mère. J'ai dessiné des branches de chêne avec crayons de couleur sur son canevas ; elle est heureuse d'assortir ses laines et cela peut faire une chose très belle.

« Le départ approche *(29 Septembre)*. Nous reprendrons nos leçons dès mardi et la musique après si vous avez bien travaillé… Il est question de Bourges pour ma sœur… »

Rouen retrouvé nous reprîmes les leçons et les séances de musique. J'aurais voulu par celles-ci et à l'occasion d'un thé y amener mes deux amies du lycée, Mais Alain s'y refusa absolument. « Il voyait assez d'universitaires à l'U.P. ». J'en fus peinée pour elles, peut-être au fond heureuse d'être

seule à connaître ces émouvantes improvisations musicales qui me tiraient chaque fois des larmes de douce joie.

Je me présentai à l'examen (ce devait être en Novembre 1901). J'y échouai pour la partie pratique et la question de législation, que j'ignorais. Je m'en consolai assez vite, bien que j'eusse été satisfaite d'acquérir ce diplôme. Mais je ne souhaitais plus la situation de directrice d'école normale à quoi ce titre m'eût donné droit. Alain m'avait éclairée sur les dangers de tout pouvoir pour l'esprit ; je n'avais pas vu les choses sous ce jour quand je rêvais au « beau rôle d'éducatrice », mais j'avais déjà assez d'années de professorat derrière moi pour comprendre, une fois mon attention aiguillée par là, que le métier de « directrice » avait en plus d'un péril pour d'autres qui, sans cette épine du pouvoir, auraient été de bonnes créatures. L'ennui de l'échec fut donc petit. Il ne me priva pas des séances des leçons, et cette fois quels bienfaits immédiats n'en tirai-je pas ! D'abord je continuais à m'instruire vraiment ; tous les cours aux garçons m'étaient communiqués ; je lisais les devoirs ; j'en connaissais les corrections ! Je copiais. J'y pensais d'une leçon à la suivante. Et quand je vis qu'Alain y prenait intérêt, et souvent plaisir, je lui soumettais mes préparations de classe, mes sujets de devoirs, etc. Et comme pour son propre compte il continuait à s'instruire de mécanique, d'astronomie, de géométrie auprès des meilleurs auteurs, j'étais entraînée dans les mêmes chemins et instruite comme jamais je ne l'eusse espéré. Celles de mes élèves qui furent heureuses de mon enseignement et en gardent encore le souvenir (il s'en trouve) ne savent pas toutes à qui elles le doivent.

1902

Les vacances du jour de l'an 1901-1902 nous retrouvèrent Alain à Châteauroux, moi à Annemasse. D'une lettre du 1er Janvier 1902 je retiens :

« Je lis *Le feu* de d'Annunzio, dans la *Revue de Paris* de 1900. Lisez aussi ; vous y verrez de belles pages. Je pensais beaucoup aujourd'hui aux oiseaux de mer, qui battent lentement de l'aile, à la mer bretonne que nous aimons tous deux et au bord de laquelle vous m'appeliez quand vous étiez toute petite avec votre panier plein de crabes ; mais j'y suis arrivé quand vous étiez partie ! Mais nous y reviendrons avec le crabe notre ami.

« Hier soir à minuit, je faisais rouler des tempêtes d'orchestre pour vous. Entendiez-vous ? C'était vraiment digne des larmes salées, de la grande pluie tiède et orageuse de vos yeux tristes. Je vous ai envoyé hier mes souhaits. Je vous les envoie encore. Je ne vois pas l'avenir sans vous. »

Du 2 Janvier 1902 – « Le vent souffle. Il dit de belles choses ; il vient de la mer. Je fais aussi de la musique de mer pour vous… Je partirai demain dans la nuit et serai après-demain chez vous, à quatre heures un quart, et je vous ferai la musique de « bonne année ! »

« L'affaire de Bourges est en bonnes mains pour ma sœur ; Gréard personnellement s'en occupe. »

Fin Février de cette année 1902, je fus appelée par dépêche à Annemasse auprès de ma mère gravement malade d'une

congestion pulmonaire (elle avait alors 58 ans). De douces lettres de ce temps-là :

« Si votre maman n'est pas trop mal, vous saurez bien la guérir avec votre grande tendresse… Suis allé me promener du côté de la gare du Nord, dans les quartiers pauvres que j'aime. Ai acheté pour six sous les *Affinités électives* de Goethe. Encore un livre que vous aimerez.

« J'étais abruti et faiblard en classe ce matin ; il faut que je me remette en selle ; je n'ai pas le droit d'être vaseux ; « mah meh » de Rouen (*ainsi m'appelait-il souvent*) me gronderait. »

« Je me sens tout seul comme un petit malheureux des grands chemins. J'étais un peu fatigué de leçons hier, mais maintenant cela va mieux ; le joli printemps vient… Je me promène dans les quartiers perdus… J'attends des nouvelles sans beaucoup d'espoir ; par système je vois toujours tout en triste…

« J'ai fait hier soir de la politique… Très intéressant. »

Ce « par système, je vois tout en triste » relu en 1936 me fait réfléchir. Ces vingt dernières années Alain n'aurait point pensé ainsi. C'est qu'Alain était arrivé de Lorient, triste et fatigué - et la vie de Rouen, classes et politique avec fréquents voyages à Paris, n'avait pas contribué à le reposer. Pourtant optimisme et joie font plutôt partie de son être.

« Me suis promené aujourd'hui dans les bois de Marommes. Ai fait piano, violon, thé. Vais me coucher, puis fumer et lire ; vous savez, c'est toujours la même chose ; je n'ai pas plus la notion du temps que ne l'a un tout petit bébé. »

Je retrouvai Rouen vers le 20 Mars pour y tomber malade à mon tour, mais laissant ma mère guérie à Annemasse. Je fus ainsi retenue au lit à Rouen pendant les vacances de Pâques qu'Alain passa à Bourges où sa sœur avait été nommée (comme à Châteauroux, directrice de l'école maternelle annexe de l'Ecole Normale). Des lettres de ce temps-là, je retiens :

« Je pense à vous, seule et malade. J'ai fait du piano de 8h à 10 ½ ; ça a nettoyé les idées noires. Attendons avec patience ; il n'arrivera que ce qui peut arriver. Il n'arrivera point que je ne vous aime plus. Impossible cela ; rien ne peut nous séparer. »

« Vous êtes bien courageuse tout de même et c'est pour cela que je vous aime. Tendresse profonde vers vous…

« Il m'est défendu de sortir ; menace d'un abcès a la gorge (extérieur). A mon sens ce n'est pas grave ; pas de fièvre, mais le violon est impossible à cause de gorge enflée. Je vous joue du piano de loin. Ne vous inquiétez pas ; je vais être soigné par le meilleur chirurgien de la ville (dr Témoin). »

«… Assez abruti et fatigué. L'abcès évolue, il a crevé ; je le mûris à l'eau bouillante et je traite à l'intérieur par le charbon et les dépuratifs. Pas de fièvre ; seulement un peu plus de douleur maintenant qu'on le tripote. Voilà tous les détails réclamés par mah meh de Rouen. »

« Il fait une tempête terrible ; j'ai pensé à vous toute la nuit arrosant de grosses larmes salées son « panier de crabes ». Mais il faut être sage ; il nous faut de la philosophie plus que jamais. »

« Chirurgien venu - a donné un grand coup de lancette, pressé, tiré des saletés gros comme un œuf - a mis une mèche, reviendra demain. La consigne est de panser au sublimé et de presser à chaque fois ce que je fais bien consciencieusement. J'ai une jolie boutonnière dans la peau mais je suis bien soulagé. L'abcès était très gros et très profond, etc. »

« Je lis des feuilletons d'Alexandre Dumas. Amusant... »

« J'ai vu un peu Bourges aujourd'hui. Ce n'est pas beau. Mais la cathédrale ressemble beaucoup à celle d'Amiens ; je lui ai dit bonjour par amour pour vous. Voilà.

« Soyez bien sage et laissez-vous soigner... Quelles nouvelles de votre maman. »

« Je vous écris dans le salon d'attente du médecin où je suis depuis une bonne demi-heure. Je n'ai d'ailleurs rien de remarquable à lui montrer, la chose guérit très régulièrement ; je veux principalement le payer. Des tas de gens attendent avec des visages tristes !

« J'ai relu un peu ici *les Héros* de Carlyle, ce livre que vous aimez. Oui, c'est beau.

« J'ai vu un peu mieux Bourges ; c'est tout de même une assez belle ville, et la cathédrale n'est pas trop ratée. Beaux jardins, beaux arbres. Belles promenades. Ma sœur est bien logée, près de tout cela. Mais je m'ennuie dans ces vacances où personne ne s'intéresse à rien de ce qui m'intéresse. La maladie, heureusement, fait passer le temps plus vite. »

Puis ce fut le retour à Rouen où il me retrouva encore couchée et malade. Mais dès que je fus guérie, dans le courant d'Avril reprirent, deux fois par semaine, les

séances d'étude où je parlais de mes classes et demandais conseils. J'avais commencé à rédiger un cours d'hygiène et d'économie domestique qu'un inspecteur général (Martel, je crois bien) m'avait conseillé de publier (projet non suivi). Alain me donnait des conseils très judicieux, éclairait tout – fût-ce le sujet le plus plat – d'une lumière vive, d'un mouvement poétique. Je m'épanouissais. Il y avait aussi toujours la lecture de ses notes aux garçons, sur lesquelles je demandais commentaire, celle des rédactions corrigées.

3 Janvier 1937 – *Il y avait aussi les lectures. C'est cette année-là que je lus* La République *de Platon, que je revins à* l'Iliade *et* l'Odyssée *pour en comprendre, guidée par le Maître, les beautés bien autrement que j'avais pu le faire à mon lycée. Il y avait aussi Tolstoï qui était le grand maître de conscience de ce temps-là. Et dans un tout autre ordre D'Annunzio que j'aimais, Ibsen que je goûtais moins, le* Journal des Goncourt *qui m'intéressait fort.*

Et dominant tout, ou plutôt liant tout cela d'une harmonie incomparable, les improvisations brillantes au piano. Après une séance de musique – qui m'avait émue aux larmes, une improvisation où se jouaient toutes les beautés marines – je retrouve dans une lettre (25 Mai 1902) :

« Vous êtes une magicienne de la mer, et je me crois à mille lieues de moi et de tout, dans des contes, quand j'improvise pour vous. »

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. CHARTIER

Professeur de Philosophie

A la Distribution des Prix du Lycée Corneille, le 31 Juillet 1902

CHERS ELÈVES,

Je ne sais pas si l'on va proclamer, tout à l'heure, des prix de sagesse. En tout cas, nous savons bien tous que les prix de sagesse, s'il y en a, seront pour les tout petits, dont j'aperçois là-bas les riants visages et les yeux confiants, les yeux largement ouverts sur les choses et sur les hommes. Oui, les prix de sagesse seront pour les tout petits, et non pour nous. Et ce sera justice. Les enfants sont bien plus près que nous de la sagesse, parce que la sagesse leur est plus facile qu'à nous.

Le tout petit enfant, l'enfant que nous avons été, vit le plus souvent dans un monde que la prévoyante tendresse de ses parents a préparé pour lui, dans un petit pays de Cocagne, rempli de choses favorables ou indulgentes. Aussi pense-t-il à tout autre chose qu'au malheur possible. Et surtout, si quelque petit malheur lui arrive, il ne sait pas encore le prévoir de loin, et, ainsi, il en est moins touché ; de même il l'oublie vite, et sourit déjà à travers ses larmes. C'est qu'il est trop occupé du présent pour penser à Hier ou à Demain ; c'est qu'il pense trop aux choses pour avoir le temps de penser à lui ; c'est que des choses nouvelles s'offrent sans cesse à sa curiosité toujours éveillée. Et ainsi il ne connaît ni la peur ni la paresse, — je parle des choses qu'il voit, et non des mots dont on l'importune.— Il observe, il contemple, de ses yeux largement ouverts. Il étend ses petites mains, brave-

Vint la fin Juillet, à nouveau la séparation des vacances. C'est de cette année qu'est le discours de distribution des prix que je place ici et qui eut un grand succès. Je repartais sur Annemasse, malade d'une furonculose que je traînais depuis deux mois tout en faisant mon métier. J'en retrouve le souvenir dans les lettres de ce temps-là.

1er Août 1902 – De Dieppe. « Je suis triste en pensant à votre voyage, toute malade. J'ai parlé de nous à la mer et je vous ai joué de la belle musique… *Ursule Mirouët* est une chose sublime ; achetez-le et relisez-le afin d'être bien avec moi. Vous êtes une grande et noble nature qui me rendez bien heureux. »

8 Août 1902 - De Paissy. « Beaux orages. Ciel sombre. Éclairs. Jolie planète du côté du Sud, Jupiter, que vous pouvez voir aussi. Je fais peinture. »

«… C'est Colonna qui va à Paris, et Dunan ensuite. Nous aurons donc le temps de revoir la forêt bien des fois et d'y entendre les tourterelles. »

Epiphanie 1937

J'avais dû m'arrêter à Paris quelques jours. Mes amis Foucault avaient insisté pour que je voie un médecin avant le long voyage d'Annemasse et me retinrent quelques jours pour me soigner. J'appris d'eux (Monsieur Foucault était-il encore professeur de philosophie à Mâcon, ou déjà à la faculté de Montpellier, je n'en ai plus le souvenir) ; toujours est-il que j'appris de lui ce qui se disait à ce moment sur le mouvement à prévoir dans le monde des philosophes, je l'écrivis à Alain qui donc, le 11 Août, me répondait :

11 Août 1902 – « Il y avait dans votre lettre des tas de tuyaux que je crois importants, et qui correspondent avec des choses que je prévoyais. II y a en France une nuée de Sorbonnards et de sous-Sorbonnards (province) qui font de la psychologie expérimentale et de la sociologie expérimentale, et il est clair que même Darlu, quoique moins que Lachelier, leur ferme toute porte dans le secondaire. Evellin est aussi contre eux, mais ils se servent de lui comme de drapeau. Les vrais chefs sont Ribot, Espinas, Dumas, Bourdon, pour la psychologie ; Andler, Herr, Durkheim, Rauh (socialistes) pour la sociologie, et la Revue de Léon est pour eux l'ennemi commun. Ils sont anti-cléricaux et radicaux ; je les approuve entièrement quand ils luttent contre la métaphysique et la morale, sous lesquelles se cache le cléricalisme protestant ; de plus, la Revue de Léon a imprimé beaucoup de pamphlets catholiques, cachés sous les mathématiques. Je suis donc avec eux. Je leur reproche d'être maladroits, et d'avoir laissé passer la nomination de Pécaut à Chaptal, alors qu'ils empêcheraient s'ils pouvaient la mienne. Et surtout ces bons radicaux-là sont des niais. Je crois du reste que Hamelin serait très bien à l'inspection, et que le règne des moralistes protestants a trop duré. Les braves gens qui ont horreur de la Métaphysique ont raison, parce que la Métaphysique est une vieille calotte. Quant à moi, je me fiche de tout ça, et je ferai toujours la même chose, comme le paysan qui labourait dans le vallon à Sedan pendant la bataille… »

« J'ai déjà fait une aquarelle au coin d'un bois ; les tourterelles ont chanté longtemps de toutes leurs forces… »

Du 19 Août 1902. « Ma sœur, sous le prétexte de courses et visites à faire me retient encore à Paris, de là une rogne sinistre, non dissimulée. Je hais de plus en plus les vacances. Au retour de Paissy j'étais à peu près reposé, le bruit et le mouvement m'ont remis dans l'état antérieur. J'y gagne de détester tout à fait Paris, au moment où je devrais désirer d'y venir. Et cela est naturel, car le jour où j'aurais une joie d'un événement je serais tout à fait corrompu. Élie m'a écrit un mot dur et juste : Je « m'embourgeoise », dit-il. Je ne crois pas avoir gardé la violence d'autrefois. Je commence à ménager ceux qui m'entourent, mauvais signe et il en résulte que je ne pense plus tout à fait franchement ; cela tombe un peu dans la rhétorique. Ma sœur en profite ; on voit qu'elle n'a plus peur ; elle me voit maintenant tel qu'elle me veut « arrivé », et croit bien « me tenir ». Halévy voit juste, en un sens, mais il ne voit pas le fond ; je suis empêtré, mais non enchaîné (d'ailleurs, de son côté, Mme Lanjalley veille aussi et me recommande la défiance). Mais jusqu'où faut-il donc jeter la famille pour avoir la moindre petite notion fraîche et saine, c'est cela qui est noir, et qui au fond m'est égal. Si cela ne m'était pas absolument égal la lueur d'intelligence serait éteinte, car on ne peut s'intéresser à plusieurs choses de plusieurs manières.

« Voilà des bavardages sombres, qui sont pourtant au fond même de toute question. Et comment ne les dirais-je pas à mah meh de Rouen, quand j'ai le bonheur de me sentir si libre auprès d'elle...

« J'aurais dû vivre toujours en sauvage et ne demander ni Rouen, ni Paris, ni rien ; et au fond je n'ai demandé cela que pour ma sœur ; pour lui fournir des sujets de conversations ; et maintenant, elle s'endort tranquillement, confiante dans l'avenir, parce que je trotte convenablement dans les brancards. Et nous nous séparons de plus en plus - car elle ne s'intéresse à rien de

ce qui vraiment m'intéresse. Il faudrait s'évader. Évidemment il ne faut jamais ni une faiblesse ni une concession à rien. Ne me répondez pas sur tout cela. Dites-moi plutôt ce que vous lisez dans votre lit de malade et si l'hirondelle est encore entrée dans votre chambre et s'est posée sur votre lit…

« J'ai hâte d'être à Bourges et de me perdre dans l'aquarelle. »

Le 28 Août 1902. « Je viens d'essayer de vous faire une petite aquarelle sur un petit morceau de bristol. Mais ce papier-là est très mauvais, alors je me suis arrêté.

« Je suis toujours rongé de rhumatismes ; il y a bien longtemps que je n'en avais pas eu de pareils. En revanche la tête est très lucide et j'aurais envie de travailler. Mais le temps manque. Car je sors tous les jours à la campagne avec ma sœur pour aller peindre. Et les rhumatismes se multiplient. Et je ne suis pas heureux parce que je n'ai pas le temps de faire ce que je veux faire et les jours passent. Je ne vois à peu près rien de Bourges ; la campagne est belle.

« J'ai acheté un cahier pour faire la logique d'Aristote. Il y a aussi le grand cahier de Rouen que je n'oublie pas tout à fait. Tout cela danse dans ma tête. Pas le temps. Et tous les ans aux vacances c'est comme ça. Aussi je suis souvent en rogne. Mais je retombe dans le sommeil. Ce serait passable, sans les rhumatismes qui me dévorent sans ménagement…

« J'ai fait deux litres d'eau de Cologne avec votre formule, et j'en dois faire encore deux autres.

« Je pense à vous dans toutes ces choses, et aussi en dormant tout éveillé. Vous sauriez provoquer et respecter le travail, et ménager les heures de solitude qu'il exige, vous qui savez le prix de la solitude. Il y a en vous un être tout à fait supérieur que vous ne soupçonnez pas, vous, et

qui n'est pas prévu dans *l'Union pour l'Action Morale* ; pour être ainsi, il faut que vous soyez généreuse et simple et c'est le bonheur qui vous rend telle. Cela remet vos soucis et mes grognements d'ici à leur vraie place parmi les bruits d'argenterie et de vaisselle… »

Du 10 Septembre 1902. « Le temps passe. J'attends la délivrance… Aristote se complique avec joie et s'allonge. Vous lirez et je vous regarderai lisant, et vous interrogerez. Et nous reprendrons les causeries sur vos classes, les thés et la musique… »

Du 13 Septembre. « J'ai bien des rhumatismes qu'il faut frictionner avec des tas de choses ; je ne peux pas me promener ; je dors mal…

« Pluie, vent, pluie. Ce qui doit nous consoler de la séparation, c'est que si j'étais près des Alpes, j'aurais encore plus de rhumatismes.

« Aristote est bien long et bien difficile… »

Du 17 Septembre. « Les rhumatismes vont mieux aujourd'hui ; j'ai pu me promener un peu et voir des locomotives.

« J'ai dessiné aujourd'hui un bouquet à broder pour ma mère… Pas assez chaud pour aller peindre en plein air… Je vous ai joué de la musique aussi… Aristote va lentement… J'aime que vous lisiez le petit livre bleu (c'était le *Spinoza*) ; juste ce que vous m'en dites. Mais je vous ferai de plus belles choses, vous verrez. »

Du 21 Septembre 1902. « Je travaille tout doucement ; je frotte mes douleurs. Voilà deux jours que je n'ai mis le pied dehors, et cela m'embêtait à cause de la rentrée qui

approche. Mais il faudrait des douleurs superfines pour m'empêcher d'arriver à Rouen pour les classes.

« Des amis m'attendent à Paris, mais je ne commettrai pas l'imprudence de m'y arrêter ; je n'ai pas envie d'être pincé par les pieds dans une chambre d'hôtel. »

Du 25 Septembre. « Les rhumatismes voltigent toujours, quoique plus timidement. Je pense à la classe beaucoup. Il me manque, pour m'éclairer, mon nouveau service... Je n'ai pas fait ce que je voulais faire en vacances, loin de là. Les jours semblent des minutes, et l'esclavage familial est odieux, mais je ne recommence point sur ce thème que vous connaissez...

« Pour Paris je ne sais toujours rien. Je ne bouge pas. Tout cela est méprisable. Aristote exige encore au moins un an...

« Navarre ne vient pas et mes rhumatismes m'empêchent d'aller à lui... Je ne crois pas non plus pouvoir voir Paul (*Paul Landormy*) ni Marcel *(Marcel Renault)* en passant à Paris. Je partirai au dernier moment pour rentrer directement à Rouen. »

7 Janvier 1937. *J'ai retenu des lettres presque journalières de ce temps-là ce qui en donne le « climat ». C'étaient les deuxièmes « grandes vacances » où m'était ouverte :*

1) une vue sur les pensées et sentiments d'Alain en ces temps-là. Toujours le regret de n'avoir pas pour le travail, le temps, la liberté et l'atmosphère qu'il y fallait. Aristote n'eut pas de chance avec Alain ou plutôt c'est Alain qui n'en eut pas alors avec Aristote. Déjà à Pontivy, puis aux premières années de Lorient il s'était consacré à Aristote ; tout ce travail, il l'avait brûlé ; je n'en connus pas une ligne. De cet Aristote commencé en 1902, il ne fut rien gardé non plus. Mais ce travail ne fut point inutile pour les classes, et

au surplus il fournit la matière de la « Note sur Aristote » qu'on trouve dans Alain, éditée chez Hartmann en 1932.

2) Aussi apparut en ce temps-là le souci concernant cette précieuse santé. Alain m'avait déjà parlé de cette crise terrible de rhumatismes qui le terrassa à l'École. Je voyais maintenant que c'était là une source de souffrances fréquentes et je me mis à lire avec soin tous les livres de médecine sur la question d'arthritisme et rhumatismes. Par mon amie, Adèle Weiss-Peyre (dont j'aurai l'occasion de parler), j'étais liée d'amitié, comme elle l'était, avec le Dr Calmette (médecin militaire, théosophe, que nous appelions le « petit homme de Dieu ») et je pouvais avoir par lui tous les titres de livres modernes sur la question. Je me permis de donner à Alain des conseils sur son régime, mais je vis qu'il les connaissait tous, et je puis dire maintenant qu'il me fut donné de m'assurer plus d'une fois qu'en physiologie et médecine il était aussi fort, sinon plus, que tous les médecins que nous avons rencontrés. Certainement par cette vue prompte qu'il avait des êtres c'eût été un médecin de génie, s'il avait pu faire sa médecine. Mais de cela il n'avait jamais été question. Non seulement il vit toujours ses parents pauvres (ce qui aurait pu ne pas être, car des deux côtés les grands-parents avaient eu « des biens »), mais encore au temps où je le connus, il payait des dettes laissées par son père. En tout cas, pour en revenir à la santé, je me promis d'y être attentive dans l'avenir autant que je le pourrais et qu'il me serait permis.

3) Ce qui retint encore plus ma réflexion en ce temps-là (et j'en eus tout loisir en ces deux mois de vacances où je fus presque constamment malade ou convalescente), ce fut cette révolte constante contre la « tyrannie familiale » qu'il subissait pourtant, et les jugements que je lui entendis formuler sur la vie familiale « qui annihilait à coup sûr les meilleurs et les mettait à la merci des médiocres ». J'avais vécu jusque-là en acceptant la vie familiale comme un fait

de nature qui ne se discute pas, bien mieux même comme l'abri le plus sûr. J'avais eu en somme une enfance heureuse. Tout au contraire d'Alain j'avais vu mes parents vivre dans une union parfaite ; le Père était le personnage sacré qu'épouse et enfants admiraient et vénéraient ; les chagrins, dans la famille, ne venaient que des maladies, et quand les cœurs sont unis dans ces soucis-là et ces inquiétudes, l'union se resserre plutôt que de se relâcher. Nous n'étions pas riches avec le traitement d'un inspecteur primaire pour un ménage ayant à élever quatre filles, mais je n'avais jamais vu la maison manquer d'argent ; nous savions que Maman avait quelques rentes ; on voyait de temps en temps détacher des « coupons » de papiers qui nous impressionnaient fort et qui étaient cachés dans « l'armoire à linge », derrière les piles de draps ; il venait souvent des « mandats » et des colis d'une tante maternelle sans enfants, et nous avions toutes un livret de caisse d'épargne. On vivait d'ailleurs selon la plus stricte économie, Maman à elle seule faisait l'ouvrage de deux servantes et nous dressait à la même activité. Moyennant quoi, mon Père pouvait avoir une tenue très soignée, faire ses « tournées » en voiture et avoir femme et fillettes habillées avec goût. J'aurais donc, de premier mouvement, porté sur la vie de famille un jugement tout à fait opposé à celui d'Alain. Mais comme tout ce qu'il disait était pour moi vérité d'évangile, j'osai réfléchir avec plus de sens critique sur tout ce que j'avais accepté comme dogme.

Déjà j'avais jeté par dessus bord, du cercle familial, tout ce qui n'était pas père, mère et sœurs, exception faite pour la tante dont j'ai parlé. Je me rendis compte que je m'étais sentie l'intelligence plus libre, et toute l'âme, dès que je m'étais trouvée seule avec mes études et mon métier de professeur. Je me rappelai que le sentiment de ma liberté m'avait donné une allégresse inépuisable et que déjà je professais que les amies choisies étaient des sœurs d'élection plus précieuses que les sœurs véritables et qu'il

n'y avait de devoirs entre membres d'une famille que ceux que créait l'amitié si celle-ci existait. En bref, j'arrivai assez vite à comprendre et approuver Alain. Mais en tout cela je me préoccupais surtout de voir ce qui contrarierait son génie et qu'il faudrait à tout prix éviter et au contraire ce qui le favoriserait. Il était clair, il était évident, qu'il le fallait dès maintenant et pour toujours libre de tous liens - et que même l'amitié devrait savoir n'être pas jalouse, et ne jamais peser d'aucune faon.

9 Janvier 1937 - *C'est vers ce temps-là que je commençai à interroger Alain sur sa famille et sur son enfance ; il y fallait de la prudence car il était de ces êtres qui ont la pudeur de ne jamais parler de soi. Tout ce que j'en compris, sans qu'il s'en plaigne, c'est qu'il n'eut pas une enfance enviable. Il n'y avait pas d'amour entre les deux époux : le père, une espèce de génie au visage socratique, passait au jeu et au café tout le temps qui n'était pas consacré à son métier de vétérinaire que d'ailleurs il connaissait fort bien et où il avait acquis une certaine célébrité. C'est ce qui fit que, malgré son penchant pour le jeu et le boire, et une tenue très négligée, il était très recherché des propriétaires de chevaux, nobles ou non, de cette Normandie. Il était de toutes les noces, joyeux convive, mais d'argent il n'en entrait jamais à la maison, et on n'y connaissait que les dettes. La mère, dont la dot avait été dévorée par des dettes antérieures au mariage, sans doute y avait trouvé une raison d'être rarement au logis, fuyant les créanciers et une maison sans joie. Alain dit que physiquement il était le portrait vivant de sa mère ; elle avait donc dû être une belle femme et je sus que c'était bien ce qu'en jugea Mme Lanjalley, lorsqu'elle la vit. Elle ne s'intéressait à rien qu'aux plaisirs de la société et à la danse, choses qu'elle retrouvait dans un ménage de siens cousins. Une fille aînée, la sœur d'Alain, de six ans plus âgée, était élevée chez les grands-parents maternels. Physiquement, c'était le*

*portrait du père, petite et point belle. Alain, le bel enfant aux boucles frisées et aux grands yeux bleus, était admiré des uns et des autres, mais assez abandonné à lui-même. Tout petit, c'est lui qui se levait pour préparer son potage de premier déjeuner avant de partir au collège. Une de ses humiliations constantes était d'avoir à faire des commissions « à crédit » et de s'entendre dire des choses dures sur la famille, ou d'être seul à la maison quand venait un créancier. Les frais d'études, d'examens furent toujours payés par l'oncle capitaine (un frère de son père) ou des amis. Non sans que chaque fois, l'enfant ou le jeune homme en fût humilié. Et cela jusqu'au temps de Michelet et de l'École. Ses heureux moments, quand il s'en trouvait, étaient chez les grands-parents ou chez l'oncle, ou avec ce vieil ami avocat dont il est parlé dans l'*Histoire de mes pensées. *Tout cela ne l'empêcha pas de se conduire en fils admirable, aidant père et mère de ses premiers gains avant la mort du père, acceptant avec sa sœur l'héritage des dettes paternelles et les acquittant scrupuleusement (même certaines que légalement ils eussent pu discuter et renier), prenant sa mère près de lui (à Lorient) jusqu'au jour où, ayant obtenu une situation convenable pour sa sœur, celle-ci put avoir sa mère avec elle. Cette sœur, élevée au couvent des « Sœurs blanches » à Mortagne, y avait préparé ses deux brevets, après quoi elle fut préceptrice des enfants d'une riche famille normande, jusqu'au jour où Alain, élève de l'École ou déjà professeur, obtint pour elle de Buisson, un poste d'État qui la conduisit aux écoles maternelles des Écoles annexes de Châteauroux, puis de Bourges. Alors la maman put quitter son fils et habiter avec sa fille, ce qui était plus naturel. Mais toujours, à toutes les vacances, il les rejoignait, suivant la coutume, sans penser qu'il pût faire autrement et se libérer comme tant d'autres camarades. Seulement à chaque fois c'étaient des colères qui se traduisaient dès qu'il en parlait, si loin que ce fût de la « période d'esclavage des vacances »,*

par des jugements féroces sur la famille, la tyrannie familiale, la vanité des femmes nulles pour qui l'homme de valeur n'était utilisé qu'en vue de leur propre prestige. Voilà pourquoi tout mariage dans le passé lui avait semblé impossible. « Je ne concevais pas que je pusse amener une femme que j'aimerais dans ma famille ! » disait-il ; et « quelle tyrannie redoublée si par malheur j'y avais consenti et qu'elles pussent s'entendre !... » et « quelle haine en serait sortie qui m'aurait fait fuir au bout du monde ! » Tout cela, je l'entendis à chaque retour de vacances en 1902.

20 Janvier 1937 - *Je dois dire que pendant ces mêmes vacances 1902, j'entendis chez moi un autre son de cloche. J'étais malade et c'est à qui me soignerait. Depuis la mort de mon père (six ans plus tôt), et même avant pendant qu'il était malade, aussi bien pour Maman qui n'avait jamais été dressée à aucune initiative, j'étais le chef de famille ; j'étais la préférée de chacune de mes sœurs, à ce point que là-dessus elles étaient jalouses l'une de l'autre (sans doute prestige de la sœur aînée qui dure encore aujourd'hui). Donc pour toutes ces raisons, on avait coutume d'approuver tout de moi. Pourtant comme je recevais presque journellement des lettres d'Alain (un homme qui n'était pas connu de la famille !) et que j'y répondais aussi souvent, la jalousie s'en mêlant, on me fit entendre que, selon notre morale, la chose n'était admissible que si « ce Monsieur » était un fiancé, ou disposé à le devenir. Là-dessus, ma pauvre douce Maman, qui croyait que les femmes ne pouvaient se défendre dans la vie que s'il y avait « un homme » dans la famille, reprenait son rêve favori de me voir me remarier (on verra quand je le raconterai que ce « re » n'avait point de sens). Je coupai court à tous ces espoirs par une accumulation de raisons que je pensais d'ailleurs en toute bonne foi ; 1°/ qu'avant toute chose je jugeais immoral le remariage, et qu'une catholique*

véritable ne pouvait se le permettre. A cette raison, l'objection de ma mère était que mon confesseur avait eu le désir de faire annuler par Rome mon mariage, puisqu'il y avait toutes preuves pour cela ; que j'avais trouvé la chose inutile, n'ayant plus de rêve d'avenir quand ce me fut proposé, mais que mon sentiment présent devait me le faire souhaiter, etc., etc. Je fis comprendre qu'on n'eût plus à y revenir et que cela ne serait jamais. A quoi il me fut dit encore que pour moi qui professais qu'une éducatrice devait vivre comme dans une maison de verre et se conduire de façon que toutes ses manières d'être pussent être un exemple pour la jeunesse et à coup sûr ne scandaliser jamais, je serais bien vite loin de compte en acceptant une affection pleine de périls... etc., etc. Enfin tous les préjugés de la bourgeoisie catholique austère que d'ailleurs j'approuve pour l'ordinaire. Je laissais dire.

Je n'avais pas à expliquer l'horreur d'Alain pour toute tyrannie, ce qui eût été mal compris, et mal jugé (comme ce le fut par mon amie Adèle) ; cela ne regardait que moi, mais je ne manquais jamais de faire entendre qu'Alain était une nature d'exception, un Génie, et que les Génies, comme les Saints, ne pouvaient s'épanouir et suivre leur voie que libres de toute entrave, ce que je pense encore.

Les vacances finirent avec joie pour l'un et pour l'autre et la rentrée nous ramena à Rouen. Alain ne dit point sa déception de n'avoir pas été appelé à Paris dès Octobre. Il reprit son activité habituelle à l'Université Populaire, dans le cercle des politiques, et d'abord au lycée. Je retrouvai mes classes avec le même bonheur que j'eus durant toute ma carrière, la tête pleine de projets de présentation nouvelle des cours. Au surplus j'avais l'ambition de mériter là-dessus les encouragements et les éloges d'Alain. Tout ce premier trimestre nous nous vîmes souvent, au moins trois fois par semaine, une séance ayant été ajoutée à celles des deux leçons d'autrefois. Je lisais toutes les notes de classe passées et présentes qui m'étaient apportées et dès ce

temps-là je rêvais du traité de philosophie qui serait écrit par Alain et qui conviendrait à tous. Je ne faisais guère de leçons sans avoir relu au préalable des conseils du « Maître ».

Il m'arriva même d'assister aux séances d'Université populaire ; j'admirais le brillant qu'y avait Alain, qu'il s'agît de discussions ou d'improvisations. Et il était facile de voir que toute l'assistance admirait comme moi. Quelle vie, quelle chaleur, quelle générosité, quel oubli de soi, et aussi quelle verve joyeuse ! Je m'épanouissais comme si cette vie dût éternellement durer.

1903

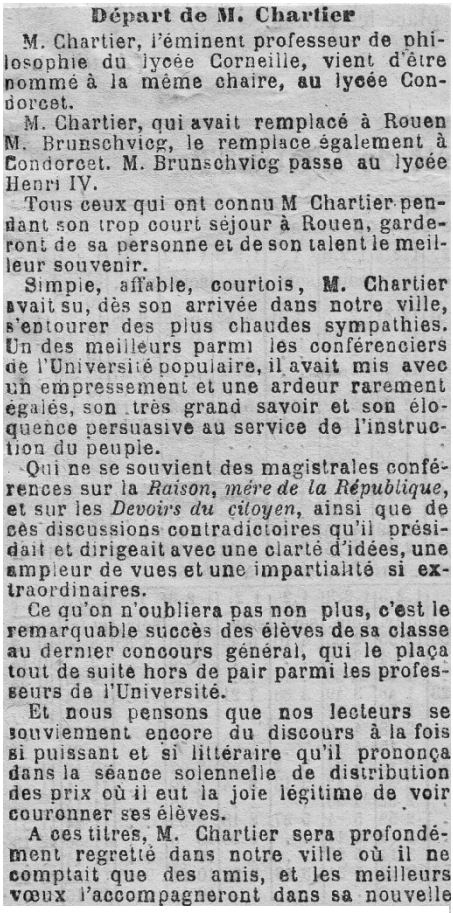
11 Janvier 1937 - *Fin Décembre 1902 je le vis arriver tout joyeux, m'annonçant sa nomination à Paris, tout à la joie de retrouver des amis, les concerts... Je ne sus que pleurer sans une parole. Il me quitta, peut-être scandalisé de ce désespoir muet quand il s'attendait à me voir réjouie de son bonheur. Je me fis des reproches après son départ, mais j'étais bien comme un corps vidé de sa substance, une âme sans espérance. Il devait partir le lendemain pour Paris et Bourges (vacances du jour de l'an) sans me revoir. J'allai acheter un petit bourrelet d'enfant, en paille blanche brodée de laine bleue (cette petite coiffure qu'on mettait en ce temps-là et dans ma petite enfance aux bébés qui faisaient leurs premiers pas pour éviter les blessures à la tête quand le bébé tombait) ; je le mis dans un petit carton avec ces mots : « Souvenir de votre « mah meh » de Rouen » et je le déposai chez sa concierge pour qu'il eût le paquet avant son départ.*

Je reçus cette lettre datée du 30 Décembre 1902 (train de marée) :

« Tristesse noire. Gros rhume de cerveau ; mal à la tête. Je ne puis pas oublier ce visage baigné de larmes silencieuses. Et ce bourrelet d'enfant (oui, vous êtes bien mah meh de Rouen, généreuse fille) m'a fait venir des larmes aussi. Juste avant de partir je l'ai embrassé et l'ai caché dans le placard. Triste de quitter une ville où on a été bien heureux.

« Mon départ était connu ce matin au lycée, mais pas des élèves. Hier soir Rancé ayant vu Parodi savait et a averti les républicains qui ont gémi.

« Pour nous deux, ne point gémir, tout s'arrangera. Posons en principe ceci pour les gens et l'administration : toutes nos leçons auraient abouti depuis longtemps à un mariage, mais nous avons jugé plus pratique d'attendre notre nomination à Paris. Et puis c'est rigoureusement vrai, à cela près que je voudrais reculer l'événement afin de ne pas troubler la joie de ma famille et afin de ne pas jeter une note discordante dans les projets joyeux que ma mère et ma sœur vont faire. Vous voyez, il ne nous faut qu'un peu de sagesse et de patience. Vous pouvez expliquer cela à votre mère et à vos sœurs, si vous croyez qu'elles puissent comprendre. Et d'abord vous pouvez l'invoquer à l'appui de vos demandes à Paris. Tel doit être l'avis des dieux, car à prendre les choses ainsi je me sens retapé un peu… »



Départ de M. Chartier

M. Chartier, l'éminent professeur de philosophie du lycée Corneille, vient d'être nommé à la même chaire, au lycée Condorcet.

M. Chartier, qui avait remplacé à Rouen M. Brunschvicg, le remplace également à Condorcet. M. Brunschvicg passe au lycée Henri IV.

Tous ceux qui ont connu M Chartier pendant son trop court séjour à Rouen, garderont de sa personne et de son talent le meilleur souvenir.

Simple, affable, courtois, M. Chartier avait su, dès son arrivée dans notre ville, s'entourer des plus chaudes sympathies. Un des meilleurs parmi les conférenciers de l'Université populaire, il avait mis avec un empressement et une ardeur rarement égalés, son très grand savoir et son éloquence persuasive au service de l'instruction du peuple.

Qui ne se souvient des magistrales conférences sur la *Raison, mère de la République*, et sur les *Devoirs du citoyen*, ainsi que de ces discussions contradictoires qu'il présidait et dirigeait avec une clarté d'idées, une ampleur de vues et une impartialité si extraordinaires.

Ce qu'on n'oubliera pas non plus, c'est le remarquable succès des élèves de sa classe au dernier concours général, qui le plaça tout de suite hors de pair parmi les professeurs de l'Université.

Et nous pensons que nos lecteurs se souviennent encore du discours à la fois si puissant et si littéraire qu'il prononça dans la séance solennelle de distribution des prix où il eut la joie légitime de voir couronner ses élèves.

A ces titres, M. Chartier sera profondément regretté dans notre ville où il ne comptait que des amis, et les meilleurs vœux l'accompagneront dans sa nouvelle

Annonce dans la presse du départ d'Émile Chartier (extrait découpé par MMML)

Cette lettre ne pouvait rien changer à ma tristesse, ni à mes résolutions. Je connaissais assez Alain pour être assurée qu'on ne pouvait lui être bienfaisante en s'engageant dans cette voie-là, qu'il n'avait pas choisie en équilibre de cœur et d'esprit. Je voulus tout de suite bien me cantonner dans mon rôle maternel (mah meh était un

nom qu'il aimait à me donner et à écrire) et je lui répondis en l'appelant « mon enfant chéri ». Je lui rappelai que j'attendais de lui de Grandes Oeuvres, dignes de Lagneau, et nulle autre chose, que ses cahiers d'« Essais » l'y préparaient et que j'espérais mieux pour ma joie, que rien n'importait d'autre, et que sa nature exigeait qu'il eût toute liberté pour cela... que je n'avais rien à dire, ni « aux gens », ni « à ma famille », que j'userais seulement du prétexte qu'il me conseillait (j'employai à dessein le mot « prétexte ») pour ma demande de poste à Paris. (Ce fut une faiblesse que je me reproche encore, mais ma fierté en fut bien punie). Je réparai autant que je pus la peine qu'avaient pu faire mes larmes à la séparation, et fus de tout mon cœur dans cette lettre joyeusement maternelle. La réponse vint de suite, écrite de Bourges :

« Mah meh, mah meh, votre lettre me délivre le cœur. Vous êtes adorable, courageuse et belle, mais vous êtes aussi une tendresse infinie et craintive et tout cela vous tire en tous les sens...

« Je viens de chanter tout seul le semeur...

« J'ai quelquefois envie de ne pas être gai, mais l'œil de ma sœur me surveille ; elle est follement heureuse et pense à son tour au moyen de venir à Paris. Comment faire à la fois le bonheur de personnes variées ; avec deux c'est déjà difficile.

« Je vais écrire mes lettres de premier Janvier. Je commence par vous et vous annonce bonne année et je vous souhaite bon courage. Croyez que je vous aime et pour toujours.

« La difficulté immédiate pour moi c'est la fatigue. Si par hasard j'ai trois heures de suite, comment faire ? Attendons ; à chaque jour suffit sa peine. Je me repose en attendant, autant qu'on peut se reposer, à cette période, en famille. Ne soyez pas triste. Toutes les fois

que je pense à vos larmes, ça me fait un mal intolérable. Dans le train cette nuit je voyais vos yeux presque en hallucination, à les toucher, et sans dormir. Il ne faut pas trop remuer les sentiments profonds, il faut les laisser dormir au fond des yeux...

« J'ai vu en passant les Lanjalley, bien heureux. La joie des autres me remonte un peu. Vous le savez bien, les événements ne me touchent guère en eux-mêmes, mais beaucoup par l'effet qu'ils produisent autour de moi. C'est pourquoi vos larmes muettes m'avaient tout à fait déprimé. Mais le « bourrelet de bébé » m'a porté consolation maternelle. »

Ma lettre « de bonne année » avait croisé la sienne. Il me répondit :

« Je suis bien attendri et je fonds en tendresse. Je sais bien que vous êtes une courageuse meh, et que vous avez une claire raison aussi. Vous connaissez bien votre enfant de Rouen qui est si indifférent à des tas de choses, mais pas du tout à votre peine. Aussi j'avais espéré un instant que cette nomination serait démentie, mais je suis bien content tout de même surtout que je viens de recevoir une lettre de Paul (*Paul Landormy*) qui est franchement heureux. L'amitié souvent est écornée en de telles circonstances.

« Je vais écrire à Marcel.

« Oui je veux faire de grandes choses pour vous, et je les ferai si vous me versez la sérénité à flots tendres et pressés comme la pluie...

« Les journaux ont publié les nominations. Votre enfant a des moments de joie.

« J'adore les lettres de mah meh, mais cette vie, nouvelle dans la forme, me tire un peu sur le derrière de la tête ...

« Pour me reposer la tête, j'ai truffé un perdreau pour ma mère et ma sœur.

« J'aurais plutôt besoin de mah meh pour mon cœur. Cœur et tête, tout cela n'est pas facile à gouverner. Faut écrire à Foucault. Mesurer les périodes de tristesse et de joie et surtout prendre la moyenne de tout, laquelle est un nombre constant K ou C

$$x/y + C = G$$

dans lequel x est à Rouen, y Paris et C notre tendresse profonde. Jolie équation !

(Ici une parenthèse : Alain aimait beaucoup la « blague », la mystification. A son commerce je m'y trouvai des aptitudes et il m'avait reconnu de l'esprit. J'en étais venue à savoir être joyeuse et rieuse au temps de nos leçons plus que je n'avais su l'être de toute ma vie jusque-là). La lettre continuait :

« Vous êtes tellement adorable que vous me rendez triste d'un côté en me consolant de l'autre. La seule pensée du bourrelet bleu me ferait pleurer. »

« Il fait un temps de chien. Tête fatiguée. Avec votre main gauche sur le front, je serais guéri… »

Le 3 Janvier 1903, toujours de Bourges. « Le temps est triste. Je me défends à grand peine contre la dépression complète. La moitié du temps je broie de la tristesse comme s'il m'était arrivé un grand malheur. Et puis je ne me sens pas du tout l'envie ni le pouvoir de faire une classe bonne ou mauvaise. Je compte que les événements vont me secouer car le bilan est triste, ni désir, ni espérance, et je ne sais pas pourquoi. J'ai l'impression ici, qu'au lieu de me reposer je me fatigue de plus en plus.

Pourtant il y a des moments où je remonte un peu ; il me faudrait Navarre, c'est-à-dire la jeunesse et l'enthousiasme. Pourquoi votre ministre n'a-t-il pas eu l'idée de vous nommer à Paris aussi, juste pour vos étrennes. Je tâche de faire bonne figure ici, mais ma sœur voit bien que je suis fatigué et aplati. Je pense non sans terreur au service que je vais avoir. C'est bien lugubre de n'avoir pas plus de joie d'un événement aussi heureux. Du reste Paul semble content tout à fait et me consolera, Marcel aussi. Mais consoler de quoi ? Je n'ai d'autre peine que celle-ci : être fatigué, et avoir peur du travail. Au fond tout cela m'est égal et vous savez bien que je vivrai chaque minute pour elle-même avec une sérénité indifférente. C'est surtout l'entrain et la joie des miens qui me refroidissent ; j'invente des tas d'ennuis possibles. Voilà ce que c'est d'ouvrir la porte à la tristesse. Si on se permet d'être triste un moment, on risque de l'être toujours.

« Écrivez-moi maintenant au lycée Condorcet (IXème). Dès que j'aurai choisi un logement je vous le dirai. Samedi prochain je serai à Rouen, je ne sais à quelle heure puisque je ne connais pas mon service. Il faudra que 1°/ j'aille à l'U.P. 2°/ que je rende mes livres au lycée 3°/ que je voie les Roche. Réglez vos dispositions d'après cela, et surtout soyez joyeuse, pauvre grande courageuse ; je vois toujours vos yeux tristes. Je n'avais pas prévu une telle tristesse. Je croyais que ce serait comme pour les vacances, tout au plus puisque c'était moins long et coupé d'entrevues. Je suis comme si un escadron m'avait passé dessus. Qui m'eût dit que je dépendrais des événements à ce point. Nous aurions dansé de joie à cette nouvelle, si nous n'avions pas été les derniers des imbéciles... »

Du même jour, soir, cette carte :

« Pardon d'avoir écrit lettre triste. Je viens de me promener, ciel éclairci, cœur joyeux. J'ai cru voir votre sourire et sentir votre main sur mon front. Je suis votre petit à bourrelet bleu. »

De Paris, le 6 Janvier 1903, je reçus le service au Lycée :

Lundi	après-midi, 1 heure (conférence payée)
Mardi	2-4 Philo
Mercredi	2-4 Philo
Vendredi	8 h 1/2-10 h 1/2 Philo - 2-4 Math-Elem.
Samedi	8 h 1/2-10 h 1/2 Philo.

Grosse fatigue le vendredi. On attend beaucoup de moi. Il faut donner à plein coûte que coûte. Ce sera ma charge de cavalerie.

Le 7 Janvier 1903. « Il ne faudra pas m'en vouloir si je n'écris pas. La fatigue où je vis finit par être quelque chose de rigolo. Je n'ai assurément pas la dixième partie de mes moyens et cela dans des circonstances difficiles ; je suis entouré de rivalités méfiantes ; j'ai une classe qui a été imbibée de cette idée qu'elle a perdu en Brunschvicg un homme unique. Tout mon souci en cette circonstance est de ne pas leur faire voir trop vite les bêtises qu'on leur a enseignées. Cela est bien plus fatigant que de faire soi-même l'initiation, surtout alors que ma tête est plutôt vide. Au fond cela a peu d'importance, mais vous savez bien que ces soucis-là brodant sur la tristesse des jours passés l'ensemble est peu gai. Et en vérité cela vaut mieux ainsi ; le bonheur ne m'inspirerait pas confiance. Et c'est pour cela que j'hésite toujours quand il s'agit d'organiser le bonheur. »

Le même jour, soir. « J'ai trouvé un garni très bien, 5 rue de Castellane, et m'y installe demain. Le soir je dînerai chez Léon, avec Darlu, etc.

« Tantôt classe parfaite, élèves conquis. Ils parlent volontiers, comme des sous-Herzog qu'ils sont et cela est agréable » *(Le Herzog de Rouen est devenu André Maurois)*.

12 Janvier 1937 - *Que furent pour moi ces premiers jours de Janvier 1903. Une stupeur triste que je me reprochais d'ailleurs à chaque instant. Je trouvais juste, je trouvais bon que la carrière d'Alain se fît selon ses désirs, qu'il eût joie à retrouver l'atmosphère de Paris, les amitiés anciennes, la musique, les concerts, tout ce dont il avait été séparé en province. Je pensais même qu'il retrouverait à Paris des liaisons amoureuses auprès desquelles mon amitié serait de peu, et peut-être même une gêne, et que la seule façon de lui être maternelle serait de respecter son indépendance. Je sentais bien qu'il y avait entre nous quelque chose d'unique qu'il n'oublierait pas, une vénération commune pour Lagneau, et de moi à lui, Alain, une admiration pour tout ce qu'il faisait de bien, un désir ardent de lui voir donner sa mesure ; j'avais pris l'habitude dans tout ce que je lisais de lui de souligner fortement ce qui était beau et bien venu parce que j'y trouvais joie ; il goûtait cela car il voyait bien qu'il n'y avait nulle flatterie de ma part, plutôt parfois de la sévérité. Et je sais maintenant que c'est ce qu'il fallait pour que toute cette Oeuvre que nous lui devons naisse et se crée dans la joie. Cette forme d'attachement il ne pouvait l'attendre aussi fidèle d'aucun homme ni d'aucune femme ; en fait elle ne s'est pas rencontrée, et je n'eus point en cela de rivale ; s'en fût-il trouvé que nous fussions devenues amies par cette ferveur commune à souffler sur le feu du Génie.*

Étant pourtant au fond de mon âme fortement assurée dans ce sentiment que je viens de dire, je fis ma demande de changement pour Paris en invoquant ce projet de mariage, et plus d'un voyage à Paris fut employé en démarches dans les bureaux du ministère, auprès des directrices d'École Normale ou Écoles Primaires Supérieures de Paris, auprès des inspecteurs généraux. Moi qui n'avais jamais rien sollicité, j'étais humiliée de toutes ces démarches, je m'en sentais avilie, et triste d'un vrai chagrin. Qu'était devenue ma dignité hautaine et distante qu'on m'avait reprochée souvent mais dont j'étais si fière. Ce fut pis lorsque j'eus la faiblesse de demander l'appui d'un homme politique qui connaissait Alain et avait pu apprécier ses services politiques à Rouen. Il me dit : « Mais, Madame, votre nomination à Paris sera faite tout de suite si c'est Monsieur Chartier, en qualité de fiancé, qui la demande. Il doit savoir que son intervention suffirait ». Là mon orgueil reçut le coup de grâce et je n'en parlai à personne. Ce fut le meilleur stimulant pour mon redressement d'âme. Je me dis qu'il en serait ce que les dieux voudraient, et je repris l'équilibre pour mes classes à Rouen que je voulais dignes de mériter des compliments d'Alain et je retrouvai aussi mon équilibre de cœur.

Revenons à Alain. Il me tenait au courant de sa vie.

14 Janvier 1903 – « Dormi jusqu'à midi. Deux heures de classe bonnes. Réunion bavarde jusqu'à 5 h, sur diverses questions administratives. De 5 à 7, reçu Ouart, le second de l'an dernier qui est à Henri IV. Retrouvé les petits topos d'il y a douze ou treize ans quand j'étais vétéran. Elève toujours bien gentil. Du reste ceux de Condorcet sont tout à fait apprivoisés.

« Musique belle hier soir chez Paul[1]. Je dîne chez lui dimanche avec ses vieux qu'on ne peut pas voir en semaine, tant ils travaillent.

« Vendredi et samedi gros jours. Donc pas de loisirs cette semaine… »

Du 23 Janvier. « Je vous écris ce vendredi soir à six heures et demie pour dire que je ne suis pas fatigué malgré les classes. Je mérite des félicitations de mah meh ! Je commence à prendre les choses avec sérénité et c'est cela surtout qui fait que je ne suis pas fatigué. Et d'où me vient cette sérénité ? Des lettres de mah meh qui me la verse à flots, qui est sage, qui fait de belles leçons à ses élèves et pas de topos, etc.

« Samedi et dimanche sont pleins à craquer, il ne faut pas que les vieux amis puissent dire que je les lâche. Je serai plus à l'aise dans la suite.

« J'ai un dîner mercredi soir, et une visite à faire jeudi. Si donc vous n'avez pas d'audience il vaudrait mieux ne pas venir à Paris ; alors j'écrirai à Mey pour l'U.P. et j'irai dimanche à Rouen…

Du 28 Janvier 1903. « Un peu abruti par deux heures de classe, mais reposé dans l'ensemble, car je dors jusqu'à midi quand je n'ai pas classe le matin. Je commence à sentir le poids du travail, parce que j'ai commencé à corriger des copies. Tout cela n'étant pas organisé, je perds du temps beaucoup et les journées passent comme des minutes d'autant que réellement cette partie du cours que je fais en ce moment est d'une difficulté folle ; j'y pense le jour et la nuit.

A Rouen, tout était si bien tassé que j'avais de larges loisirs. La vérité vraie c'est qu'il n'y a pas d'avantage à être

[1] Paul Landormy.

professeur à Paris, parce qu'on n'a pas le temps du tout de jouir de la vie de Paris. On vit comme en province et on se couche comme les poules. Paul et Marthe [1] voulaient m'emmener à l'Opéra-Comique jeudi soir ; mais j'ai refusé à cause de la grosse journée du vendredi. »

« Je pose comme à peu près certain que vous viendrez l'autre jeudi et alors je vais employer mon dimanche à voir des gens pour me garder libre jeudi. »

13 Janvier 1937 - *Je ne songe point à recopier toutes les lettres de ce temps-là qui s'échangeaient entre Paris et Rouen, à raison de deux par semaine, lorsque je ne venais pas à Paris un jeudi, ou moins souvent un dimanche. J'en retiens seulement le principal. Il est évident qu'Alain était repris par Paris ; les classes, les amis retrouvés, les concerts, les rendez-vous des amis provinciaux qui voulaient le revoir à Paris, suffisaient à déborder sur les jours. Ce que je remarquai à notre première rencontre fut une fatigue qui me fit peine. Nous déjeunions ensemble au restaurant, nous nous promenions ensuite une heure ou deux, lui m'entretenant de ses classes ; et ces instants où il se montrait joyeux et tendre ne suffisaient pas à le reposer ; la vie de Paris me semblait dévorante. Le reste du temps je le passais - quand j'eus renoncé aux démarches pour l'arrivée à Paris - dans la famille de mon amie, occupée à quelque travail de mains pour « ses œuvres de charité », comme je l'eusse fait dans ma province. Comment pourrais-je être bienfaisante pour Alain ? Il fallait voir venir et le laisser s'établir dans le travail. J'ai souvenir que ces premières années de Paris furent pour lui d'une fatigue extrême ; d'ailleurs il l'a noté dans l'*Histoire

[1] Paul et Marthe Landormy (N. de l'Ed.)

de mes pensées. *Rhumatismes, maux d'estomac, maux de tête ne lui laissaient guère de répit.*

D'une lettre de fin Février 1903, retour de Bourges, où il avait passé son congé de Mardi gras.

« Je vois votre vie monacale dans votre rue de la Seille ; vous savez le prix de la réflexion, comme votre enfant à bourrelet. Alors adoration sereine de moi à vous... Vous voyez quelle joie on a à faire de bonnes choses pour ses élèves et comme on se moque alors de l'opinion des gens laquelle est alors justement bonne. Vous verrez que vous viendrez à Paris par cette voie-là, comme moi ... »

18 Janvier 1937 - *La grippe m'a fait interrompre lectures et transcriptions. Dieu fasse que je puisse les conduire à terme.*

Du 1er Mars 1903. « Abruti de courir toujours. Hier travail. Ce matin travail. Déjeuner chez Léon avec gens. Élie parti à Sucy ; m'appelle ; ai besoin de lui parler. Vais peut-être y aller dîner après avoir passé chez Paul... »

« J'ai loué 90 rue de Provence un premier sur la rue à 650 F dans maison de médiocre apparence, deux pièces, une entrée, eau, gaz et w.c. Vous trouverez cela misérable, mais je n'ai rien trouvé de mieux au voisinage du lycée à moins d'y mettre plus de mille francs. J'écris à Rouen pour qu'on emballe mes meubles et qu'on les expédie.

« Je fais en classe des choses difficiles, mais bien ; vous verrez les notes, j'ai beaucoup travaillé, et je mérite récompense et éloges.

« Oui je lirai vos notes sur l'électricité et je corrigerai si je sais, et si je ne sais pas, je serai votre élève à bourrelet. »

Du 15 Mars 1903. « Je viens de travailler longtemps dans ma maison, et par là elle est sacrée, vous pourrez y venir.

« Suis encore enrhumé, tousse la nuit, prends des pastilles. Très embêtant, car enfin il ne fait pas froid ; surtout dans la maison il fait très chaud. Suis vraiment trop fatigué. Il me faudrait votre main sur mon front. »

« J'ai une jolie petite cuisine. J'ai bu de votre bon thé. »

Du 21 Mars 1903. « J'ai une énorme composition à corriger… Je vais d'abord faire du piano. Je veux aussi retaper le dialogue (qu'Elie a admis) pour le numéro de Mai. Tout cela c'est à vous. Nous corrigerons les grandes feuilles ensemble… Vous êtes ma Sagesse et ma Tendresse.

« Beaucoup de travail en perspective. Classe. Conférence. Concert Paul. Dîner (philosophes) chez Léon… »

Le 28 Mars 1903. « Je viens de me promener avec Élie au Jardin des Plantes. Les bêtes sont belles, et les arbres aussi que vous aimez dans leur architecture d'hiver. Ne suis pas fatigué, mais j'ai une masse énorme de compositions à corriger. Je pense que vous en avez bien davantage, ma belle courageuse, mais ça ne me console pas… Oui, vous avez raison, il faut travailler avec patience et obstination et être bien sage à son métier. C'est ce que je me dis souvent toutes les fois que les gens me dégoûtent, mais vous avez plus de vertu que moi. Il faut me dire sur quoi vous avez fait une bonne leçon qui vous a rendue joyeuse. Je veux tout savoir…

« Je suis passé tantôt devant St-Germain-l'Auxerrois et j'ai pensé à vous... »

Aux vacances de Pâques, de Bourges, le 6 Avril. « Je dors comme une marmotte. Je ne pense à rien... Les arbres sont en fleurs. Ca m'endort. »

« J'ai trouvé ici des tas de choses à raccommoder à coups de marteau. Tout cela me semble artificiel, comme si je rêvais...

« J'ai joué du violon et du piano, mais je ne suis pas inspiré comme quand mah meh écoutait sur sa petite chaise...

« Il faudra pourtant que je travaille et que je prenne un peu d'avance pour le lycée.

« Il fait un vent froid ; vous devez avoir bien froid à Annemasse... Je dors... »

Un autre jour. « L'air est froid, sec et vide, comme mes journées. Je n'évite pas le mal d'estomac de rogne, et j'ai des sautes d'humeur terribles. Quelle vie idiote je mène ici, et comment me libérer. Les choses sont ainsi. »

« Je viens de lire *Kim*. C'est beau.

« Je suis tout à fait triste et malade comme autrefois, tout plein de sinistres idées. L'oisiveté les nourrit.

« J'apprends que Mme Roche a été opérée de l'appendicite à Paris, il y a huit jours. Elle va assez bien. Roche n'est pas encore nommé cette fois.

« Ce froid temps de Pâques est bien triste. Si j'avais Aristote ici, je me mettrais à le traduire mot à mot afin de m'endormir ici.

« Je suis tout serré et anxieux parce que les lettres d'Annemasse n'arrivent pas... »

Jeudi de Pâques. « J'ai eu ensemble plusieurs lettres d'Annemasse. Vous êtes une meh bonne et tendre et toute la rogne s'est envolée. Moi je n'ai pas encore vu d'hirondelle. Je vais aller en chercher tout à l'heure dans le ciel de Bourges.

« Pour le retour à Paris, il faudra que j'accorde une journée à Marcel *(Renault)* sans quoi il tombera dans le marasme et croira que je le néglige exprès, etc. Il faudra aussi que je voie Roche qui restera à Paris où est sa femme jusqu'à la dernière minute. Alors vous pouvez prolonger le séjour à Annemasse autant que vous le jugerez nécessaire. Nous nous rattraperons. »

Le 2 Mai 1903. « Vu la semaine dernière Ouart, Malherbe, Léon, Élie. Ça fait bien des paroles mais je suis content tout de même car je fais de bonnes leçons aux garçons.

« J'ai guéri mon rhume ; j'ai à la place un rhumatisme. Le vendredi est vraiment épuisant. Je ne puis que me coucher à 9 h, ne plus remuer, ne pas parler. Tout dépend de la santé et de la fatigue, et d'abord les sentiments. La vie m'est toujours horrible à la fin de ces journées de fatigue. Gagnerai-je ma vie, ou ne la gagnerai-je pas, voilà où j'en suis ; je ne demande qu'à ne pas être malade et ça m'arrive un ou deux jours sur sept. »

C'est ainsi que toute cette fin d'année scolaire fut dominée pour lui par une fatigue démesurée. Je revois une courte promenade faite avec lui et Marcel Renault autour du musée de Cluny où il avait une pâleur qui me remplissait d'inquiétude. Les voyages à Sucy étaient ce qui le reposait le mieux.

Je l'avais prié de lire les gros Van Tieghem que je venais d'étudier avec grand intérêt. Voici ce qu'il m'en écrivit :

« C'est intéressant par le détail, Mais c'est un bel exemple de livre mal fait. Il commence par les tissus *en général* ; on voit qu'il coud ensemble des renseignements qu'il a pris ici et là. Il me semble quand je le lis que je vois son grand nigaud de fils. Ne lisez pas tant, ne vous fatiguez pas les yeux… »

Le 15 Juillet 1903. « La *Dépêche de Rouen* m'a appelé au secours. J'ai répondu tout de suite en signant ALAIN de façon que les gens vont encore être embêtés[1]. Je finis tranquillement l'année avec un seul élève. »

Grandes vacances 1903 – 5 Août. « Vous aurez vu que l'article a paru dans la *Dépêche* de lundi[2] (avec beaucoup de fautes).

« J'en enverrai un pour la semaine prochaine.

« Je n'ai rien écrit sur le cahier.

« J'ai acheté la physique de Bouasse ; je vais le lire pendant que vous lirez Chassagny et ensuite nous changerons.

« Je pars à Bourges (10 bis Bd St-Paul) où je ferai aquarelle. J'ai trouvé chez un marchand de Japon un

[1] Il s'agit des premières chroniques hebdomadaires (Propos du dimanche, puis Propos du lundi) qui ont été restituées pour la première fois en 2001 dans le volume *Premier journalisme d'Alain* (Paris, Institut Alain), volume qui constitue, à titre de « préhistoire » des Propos quotidiens, le « tome X » de l'Intégrale des *Propos d'un Normand.* Le pseudonyme avait été utilisé dès 1900 pour les vingt-quatre chroniques hebdomadaires rédigées à l'intention de la *Dépêche de Lorient* (14 mai – 15 Novembre). Cette première chronique (PD1, p. 93-95) paraît le dimanche 19 Juillet 1903. « Vous lisez comme moi, j'imagine, toutes les dépêches qui viennent de Rome… » Le pape Léon XIII meurt le 20 Juillet.

[2] PD3, paru le lundi 3 août. « Un fonctionnaire m'adresse la lettre suivante… »

crabe que je vous envoie par poste recommandée avec mille tendresses de garçonnet.

« Dire bonjour à la montagne pour moi. »

12 Août 1903 – « Vous avez vu la catastrophe du métro, 84 morts : jusqu'à présent je n'ai vu personne que je connaisse sur les listes. Heureusement j'étais parti, sans cela vous n'auriez pas manqué de vous tourmenter.

« J'ai fait de l'aquarelle hier ; je suis bien reposé. Je n'ai pas reçu la *Dépêche* de dimanche ici, mais seulement celle de lundi. Dites-moi si l'article[1] a paru dimanche. La physique de Bouasse est abstraite et difficile, mais c'est bien fait. Je n'ai pas ici le temps de faire le quart de ce que je veux faire. Ce sera la rogne bientôt…

« Je relis les *Confessions*… Ça parle de la Suisse et de Genève où est mah meh. C'est beau ! »

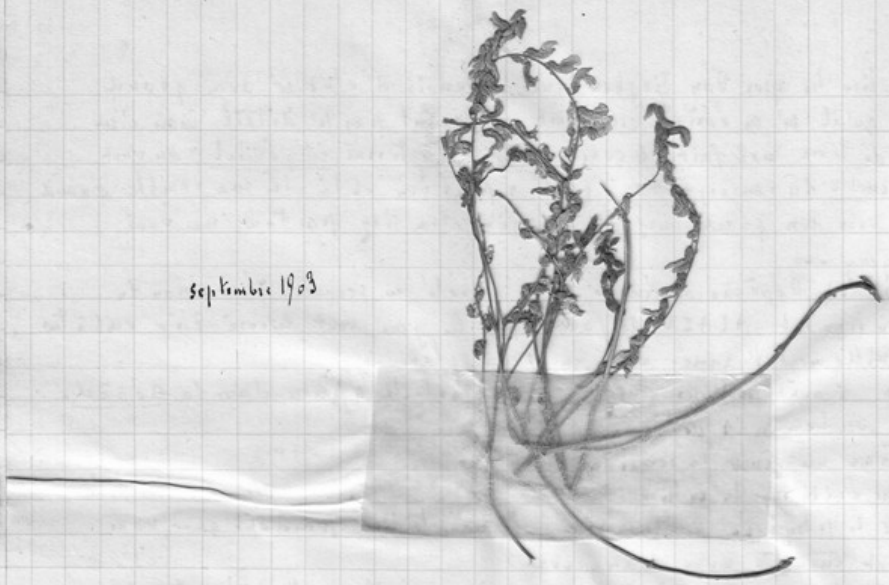
19 Août 1903. « Impossible de savoir le jour que c'est aujourd'hui. Tous les jours se ressemblent. Je fais de la physique ; mais il m'arrive toujours la même chose, qui est que je ne comprends rien à ce que disent les gens tant que je n'ai pas compris tout seul. Alors ça ne va pas vite.

« Ma sœur est d'assez mauvaise humeur ; ça ne marcherait pas longtemps si je vivais avec elle. Ses commentaires, quels qu'ils soient, me sont désagréables ; jamais ça ne sonne vrai ; on y entend toujours, ou on y suppose, ce qui revient au même, des tas d'arrière-pensées.

« Par suite de tout cela je travaille un peu plus qu'à l'ordinaire. Le vieux Rousseau me plaît ; je comprends très bien son existence de loup et sa défiance perpétuelle.

[1] PD 4, pp. 101-104, paru le dimanche 9 Août 1903. « Les cardinaux ont remplacé leur pape défunt par un pape nouveau… »

septembre 1903



septembre 1903

« Je me promène ; la campagne est belle ; il fait d'ailleurs un temps de chien.

« Je fais aussi de la musique, mais médiocre par défaut des auditeurs. Si j'étais seul ça pourrait aller, mais j'ai un public familier qui n'est capable que de reconnaître que telle chose ressemble à telle autre.

« Le Propos du dimanche ont paru [*sic*] le lundi encore une fois, avec une absurde faute, que vous aurez rectifiée, j'espère. Au lieu de « le doute c'est l'œuvre », lire « le doute, c'est l'aurore »[1]. Le plus triste c'est qu'ils comprendront aussi bien avec la faute…

« Je voudrais avoir une ferme à cultiver, et vivre avec les bœufs.

« Je suis bien heureux que vous me fassiez des mouchoirs ; mais ne vous fatiguez pas les yeux à ces fins travaux… »

Un autre jour – « Je viens de lire le *Chemin des chats* de Sudermann ou il y a une bien adorable sauvagesse…

« Nous faisons la récolte du mélilot dans la campagne, puis nous épluchons et faisons sécher, çà fait des sachets délicieux.

« J'ai commencé à écrire des *Méditations sur la mécanique* que vous lirez. C'est bien amusant. Vous voyez que je suis sage et mérite compliments de mah meh !

« Il fait des tonnerres et de la pluie, mais je vais peindre tout de même et les jours passent. »

[1] PD5, *Premier Journalisme d'Alain*, p.104-106. « L'affaire Loizemant, qui est peut-être une nouvelle affaire Gobillot, est une occasion de dire un peu de mal des juges… » L'édition de l'Institut Alain conserve curieusement (p.105) la faute de la *Dépêche.*

Un autre jour – « Grande joie de vos lettres. Vous êtes bonne et tendre pour votre enfant. Ainsi vous me consolez de tout... Rhumatismes, je bois de l'eau de Vittel tous les matins. Le temps est beau et chaud et j'irai peindre malgré les rhumatismes. Je ne peux pas faire de la mécanique tout le temps. La mécanique est une belle chose, mais qui exige beaucoup d'attention.

« J'ai relu *Claudine* et j'ai bien ri, mais tout de même, c'est sans portée. Lisez le Sudermann.

« Vous avez vu que la *Dépêche de Rouen* de dimanche a deux articles du même genre après le mien. Ces braves gens n'ont nullement besoin de moi et je voudrais bien les lâcher poliment... »

En Septembre – « Les vacances me semblent bien longues. Je ne dis pas six mots dans la journée et ma sœur se renferme dans un silence farouche. Elle a écrit pour Paris à des gens, mais personne ne bouge, d'où sa sombre humeur.

« Obligé de lâcher la mécanique parce qu'impatience et mal de tête ; je lis tout doucement de l'Aristote.

« Lu un beau roman de W. Scott, *Kenilworth*. Le lire aussi, mah meh. »

Le 16 Septembre – « J'écris un petit mot debout, afin de ne pas plier les jambes. Mais, ma douce, il ne faut pas me plaindre des rhumatismes, ni essayer de les guérir. C'est la forme de maladie que je préfère de beaucoup parce que c'est celle qui rend le moins triste. Je ne sais pas si la santé vaudrait mieux, je n'ai point souvenir de ce que c'est. C'est pour cela qu'il faut me pardonner de ne pas savoir être heureux. Ce n'est pas ma faute, je voudrais bien et je ne souhaiterais pas autre chose qu'une santé convenable s'il était raisonnable de souhaiter quelque chose...

« Ma sœur est embêtée de me voir boîter ; elle ne comprend pas que je préfère de beaucoup cela au terrible mal de tête que personne ne voit.

« La vie est pesante quand on n'a pas de classe à faire ; mais vous connaissez cette chanson des vacances. Il est vrai que je traduis Aristote, ce qui me fait oublier tout. »

Du 22 Septembre – « Je viens de Vierzon où j'ai passé 3 h avec Bouquet. Chaud. Orageux. Mal à la tête, mais pas mauvaise humeur.

« Je rentre après-demain à Paris avec ma sœur qui y restera la semaine. Aucune liberté. Je traîne tout cela en grognant. Je suis dans un si triste état que je n'arrive pas à me réjouir de quoi que ce soit. Je pousse une heure derrière l'autre. Vous n'avez guère idée de cette misère continue qui dure depuis dix ans. Vous voyez, j'écris en noir. Demain sera meilleur peut-être. Mais c'est terrible d'être plus fatigué que jamais après deux mois de repos. »

En rentrant d'Annemasse sur Rouen, je m'arrêtai un jour à Paris et passai quelques heures auprès d'Alain pour « souffler sur le feu du Génie », aimais-je à dire, et donner de l'élan à mon enfant. Mot joyeux le mercredi suivant :

« Année bien commencée ; belle classe, pas mal à la tête, pas abruti du tout. Humeur joyeuse, mah meh ! et pourtant c'était un jour chargé (4 h !). »

Les lettres de tout ce premier trimestre sont pleines des soucis de classe. Souvent revient cette phrase : « Je suis plein de rhumatismes à pouvoir à peine remuer » ; ou cette autre : « Mal de tête ; je crois que j'aimerais mieux des rhumatismes ». Je n'étais sauvée du souci que j'en avais et de la tristesse de ne pouvoir le soulager que par des classes

absorbantes, à quoi je me donnais toute. Quand je comparais ma situation à celle de mes amies du lycée, malgré mes vingt heures de cours et des classes très nombreuses, je préférais mon sort au leur. Mes fillettes de quatorze à dix-huit ans dans les trois classes d'école primaire supérieure, venaient du peuple ou de la petite bourgeoisie ; c'étaient des enfants qui avaient le désir de s'instruire, leurs familles avaient même noble passion pour leurs enfants. Cette émulation vous soulevait. Et je pense encore maintenant qu'il n'y a pas de meilleure carrière pour une femme. On y trouve tout salut.

1904

19 Janvier 1937 - *Vint 1904. J'amusai Alain d'un conte qui fut l'occasion d'une correspondance consistant de sa part en dessins commentés qui certainement le divertissaient et le reposaient. On peut sourire de ce conte enfantin : Une fille de la mer avait eu d'un crabe un enfant génial qui avait pris tout de suite son envol sur le monde avec son bourrelet de travers pour marquer son indépendance ; sah meh l'avait mis sous la garde du rouge-gorge de Consuelo, des fauvettes de George Sand, de mouettes et d'alouettes marines, du Cygne d'Elsa et c'étaient ces messagers, sans oublier les colombes de l'Arche et les tourterelles de la Forêt, qui apportaient des nouvelles de l'enfant à sah meh.*

Toutes les lettres de 1904 sont faites d'images de l'un ou l'autre messager chargé de quelques nouvelles en style télégraphique. Alain qui a toujours aimé dessiner y prenait certainement plaisir ; et puis c'était si simple ! Et moi je m'y attendris plus d'une fois, non toujours sans tristesse.

Quand le messager portait écrit : « Jeudi 7, société des philos. Samedi 9 et jeudi 14, U. P. de Montmartre, encombrement », je devinais que je ne pourrais pas le voir ces jours-là.

« J'ai aspergé beaucoup société de philos. En langage plus clair j'ai été amené à discuter longtemps et bien avec Lachelier le père ; alors ça a mis presque tous les autres dans un état de rage dont mes amis rient encore ; vous lirez la discussion au prochain bulletin[1] (Janvier 1904). »

[1] Le Bulletin de la *Société française de philosophie.*

Du 7 Février – « Ma sœur a reçu nomination pour Vitry ; trouve la résidence délicieuse. Mais l'autre, quoique nommée ailleurs sur sa demande, veut rester, d'où embarras. Monsieur Lanjalley verra le préfet de la Seine.

« Autre chose : on a offert Marseille (suppléance) à Renault qui s'est amené jeudi ; avons couru ensemble ici et là. Bref il reste à Cherbourg, bien désolé mais il est l'ami de Darlu. Après son départ, vendredi 11 h soir, éreinté, je me suis aperçu que j'avais oublié le Propos ; ai baclé trois pages et couru porter à la poste[1]. »

Le 17 Février – « Sœur nommée à Choisy. L'installation se fera jeudi.

« Vous allez rire ; j'ai une promotion à un an d'ancienneté ; les collègues font du g... »

Le 2 Mars – « J'étais à Choisy hier. C'est un pays où il y a des tas de locomotives P.O., P.L.M., Grande Ceinture, etc. Votre garçon aime cela. »

Le 6 Mars – « On m'écrit que vous êtes malade. Surtout ne vous laissez pas aller au noir, cela fatigue plus que tout. Si le noir vient tout de même, prenez un congé et partez vite à Annemasse (en passant par Paris naturellement) de façon à allonger vos vacances de Pâques. Et puis il faudrait tâcher d'alléger un peu ce métier terrible. Pourquoi n'essayeriez-vous pas de permuter avec une collègue de l'Ecole Normale de Rouen, ou de Chartres, Evreux, Melun, Amiens, pas plus loin de Paris. Avant de songer à Paris, vous pourriez vous reposer un an ou deux là, avec les facilités de l'internat, peu de marche, de longs repos possibles, et surtout peu d'élèves

[1] Sans doute le Propos qui paraît le 14 février 1904 (*Premier journalisme d'Alain*, Propos du dimanche, 31, pp. 168-170).

à la fois. Vivre ainsi dans un surmenage continuel ce n'est pas vivre. »

Tout cela me venait dans des lettres surchargées de dessins représentant nos messagers volants que je regarde une dernière fois avant de les livrer aux flammes.

Je ne me souciais pas de quitter Rouen pour une autre ville de province ; au reste, je m'abandonnais désormais au destin, ne désirant pas davantage Paris où ne comptait pour moi que la maison familiale de mon amie Adèle (Weiss-Peyre) et ce qu'Alain voulait bien m'accorder de lui et de ce qu'il écrivait.

En attendant je me soignais d'une bronchite et d'une extinction de voix avant de pouvoir partir sur Annemasse en convalescence. Mes amies du Lycée, ou de l'École - et d'abord Adèle - étaient adorables de soins et d'attentions quand j'étais malade.

J'avais maintenant régulièrement les Propos du dimanche *qui venaient chaque semaine et m'étaient aussi précieux, sinon plus, que la correspondance. J'en demandai un sur la fête de Pâques et je l'eus. Et je pris l'habitude de proposer des sujets de Propos qui, bien des fois, furent acceptés. Que retenir encore de cette correspondance de 1904.*

Fin Avril – « Doux soleil, doux vent tiède, malgré cela ou plutôt à cause de cela, j'ai de grosses douleurs dans les genoux. »

16 Juillet 1904 – « Je suis officier d'Académie, hélas ! pas me mépriser ! Ce n'est pas ma faute : pas se moquer de moi avec le crabe et nos oiseaux ! »

LYCÉE CONDORCET

DISTRIBUTION DES PRIX

Année scolaire 1903–1904.

DISCOURS DE M. E. CHARTIER,

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE

MESDAMES, MESSIEURS, MES AMIS,

Ce serait, à mon sens, un pauvre enseignement que celui qui redouterait et fuirait le jugement des pères et des mères, et des sages de la cité. Je dois donc, mes amis, vous faire une leçon de plus, et qui éveille un vif écho de toutes les autres, et je vais vous parler du sommeil.

Vous croyez tous bien savoir ce que c'est que dormir et ce que c'est que s'éveiller; mais pourtant non. Dormir, ce n'est pas avoir les yeux fermés et rester immobile; car vous savez qu'on dort parfois les yeux ouverts et tout en se promenant; de plus, un homme très éveillé et très attentif peut avoir les yeux fermés et être immobile: Archimède dormait moins que le soldat. Dormir ce n'est pas non plus ne pas connaître et ne pas se connaître; car vous savez qu'en dormant souvent l'on rêve, et qu'en rêvant, on se reconnaît soi-même, on reconnaît les autres hommes, les choses, le ciel, les arbres, la mer.

Qu'est-ce donc que dormir? c'est une manière de penser; dormir, c'est penser peu, c'est penser le moins possible. Penser, c'est peser; dormir, c'est ne plus peser les témoignages. C'est prendre comme vrai, sans examen,

Tiré à part du discours de Condorcet, collé en regard de la p.37 du Journal

Ce fut de cette année-là le brillant discours de distribution des prix que je fis plus tard éditer en plaquette de luxe chez Camille Bloch (1919), Les Marchands de Sommeil. *Je ne pus l'entendre prononcer, mais je sus qu'il eut un succès éclatant et j'en fus heureuse ; j'en avais vu écrire le texte pris d'ailleurs pour une part dans les cahiers d'« Essais », qui s'écrivaient depuis ma rencontre avec Alain.*

C'est cette année-là que ma sœur Lina passait l'examen de professorat des Lettres. Je sus d'Alain qu'il l'aperçut faisant une « explication de texte » et c'est par lui que j'appris le résultat.

De cette année-la aussi le Congrès de philosophie à Genève. Je passais mes vacances à Annemasse ; nous fîmes Alain et moi des projets de rencontre avec Marcel Renault et Mouthon.

Du 26 Août – « Je quitterai Paissy vendredi prochain, et Paris samedi. Nous allons (avec Marcel) par Bourg, Nantua, arriverons à 11 h 16 du matin à Genève-Cornavin. Je compte trouver mah meh à la gare ! Joie de connaître son beau lac et ses montagnes… »

On peut trouver ailleurs tous renseignements sur ce Congrès et la part qu'y prit Alain. Je ne le suivis point aux séances. Nous eûmes avec Marcel de belles promenades à Chamonix, au Salève, et sur le lac, et nous errâmes dans les traces de Jean-Jacques.

Puis Alain repartit sur Choisy et Poisse et moi sur Saint-Jean-de-Sixt où m'avait précédée la famille.

Du 13 Septembre – « Je viens d'écrire un n° du cahier gris. Depuis ce matin j'hésite entre mille choses à faire et voilà déjà la tête qui s'alourdit rien qu'à la pensée de retomber

dans la tyrannie familiale. Je voudrais garder des vaches dans la montagne.

« Traces de douleurs. »

Du 17 Septembre 1904 – « Je pense à la Terrasse, à la Cascade, au vieux Jura. Dire de belles choses pour moi au mont Blanc et au lac. Je rêve de montagnes toutes les nuits. J'ai vu en passant à Paris sur les quais une *Physiographie* d'Huxley traduite, c'est un livre pour nous ; il faudra l'acheter.

« J'ai écrit les Propos[1] et un peu sur le cahier gris. Mais il est bientôt fini ; il faut m'en chercher un à Genève d'une troisième couleur. »

Du 7 Octobre 1904 – « Service :

lundi 2 -4
mardi 8 1/2-10 h 1/2
mercredi 8 h 1/2-10 h 1/2
vendredi 8 h ½ - 11 h ½
Samedi 10 h 1/2-11 h 1/2 (ler semestre), 2 - 4 »

Du 11 Octobre – « Je suis très embêté. Ma chaire est supprimée à Condorcet ; on est en train de me préparer d'autorité un service accessoire dans les classes de sciences, peut-être dans plusieurs lycées. La question est pleine d'embûches, car si je refuse je risque de me faire donner non seulement une chaire de province que j'accepterais, mais encore les services accessoires nouveaux qui me donneraient 15 h par semaine. Donc pas de solution ; de tous côtés c'est le gâchis. J'ai écrit à

[1] Peut-être celui qui paraît le 25 Septembre (sur *L'Etape* de Paul Bourget), *Premier Journalisme d'Alain*, Propos du dimanche, 63, pp. 242-244.

Darlu ; je vais essayer de le voir. Quand j'aurai la lettre de service, alors je prendrai une décision. »

Du 18 Octobre – « Peut-être vais-je avoir 9 h de sciences à Condorcet. Darlu y travaille. S'il n'arrive pas j'aurai 6 h à Condorcet et 3 h à Janson. En théorie, c'est dégoûtant. Mais en fait c'est plutôt un métier qui me va. Et puis j'aurai 9 h au lieu de 12. Le reste est affaire d'opinion, et je suis bien capable, avec un peu d'application de m'en moquer. Je pars pour Choisy maintenant que je suis assez remis pour leur présenter cet événement comme sans importance.

« J'ai été fatigué ces deux jours, mais je commence à me rasséréner. Et vous, vous m'y aiderez toujours. Je pense que vous avez tant de service plus dur, ô ma courageuse ! »

5 Novembre – « Triste de ne pas vous avoir vue. Qu'a cet œil droit qui a empêché le voyage ; il ne faut rien me cacher. Ne corrigez pas vos copies avant d'être guérie. »

Du 2 Décembre – « Je viens d'écrire le Propos[1]. Vu un livre de Tyndall sur les glaciers qui doit être bon. J'ai consulté les élèves sur leur manuel de chimie. Il est de Joly et Lespiault et ils le disent excellent. Je les crois car ces élèves lisent beaucoup et ont de la critique. Vous pourriez l'examiner. »

Le lendemain – « J'ai feuilleté le manuel en question ; ce n'est pas ça. Il faut chercher autre chose.

[1] Sans doute celui qui paraît le 11 Décembre (sur les réformes). *Premier Journalisme d'Alain*, Propos du dimanche, 74, pp. 270-272.

La *Petite République* essaie de greffer une affaire de moi sur l'affaire Thalamas[1]. L'article dit que mon cours a été supprimé pour raisons religieuses, et à la demande des parents. C'est tordant. L'administration est furieuse. Moi je ris ; je n'ai rien à perdre maintenant. »

Novembre et Décembre de cette année 1904 furent chargés pour moi de grands soucis de famille. Les vacances de Noël me conduisirent à Lyon, où j'allais voir ma deuxième sœur (la troisième de la famille puisque j'étais l'aînée) en traitement dans une maison de santé où d'Annemasse elle avait été conduite en Novembre. Mon amie A. Allégret (directrice du lycée de Lyon) m'adoucit ces journées sans pouvoir rien changer à la noire tristesse qu'elles m'apportaient. Je pensais que Dieu me rappelait à mon premier et pressant devoir de chef de famille et que ma précieuse affection, mon pur amour pour Alain trouvait obstacle de tous côtés. Car lui de son côté était tiraillé par famille et amis, sans compter liaisons qui m'étaient à peine cachées.

C'est en ce temps-là que je pris conscience de bien des choses auxquelles je n'avais jamais pensé. En fait à trente ans passés, et malgré des études scientifiques, je n'avais pas plus de vues sur le monde qu'une religieuse du couvent où je passai mes années d'enfance. Cela Alain me le dit souvent et quelquefois aussi mes jeunes collègues, dont l'une que j'aime encore (J.L.) s'amusait à me scandaliser et m'appelait alors « ma Mère supérieure ». Cette rue de Provence où habitait Alain était parcourue de pauvres créatures (je les jugeais telles et les plaignais beaucoup) qui « faisaient le trottoir » ; c'est à leur occasion que

[1] Professeur d'histoire, collègue d'Alain au lycée Condorcet, Thalamas avait scandalisé par ses propos sur Jeanne d'Arc, « sujette dès l'enfance à des hallucinations auditives ». Il fut déplacé d'office au lycée Charlemagne en décembre 1904.

j'appris cette expression dégradante. Je sus aussi qu'il existait des « maisons de prostitution », que c'était même une industrie prospère où des gens qui se jugeaient respectables et s'occupaient parfois de diriger politique et lois sociales avaient des capitaux engagés. Cela me plongea dans des réflexions sans fin, et sur ce que devrait être le devoir social, bien plus immédiatement pressant que le devoir politique. Si j'ajoute que c'est en ce temps-là qu'on lisait Résurrection *et toutes les pages évangéliques de Tolstoï, on comprendra que ce devint pour moi le problème moral dont j'entretenais le plus souvent Alain. Il n'évangélisait point, mais déplorait entièrement l'existence de ces « institutions » ; il déclarait, pour sa part, ne s'en être jamais « servi »... Là, aussi strict, qu'un salutiste ; donnant un secours dans la rue s'il lui était demandé par une de ces malheureuses, sans plus. Je me disais que si l'éducation était donnée comme il convenait dès l'école (puisque l'école était obligatoire pour tous), on ne devrait plus trouver de « troupeau » pour ces métiers infamants. A ce sujet je croyais n'avoir rien à me reprocher. Et je veux rappeler ici une règle que je m'étais donnée, qu'Alain approuva d'ailleurs lorsque je lui contai ce qui en fut l'occasion, mais que d'autres - bien plus moralistes que lui en paroles - jugèrent excessive. Cette règle fut de n'assister jamais à une fête scolaire où les jeunes filles, nos élèves, joueraient la comédie, et de leur en donner les raisons. Voici ce qui m'y amena.*

A une des premières et dernières fêtes d'école où j'assistai (vers 1902-1903) furent conviés comme à l'ordinaire les « personnalités politiques et administratives » qui s'intéressaient à l'établissement ; le premier rang des spectateurs était donc occupé par des vieux messieurs « très représentatifs » (disais-je ironiquement à une collègue) dont je ne dirai pas les noms. Nos grandes filles qui jouaient une opérette : Les Noces de Jeannette, *la jouèrent certainement aussi bien qu'au théâtre et la grappe*

des vieux Monsieurs étaient tout yeux, tout excités de plaisir. Les actrices improvisées furent tout à l'honneur, présentées à ces vieux Messieurs. Je ne sais si c'est le champagne ou le thé qu'ils burent ensemble, mais il était facile de voir que, dès cette rencontre, ces jeunes filles avaient découvert un des moyens de faire leur chemin dans le monde qui n'était pas le meilleur. On devine que dans ces cérémonies, ce ne sont pas nécessairement les élèves les plus studieuses qui sont choisies. On choisit les plus jolies, les plus audacieuses, les plus comédiennes - et déjà ce choix me semblait quelque chose de choquant, et tout à fait en contradiction avec notre métier d'éducatrice. C'est là que je me réjouissais d'être « scientifique » et par conséquent écartée par fonction de ce genre de préparation. Or il était arrivé ceci quelques semaines auparavant. Une élève (et c'était l'héroïne à ce jour de grand succès théâtral) avait été surprise en conversation avec un jeune homme dans une rue voisine de l'école, des lettres avaient été saisies, et un conseil de professeurs avait été réuni pour reprocher tous ces faits à la jeune fille, les commenter, les noircir, etc., etc., bref c'était la Vertu flétrissant le Vice. Qu'à si peu de distance, cette jeune fille fût conviée à jouer la Comédie, c'était vraiment se condamner soi-même et donner une fois pour toutes à cette enfant une étrange opinion sur les leçons de morale qu'on lui faisait et leur application. Bref j'avais décidé que je ne prendrais plus ma place dans cet autre genre de comédie ; et comme je désapprouvais toute représentation théâtrale dans les écoles, je n'y assistai jamais. Je crois encore que je voyais juste là. Plus d'une fois dans la suite, j'eus l'occasion de remarquer que ces périodes de frivolité tolérées pendant la préparation des fêtes, si peu en accord avec le sérieux et la sévérité des périodes de travail, déconcertaient plus d'un esprit. Et je vis des élèves, et des meilleures, s'écarter et s'isoler pendant tout ce temps-là. C'est ainsi que je jugeai que l'austérité qui était de règle

dans les écoles normales d'il y a quarante ans, à mes débuts dans l'enseignement, valait mieux pour la formation des jeunes institutrices que la facilité que j'y ai vue il y a dix ans. Alain était d'ailleurs de cet avis, au temps où il enseignait à Sévigné ; il disait que s'il avait eu à conseiller pour l'organisation d'un internat de jeunes filles, il aurait imposé pour le costume, les manières, les règles les plus sévères. Mais si l'on donnait aux filles une éducation qui leur apprît à se garder, encore trouvai-je, comme dans Résurrection*, que les jeunes hommes qui séduisaient des jeunes filles sans défense avaient à leur égard des devoirs qu'ils oubliaient trop. Un jour où j'interrogeai Alain là-dessus, je fus amenée à lui dire qu'il me faudrait sur mes vieux jours fonder une pension de famille pour recueillir toutes ses amantes d'un jour, ou d'une saison, ou de plus longues durées. Cela finissait en plaisanterie ; il me déclarait que la bonne entente serait bien difficile à maintenir dans le pensionnat ! Que la « Grande Joséphine » se vengerait de celle que je baptisai Mme de Pompadour, que la belle et dangereuse Jeanne ferait des folies, etc., etc. Ce n'était pas brillant. Nous avons reconnu plus d'une fois que les jeunes générations d'hommes par exemple celles qui furent les élèves d'Alain, peut-être parce que les jeunes gens s'y mariaient plus jeunes, prenaient plus au sérieux l'amour que la génération d'Alain et les générations voisines de la sienne. Je crois que Tolstoï y fut pour beaucoup. Mais le problème de la prostitution restait entier et je ne le vois pas résolu. Combien plus urgent que les discussions politiques de ces temps-ci et de tous les temps ! Sans doute est-ce encore un des méfaits de la guerre et de l'institution militaire comme Alain l'a écrit. Ce sujet ne pouvait manquer de nous venir à l'esprit au cours des promenades à travers Paris. Revenons à la correspondance.*

20 Janvier 1937 - *Je veux encore dire ici, à l'éloge d'Alain, que dans ces sortes de confidences à une amie, jamais il ne discréditait les femmes dont il parlait ; il se gardait de les avilir aux yeux de la femme à qui il parlait. Tout en me laissant entendre qu'il n'avait jamais pris l'initiative de détourner une femme de ses devoirs (cela pour se garder libre), il n'avait pas refusé les occasions, sauf celles peut-être où il aurait craint d'y engager trop le cœur. Mais il reconnaissait à chacune ses vertus. La « Grande Joséphine », par exemple, bretonne presque illettrée, qui savait tout juste lire, était disait-il, une femme supérieure, étonnante à coup sûr. Capable de remplir plusieurs métiers très bien, très habile couturière, taillant, ajustant, cousant la robe la plus élégante et la plus soignée en moins de temps que personne. Gagnant donc, quand le goût lui en prenait, très largement sa vie. Puis quand elle se sentait riche, s'abandonnant à l'oisiveté, payant fête et promenade à tout l'atelier et s'adonnant au plaisir pour un long temps. Quand cela l'amenait chez Alain, s'il lui arrivait, couchée, de lire un roman pendant qu'Alain travaillait, il était interrompu à tout instant par des questions sur ses lectures. « Dis donc, Monsieur Ch., qu'est-ce que ceci ou cela ? » (Je ne sais plus sur quoi portaient les interrogations). Le personnage était intéressant. J'ai demandé ces dernières années plus d'une fois si le hasard pourrait nous amener à la rencontrer en Bretagne (c'était un souvenir de Lorient), mais ce serait maintenant une très vieille femme. C'est elle encore qui contait, à une tablée d'amis, paraît-il, qu'ayant rencontré sa sœur plus jeune, frais débarquée de son village à la ville, en conversation galante, elle l'avait rudoyée et renvoyée au pays avec cette apostrophe : « assez d'une p... dans la famille ».*

Ces histoires me consternaient plus qu'elles ne m'amusaient, mais elles me faisaient penser, comme dans Résurrection *que toute nature avait en soi de quoi faire*

son salut si seulement on l'eût aidé assez tôt. Je comprenais aussi pourquoi Alain s'appliquait à souligner ce qu'il avait vu de noble dans chaque nature.

« Mme de Pompadour » appartenait à la haute bourgeoisie. Elle trouvait bon de s'égayer de dix ans de ménage, étant sans enfant, avec un jeune homme qu'elle trouvait beau et brillant. Jugeant que la richesse permet tout, elle se réjouissait d'audaces propres à étonner ; faire remettre en public un billet par son valet de pied, faire des promenades en voiture ou donner un grand dîner, en ne cachant rien de ses préférences. D'ailleurs amusante et gaie, et concédant tout, sauf aux jours de confession et de communion, et à certaines dates de carême. Tout cela étonnait et surtout blessait profondément l'idée que je me formais d'un pur amour. Elle ignorait tout de celui qu'elle avait choisi, à ce point qu'un jour elle dit à Alain, ayant jusque-là ignoré sa fonction, « qu'elle avait appris qu'il pourrait arriver aux plus hautes situations à Paris, si seulement il travaillait et passait son agrégation ! » Elle fut facile à rassurer et ravie de savoir qu'on « était agrégé depuis longtemps ».

Il paraît que la « Grande Joséphine » eût été capable de lui faire un mauvais parti, mais leurs chemins n'avaient aucune chance de se rencontrer.

La belle Jeanne était du monde de Mme de Pompadour et son amie. Elle eût pu devenir la préférée, mais on la fuit, d'abord parce qu'on ne se serait pas estimé dans ce genre de trahison, et aussi parce qu'on sentit que l'amour eût pu devenir sérieux par là et que c'eût été dangereux pour la liberté. On n'eut jamais l'idée qu'on pût trahir l'Esprit. Là tout de même l'Ombre de Lagneau veillait ; il eût sans doute compris que ce vigoureux tempérament normand n'était pas fait pour son ascétisme, et toute déçue que je fus[se] par ces récits c'est à ce jugement que je venais, à part moi, sur mon « enfant de Rouen ».

Il y avait bien d'autres anecdotes, de Paris et d'ailleurs, du temps de l'Ecole et d'après jusqu'à Rouen, dont je ne connus jamais l'héroïne, et dont il n'y a pour moi à retenir que ceci qu'elles m'éclairèrent sur la vie des garçons de ma génération. Comme tout cela était loin de l'idéal d'amour que l'on avait rêvé dans mon cercle d'amies, de l'amour où l'on arriverait des deux côtés vierges d'esprit, de cœur et de corps pour une union éternelle ; il n'y avait qu'à rester des vierges fortes pour ne rien trahir, ni en soi, ni en autrui.

25 Janvier 1937 - *Ces récits sur la vie des jeunes hommes avant leur trentaine contribuèrent à jeter une lumière plus vive sur la douloureuse aventure de mon mariage dont j'avais encore le cœur et la tête pleins quand je rencontrai Alain ; et qui expliquera que je préférai toujours l'amitié à ce qu'on appelle amour. J'avais épousé, le 3 Mars 1900 (ayant donc bien près de trente ans) un collègue de l'Ecole normale d'instituteurs qui avait alors trente-trois ans. Bien qu'habitant la même ville et enseignant dans des établissements semblables, en plusieurs années nous n'avions eu l'occasion de nous rencontrer qu'aux commissions d'examens où nos relations étaient très officielles. Il est vrai que tout le temps que je ne passais pas à mon école, je retrouvais, au lycée de jeunes filles, autour de la jeune directrice Amélie Allégret que nous admirions toutes, et que nous prenions comme modèle, un petit groupe d'amies, noyau de l'*Union pour l'Action morale *dans notre ville (Mâcon). Et comme je retrouvais A. Allégret aux commissions d'examen je la rejoignais dès que je n'étais plus occupée. Notre petit groupe était jugé très dédaigneux - on nous appelait ironiquement « les secondaires » ou « les princesses » ; c'est dire qu'aucune amitié n'avait pu se nouer là. Peut-être ce qui m'avait hérissée encore plus c'était cette manie qu'avait ce monde d'administrateurs et d'universitaires d'imaginer des mariages possibles dès qu'un jeune professeur, homme ou*

femme, arrivait dans la ville. On voulait se garder libres, on se tenait d'autant plus distantes et dédaigneuses qu'on semblait disposer de vous ; et des vies qui auraient pu se rencontrer plus tôt se trouvaient ainsi séparées et étrangères par la maladresse de l'entourage. Néanmoins ces rencontres dans ces occupations communes avaient créé entre moi et celui qui devait devenir mon fiancé une estime intellectuelle et une réelle sympathie, en cette année qui précéda notre mariage. Il était excellent mathématicien, de première force en géologie et dans les sciences de la nature ; il identifiait sans peine, et descriptions à l'appui, toute pièce d'entomologie, ou minérale, ou végétale qui lui était montrée (je le sus aussi d'un de ses amis que je retrouvai plus tard) ; il avait le goût des lettres et aurait pu être un charmant compagnon de vie. Au début du premier trimestre 1899, je reçus de lui une première lettre que je jugeai assez singulière dans la forme ; il m'y était dit ceci : « qu'il m'aimait depuis longtemps, sans oser se déclarer, que j'étais « sa princesse lointaine », qu'il serait le plus heureux des hommes si je l'agréais, mais qu'étant sollicité pour un poste à Lyon, puis ensuite à Paris, il allait l'accepter si je lui disais non... » Voilà le sens de la lettre ; elle était belle, émouvante comme toutes les lettres de sentiment vrai. Je répondis : « restez » et lui demandai de me rencontrer chez mon amie que je mis au courant. Quelques rencontres qui eurent toujours une amie présente, nous apprirent à nous mieux apprécier. Nous nous interrogeâmes sur nos familles (il avait plusieurs frères et une sœur, un père et une mère occupés de travaux agricoles sur des terres à eux, je crois ; moi j'avais trois sœurs et ma mère veuve). De vie intime il n'en était pas question. Je racontais volontiers mon enfance, ma jeunesse, ma vie au jour le jour jusqu'à celui où nous vivions. Lui, non ; peut-être parce que je ne l'interrogeais pas. Mais que de fois (je m'en souvins après) il disait : « comme la vie d'une jeune fille est simple auprès

de celle d'un garçon. Jamais un homme ne pourrait faire ses confidences ». C'est là que j'aurais dû pousser ; mais, telle que j'étais en ce temps-là, je pensais que c'était marque de confiance et d'estime de ne point interroger et nullement d'indifférence. Aux vacances de Noël nos familles étant informées de nos desseins, nos fiançailles se firent chez ma mère à Annemasse et mon fiancé passa ces journées, partie à Genève, partie à Annemasse. Ma mère s'était étonnée d'une calvitie complète, plutôt du point de vue esthétique sur lequel elle m'aurait crue exigeante, que du point de vue santé (je sus plus tard que c'était syphilitique). Et au sujet de cette calvitie il m'était arrivé une aventure singulière qui aurait dû m'éclairer si je n'avais été si absurdement ignorante. Un de ces jours de fiançailles où je me promenais avec mon fiancé à Genève, penchés sur le parapet du pont et regardant couler le Rhône, je vis en me retournant sur l'autre trottoir du pont un vieux mendiant à barbe blanche que je rencontrais souvent en allant à Genève et qui me reconnaissait. Il ressemblait à Homère, à un envoyé des Dieux, aussi à un diseur de sorts. Nous causions toujours quand je lui donnais quelque monnaie. Cette fois, je lui dis que j'étais avec mon fiancé, le lui indiquant resté accoudé à l'autre parapet. Il me dit : « Oh ! belle fille, à qui te sacrifie-t-on ; savez-vous pourquoi il est chauve ? » Je ne dis rien, scandalisée plutôt par mon vieil ami, et me gardant d'affliger mon fiancé en lui répétant ce propos. Car je le savais sensible sur ce sujet, croyant toujours que c'était un point de vue esthétique. Si bien que j'aurais fini par trouver pour mon contentement et le sien que cette calvitie était plutôt le signe d'un grand esprit (comme je me jugeai plus tard, bête et ignorante à souhait) ! Janvier et Février 1900 passèrent vite à Mâcon avec le métier pour chacun de nous, et l'aménagement de notre appartement, auquel nous aidait toujours quelque amie. Mais j'étais confiante dans l'avenir, heureuse de cette activité pour cet intérieur

que je voulais charmant et où j'imaginais surtout de réunir toutes mes amies aux siens pour agrandir le foyer de l'Union dont A.A. serait le centre. Je ne sais plus s'il nous fut accordé plusieurs jours pour notre mariage ; nos projets étaient pourtant de partir à Genève le soir même du mariage pour y faire notre « court voyage de noces ». Je sais qu'il me dit plus d'une fois, que dès notre arrivée nous louerions une barque pour ramer longtemps sur le lac (il était excellent rameur, moi médiocre). Et il ajoutait : « et si nous nous noyions, auriez-vous un regret ? » Et je répondais : « non, ce serait romantique ! » en le pensant aux trois-quarts. Propos de fiançailles. Je recevais d'ailleurs durant ces deux mois des lettres belles et enthousiastes que je relus longtemps y cherchant quelque révélation après coup et n'en trouvant d'autre que celle-ci : « combien on pourrait être heureux si, regardant derrière soi, un homme pouvait trouver sa vie aussi limpide que la vôtre », qui aurait dû me pousser à l'interroger. J'ai brûlé toutes ces lettres le soir où Alain m'annonça son départ pour Paris, en même temps que tout ce que j'avais gardé de souvenirs de ma jeunesse (lettres d'amies, cahiers de classe, devoirs, etc.). La nuit qui précéda mon mariage (mon fiancé était à l'hôtel avec sa famille - ma mère, mes sœurs et moi dans le logement que nous avions gardé à Lons-le-Saunier, depuis la mort de mon père ; ma mère avait désiré que le mariage eût lieu dans cette ville où le souvenir de mon père restait vivant), cette nuit donc, je fus debout, garde-malade ; ma mère avait été prise subitement d'une crise sans doute hépatique, assez grave, qui fit que j'eus à penser à tout autre chose qu'à moi. Cette journée qui suivit me paraît encore un rêve quand j'y songe. La neige se mit à tomber après de beaux jours. Moi, si superstitieuse quand il s'agit de sentiments, j'aurais dû être troublée par tous ces mauvais présages. Je suivais le destin. La journée du mariage fut sans doute comme toutes les journées semblables, pour les invités plus agréable que pour les

principaux intéressés qui aimeraient plus de solitude et de recueillement. J'étais très soucieuse de la maladie si brutale de ma mère, triste à la pensée que mon père qui était d'âge à être là (il aurait eu 56 ans) manquait à cette cérémonie, inquiète d'avoir vu à mon fiancé parfois l'air un peu absent, à côté de mouvements de gaîté bruyante que je ne lui connaissais pas. Seule la cérémonie religieuse avait pour moi du prix. J'y allais avec une espérance et une effusion de cœur qui me firent un moment oublier tout le reste. Mais pendant que je priais les yeux vers l'autel, je crus voir déborder sous les ornements blancs dont était revêtue l'église pour la cérémonie du mariage, des ornements funèbres. Et c'était vrai : avant mon mariage, il y avait eu un « grand enterrement » et dans la hâte qu'on avait mise à remplacer les tentures sombres par les tentures claires, il y avait eu des négligences. J'ai su que le curé qui nous maria, qui m'avait confessée et fait communier la veille, avait aperçu comme moi ce détail et en avait été touché. Ce troisième signe imprévu de tristesse jeté par le sort me frappa au cœur sans que j'ose le communiquer à personne, et d'ailleurs c'est après coup que je les retrouvai, car je m'appliquai à être tout au bonheur ce jour-là. Nous devions partir le soir pour Genève. Mon fiancé (mon mari devant Dieu et la loi) me proposa de rester en famille et d'attendre ce que deviendrait ce malaise de ma mère. J'acquiesçai. On dansa très tard ; je ne sais plus si nous dansâmes, ni quand nous quittâmes le bal. Je sais qu'après avoir embrassé ma mère dans son lit, nous passâmes dans la chambre voisine apprêtée pour nous au dernier moment. Mon mari exprima le désir que je reste en toilette de mariée : « il me trouvait si belle ainsi » et la nuit s'écoula en paroles tendres, allant du canapé où nous étions assis, à la fenêtre où dans la nuit sombre la neige ne cessait de tomber : « Nous serons l'un à l'autre à Genève, quand nous serons seuls l'un avec l'autre, loin de tous, me disait-il ». Donc heures de veille, mais confiantes et sans arrière-

pensée de sa part, me parut-il. La journée du lendemain fut occupée du départ de ses parents, d'adieux à des invités, d'un déjeuner avec garçons et filles d'honneur avant leur départ. Vers trois heures mon mari, deux de mes sœurs partirent accompagner à la gare les convives qui nous quittaient. Le déjeuner avait été très gai pour eux tous ; j'allais quelquefois vers ma malade, Mais le médecin m'avait tranquillisée disant qu'on pourrait partir sans crainte dans la soirée si nous le souhaitions. J'étais restée près de la malade pendant cette courte absence. Au retour de la gare, mon mari monta à l'hôtel où il avait débarqué pour fermer sa valise et me rejoindre à la maison ; il n'était pas revenu à l'hôtel depuis vingt-quatre heures. Avant d'entrer à l'hôtel, toujours naturel et gai, il dit à mes deux sœurs de ne pas l'attendre, et qu'elles le précèdent chez nous : rien de plus naturel puisque nous nous quittions le soir. Ce qu'elles firent. Puis nous attendîmes une heure - deux heures... On s'étonna - et on appela un ami de mon père qui partit à l'hôtel. Mon mari l'avait quitté et on le croyait dans sa « belle-famille ». On sut qu'on lui avait remis des lettres,... rien d'autre. La nuit passa. Des amis partirent les uns sur Mâcon, d'autres dans la famille de ses parents. Deux jours après on apprenait qu'il avait été écrasé dans la nuit du 5 Mars en gare de Dijon par un train de marchandises en traversant les voies pour gagner le train de Paris. Il avait un billet de Lons-le-Saunier à Paris ; une note au papier l'avait fait identifier et j'avais été prévenue en même temps que sa famille et que l'administration. Cette horrible nouvelle arrivait après des heures d'angoisse sans nom où toutes les causes possibles de ce départ, puis de cet accident, avaient été envisagées. On enquêta de tous côtés et on continua des semaines ces recherches. En attendant j'allais à la morgue de Dijon reconnaître le corps et ramenais un cercueil à Lons, où mon beau-père me priait de faire la sépulture là où j'avais la tombe de mon père.

Le curé, qui était mon confesseur quand j'étais à Lons et qui me connaissait depuis longtemps - qui avait été au courant de nos angoisses, qui n'avait trouvé aucune excuse à ce départ, quand je le vis pour la cérémonie mortuaire, me demanda « si le mariage avait été consommé ». Sur ma réponse négative, il conseilla de faire annuler le mariage à Rome ; ce fut aussi l'avis de ceux de nos amis qui étaient catholiques pieux, parmi lesquels un vieux médecin ami à qui j'avais pu parler comme à mon confesseur ; mais cela aurait fait de la peine à mes « beaux-parents » qui étaient aussi atterrés que moi, et comme je jugeais ma vie brisée par ce drame, plus rien n'avait d'importance. Je laissai donc les situations telles quelles. Dans les mois qui suivirent où je ne rejoignis pas mon poste, je séjournai chez mes beaux-parents, chez des amis du disparu, dans ma famille, occupée à y voir clair. Que vit-on ? Comme en tous les drames, on partit sur de fausses pistes. Par exemple le disparu avait eu comme liaison ancienne une jeune fille à qui il avait promis mariage et qu'il avait abandonnée. Le père mécanicien de chemin de fer l'aurait amené dans un guet-apens et poussé sous le train à Dijon. Ce fut reconnu faux. Une autre explication (est-ce la plus vraie) était que dans ces aventures où les jeunes étudiants sont entraînés d'autant mieux qu'ils sont moins prévenus, il avait gagné la syphilis. Que par honte il ne s'était pas soigné à temps ; qu'un médecin plus tard lui avait interdit de se marier dans cet état-là ; qu'il était sujet à des sortes d'accès de folie syphilitique qui le faisaient parfois agir avec inconséquence, et que c'était peut-être dans un de ces accès qu'il était parti. Que pouvais-je dire de son état là-dessus. J'avais remarqué la veille du mariage et le lendemain des plaques rouges vers les oreilles, sur le cou, sans y attacher d'autre importance que celle-ci, qu'il faudrait songer à les soigner, j'avais remarqué quelques rires bruyants inaccoutumés, Mais un médecin pouvait-il conjecturer sur cela. Affolé, il serait donc parti pour voir

un médecin à Paris, un spécialiste, sans oser le dire. C'était bien étrange, et pourtant le plus vraisemblable. On chercha aussi autour de ces lettres qui lui furent remises. Mais il avait tout brûlé ou déchiré en quittant l'hôtel ; on parla d'une lettre apportée par une femme. Mais de celle-ci on ne retrouva nulle trace. On essaya de remonter vers les liaisons qu'il avait eues avant son mariage ; on pouvait trouver des chagrins mais point de coupables. Avait-on essayé de lui calomnier sa fiancée. Ce n'était pas vraisemblable. Dans les petites villes et plus encore en ce temps-là que maintenant, la vie des jeunes filles est tellement au grand jour, et aussi celle des éducatrices, qu'on la connaissait parfaitement. Que ce fût sur l'appel d'une ancienne amie, ou par crainte de contaminer son épouse que dans l'affolement il était parti sans prévenir personne, le fait était là. Mais la mort n'était sans doute pas volontaire ; c'était un accident comme on en signalait trop souvent en gare de Dijon en ces temps où pour aller d'une voie à l'autre il fallait traverser toutes les voies intermédiaires.

Quand nous eûmes à déménager l'appartement de garçon de « mon mari » on y trouva tout l'arsenal de la médication syphilitique. Tout cela me fit réfléchir plus que je n'avais jamais fait sur le problème des sexes, la question de l'amour physique, sur les précautions qui devraient entourer les fiançailles... Et je pensai qu'un homme qui n'était point vierge ne pouvait s'engager dans un mariage avec une femme qui l'était sans quelque trahison, à laquelle il était de devoir strict de ne pas s'associer.

Si j'ai fait revivre si longuement ce triste souvenir, c'est pour expliquer que même en cet amour sublime qui m'attachait à Alain, je comprenais qu'il n'était pas libre comme je l'étais et qu'il ne fallait l'engager dans aucun lien. Et puis être pour lui ce qu'il voudrait afin que notre amour spirituel ait l'éternité que nous lui voulions.

Quand j'avais conté cette triste histoire à Alain, je ne le vis pas du tout apitoyé ; j'eus ces deux réflexions : « Ah ! j'avais deviné juste, j'avais bien vu que vous étiez une jeune fille ! » - « Ma vierge d'Italie, m'appela-t-il alors, en montrant la gravure de Raphaël que j'eus toujours... » – Et : « Vous l'avez échappé belle... cet événement n'a pas d'autre importance qu'un fait divers et on en voit des cas semblables chaque année ». Il dit aussi que ce départ sans rien entre nous qui pût l'expliquer ou le faire prévoir était une faute, que j'aurais mieux fait de laisser rompre le mariage par Rome. Et il n'en fut plus jamais question. Je me réjouis même alors de ce destin qui m'avait amenée à Rouen en même temps qu'Alain, nous liant de si précieuse tendresse.

1905

26 Janvier 1937 - *Revenons à notre correspondance. Noël 1904 et ces vacances furent mauvaises pour lui :*

« Les douleurs vont et viennent et un rhume m'abrutit tout à fait. Il me faudra sans doute me soigner à Choisy pour être en forme à la reprise des classes. »

23 Janvier 1905 – « Bousculé. Les Lanjalley ont appris la mort aux colonies de leur petite-fille qui venait de se marier, et qui était une perfection, ressemblant à sa grand'mère. Je suis bien forcé d'aller près d'eux surtout quand Mme Lanjalley demeure deux ou trois heures seule sans cela elle deviendrait folle de chagrin…

« Jeudi, société de philosophie et le soir à 9 h concert de Paul. Mais nous pourrions sauver quelques heures pour nous.

« J'ai des copies qui m'attendent, vous me donneriez courage pour les corriger, par votre présence silencieuse et tendre… J'aime mieux ne pas penser à ce difficile et ingrat métier qui ne rapporte qu'embêtement. Quand j'y pense j'ai envie de m'en aller dans un petit collège… C'est dégoûtant comme les jours sont courts et l'année longue. Je n'ai pas touché à notre cahier depuis que je vous ai vue ; je deviens étranger à ces choses. Mais il ne sert à rien de verser dans la tristesse. »

23 Février 1905 – « Je viens de la Société de Philo[1] où j'ai certainement beaucoup trop embêté les gens. Il faudra que je prenne le parti de n'y plus aller. Cela descend au-dessous d'un Conseil municipal…

« Élie est revenu ; je l'ai vu hier de 5 à 7 et j'ai été bien heureux. Cela me manquait beaucoup. D'autant que si je dis ce que je pense à Léon il arrivera que nous nous brouillerons et avec Darlu aussi, et que je m'en irai dans un petit collège. Je veux bien qu'ils disent des bêtises, mais je ne veux pas les entendre. Voilà. Ca va mal en ce sens, mais bien en ce sens que je n'ai pas encore laissé dire une sottise sans la souligner. Vous me connaissez. Je ris toujours après coup quand j'ai dit des choses ; je suis surtout en colère quand je les garde sur l'estomac. »

15 Mars – « Vu Élie une minute. Sa femme a eu un accident ; s'est brûlé les cheveux. A retenir pour les leçons à vos filles.

« Chez mes garçons ça va à peu près. Mais je n'ai pas le temps d'écrire sur le cahier rouge… »

21 Mars 1905 – « Liard m'a donné 2 h à faire à Michelet aux vétérans, avec compliments et indemnité. Impossible refuser. Difficile à organiser. Enfin placé ces heures le mercredi de 4 h 1/4 à 6 h 1/4.

« Dois aller jeudi arranger les chambres des enfants chez Mme Lanjalley… »

26 Avril (vacances de Pâques) – « Je viens de corriger une composition. N'en reste plus qu'une que je vais emporter à Paissy…

[1] La Société française de Philosophie.

L'ÉDUCATION DU MOI

Par E. CHARTIER
Professeur au lycée Corneille (Rouen).

« Connais-toi toi-même. »

1. Le Moi humain considéré comme corps, et dans le monde de l'Étendue, est un tout défini et séparé. Il est, par suite, l'objet d'une science bien déterminée qui est la psychologie physiologique. Mais une telle science n'étudie pas la pensée, même indirectement, car la pensée n'est pas un objet caché dans un autre, elle est un point de vue universel, une manière d'étudier tous les êtres et tous les objets. Il n'y a pas en l'homme deux êtres, le corps et l'âme : il y a deux manières d'étudier l'homme; on peut l'étudier comme corps et l'étudier comme pensée.

2. Considéré comme corps, on ne peut que le décrire et le relier aux corps voisins, et, par ceux-là, à d'autres, dans l'espace et dans le temps; dire d'où il vient, de quoi il est fait, ce qu'il devient, comment il se conserve, se défait ou périt. Et il y a bien lieu, à ce point de vue, de

"L'éducation du Moi", tiré à part de la **Revue de métaphysique et de morale**, *collé en marge de la p.48 du Journal*

« J'ai eu votre lettre du Salève et je l'ai adorée. Ne pas m'écrire trop de grandes tendresses ; cela fond le cœur des petits garçons, Mais c'est très bon, oh mah meh. »

26 Mai – « Merci pour le beau *Don Quichotte* ; les gravures sont très belles ; il m'a fait pousser des cris d'enthousiasme. Je ne crois pas avoir de livre qui me plaise autant comme livre. J'ai commencé à lire.

« J'ai écrit aujourd'hui un « Philéas » qui vous amusera[1]. »

20 Juillet – « Belle histoire. Hier mercredi Navarre arrivé le matin à Paris pour acheter 4 sous de tabac peut-être. Rendez-vous par dépêche à midi. Déjeuné. Excellents cigares. Fiacre continu. Ecole. Lucien Herr. Fatou. Maurain et autres sous-Mouthon. Refiacre continu. Gruber. Gare de Lyon. Départ de Charles par votre train et retour à domicile bien sage de votre petit garçon. J'ai dit à Charles que vous me gâtez et que je deviens insupportable…

« Oui je travaille à mes sommaires de l'an prochain et je les ferai lire à mah meh.

Août – « Je suis à Paissy et je pense tellement à vous ! Je rêve de montagnes ; les taupinières d'ici, je les méprise un peu. Ma vieille amie est mignonne mais malgré tout le séjour est peu agréable. Toutes les douces et joyeuses et fortes pensées, c'est vers vous qu'elles vont ; et je regarde vos étoiles pour vous dire bonsoir. »

11 Août 1905 – « Svp, récompense ! J'ai écrit deux Propos[1].

[1] *Premier journalisme d'Alain,* Propos du lundi, 6, pp. 336-338. « J'ai rencontré hier le R.P. Philéas… »

« Oui tous vos projets sont beaux. J'ai rêvé cette nuit que nous achetions un hôtel dans la montagne et que nous percions un tunnel.

« J'aimerais mieux un chalet de montagnards qu'un hôtel. On se passera de piano.

« Je partirai de Paissy vers le 15 Août, de Paris vers le 20 et j'irai m'asseoir par terre en gare d'Annecy où ma mère me trouvera avec mon bourrelet bleu. Ce sera beau de s'en aller vers le haut à travers la vallée de Thônes en voiture ou en diligence ; la vallée de Chamonix sera jalouse… Annecy est-il dans la zone, pour y trouver des cigares de platanes… Je ne rêve que torrents et montagnes de glaciers.

« Je rêve aussi à un vrai chalet montagnard. Quel que soit le chalet je serai toujours aussi bien qu'à Paissy … »

Nous passâmes quinze jours en montagne, explorant en voiture les vallées d'Entremont, des Aravis et sous les plus violents orages qu'Alain ait connus. Il habitait un petit chalet solitaire de La Clusaz où je le rejoignais de St-Jean-de-Sixt. Mais en quelques jours les rhumatismes nous chassèrent vers des lieux plus cléments d'abord à Annecy, puis à Genève que nous aimions. Il fut écrit sur les glaciers, sur la géologie et la végétation des montagnes ; Rousseau aussi fut à l'honneur. Ce furent de beaux jours après quoi nous retrouvâmes nos familles, Alain à Paissy après avoir vu au passage à Paris Marcel (Renault) et Élie (Halévy) à qui il dit qu'il reviendrait peut-être aux Dialogues de Criton.

[1] Toujours des « Propos du lundi », hebdomadaires. Voir *Premier journalisme d'Alain*, sans qu'on puisse dire exactement de quels propos il s'agit (entre le 14 et le 28 août, pp. 363-369).

4 Octobre 1905 – « Année bien commencée ce matin à Janson avec des enfants gentils. Avec de la prudence cela ira je pense tout seul. J'ai tant pensé à vous hier que vous avez dû le sentir, ma douce, de même que je me sentais enveloppé de chaudes et grandes tendresses maternelles. Souvenez-vous que je ne suis que joie pure avec vous. Vous êtes une adorée mère à moi et une adorée amie et je suis un grand enfant sage qui vous aime à jamais. N'oubliez pas que je vous connais si bien ; je sens si parfaitement ce que vous pensez et combien vous aimez votre petit et comme vous êtes ma grande aimée que je veux bercer toujours. »

Du 7 Octobre – « Vous pouvez bannir tout souci à mon sujet. Mes trois divisions sont parfaites, et le métier sera agréable et sans fatigue ; je souhaite seulement qu'on n'ait pas l'occasion de me donner autre chose.

«… Les aquarelles de Chaville et du bois de Boulogne vous rappelleront nos belles promenades. Il me semble que vous saurez en retirer toute la tendresse que j'y ai mise. Vous ne pouvez pas savoir quelles tendresses je pense toute la journée vers vous. Le petit est en grand progrès de tendresse ; c'est qu'il commence à prendre de l'âge, Madame !! »

Du 13 Octobre 1905 – « Je vous attends mercredi prochain. La Toussaint est trop loin. Demain je vais à Sucy tout de suite après la classe, et après à Choisy. Vu Herzog aujourd'hui, toujours charmant.

Pourquoi doutez-vous toujours de vous. Soyez douce aussi pour vous comme vous l'êtes pour votre enfant. C'est bien sûr qu'on n'est jamais assez beau, pas plus qu'on n'est jamais assez intelligent. La plus belle femme sera souvent laide. Mais nous sommes assez bons grands amis pour vieillir de compagnie… Et puis je n'en suis pas

à avoir envie des belles femmes qui passent. J'y perdrais mon bourrelet de bébé ! »

Du 28 Octobre – « Vu Léon. Impression assez triste en un sens. Il n'y a plus qu'à travailler pour soi. Le public ne veut plus d'idées, sinon sociologiques, et l'on se fatiguerait en vain à se faire mépriser de plus en plus. »

Du 3 Décembre 1905 – « Oui, j'ai fait un Propos très en l'air[1] ; mais pas trop me gronder ni me mettre au coin pour cela, mah meh ! J'ai beaucoup de travail : grosse après-midi toute passée à des questions de sommaires, de bulletins.

« … Comme vous m'êtes précieuse, et que vous connaissez bien votre enfant ! Vous êtes bonne de comprendre que la vie telle que nous l'avons maintenant est celle qui convient à votre petit et de décider joyeusement qu'elle sera toujours ainsi. Parce que si je n'avais pas de longs jours de solitude tout ça que je vois bien se fondrait en conversations. Ceux qui sont le mieux ensemble comme Elie et sa femme sont amenés à s'isoler beaucoup. Et il ne faudrait pas que je travaille tout le temps avec vous, car je n'aurais plus rien à vous expliquer… C'est si beau d'être ensemble quand nous nous retrouvons, aux bois, aux voyages de lacs et de montagnes ! Je ne crois pas aux choses parfaitement douces et belles sans interruption. Combien de gens qui sont ensemble tout le temps qui ne sont pas si ensemble que nous ! Et vous comprenez bien que tout ce qui est précieux risque beaucoup à un changement quelconque. Alors laissons faire les événements naturels, et soyez aussi confiante en moi que je le suis en vous. Je pense

[1] Peut-être celui qui parut le lundi 27 novembre. *Premier journalisme d'Alain*, Propos du lundi, 32, pp. 401-403. « Aussitôt que le Président Lebourru eut déclaré la séance ouverte… »

toujours à vous avec allégresse ; je vous appelle « ma récompense »… »

16 Décembre – « Vu Élie. Mais cerveau marécageux. Tout à l'heure réunion trimestrielle. Compositions vont diminuer travail de classe… Traduit du Platon hier ; je promets de ne pas le relire sans vous… Les jours vont bientôt rallonger pour les promenades dans les bois … Chercher *Conservation de l'énergie* de Balfour-Stewart. »

1906

15 Août 1937 - *J'en étais restée ici, le 26 Janvier 1937, dans la copie et la relecture des lettres d'Alain à moi écrites, aux premières années de notre affection. Je dirai en d'autres temps l'accident de santé chez Alain qui interrompit tout, le 27 Janvier 1937. La congestion pulmonaire qu'on soigna deux mois, les rhumatismes plus douloureux qui s'en suivirent et que nous soignons toujours. En notant ce que je veux retenir des lettres d'autrefois (j'en suis à 1906) je m'applique à retrouver les états d'âme où elles furent écrites et reçues.*

Il n'est point question de transcrire toutes ces lettres d'autant qu'un grand nombre d'entre elles se réduisent à des dessins commentés couvrant quatre grandes pages, un bébé à bourrelet (c'était lui) qui corrige des copies, qui écrit une lettre, qui jette son bonnet en signe d'indépendance, qui tape du pied (etc.) ; une tourterelle (c'était moi) qui bat des ailes, qui promène un crabe à la laisse (le père de son enfant à bourrelet), qui fait des expériences d'optique, etc. etc. Toute une illustration de conte de fées qui s'est poursuivie jusqu'à la guerre ; c'était, je crois bien, de la part d'Alain, une manière d'esquiver des lettres plus sérieuses, soit qu'il songe à rompre les serments qui nous attachaient (je l'ai cru quelquefois), soit qu'il ait été retenu par des amours passagers, soit que le temps lui manque pour suffire à tout. La musique, les concerts l'appelaient chez ses amis Landormy qu'il délaissa pourtant bien avant la guerre, les déjeuners philosophiques chez Xavier Léon (jusqu'à la guerre), des relations d'amitié créées à l'Ecole, à Sucy chez Élie Halévy. Sa famille (mère et sœur), sa vieille amie, Madame Lanjalley, le retenaient aussi, sans compter

les camarades, et d'abord le métier. Toute affectionnée que je fusse, je me trouvais donc en… « excédent », qu'il s'agisse de m'écrire, ou de m'accorder quelques heures ou une journée quand je venais à Paris. J'avais bien, du fond de l'âme, le désir de respecter sa liberté, mais je souffrais parfois à me dire que tant d'obstacles étaient entre nous. Je dois dire pourtant que je sentais son affection bien ferme par l'intérêt passionné et véritable qu'il me voyait prendre à ses travaux (classe, cahiers d'essais et Propos), car c'est en Février 1906 que commencèrent les Propos d'un Normand*, quotidiens qui devinrent notre lien le plus vif. Et quand je restais quelques jours silencieuse, c'était lui qui se plaignait que je délaisse « mon enfant à bourrelet » !*

De Janvier 1906 – « Je traîne des copies avec moi sans en trouver la fin ! Et comment se plaindre quand mah meh en a bien plus ; Mais c'est pour cela que j'écris au galop… »

«… Je continue à corriger des compositions, mais avec plus de joie car maintenant elles sont meilleures.

«… J'ai une conférence le samedi à 4 h 20… donc aucune liberté cette après-midi-là.

« Je viens d'écrire des *Propos* en votre honneur[1] ; ils sont un peu *durs*. Passeront-ils ; je ne sais. Je vais aller faire un peu de musique chez ma vieille amie… Ne vous plaignez pas, vous êtes ma prédilection… et je pense à vos leçons sur l'optique… »

Du 4 Février 1906 (Sans doute en réponse à une lettre où je rapportais des propos recueillis chez mes amis : inquiétude et bruits de guerre à l'Etat-Major).

« Il faut bien comprendre comment est fait votre enfant. Jamais il ne fait un projet pour lui-même, même pour le

[1] Le dernier Propos hebdomadaire paraîtra le 5 février 1906.

surlendemain ; si on se mettait à espérer quelque chose, alors la vie perdrait tout son sens ; car il faut vivre dans le présent, ou ne point vivre du tout. Alors les phrases qui concernent l'avenir sont toutes hors de propos et ont pour effet certain de mettre votre enfant en colère. Puisque sah meh le sait bien, elle doit l'éviter. Elle ne peut pas vouloir que son enfant soit assez bête pour s'organiser en vue d'une guerre à peine probable et vivre hors de lui-même jusque-là. De tels discours, jamais je ne pourrai les supporter. Il ne manque pas d'autre chose à dire, notamment sur l'optique…

« Vu Élie. Entendu musique. Guéri mon rhume. Fait violon. Conférence à quatre heures. Propos à écrire et tendresses jolies vers vous, ma prédilection. Il ne faut pas croire que j'attache une importance quelconque aux mouvements de colère que j'ai ; deux minutes après c'est passé. Vous auriez tort d'y revenir, car vous ne comptez pas me changer. Alors à quoi bon. J'ai eu assez de mal à arriver à une sagesse relative, c'est-à-dire à prendre avec bonne humeur travail, fatigue, rhumes, rhumatismes. C'est le principal, alors quand tous les diables de la guerre courraient dans notre monde, la question serait toujours la même : prendre avec bonne humeur, etc. Entre amis, on s'aide à cela ; s'il vous plaît être un bon ami, mah meh… »

le "Propos" journalier était un bonheur ; je voyais poindre la gloire que je rêvais pour l'élève de Lagneau. Dès lors je pensai à l'œuvre à venir, je réclamais des Propos sur tel ou tel sujet, inspirés par l'enseignement, la lecture, les faits de la vie quotidienne, etc., etc. Et c'était le principal sujet de conversation de nos rencontres, ALAIN étant aussi bien stimulé par les réserves faites parfois que par les éloges et enthousiasmes.

du 26 février 1906 " Pourquoi n'êtes pas venue passer vos trois jours de congé à Paris ? Tout ça c'est pour punir votre enfant qui est bien vexé. Il avait pourtant envoyé à sa mère une dépêche engageante signé Bourlet (bb bourrelet !) Et justement je pensais à toutes nos choses jolies ! Et je pensais aussi que bientôt ce serait printemps à Chenille.

Il ne faut pas se frapper, mon Jumeau. Les choses fondamentales sont solides entre nous, et ça vaut mieux que des tas de serments qui ne seraient après tout que des paroles. C'est toujours un peu embêtant d'organiser des loisirs. Mais une fois que c'est organisé quelles jolies heures on a avec sa mère..... Il n'y a qu'une chose à comprendre c'est que je suis tout le temps des tas d'idées, et que les combinaisons réelles m'embêtent, mais il faut toujours bien s'y résigner..... C'est embêtant d'avoir comme ça des violences pour rien, mais ça passe tout seul, et les mères " ça devrait servir de la philosophie.

Du lendemain, ce mot " Temps magnifique. Ce beau temps, c'était un temps commandé pour nos promenades dans le bois. C'est encore une punition et je la regarde avec une pensée de bb vexé. J'ai beau faire de la musique tout seul, je ne peux pas me consoler. Il faut m'écrire, et surtout pas me gronder, pas vous gronder..... pas gronder du tout... Je vais corriger des copies. "

Voilà qui est bien de L'ALAIN de ce temps-là et de toujours. Le moindre projet du moindre "organisation des loisirs" en disposant de lui, provoquait de violentes colères et il refusait tout. Pourtant comme nous étions loin l'un de l'autre, et tenus par des métiers très absorbants et très chargés, (surtout moi) je ne savais pas toujours me priver du désir de lui rappeler quels étaient mes jours libres avec l'espoir joyeux de le retrouver. Comme il m'aimait pas prévoir et qu'il n'y pensait jamais, mes rappels arrivaient souvent à contre-temps. mais si je restais à Rouen sans mot dire, un jour de liberté, ou si j'étais à Paris chez mon amie, sans lui faire signe, c'est lui qui prenait l'initiative de m'appeler.

Peu de jours après commençaient les Propos d'un Normand quotidiens *; il avait semblé tout de suite impossible de me les adresser (ce que je souhaitais) pour que je les lise en manuscrits, que je les recopie en ne donnant qu'une copie au journal. Alain envoyait donc directement son texte au journal et c'est dans la* Dépêche *que je les lisais, que je les découpais pour les conserver. Après les avoir conservés et collés pendant plusieurs mois dans l'ordre de la parution, je les détachai pour les grouper par sujets en « Dieux », formant la collection que je possède et qui nous a servi pour faire les recueils de* Propos. *Tous les manuscrits des* Propos *écrits avant la guerre sont ainsi restés au journal. Un manuscrit était intercalé dans chacun des exemplaires souscrits et vendus pour les quatre premières séries de* Cent-Un Propos. *Les autres manuscrits allèrent aux mains d'amis de La* Dépêche, *des collectionneurs... Il me fut dit qu'après la guerre, au temps où commençait la célébrité d'Alain, certain détenteur en vendit un lot pour plus de 10 000 frs, et l'Auteur qui avait écrit gratuitement pour venir en aide au Journal n'en reçut jamais rien. Et pourtant on pouvait le savoir sans autre ressource que son traitement de professeur, avec des soucis de famille (mère et sœur).*

Le « Propos » journalier était un bonheur ; je voyais poindre la gloire que je rêvais pour l'élève de Lagneau. Dès lors je pensai à l'œuvre à venir ; je réclamais des Propos *sur tel ou tel sujet, inspirés par l'enseignement, les lectures, les faits de la vie quotidienne, etc., etc. Et c'était le principal sujet de conversation de nos rencontres, Alain étant aussi bien stimulé par les réserves faites parfois que par les éloges enthousiastes.*

Du 26 Février 1906 – « Pourquoi n'êtes-vous pas venue passer vos trois jours de congé à Paris ! Tout ça, c'est pour punir votre enfant qui est bien vexé. Il avait pourtant envoyé à sah meh une dépêche engageante signée Bourlet (bb bourrelet !). Et justement je pensais à toutes nos choses jolies ! Et je pensais aussi que bientôt ce serait printemps à Chaville.

« Il ne faut pas se frapper, mon Jumeau. Les choses fondamentales sont solides entre nous, et ça vaut mieux que des tas de serments qui ne seraient après tout que des paroles. C'est toujours un peu embêtant d'organiser des loisirs. Mais une fois que c'est organisé quelles jolies heures on a avec mah meh... Il n'y a qu'une chose à comprendre, c'est que je suis tout le temps des tas d'idées, et que les combinaisons réelles m'embêtent, mais il faut toujours bien s'y résigner... C'est embêtant d'avoir comme ça des violences pour rien, mais ça passe tout seul, et les « meh », ça devrait avoir de la philosophie. »

Du lendemain ce mot - « Temps magnifique. Ce beau temps, c'était un temps commandé pour nos promenades dans les bois. C'est encore une punition et je la regarde avec une pensée de bb vexé. J'ai beau faire de la musique tout seul, je ne peux pas me consoler et il faut m'écrire, et surtout pas me gronder, pas vous gronder... pas gronder du tout... Je vais corriger des copies. »

Voilà qui est bien de l'Alain de ce temps-là et de toujours. Le moindre projet, la moindre « organisation des loisirs », en disposant de lui, provoquait de violentes colères et il refusait tout. Pourtant comme nous étions loin l'un de l'autre, et tenus par des métiers très absorbants et très

chargés (surtout moi), je ne savais pas toujours me priver du désir de lui rappeler quels étaient mes jours libres avec l'espoir joyeux de le retrouver. Comme il n'aimait pas prévoir et qu'il n'y pensait jamais, mes rappels arrivaient souvent à contre-temps. Mais si je restais à Rouen, sans mot dire, un jour de liberté, ou si j'étais à Paris chez mon amie, sans lui faire signe, c'est lui qui prenait l'initiative de m'appeler. Encore maintenant tout projet à plus d'une heure d'échéance est pour lui contre nature. Il faudrait décider d'un voyage presque à l'heure de monter dans le train. Il ne conçoit pas qu'il faille quelque temps d'avance pour les bagages, l'organisation de la maison où l'on arrive et de la maison que l'on quitte... Il faut des ruses ou des précautions pour que tout se fasse sans qu'il s'en aperçoive trop.

Je me souviens que lorsque je songeai à faire avec lui un voyage en Italie je le préparai, par jeu, longtemps d'avance comme avec les enfants (n'était-il pas mon fils !). « Gagner un jour d'Italie » fut une récompense ! Un beau Propos, *une belle improvisation au piano, une classe brillante, des jours de bonne santé sans rhumatismes, etc., étaient récompensés de « tant de jours d'Italie », si bien que c'est lui-même qui réclama sa récompense quand vinrent les vacances qu'il choisit pour ce voyage.*

Ce contre-temps que marque sa lettre du 26 Février lui resta assez présent pour qu'il songe à souligner nos dates anniversaires, ce qui était une preuve de grande tendresse :

« Je vous envoie de beaux sourires pour *mon 3 Mars* qui est le jour de ma naissance, mah meh ! N'oubliez pas que je suis votre fils naturel et par conséquent légitime, et qu'il ne faut jamais mettre d'annonce dans les grands journaux pour me vendre à une autre mère ! »

Tout cela avec force images ; toute la tendresse se traduisait en jeux charmants, fables ou contes, comme il arrive sans doute dans toutes les amours.

« C'est *le 7 Mars,* l'anniversaire de mah meh jolie, et je pense à lui écrire : cela fait « plusieurs jours en Italie ! » Vite venir mercredi prochain pour aller à la campagne faire une aquarelle de printemps joli, sans feuilles, avec du soleil et des arbres tout nus qui ont chaud et qui sont si beaux dans leur architecture, comme dit mah meh…

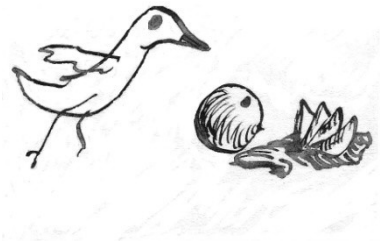
« Travaille beaucoup ces jours ; les élèves (conférences) ont fait de longs devoirs très bons. »

Du 23 Mars 1906 – « … Ai passé la mi-carême à Choisy. Tapisserie, musique, un peu de rhumatismes…

« Lu le « Desjardins » (*c'était le bulletin de* l'Union pour l'Action Morale). Oui, c'est bien, quoique la sincérité soit un peu forcée. J'aime vos lettres, et les sourires de mah meh me font chaud à l'estomac et frais à la tête quand je suis fatigué. Il faut m'écrire même lorsque je ne peux pas répondre, comme hier ; ça s'explique par le travail que j'ai et les visites de Malherbe qui est encore à Paris. Et aussi les *Propos* que je n'arrive pas à faire à mon goût, et les compositions, et les devoirs, etc.

«… Déjeuné hier chez Léon. Gentils tout à fait. Ont très bien écouté quand j'ai dit que rien ne pouvait justifier l'inégalité des fortunes, et autres propos.

«… Je me soigne bien, mah meh. Je mange beaucoup d'oranges, ça fait dormir ! Je donne l'ordre à ma tourterelle de manger aussi des oranges !… »



Les deux dessins enfantins que j'ai découpés dans les lettres de ce temps-là, entre mille du même genre, donnent le ton sur lequel allaient les messages d'Alain, en ce temps-là. Récréations qui n'empêchaient ni le sérieux, ni la profondeur des sentiments. L'avenir l'a prouvé, et d'ailleurs, encore maintenant, c'est la meilleure manière de le distraire de souffrance. On reste toujours jeune pour la joie.

31 Mars 1906 – « Suis pressé. J'écris au galop. Assez fatigué par froid ; fin de trimestre et travail précipité. Mais ça n'a rien d'extraordinaire, et les années précédentes je me suis vu souvent bien plus crevé que cela.

« Ce soir Montmartre - sans entrain - mais ce sera gentil tout de même. Et enfin les vacances ne sont pas bien loin. Sans doute vous arriverez le mercredi ? Paul me retient à dîner pour ce jour-là à cause de Parent le violoniste. S'il vous plaît l'accepter de bonne humeur et rester le jeudi et vendredi pour qu'on puisse courir dans les bois… »

Suivirent les vacances de Pâques qui nous séparaient comme chaque année, chacun dans sa famille. Les Propos *de ce temps-là en furent le meilleur*.

Dans les lettres de cet été-là, toutes hâtives et en style télégraphique, il est surtout question de compositions à corriger, classes à préparer, Propos *à écrire, courses à Choisy où sa mère était souffrante :*

«… Elle tombe dans le noir et il faut que je la fasse rire en faisant des singeries. Car que dire de sérieux à des gens qui pensent à la maladie et à la mort ? Rien du tout,

sinon qu'ils pensent à des choses réelles et redoutables. Je suis désarmé en présence de la tristesse quand ce n'est pas la mienne. Mais quand c'est la mienne j'ai plusieurs traitements.

« Dans tout cela je pense à vous avec douceur et joie… et c'est bien dommage que toutes les tendresses que mon cœur vous dit ne vous soient pas portées fidèlement par nos oiseaux messagers ; sans cela vous vous rengorgeriez comme une tourterelle très fière de son tourterellet… Vous deviez bien voir aussi, d'après le *Propos*, l'humeur que j'ai…

«… Il est 4 h ; Malherbe va venir tout à l'heure et nous allons faire de la musique à tour de bras jusqu'à 6 hl/2.

«… J'ai trouvé le titre pour le livre que nous ferons sur le travail :

VULCAIN

(Essai sur le travail)

Quelques titres de chapitres

I L'Horloge II Le Levier XL La Vitesse… CVII Le Moulin CCCXI Le Cheval MCCCII Les Mains MCCCCII Le Fer… MMCCVI La Dentelle MMMCCXI Le Dupeur dupé MMMCCCXV L'Intérêt général, etc.

Chaque chapitre aura environ 35 lignes.

A mon jumeau de trouver les titres intermédiaires ! »

«… Je viens de toucher la Conférence ; j'ai de l'argent dans ma poche. Alors je me sens intelligent, résolu et vertueux…

« Je pars pour Choisy. Le médecin n'étant pas venu jeudi, la chose de ma mère n'est pas encore bien réglée.

C'est une hernie, mais c'est sans complications jusqu'à présent...

« Il faut me chercher du beau papier pour *Vulcain*, grandes feuilles, format commercial et écrire de beaux titres. Nous y travaillerons dans notre voyage des vacances. »

Du 6 Août – « Je pars à Paissy, emportant le nécessaire de toilette et le nécessaire de couture (il y manque des épingles anglaises) que vous m'avez faits. Une autre fois vous ferez bien de passer la revue avant votre départ. J'emporte aussi le délicieux buvard que je retrouve ; j'avais complètement oublié que mah meh m'avait fait un buvard pour les *Propos*. Voyez-vous je vous aimerais éternellement en musique rien que pour ce buvard ! Vous ne pouvez pas savoir comme je l'aime.

« Les jours passent comme des rêves. J'aurai deux moyens d'éviter les conversations littéraires : 1° l'aquarelle, 2° d'abord faire une allée dans la broussaille à mi-côte dans le jardin - travail de bûcheron et de terrassier délicieux.

« Je ferai les *Propos* au lit avant 11 h, heure de lever.

«... La *Dépêche* m'offre un permis de chemin de fer, de préférence sur l'Ouest, mais même sur PLM peut-être. Alors je vais leur dire quels voyages j'ai à faire. »

10 Août 1906 – « A l'heure du café, sous un toit de chaume.

« Ce matin j'ai écrit *Propos* sur un chien qui aboie à la lune[1] et cela a été long. En vacances, on n'a de temps pour rien.

[1] PN 175, paru le 12 août 1906.

« Il faut toujours me proposer des sujets d'articles dans chaque lettre ; rien n'est plus utile.

« Le temps est orageux et trouble. Je fuis les conversations, mais non pas autant que je le voudrais. Je fais de la musique vers vous. Tout cela est un peu bousculé comme il arrive dès que les repas sont à heure fixe. Enfin rien n'est parfait… »

19 Août - Je viens de faire Propos amusant « Le bâton et le roi[1] » ; vous verrez, n'essayez pas de deviner.

« J'ai un permis première Paris-Genève. Combinez-nous un voyage en montagne, pas tard, à partir du 20 car il faudra que je passe dix jours à Choisy avant le 15 Septembre…

« J'aimerais retourner à Chamonix, et que vous soyez à Genève pour m'attendre à mon arrivée ; le pourrez-vous ? »

Du 22 Août au 6 Septembre nous eûmes des jours de libres et heureuses vacances à Genève et sur les rives suisses de son beau lac ; pèlerinage aux lieux déjà connus, avec arrêt de quelques jours à Saint-Gingolph où un rouge-gorge familier nous accompagnait chaque jour dans un petit chemin montagneux, sauvage et solitaire. Ce rouge-gorge, nous l'accueillions comme présage de bonheur : l'amour est superstitieux.

Les travaux ? Chaque matin le Propos *; et au cours des promenades d'après-midi, on recherchait les titres pour* Vulcain *et je crois même que quelques chapitres me furent dictés, mais le livre reste à faire. Les lectures ? Alain se ré-enchantait à* Le Rouge et Le Noir *et moi, je lisais les*

[1] Erreur de date, probablement. Ce Propos (PN 180) a paru le 18 août 1906. « Il y a une anecdote qui est aussi ancienne que le feu, la rame, la brouette et la culture du blé… »

Lettres à Hanska *dont j'avais apporté les deux gros volumes.*

Alain qui avait rejoint Choisy devait en repartir le 15 pour rejoindre à la mer (Trébéron, je crois, près Morgat) la famille de Paul Landormy. De Trébéron, entre autres, cette lettre :

« Mah meh ! Je viens d'écrire sans peine un *Propos* sur le Moulin[1] à vent et je vous l'ai envoyé en pensée, avec un sourire de gosse. Lever 7 h25. Tub sommaire à l'eau chaude. Déjeuner avec tous. Dix tartines grillées. Tour sur la falaise qui est au bout d'une allée d'arbres. Retour à la chambre ; toilette. Chemise de nuit propre. Pas de cravate. Départ pour aquarelle. Grimpette dans les rochers. Aquarelle. Pipe. Retour à midi. Repas. Poires - miel. Boston. Re-départ pour aquarelle avec notre crabe mon père crabe ! Vagues. Théorie de vagues, difficile ! Aquarelle. Retour 7 h dîner. Belle musique. Discours à tue-tête. Pensée de ce soir : « Il faut toujours dire aux gens le fond de leur pensée. » Voilà une belle épigraphe pour le Lagneau de Michelet. Enfin couchage vers 11 h. *Propos* au lit. Vingt minutes de Hume. Sommeil. C'est bien ; ces gens ont une noble hospitalité.

« Pour le retour impossible de les attendre. Je partirai avant eux pour vous voir à votre retour de Grenoble vers Rouen. Mais je ne leur en parlerai que tard : il ne faut pas parler de départ. Je n'ai pas encore de lettre de mah meh ! C'est long entre Grenoble et la Bretagne ! Svp, pas être triste. Etre jolie, et douce comme quand vous m'avez béni le soir au départ de Genève. Vous m'avez baigné de tant de tendresse ce soir-là que j'en suis encore tout enveloppé. Vous êtes une adorable, noble et généreuse meh. Je parle au père crabe tout le temps. Le fils du crabe

[1] PN 216, paru le 24 septembre 1906. « Hier, je regardais tourner le vieux moulin à vent… »

comprend les vagues !... Voici deux petites aquarelles pour mah meh ! »

Encore de Trébéron :

« Je viens d'écrire mon *Propos*. C'est toujours un peu dur, parce que la journée est trop remplie et qu'alors on voudrait presque dormir. Je comprends qu'avec cette régularité familiale il soit impossible de réfléchir. Encore huit jours de ce régime...

« J'ai beaucoup de plaisir à faire des aquarelles et d'abord à chercher une place dans les rochers. Je vais avec Marcel[1] qui est un enfant perdu. Alors moi qui ne suis pas un « enfant perdu », ni un « enfant trouvé », ni un « enfant vendu » par annonce dans les grands journaux, mais un vrai enfant naturel et légitime, je le plains...

« A bientôt le retour ! Je dis des choses de mah meh à la mer, et je crois assez que je gagne beaucoup de jours en Italie : c'est le crabe qui dit ça !!... »

Octobre 1906 – « Je suis content d'être à Michelet. Délicieux. Voyages amusants par la gare Montparnasse. Classes sans fatigue. 13 vétérans, 15 nouveaux. Bonne humeur qui durera car les premiers jours sont toujours les plus durs...

« Les cours aux nouveaux sont de jolies puérilités faciles. Les cours aux vétérans sont de magnifiques salades de tous légumes...

« Et vous ? Quel est votre service ? On s'est bien peu vu au retour. Pas me gronder. Bien croire que je vous aime et pense à vous avec joie. Votre enfant serait effondré de tristesse s'il pensait que vous avez des larmes tristes dans

[1] Un neveu de Paul Landormy, fils de son frère, frère de Renée et Gabrielle, les deux jumelles.

les yeux... Je pense si joliment à Saint-Gingolph, à notre rouge-gorge, à la musique des bateaux, etc. »

«... Les classes sont délicieuses à faire et sans fatigue, d'où bonne humeur et regards amis à tout le monde, même aux collègues.

« Les voyages omnibus et chemin de fer me réjouissent de plus en plus. Mais un inconvénient de Michelet c'est que je ne suis jamais chez moi. Cela ne change rien pour vous ; seulement les petits qui viennent me voir me manquent. J'ai une heure de voyage et le moindre retard au lycée me fait perdre une demi-heure...

«... Je me lève le matin pour faire un peu d'aquarelle ; j'ai fait une bonne copie et une autre passable... Vous voyez que vous pouvez bien m'ajouter encore quelques jours en Italie !!! »

« Tout va bien. Jolies classes aux vétérans sur Platon et autres sujets.

« Oui, venez pour la Toussaint. Naturellement, ma douce, le seul fait que je dois penser à dire ou écrire à Choisy que je n'irai pas ce jour-là m'irrite toujours un peu, comme toute complication de ce genre. Mais n'attachez pas trop d'importance à cela. Pourquoi est-ce que je n'accepte pas la vie comme elle est ? D'où vient cette révolte énorme de temps en temps, pour de faibles sujets ? Je ne sais. Voilà comme sont faits les fils de crabe ; si vous n'aviez pas connu de crabe cela ne serait pas arrivé.

« Je réfléchis à des tas de choses. Vous, travaillez à votre « hygiène » qui est très bien partie. Il faut que vous finissiez ce livre sans vous préoccuper de la collaboration de l'esclave. Il est évident qu'il n'y a pas à conserver grand'chose de son style...

« Le mercredi (je reviens aux détails rasants) j'ai bachot matin et soir et je dîne chez Paul le soir. Mais le jeudi nous pourrions aller dans les bois. Vous savez que je suis toujours bien heureux de vous voir et de courir avec vous dans les bois ! Vrai ! Vrai ! »

Du 10 Novembre 1906 – « Mah meh adorable ! Merci pour votre lettre tonique. J'ai écrit à l'ami de la *Dépêche* (*Elliot*) une lettre pour réclamer un peu vivement. Je veux voir jusqu'à quel point ils s'intéressent à ce que je fais. Je ne compte pas cesser sans de sérieuses raisons. Néanmoins s'ils étaient insolents ou trop froids il faudrait bien renoncer. Soyez donc avertie, et n'allez pas vous inquiéter si les *Propos* cessaient, avec ou sans annonce. D'ailleurs la chose est peu probable…

«… Je me presse. Le cours des vétérans, Hume et Kant, a été bien commencé et c'est quelque chose. Mais quelle masse à remuer ! Le cours de morale sociale ne s'organise pas dans le détail. Pour ce soir j'entends une leçon sur Descartes, et c'est à cela qu'il faut que je pense… »

Décembre 1906 – «… Journée lourde. Montmartre tout à l'heure. Fatigue. Rhumatismes.

« Leçon Sévigné bien sur salaires et machine économique. Le plan me plaît, mais il n'est pas commode à remplir. Il faut que j'y pense tout le temps et les semaines reviennent vite… Acheté à l'Odéon *La Critique de la Raison Pure* pour 4 francs et je l'ai coupée (1 jour d'ltalie)… Joli Sucy, pas embêtant… »

«… Ce soir, amusant chez Sévigné à propos d'une leçon sur la vertu… Les vétérans commencent à ouvrir l'œil. Compositions à corriger. »

«… Encore bonne leçon aux filles (sur outils, salaires et machines, entrepreneurs, patrons et inventeurs). Vais maintenant à Montmartre de bonne humeur et pas fatigué (ce qui me fera des jours en Italie ; combien ?)…

«… Liard me demande si je veux deux ou trois stagiaires. Réponse : Oui (on est payé deux cents francs).

«… Le bon Reynaud, professeur de première, dit : « J'ai souvent fumé des cigarettes en regardant Rousseau à Genève… Le plus grand de tous, c'est Rousseau. » Il dit aussi : « Le plus grand du 19e siècle, c'est Proudhon. »

«… La mère Salomon dit, au sujet des leçons, que les filles profitent beaucoup de ces leçons et que personne n'enseigne ça… »

1907

9 Janvier 1907 – « Mah meh ! Je viens de faire un *Propos* très bien sur le Duel[1].

« Hier étrenné dame Pelisse que mah meh m'a donnée. Succès étourdissant. Cris d'admiration. Je me disais : « C'est mah meh qui va être contente ! » Comme vous êtes douce ! Je me répète à moi tout seul « Petit singe des pays chauds ». Je suis si attendri en pensant à vous que je suis obligé de faire de la musique afin d'être assez tendre !

« Montmartre ce soir. Musique médiocre hier, mais bonne soirée ; pipes et nobles réflexions.

« Déjeuner Salomon très bien. Etourdissant de gaîté. Mais les gens ont reçu de tout dans la figure. Salomon disait en montrant négligemment la poitrine de sa tante, la vieille Salomon : « les gens qui ont de la chose rouge » et autres propos… »

16 Janvier – « Amusement avec les stagiaires. Bien commencé aujourd'hui Kant aux vétérans. Cela va tout seul. Déjeuner tranquille chez Léon. Votre fils pas fatigué. Vous voyez, vous pouvez lui marquer des jours en Italie.

« Je n'ai plus le sentiment que les occupations me pressent… Si vous venez mercredi je vous donnerai tous détails. Il ne m'en vient pas à l'esprit. Demain Choisy. Dimanche j'ai fait beaucoup de musique.

[1] Encore une erreur de datation ? Il s'agit probablement du Propos paru le 8 janvier 1907 (PN 317) : « Cet officier, certainement courageux… ».

« Je baise vos yeux et votre front pour que vous ne vous fatiguiez pas à vos compositions. C'est effrayant… »

20 Janvier – « Le stage s'est terminé hier. Vétérans gentils ce matin. J'ai bien expliqué des choses difficiles. Les effets du repos Michelet commencent seulement à être visibles. Mais jamais votre enfant n'a fait des classes avec moins de fatigue ; mérite récompense et jours en Italie.

« Froid ; dame Pelisse marche.

« Suis excessivement occupé de cet Univers, mais aime bien sah meh tout de même… »

6 Février – « Fait ce matin bonne classe aux vétérans sur Kant. Ca va bien et ça leur est utile. Déjeuner chez Léon avec des mathématiciens. On a parlé morale. Amusant. Je viens d'écrire un *Propos* assez faible, tant pis…

« Eu réponse de R. Rolland ; il est en Italie, en congé ; donc il y aura une suite à *Jean-Christophe*.

« Je pense au mardi gras. Peu agréable pour se voir si vous n'avez pas le jeudi car j'ai classe lundi soir, mardi matin et mercredi matin, cette dernière difficile à préparer. Si vous venez chez votre amie je serai triste de vous savoir à Paris sans vous voir, alors j'aimerais mieux que vous attendiez à la semaine suivante.

« Un peu enrhumé, un peu rhumatisant, mais bonne humeur. Je pense à mah meh avec douceur. »

9 Février – « Genoux vont bien. L'enfant tout entier va bien quoique encore un peu enrhumé.

« Embêtant d'aller tantôt chez Salomon (au collège). Cela revient trop rarement. Je les oublie, ces gosses.

« Quand mah meh viendra, devra recoudre les boutons de dame Pelisse. »

(Tout cela illustré de dessins au crayon, humoristiques, couvrant 4 pages.)

16 Février – « Que fait la tourterelle ? Sans doute elle écrit une longue lettre à son garçon, même si longue qu'elle n'est pas encore finie, figurez-vous !

« Svp pas me punir, pas avoir la grippe, ou venir se guérir chez le fils du crabe ; on l'aime bien là. Svp pas être fâchée et me laisser huit jours sans lettre. Montmartre ce soir, mais pas Sévigné.

« Répondre par un mot pour dire que sah meh a bonne santé et bonne humeur. »

23 Février – « Je vous envoie douces pensées et sourires pour que vous ayez un beau dimanche et je souffle votre feu de loin… phou ! phou !… N'ayez pas froid. Rien de neuf. Leçon faiblarde à Sévigné, trop peu préparé. »

27 Février – « *Propos* écrit aujourd'hui sur les salaires et le luxe[1] ; vous verrez quel jour il paraîtra ; j'en ai envoyé deux samedi. Reçu ce matin votre lettre destinée à hier soir, contenant un article sur les *Propos* et l'extrait des *Propos du lundi* qui le suit. Vous voyez ce sont souvent les plus simples et les moins serrés qui portent le plus.

Déjeuné chez Léon. Entendu des pauvretés politiques qui ne m'ont même pas donné un article. Mais vu et entendu Quinton, biologiste de la taille de Darwin peut-être avec une vraie tête d'homme, ce qui ne ressemble pas du tout à une tête de philosophe.

« Les vétérans dormaient ce matin. Je les ai réveillés à grand' peine ; les choses étaient trop difficiles pour eux…

« Vais faire de la musique… »

[1] PN 371, paru le 4 Mars 1907. « L'Économiste m'a dit… »

6 Mars – « Joli déjeuner chez Léon avec Elie, le vieux Lacombe, Painlevé, Perrin, etc. Discours fumeux tout le temps, très amusant.

« Fait aux vétérans une leçon solide. Pas fatigué. Bonne humeur.

« Anniversaire de mah meh demain. Grande douceur vers elle, je sens si bien le prix de cette affection infinie ; et que je suis un heureux petit garçon. Venir l'autre mercredi, svp… Et puis on verra aussi sah meh avant son départ vers les montagnes aux vacances de Pâques…

« Reçu le bon thé ; merci ; j'en porterai chez les amis. »

30 Mars – « C'est inouï ce que les vacances sont remplies… J'ai vu longuement Elie hier, toujours beau et lumineux. Je cours chez Paul *(Landormy)* porter de la musique et du thé. Marcel Renault vient à 5 h et Choisy attend.

« Et le temps file, file. Je viens d'écrire *Propos*.

« Il fait beau. La montagne doit être toute dorée ; et les sources chantent : je les entends d'ici. Jolis souvenirs… »

19 Avril – « Pas trace d'hirondelles ici. Froid, rhumatismes et travail. Le temps passe ridiculement vite et les moindres choses sont difficiles.

« J'écris aujourd'hui sur l'Avare[1] en réponse à des objections que j'ai reçues.

« Une chose que je veux vous écrire depuis au moins dix jours, et j'oublie toujours. Il y a eu un tirage de valeurs Russes. Sachez si vous avez gagné le gros lot, puisque vous en avez en portefeuille ! Naturellement si sah meh

[1] PN 426, paru le 29 avril 1907. « Quelqu'un m'a posé la question suivante… »

gagne, puisque son n'enfant l'avertit, elle lui devra une belle commission !! Sourires ! »

4 Mai – « Première hirondelle ! Je pense à vous avec douceur et sourire. Irai à Sucy mercredi… Samedi Salomon et Montmartre. »

14 Mai – « Mr Plançon *(le père de Mme Landormy)* étant mort dimanche, sera enterré demain ; de là des heures passées avec des gens qui pleurent. Classe reportée demain de 3 h à 5 h. Un peu abruti, Mais pas fatigué.

« Pensez-moi sur des chemins… Acheté une belle cravate noire… »

16 Mai – « Mah douce meh ! Vos lettres me réconfortent. C'est vous la vraie sagesse. Mais toutes ces choses que j'ai vues sont tristes, et surtout une pauvre femme seule après 37 ans d'union sans nuage. Elle va habiter chez Marthe *(Mme Paul Landormy)*.

« J'ai joué dans tout cela la mouche du coche ; il le faut bien. C'est assommant de ne savoir jamais s'il faut aller ou ne pas aller et naturellement sur des figures anéanties par quatre jours de larmes on ne lit plus rien du tout. Je pense à ma vieille amie Marthe Lanjalley, avec qui j'ai et j'avais la certitude d'être vraiment utile. Mais de telles amitiés sont rares. D'ailleurs zut ! Vous pensez bien que je ne regrette pas ces visites même inutiles, et d'avoir passé deux heures à entendre brailler des prêtres. Demain matin je fais encore deux démarches (de formalités) pour alléger Paul.

«… Fait les vétérans de 3 h à 5 h bien et sans fatigue.

«… Venez dimanche… et on gazouillera sur l'éducation des filles ; vous êtes belle dans votre métier… »

26 Mai – « Bon courage pour vos n + n' copies. Votre enfant n'est pas fatigué, mais pas très intelligent ces jours. Peut-être n'a-t-il pas fait ni entendu assez de musique. J'en ferai ce soir et demain…

« Je salomone aujourd'hui et tout ça prend du temps… »

29 Mai – « Mah précieuse meh *à moi.* Le livre d'Hamelin me remplit d'enthousiasme et je lui ai écrit d'inspiration une lettre ridicule mais touchante. Comme je disais à Elie qui est tombé chez moi en passant : « C'est bien dommage que nous ayons manqué de vertu, parce que nous aurions pu en écrire autant ». Tout cela est noble et sain et digne de vous.

« Je vous écris au galop. Je vais témoigner pour Mme Plançon à la Mairie de Saint-Sulpice. Dîner chez Paul. Pas encore de musique. Mais je vous ai fait beaucoup de musique en l'honneur d'Hamelin.

« Il faut que j'aille mercredi à Sucy. »

1er Juin – « Mah meh à moi. Temps gris. Pensées douces. La tête un peu fatiguée sans doute par le mouvement d'enthousiasme de l'autre jour ; car on peut tout faire vite, excepté penser…

« Vous savez, si vous me dites qu'il y a quelqu'autre myouche au monde que vous adoptiez, quel que soit le sexe, je trépignerai. Je suis votre seul enfant « natuhé » et par conséquent légitime… »

8 Juin – « Dure journée encore aujourd'hui. Lycée. Sévigné (leçon brillante) et maintenant Montmartre. Il me prend des colères contre ceux qui demandent des leçons et qui dorment agréablement pendant qu'on s'éreinte à les faire.

« Mais vous savez je ne suis pas autrement fatigué. Je prends des voitures pour obéir à mah meh. Mais quelle purée ! La belle pièce de cent francs de mah meh y a succombé le mois dernier.

« Encore 4 heures aux vétérans. Heureusement je fais composer les nouveaux mardi. A mercredi ! De grands sourires à mah meh pour me reposer. »

18 Juin – « Je vais chez Elie après-demain. Je vais lui porter déjà une *courte notice* sur Hamelin pour le Supplément. Un peu de marasme qui tient à la fatigue. Les vétérans seront en examen la semaine prochaine, et j'aurai encore une semaine lourde. Je pense avec joie à mah meh travaillant à son livre d'hygiène et aussi à son projet d'un livre de *Propos*. Bénédiction à moi, je vous appelle ! Peut-être ne faut-il jamais cesser de faire quelque chose. »

26 Juin – « M. Lanjalley est assez malade. Vais y courir. Toujours fatigué ; aujourd'hui 2 heures ; hier 5 heures. Il faudra l'année prochaine éviter ces cinq heures-là ; je m'en occupe.

« Salomon terminé ; reçu 52 F 50, ce qui me rend la fin de mois plus aisée. Ai vu plusieurs fois les Paul, encore dans le marasme. Se remettent à la musique…

« Le travail ne cessera pas avant le 14 Juillet au plus tôt. Encore des vacances ! Mais nous pourrons nous arranger sans doute, quoique, vous savez, quand la tête est fatiguée l'ombre seule d'un projet fasse tourner les rues et la maison. Mais cela va bien tant que je ne pense qu'au présent. Vous m'êtes douce et bonne et je vous aime de vrai cœur. »

28 Juin – « Je fais le *Propos* d'aujourd'hui en partie avec une lettre d'Herzog qui est très bien. J'ai fait jeudi les *corolles*[1] mais moyennement… »

4 Juillet – «… Si vous avez un grand congé au 14 Juillet pour Paris, je tâcherai de nous sauver deux jours. Car je ne voudrais point passer ces petites vacances sans aller à Choisy parce que c'est là une joie traditionnelle. Ces sentiments sont d'ailleurs purement machinaux et sans l'occupation que fournit la musique je crois qu'ils ne tiendraient plus. Ne promettez donc pas tout votre congé à votre amie.

« M. Lanjalley va mieux, encore retenu à Paris. J'irai les rejoindre à Paissy dès le commencement des vacances. Ensuite vers le 15-20 Août j'irai à Bourg rejoindre ma mère et ma sœur et je pousserai une petite pointe vers vous. Je rentrerai pour les premiers jours de Septembre car il faudra bien que je passe presque tout le mois à Trébéron, quoique cela ne me plaise guère cette année pour mille petites raisons. De bons amis, comme c'est rare. Je suis pourtant bien heureux avec vous, mais toujours tiré ici et là. Cette vie dispersée est sans doute ce qu'il faut au petit vagabond, fils de crabe, pourvu qu'il ait quelques jours de nid chaud de temps en temps. »

13 Juillet – « J'ai demandé mon permis Paris-Bourg-Genève-Chambéry-Grenoble-Lyon-Paris. Vu les Paul qui sont dans une noire purée. Les projets Trébéron sont abandonnés ; je m'en réjouis ; cela mettra de l'aise dans nos vacances car, vous savez, c'est une grande joie pour le « myouche de crabe » de voir les montagnes avec sah meh. Et quand il a l'air de dire le contraire, faites bien attention qu'à ce moment-là il maudit tout et crache sur

[1] PN 488, paru le 5 juillet 1907. « L'artiste me dit… »

tout comme un arthritique à imagination qu'il est. Et du reste il est moins fatigué cette année qu'il ne l'est d'ordinaire à la même époque. Et puis je crois que nous entrons de plus en plus dans la douceur jumellique.

« J'embrasse doucement vos mains malades. Svp ne pas *juger* quand vous avez mal ; gardez-vous bien d'être plus médecin que le médecin. Toutes les douleurs s'expliquent par des causes assez simples qu'on peut exprimer en termes ordinaires (voir hygiène, p. 2342 !!). Quand j'ai eu 40 jours de rhumatismes à l'Ecole, tout le monde aurait *jugé* ataxie ou paralysie générale prochaines…

« Vais chez les Lanjalley, puis à Choisy fêter la République. »

17 Juillet – « Je pense que vous avez rectifié à peu près l'énorme faute (lacune) dans le *Propos* d'aujourd'hui. Il faut lire : « d'un côté la tête et la poitrine, c'est-à-dire, ce qui invente et ce qui ose ; de l'autre le ventre, c'est-à-dire[1]… etc. » De même dans un article précédent au début il faut lire : « un roi qui *aime* la France comme son bien[2]… » C'est dégoûtant des fautes pareilles. J'avais écrit une lettre vive mais réflexion faite je l'ai mise au panier.

« Oral de l'École commencé : y ai passé l'après-midi. En ai 5 admissibles et ce sont les meilleurs.

« Mah meh, vos lettres sont douces à lire, et je suis bien heureux de vous avoir, car à qui parlerais-je. Je n'ai besoin au monde que de tendresses, muettes ou bavardes, de

[1] PN 499, paru le 17 juillet 1907. Voici la phrase telle qu'elle paraissait dans la *Dépêche* : « Il y a comme deux êtres en elles [nos compagnes], deux êtres presque séparés, la tête et la poitrine d'un côté, c'est-à-dire ce qui nourrit et reproduit… » L'édition de l'Institut Alain rétablit le texte original.

[2] PN 491, paru le 8 juillet 1907. Le journal avait écrit : « qui ruine », ce qui donnait : « Il nous faut un roi, qui ruine la France comme son bien ». L'édition de l'Institut Alain rétablit le texte original.

confiance, denrée très rare. Je ne suis en *confiance pleine* qu'avec vous, mah meh, mon jumeau. »

20 Juillet – « Je baise vos mains malades. Guérissez vos jambes avant votre départ en Savoie, mais n'abusez pas du lit pour les rhumatismes ; c'est souvent un mauvais remède.

«… Envoyé ce matin un bon *Propos* sur *l'Index* et les Passions[1]. Celui d'hier sur les aéroplanes[2] n'est pas bien venu.

«… Il faudra que nous fassions une leçon en plusieurs chapitres qui aurait pour titre *L'Outil* ; en attendant, je relis dans mon vieux Truvel le fer, le plomb, etc. Mais il faut que j'y pense un peu. Je voudrais avoir beaucoup à faire. Marcher me fait mal à la tête, lire me fait mal à la tête, et pourtant je ne me sens pas réellement fatigué. Tout cela est le fruit de l'isolement de fin d'année…

«… Je suppose que les Lanjalley sont partis hier ; mais je n'en suis pas bien sûr. Leur santé va et vient. Marcel Renault me donne rendez-vous aux Moulineaux ou à Paris à partir du 28 jusqu'au 1er ou 2 ; ensuite il va en Auvergne.

« J'irai à Paissy probablement vers le 4, et à Bourg vers le 20. Je pense qu'après six à huit jours à Bourg je serai saturé. J'irais donc à Genève vers le 28 Août. Je pense avec joie à ce voyage, comme à tout ce que je fais avec vous, vous savez bien. Si je grogne quelquefois, c'est que je suis fatigué, la tête trop pleine de choses. Mah meh n'y peut rien, que me bercer doucement. Nous aurons bien huit à dix beaux jours dans la montagne. Il y a tant de gens qui n'ont rien du tout. »

[1] PN 508, paru le 26 juillet 1907. « Lorsqu'un profane pense à des livres… »

[2] PN 511, paru le 29 juillet 1907. « Rien ne semble aussi ridicule que ces expériences d'aéroplanes… »

26 Juillet – « On me dit que *Pages libres* a publié des *Propos*. Voyez un peu et apportez si c'est possible, parce que cela c'est de votre domaine ! A bientôt ! Vous embrasserez bien votre gamin avant son départ pour Choisy et votre départ pour la Savoie… »

1er Août – « Comme je vous donne du souci ! Mais je suis très sage ; je travaille activement contre le jeu de *l'imagination renversée*. Je viens de faire un peu de musique avec tranquillité. J'ai bien dormi ; me suis réveillé au jour et j'ai pensé que vous transbordiez vos paquets à Aix-les-Bains. Dites bonjour aux montagnes pour moi. Je vais partir pour Choisy avec la merveilleuse provision de courage que j'ai prise dans vos yeux hier soir. Qu'on est bien dans les gares !…

«… Je dis bonjour à votre « Ville des Fleurs » de Challes-les-Eaux. Y a-t-il un lac à Challes et de belles montagnes ? »

3 Août – « Tout va mieux maintenant. Je ne pense plus aux petites choses ; mah meh m'a versé la sérénité. Bonne journée avec Marcel *(Renault)* qui a dit des choses jolies à votre sujet en passant ; il sait reconnaître la grandeur… Voici projets : mardi et mercredi à Dieppe chez les Léon (souvenirs du crabe et de sah meh !) : jeudi à Paissy : le gendre Renaux trésorier à Bar-le-Duc s'y trouvera.

« J'ai vu les Paul *(Landormy)*. Ils ont tellement d'embêtements qu'ils en sont comme hébétés. Moi je ne me sens pas abruti. Ai parlé d'Hamelin avec Renault. Aussi des *Propos*. D'abord un peu froid là-dessus il s'est bien dégelé en en lisant quelques-uns. Il a quelque chose d'excellent c'est qu'il est professeur sans chercher autre chose. Il faut faire *une chose* bien. Le reste doit être pure fantaisie…

« Mes amitiés à vos sœurs et à votre maman… A Dieppe je penserai à de belles choses, à nos beaux souvenirs de Crabe… Il faut croire à la nécessité et se dire que ce qui est ne pouvait pas ne pas être… »

6 Août - Dieppe. « La mer est belle, un peu agitée, verte avec des moutons blancs au loin. Je couche ici ce soir. J'entendrai le grondement de la mer. Et le crabe viendra m'apporter de beaux rêves avec des coquillages et de l'eau salée et les beaux yeux de sah meh d'enfant de crabe. »

9 Août - Paissy. « Je viens d'écrire péniblement un *Propos* très faible. Mais je suis bien ; je suis somnolent. Ici comme toujours les journées vont passer très vite en conversations, et promenades. Il n'y a de bon que quelques minutes par jour de conversation avec ma vieille amie. Mais c'est singulier cette peine que j'ai à écrire ici ; l'atmosphère n'est pas favorable ; sans doute on y parle trop. Pas perdre l'habitude de m'écrire chaque jour, penser que c'est très long de Challes à Paissy : je n'ai pas encore de lettre de mah meh ! Envoyer sujets de *Propos*. »

11 Août – « Je vous écris sur le cher buvard fait par sah meh, que je ne vois jamais sans être attendri tant il est une chose d'amour parfait.

« Le temps passe bien et sans fatigue. Le *Propos* de ce matin s'est fait assez facilement… Les gens de Dieppe m'ont envoyé copie d'une lettre d'Hamelin déjà attendri par la note du Supplément (non signée). Je pense à l'article[1] ; il s'esquisse peu à peu et assez bien. Les tristesses sont passées. Paris est un sale endroit quand on

[1] Note et article dans la *Revue de métaphysique et de morale* pour signaler et présenter l'ouvrage d'Hamelin.

n'y a pas beaucoup à faire. Ici les idées vont lentement parce que je suis entouré de beaucoup de gens lourds. Et puis la vertu de la terre ralentit tout. Tant mieux. C'est un vrai repos qui n'empêche pas la musique vers vous… Je pense souvent aux mouchoirs à jours que vous faites dans le joli jardin de la villa des Fleurs pour les rhumes de cerveau de votre myouche. A bientôt avec lui dans les lacs, mah meh !… Joie vers vous. Content que vous rêviez déjà à un recueil de *Propos* ; vous me direz… »

14 Août – « Les *Propos* vont bien depuis trois jours. La musique va très bien. C'est peut-être parce que je reçois des belles lettres de mah meh, figurez-vous !… Aujourd'hui il vient des gens. Nous serons bien quinze à table. C'est assommant…

« Heureusement, il y a l'aquarelle, avec le délicieux sac gris de sah meh. Je fais une aquarelle par jour. Elles sont presque toutes gaies et claires à cause des blés mûrs… »

17 Août – «… Je n'ai point de temps du tout ici. L'article prend la matinée et le facteur passe à une heure. Du moins les *Propos* se font assez bien. Mais Hamelin est encore informe dans ma tête. Quelle perte de temps. »

23 Août – « Serai à Bourg après-demain à 5 h par un wagon de 34 tonnes, à Genève le 31. Vous ai-je dit que j'ai perdu beaucoup de temps à jouer au diabolo ; c'est un jeu de myouche tout à fait. Il faut que vos sœurs y jouent. »

(Voyage du 1er au 14 Septembre : lac de Genève, du Bourget, La Grande Chartreuse, Grenoble… Les jours heureux n'ont pas d'histoire…)

16 Septembre – « Je pense voir Elie jeudi et avoir nouvelles. Pour le moment je ne sais rien : Hamelin était noyé depuis une semaine quand les journaux en ont parlé. Je vais me remettre à l'article, qui allait si bien pendant le voyage avant cette nouvelle… »

20 Septembre – « Vu Elie hier ; pourrai le voir à Sucy la semaine prochaine. Il dit d'Hamelin : « Après avoir écrit ce livre, c'est beau de mourir. » Léon gémit au contraire. L'article s'ordonne et les développements ne manquent pas. C'est pour paraître en Novembre ; il faut donc que j'y pense beaucoup. Tout cela, avec le *Propos* journalier emplit la journée et je ne sais pas quand je pourrai faire les copies du lac du Bourget. Mais tout se tassera.

« J'ai un peu mal aux genoux ces temps et le ciel prend son gris d'automne. Comme le temps file. Nous avons bien parlé avec Elie, et je lui ai dit le concombre, avec aussi la variante : mange-le. C'est un qui a à peu près autant de peine que moi à s'accrocher à la sérénité. Il dit que le principal est de bannir la préoccupation (c'est-à-dire s'occuper *d'avance* des événements). J'y arrive très bien quand je fais un article ; car, au lieu de penser à ce qu'il sera je le regarde se faire, et il me plaît comme il est à chaque instant. Il ne faut pas non plus regretter. Voilà bien des principes pour votre myouche !

« Je viens de relire le *Médecin de campagne*. Cela me remue toujours et encore plus maintenant que j'ai des souvenirs vifs de Saint-Laurent et des Echelles qui sont nommés dans le roman. Relisez-le maintenant aussi. Vous voyez bien que ce n'est pas Saint-Laurent ; c'est peut-être St-Pierre-de-Chartreuse. Peu importe ; il y a là-dedans le rêve de tout homme qui commence à avoir des cheveux blancs et qui ne veut pas être ambitieux à la mode de Paris. Le plus extraordinaire c'est qu'il n'arrive pas à la paix de l'âme ; il ne dort guère et s'empoisonne

de thé. Il y a aussi la Fosseuse et Butifer ; tout ce qui a quelque force est un désordre ; on ne sait où le mettre ; il n'y a de vraie place dans le monde que pour l'avarice ; il faut que toutes les passions prennent cette forme-là ; sans quoi elles ne prennent point racine dans la terre. Il faudrait donc non pas du tout faire croire aux jeunes que l'amour du gain est méprisable. Ce qui fait que Benassis est une espèce d'hypocrite en un sens, dans ce pays, c'est qu'il ne cherche pas ingénument à s'enrichir : il s'enrichit afin de n'être pas méprisé ; dans le fond il s'en moque. C'est pourquoi Genestas lui-même est mécontent de cette maison où tout est à l'abandon, du moins autant que cela dépend du Maître. Ce livre est puissant.

« Je fais un peu de musique, mais pas beaucoup, le temps manque... »

2 Octobre – « Service.

Lundi	2-3	Vétérans
	3-4	Nouveaux
Mardi	8 ½ - 10 ½	Nouveaux
	10 ½ - Midi	Vétérans
Mercredi	8 ½ - 9 ½	Nouveaux (2ème semestre)
	9 ½ - 10 ½	Nouveaux
	10 ½ - Midi	Vétérans
Vendredi	2-4	Nouveaux
Samedi	2-4	Nouveaux.

« C'est vraiment ingénieux et je ne crois pas qu'on pût faire mieux. Il s'agira seulement de me reposer le mardi ; on pourra et alors ayant bien travaillé je gagnerai des

jours en Italie… Vous êtes une meh bien adorable et bien adorée. »

10 Octobre – « Comment faire pour rédiger Hamelin. J'ai rhumatismes aux genoux ; je ne puis être que debout ou couché. Et le temps passe. Je ne puis que prendre des notes au crayon et si j'en prends trop je serai submergé.

« Ce qui est très important c'est que les matinées d'hier, mardi, et d'aujourd'hui ont très bien marché. Les vétérans sont tous bien « myouches » comme il faut et j'aurai soin de les préserver de la vieillesse.

« Vous avez bien fait de refuser la Russie ; elle ne vaut pas un regret. Et puis enfin on n'abandonne ainsi son n'enfant pour deux ans ! J'aimerais pourtant bien que vous ayez un service moins chargé et moins d'élèves ; les chefs qui imposent un pareil travail sont des criminels ; mais aussi il faut dire qu'on ne sent pas bien les fatigues des autres.

« Je compte voir Mme Sévigné demain matin si le genou le permet. Mais que de temps on dévore à des conversations inutiles. Vous voyez je dis comme vous !! »

16 Octobre – « Hamelin en est à la 25ème page. Les difficultés grimpent les unes par-dessus les autres comme des montagnes. En revanche les classes se font dans la joie et sans fatigue, et vous pouvez vous dire que le mardi et le mercredi je me lève en chantant. A partir de la semaine prochaine les services de mardi et mercredi sont transposés… »

19 Octobre – « Viens d'écrire *Propos*. Hamelin prend bien du temps ; mais c'est une joie. Je viens de relire en partie *L'Interdiction* de Balzac qui est ce que vous

trouverez de plus beau, comme je vous connais. Je veux que vous le lisiez tout de suite.

« J'ai un peu envie à la Toussaint d'aller à Paissy si ma vieille amie y est seule ; vous pourriez donner ce temps à l'Esclave *(il appelait ainsi mon amie Adèle Weiss qui, en ce temps-là sculptait un esclave qui fut reçu au Salon d'ailleurs).* Mais ne nous occupons pas de l'avenir. Je vous attends mercredi et vous lirez l'article sur Hamelin avant que nous le mettions à la poste. La classe de philo de Michelet est excellente.

« Le tamis *(j'appelais ainsi sa poche de gilet qui lui servait de bourse, où toute monnaie était mêlée, or, argent, bronze, aussitôt dépensée, ou perdue, qu'emplie..., le gouffre sans fond !),* le tamis est en étroite surveillance, mah meh, mais non jusqu'à m'enlever l'intelligence ! »

26 Octobre – « Se gonfle d'orgueil, le fils du Crabe, parce qu'il a un tamis rempli par sah meh, et dont il ne trouve pas le fond. - Heureux d'aller à Paissy voir l'automne et vraiment se reposer dans la vraie campagne et rendre la vieille amie heureuse.

« Jolie première leçon sur Platon à Sévigné. Ferai ensuite Aristote que les filles ont au programme d'agrégation. Vous verrez les notes.

« Vous êtes douce et bonne, ma Régina, et aimée plus que n'importe quoi au monde. C'est justement ce qui fait que les encombrements m'irritent quelquefois. On n'est jamais en colère que parce qu'on ne se sent pas juste comme on voudrait. Donnez-moi votre adresse chez l'Esclave et écrivez-moi à Paissy. Je partirai jeudi matin et passerai la soirée de mercredi chez les Paul. »

30 Octobre - Je viens d'écrire un *Propos* sur Rousseau[1] qui est sans doute plus violent que juste. Je pensais à des tas de choses belles à vous écrire, et que je pense *vrai,* mais je suis en retard. Il faut que j'aille acheter cigares pour M. Lanjalley, confiture de roses pour la vieille amie, et faire ma valise avant d'aller chez Paul. Ecrivez-moi sans tarder, afin que je n'aie pas à me gronder, et dites-moi que vous aurez de belles heures de repos avec l'Esclave dans son atelier. Je suis un bon fils qui va bien pour que sah meh soit contente. »

1er Novembre - Paissy. « Quelle joie d'écrire sur ce buvard fait par sah meh ! Vous devez être bien fière, puisque vous avez mis des trésors sans fin dans quelques morceaux de toile cousue. Vraiment je vous trouve bien heureuse. Ici ce n'est que de l'or et du feu partout. Hier en sortant de table j'ai emmené mes vieux amis par des chemins impossibles jusqu'à un fond de vallée et j'ai peint une mer de feuillage ; du reste c'était impossible à peindre ; j'étais abrité du vent et chauffé par le soleil.

« Comme vous êtes bonne pour votre enfant ! Oui, je crois que vous êtes contente du voyage de votre garçon. C'est un repos merveilleux : on ne parle guère, si ce n'est tout à fait le soir. Hier entre 6 h et 7 h j'ai fait de la vraie musique. Et il est sûr que c'est aussi beau qu'on voudrait, seulement il ne faut ni la vouloir, ni la chercher. Dès qu'on s'applique à quelque chose tout est médiocre. Voyez l'article sur Hamelin. Les seules choses qui comptent dedans sont celles qui sont venues seules, à St-Laurent-du-Pont et partout par là. Il en est revenu d'autres depuis que l'article est parti et qui seront ajoutées aux épreuves quand nous les corrigerons.

[1] PN 609, paru le 5 novembre 1907. « Quand un Académicien se moque de Jean-Jacques Rousseau… »

« J'ai écrit un *Propos* raisonnable sur la crise financière des États-Unis[1].

« Le soleil se montre ; il faut se lever. Pas la moindre trace de rhumatismes. »

3 Novembre – « Fait déjà 3 aquarelles. Beau temps. Pas une goutte de pluie. Rayon de soleil un peu chaque jour. Musique. Joie de la vieille amie. Tout cela est bien. Si je grogne quelquefois c'est qu'il m'arrive d'être nigaud, et de vouloir faire plusieurs choses en même temps ou plutôt de vouloir avoir fait… J'ai bien pensé à mah meh tout ce temps et lui ai envoyé bien de la musique… Naturellement la vieille amie n'espérait guère une visite à ce moment ; elle a été ravie. Il fallait donc la faire car il faut être férocement fidèle aux vieux amis, surtout quand ils sont seuls et pas très riches. Je sais que vous approuvez tout cela, mon grand cœur sublime, quoique cela n'aille pas toujours sans regrets. Je le comprends : moi aussi j'aurais aussi [*sic*] des regrets si je voulais.

« Soirées longues et grands bavardages. Elle est d'une clairvoyance extraordinaire cette femme ; du reste elle a toujours été voyante. Elle est tranquille maintenant ; elle est sûre que je ne ferai pas d'infidélité aux grandes choses. Elle croit aussi que la musique restera à sa place comme délassement ; mais elle a eu grand peur un moment que tout fût dévoré par la musique. Et puis des tas de propos de ce genre, au coin du feu, un peu comme avec vous.

« La vallée était enveloppée et endormie tellement que j'ai fait un *Propos* là-dessus[2]. Un aussi sur l'histoire[1], faute

[1] PN 611, paru le 7 novembre 1907. « Pierre veut payer dix mille francs à Paul… »

[2] PN 612, paru le 8 novembre 1907. « La culte des morts est une belle coutume… »

de mieux. Mes copies ne sont pas corrigées ; et demain il faudra travailler dès la pointe du jour. »

6 Novembre – « Ai les épreuves ; y ai fait corrections et additions ; je n'en suis pas trop content. Mais Élie qui a lu avant corrections m'écrit que c'est excellent. C'était aussi l'avis de mah meh quand nous l'avons envoyé. Si ça fait cet effet-là, c'est tant mieux ; mais moi je l'ai trop lu.

« Venez mercredi prochain ; on aurait des chances d'avoir les secondes épreuves.

« Vétérans et nouveaux vont comme des anges ; mes deux matinées de cette semaine ne m'ont point fatigué du tout. En somme votre enfant est très bien. Mais vous ? Il faut tout de même m'écrire un petit mot de temps en temps.

« Les *Propos* se font péniblement depuis le retour. Vous en lirez un bien niais sur les acteurs et les orateurs[2]. M'envoyer des sujets. Il y a des périodes où je ne sais plus que dire. »

16 Novembre – « Oui, le projet des *Cent-Un Propos* est réjouissant. Faites un choix, de mon côté je ferai le mien et nous confronterons à la toute prochaine rencontre. La pensée de vous lisant, pesant et faisant son choix est pour moi joie pleine. Mais la pensée de vous est toujours pour moi joie, réconfort, confiance ; il faut que vous n'en doutiez jamais ; c'est ce que j'exprime en disant que je vous aime plus que n'importe quoi au monde.

« Ai rencontré Deville, Berny ; bavardages. »

[1] PN 613, paru le 9 novembre 1907. « On perd un temps infini à apprendre l'histoire… »

[2] PN 614, paru le 10 novembre 1907. « Q'est-ce qu'un grand acteur ?.. »

20 Novembre – « Épreuves de mises en page venues et parties avant-hier. N'ai pu attendre. Mais vous les connaissez ; vous aurez la *Revue*. Je n'ai pas beaucoup de travail et je joue beaucoup de violon. Je cours à Sucy ; j'écrirai mon *Propos* dans le train. »

23 Novembre – « Je vous envoie une lettre de Texcier. Où en est votre choix. J'ai commencé le mien. L'idée de bibliophile qu'a Texcier me plaît. Cent cinquante exemplaires numérotés (les cent-un premiers souscrits auraient un des *Propos* manuscrit). Mais je pourrais demander en effet qu'on fasse aussi des tirages à prix réduit sur papier ordinaire ; on verra.

« J'ai Sévigné ce soir : Platon et la Caverne. »

24 Novembre – « Envoyez-moi votre choix en m'indiquant les deux premiers mots et la date. Cela m'aidera à préférer. Encore mieux, venez plutôt mercredi et apportez votre collection. Je ne sais plus où j'ai laissé un de mes recueils, le plus gros ; sans doute à Paissy. Je vais le réclamer. »

30 Novembre – « Je reçois de Paissy le cahier qui manquait. Douces pensées, délicieux souvenirs de mah meh travaillant et commentant son choix ; pourquoi voulez-vous que je n'éprouve pas à ce moment l'amour vrai ? Je l'éprouverais du reste toujours et sans mélange si je n'avais ni famille, ni amis, ni métier, et si j'étais avec vous aux Charmettes ou dans l'île St-Pierre…

« Mme Lanjalley veut que j'aille voir Hanotaux et cela m'est peu agréable. Il faudra pourtant y penser.

«… La *Revue* n'est pas encore arrivée. Les rhumes de cerveau ont disparu, mais ils recommencent juste au

moment où je vous écris. Voilà une cause à chercher, et que je ne soupçonne même pas.

« Je pense pouvoir envoyer ce soir l'Avant-Propos. »

4 Décembre – « Faites-moi la table complète des *Cent-Un Propos* choisis avec les dates pour que je l'envoie à Texcier.

« Classes très bonnes et sans fatigue hier et aujourd'hui.. *Propos* du jour à écrire. C'est bien terrible pour une mère un enfant si occupé et qui écrit toujours d'une plume folle. Mais il y aura une semaine entière au 1er Janvier ; on pourra satisfaire tous les gens et sah meh... »

14 Décembre – « Je n'ai toujours pas les cinq exemplaires de la *Revue* que j'ai demandés. Du reste, cet article du moment qu'il ne peut plus faire plaisir à Hamelin est à peu près inutile. J'en discutais avec Rauh mercredi. Je ne peux pas soutenir que cette construction soit *vraie, vraie,* et par exemple qu'il faut maintenant l'enseigner. Alors ? Ce n'est que de la critique intelligente. Profit pour moi certainement, justement parce que je n'en fais qu'un exercice d'intelligence ; mais pour le lecteur ce n'est qu'amusement. J'ai bien regardé ces hommes intelligents, Rauh, Perrin, Hadamard, Weber, Winter ; eh bien ce qui leur serait utile ce seraient encore les *Propos* et articles analogues, courts, non dogmatiques, directs, près des choses. Car hors de ce qu'ils enseignent, ils sont faibles.

« De là je tirais toutes sortes de projets. Mais attendons ce volume. On me dit déjà qu'il est absurde de tirer à 150 et de ne pas vendre, que cela aurait du succès. Si l'opinion confirme cette idée alors on pourrait réimprimer. Et rien n'empêcherait qu'on publie coup sur coup ensuite :

Jupiter	101 Propos sur les pouvoirs, rois, bureaux, etc.
Mars	101 Propos sur la guerre, les armes, la police, la paix.
Vulcain	101 Propos sur le travail, le salaire, l'industrie…
Minerve	101 Propos sur la Science, la raison, la sagesse.
Neptune	101 Propos sur l'eau et les forces naturelles
Pluton	101 Propos sur le feu, la chimie, la vie
Vénus	101 Propos sur les Passions
Plutus	101 Propos sur l'or, le luxe, l'oisiveté.

« Il faudra que nous refassions cette liste, avec esquisse des matières, et recherches dans les trois cahiers. Cette forme de chapitres coupés m'est naturelle. Et il sera bon d'être limité quant à la longueur et au nombre.

« Voilà à quoi je rêve, toujours avec vous mah douce, toujours avec vos grands yeux de meh attentive. Si vous n'êtes pas contente de votre petit, vous êtes bien ingrate ! Mais non vous m'écrivez de si belles lettres et qui sont si douces à mon cœur !… »

24 Décembre 1907 – « Pour la Noël de mah meh !… Promesse de ne pas s'enrhumer. Promesse d'être content et de penser avec joie que j'ai une si douce mère.

« Et je lui signale chapitres :

1) sur les trains express et le téléphone pour Vulcain ;

2) sur l'avare et l'or pour Plutus ;

3) sur l'amitié et le feu pour Minerve… A bientôt. »

26 Décembre – « Ce soir avec les Paul (*Landormy*) à un concert sérieux (Risler, concerto de Beethoven, et du

Wagner). Paul a appris de moi en passant l'histoire des *101 Propos* et a montré enthousiasme et émotion. A le prendre comme il est, il y a en lui de bonnes choses.

« Pour la semaine de congé gardons-nous les journées de mardi à samedi. J'irai mardi soir à Choisy pour petite pianiste *(Christiane Lhommé)* et aussi à la fin de la semaine, lorsque vous serez chez l'Esclave.

« Bonne année ! »

Encore aujourd'hui, à trente ans de distance, je ne pense pas sans émotion à la préparation de ce premier recueil de Propos *et à la joie que j'y eus. Il s'agissait de relire avec grande attention les six cents* Propos *déjà parus entre lesquels devait se faire le choix. Retenir de cette première lecture ceux qui ne faisaient pas doute, les meilleurs (ceux que j'appelais les « 10 ++ »), écarter ceux qu'on refusait à coup sûr, qu'ils soient d'actualité ou pour toute autre raison, était d'abord assez facile. Je me plaisais à lire et relire ces beaux* Propos *retenus et y trouvais un enthousiasme toujours plus ferme à chaque lecture. Ce premier choix ne donnant pas les* Cent-Un *désirés, il fallait reprendre la lecture des* Propos *restants, et choisir entre ceux que je notais 10, ou 9 ou 8, mes notes n'ayant pas une valeur absolue, mais correspondant à mes préférences : par exemple, les « Apollon », les « Prométhée », les « Minerve » m'intéressaient d'abord. Eu égard à la culture du lecteur (je pensais toujours à mes élèves, au Français moyen), je m'attachais ensuite aux « Plutus », aux « Vulcain », aux « Cérès », tandis que les politiques auraient plutôt retenu l'attention d'Alain en ce temps-là. Il fallait y revenir à plusieurs fois pour compléter les* Cent-Un *et se garder une vingtaine d'« hésitants » pour la confrontation avec le choix d'Alain. La même difficulté s'est retrouvée dans la composition de presque tous les recueils. Pour assembler* Cent-Un Propos *(notés dix ++) parfaits, il eût fallu faire le*

choix sur un nombre plus grand de Propos*. Pourtant, avec le temps, les* Propos *furent de plus en plus dignes d'être retenus pour un livre et si je songe aux recueils que j'ai rassemblés seule et que je n'ai eu qu'à soumettre à l'approbation d'Alain (*Esquisses de l'homme, Sentiments, Passions et Signes, Cent-Un, *5ème série,* Propos de Littérature,... de Politique, d'Éducation, d'Économique*), je n'en suis pas trop mécontente.*

Pour les Éléments d'une doctrine radicale*, le choix que j'avais fait, approuvé par Alain, fut confronté avec celui de Michel et Jeanne Alexandre. Je leur reconnaissais un sens politique bien supérieur au mien et c'est leur choix qui fut retenu (la politique ne m'a jamais intéressée, et il a fallu la guerre pour que je sente le devoir d'y venir, étant pacifique sans conditions). Quand j'ai rassemblé les* Propos de politique *c'est à la paix que je pensais d'abord.*

Pour les Propos sur Le Bonheur *j'ai aussi renoncé à mon choix pour adopter celui de J. et M. Alexandre quand les* Propos *n'étaient pas communs à nos deux choix, et je l'ai souvent regretté, peut-être à tort, car en somme ce livre plaît au lecteur moyen. Je trouve que quelques-uns des* Propos *se répètent trop.*

Je trouve manqué *le recueil des* Propos sur le Christianisme *que j'ai fait seule ; si je rassemblais maintenant des* Propos sur la religion*, je le ferais bien mieux. D'ailleurs presque tous se retrouvent dans* les Saisons de l'Esprit*, recueil qui va sortir et dont je suis le plus satisfaite. Mais, en 1924, l'année où parut* Les Propos sur le Christianisme*, je songeais plutôt au « christianisme d'Alain » qu'au christianisme véritable.*

Quoi qu'il en soit et pour revenir à 1907-1908, la préparation de la 1ère série des Cent-Un Propos*, la correction des épreuves, l'attente du livre, les projets qu'il fit naître furent l'occasion de joies sans mélange et je vis dès lors quelle devait être ma vie si je voulais être en tous*

les sens bienfaisante à Alain. Non plus seulement mère et sœur d'élection pour la tendresse et l'attention à sa vie matérielle, mais secrétaire, inspiratrice, stimulant le travail, encourageant, louant, étant sévère à l'occasion. Ainsi, quand nous nous retrouvions, c'était des bonheurs pleins pour tous deux. Il me sentait si exclusivement, si entièrement à lui, à ses classes, à ses écrits, et ayant à tout cela si bien trouvé mon atmosphère qu'il en était allégé et heureux. Hors des amitiés fidèles, le métier que j'aimais, si bien retranchée de tout le reste de la vie, que refermée sur cette destinée que je choisissais, je me sentais aussi loin du monde que dans un monastère. Et c'est ainsi que je vécus jusqu'à la guerre, n'ayant quitté Rouen qu'en 1912, où un an de maladie me tint séparée du métier et de toute activité.

1908

Revenons aux lettres, en ne retenant que le principal, éclairant la vie d'Alain en ce temps-là.

8 Janvier 1908 – « Je viens de chez Léon. Il est tard. Le feu que vous m'aviez préparé avant votre départ m'a adorablement chauffé. Rien appris de neuf. Cela tombe dans la niaiserie chez Léon. J'y ai vu pourtant Elie et sa femme. Content des vétérans, sont joyeux et intelligents.

« Les *Propos* ne vont pas fort depuis votre départ ; cela va en haut en bas. Soyez douce et joyeuse pour me donner confiance, que je vous sente assise dans mes yeux. »

10 Janvier – « Bons *Propos* ces deux jours. Hier sur Penser et Croire[1]. Aujourd'hui sur les Maisons Publiques[2]. Demain je ferai quelque chose sur la légion d'honneur peut-être[3]. Écrivez-moi. Dites comment va l'électricité statique et la dynamique avec vos élèves…

« Je n'ai toujours pas de nouvelles des œuvres d'Alain. Et vous ? »

19 Janvier – « Déjeûner chez Léon avec Le Roy le moderniste, et d'autres, et les Elie, et Darlu. Elie magnifique ; il tire sur les idées comme un bon chasseur. Nobles et libres conversations. Nous avons parlé Religion,

[1] PN 680, paru le 15 janvier 1907. « Penser n'est pas croire… »
[22] PN 681, paru le 16 janvier. « Le jeu d'échecs n'a point changé… »
[3] PN 679, paru le 14 janvier. « Se moquer de la croix… »

etc. Mais je ne vois pas là-dedans un sujet de Propos pour aujourd'hui. Du reste, après ces conversations-là, je me trouve toujours un peu sec.

« Classes adorables avec nouveaux comme avec vétérans.

« Oui, je pense beaucoup à l'électrologie élémentaire. Ce serait à rédiger… Arriverons-nous à tout faire… »

21 Janvier – « Reçu aujourd'hui les épreuves des *neuf* premiers Propos. Corrigé les fautes matérielles. Je les relirai demain afin de voir s'il n'y aurait pas quelques corrections d'auteur à faire ; du reste je compte en faire le moins possible car où s'arrêter. Et je ne peux pas compter que les Propos me plairont beaucoup quand je les lirai lettre à lettre. Je vous renverrai ensuite le paquet d'épreuves pour que vous les revoyiez et vous les porterez[1] au journal, avec le nom de Texcier dessus.

« Vu hier Elliot, de la *Dépêche*, qui est l'inventeur du livre des *101 Propos* ; il m'a dit des choses bien et agréables à entendre. D'après ce qu'il disait j'ai compris que la souscription était quasi faite d'avance

« Jeudi concert chez Paul auquel je ne peux pas manquer étant averti assez longtemps d'avance, alors entendez-vous avec l'Esclave si vous venez à Paris…

« S'il vous plaît bien croire que je vous aime du fond du cœur, que je pense à vous avec douceur et que les heures avec vous sont bonnes de toutes les façons… »

25 Janvier – « Bonne affaire ! C'est aujourd'hui la Saint Charlemagne, alors je n'ai que l'heure de Sévigné à faire ; j'ai pu y penser à loisir et corriger deux séries d'épreuves que je vous envoie à revoir avant de les retourner à Texcier. Je trouve le temps long de vous, vrai de vrai. Je

[1] Porterai *sic MMML*

pensais l'autre jour chez Paul que les prétendues affections laissent les gens bien seuls, et qu'ils sont tenus d'être utiles aux autres ou bien amusants, s'ils veulent être supportés ; tandis que deux jumeaux - un petit et sah meh ne s'occupent point de ces petites choses-là.... Merci pour le tamis qui était bien sec, c'est vrai. Mais il ne faut pas gâter les myouches comme cela. Sont ingrats et oublieux...

«... Je suis enragé de violon ces temps et cela est un bon repos. »

1er Février – « Je vous envoie un autre paquet d'épreuves. Je ne suis pas bien content de quelques-uns de ces Propos ; cela va même parfois jusqu'à l'inquiétude. Comment avons-nous choisi le bâton et la lagune (« La lagune... », propos XVIII dans le volume) qui sont sans portée. Notez-les ; peut-être y aura-t-il lieu de les remplacer.

« Venez mercredi et tenez-vous en joie et le cœur chaud, d'ici là, ma douce lumière réconfortante. Je baise vos beaux yeux brillants d'espérance et votre cœur courageux. »

12 Février – « Heureux, votre enfant, probablement parce qu'à cette heure justement de belles ondes de tendresse de sah meh lui viennent par la télégraphie sans fil.

« Je viens d'écrire un Propos sur la Paix[1] ou il y a une idée, quoique la forme soit peut-être un peu lâchée. Bonnes classes ce matin et agréable déjeuner chez Léon.

« Je pense au roman intégral qu'il faut écrire en toute sincérité ; ce sera naturellement assez cynique, et les choses et gens seront décrits comme ils sont c'est-à-dire que ce sera une physique et une mécanique aussi. Le tout

[1] PN 711, paru le 15 février 1908. « Le courage nourrit les guerres… »

est d'être naturel et de ne pas imiter. C'est difficile. La littérature est un poids mort à porter. Exemple de problème : que peut être une déclaration d'amour qui ne soit pas copiée. Tout cela va par éclairs, comme des tableaux d'orage. J'ai feuilleté les cahiers à ce propos et ils ne sont pas sans littérature. Il ne faut rien forcer. Du reste, je ne renonce point à Vulcain. Ce Dieu-charbonnier est venu tout seul à la fin d'un récent Propos qui me plaît.

« Pas de nouvelles épreuves. Quelle sage lenteur provinciale.

« Je joue aussi du violon et du piano, quoiqu'il y ait bien de l'artifice dans la musique aussi. Mais cela me repose pleinement. Autrement je pense souvent à trop de choses et un peu trop vite... »

19 Février – « Toujours sans nouvelles épreuves. Que fait l'imprimeur ? Vous avez raison. Cela fait de si belles journées, non perdues à des choses médiocres. Les pensées s'agrandissent le long des kilomètres, et il y a de belles ondes de Paris à Rouen. Ayons patience.

« Les classes vont très bien. Et ce premier soleil ne fait pas mal à la tête autant que les autres années.

« Je ne suis pas allé chez Léon ce matin ; ça me rasait. Une ivresse de solitude, c'est bon. J'ai donné une excuse vraisemblable.

«... Lettre de vieille amie, bien triste pour mille raisons... »

22 Février – « Travail infernal pour Sévigné tous ces jours et aujourd'hui : morale d'Aristote ; justement ce qui fait que mon Aristote n'a pas paru. J'ai retrouvé les mêmes difficultés, naturellement.

« Vous ai envoyé hier gros paquet d'épreuves. Vous remarquerez qu'ils ont mis en pages, ce qui est une

avance. Je n'ai pas eu le temps d'avoir une opinion sur ces Propos-là. Qui croirait qu'un cours d'une heure peut encombrer toute une semaine, après des années de travail. Il faut dire que la moindre chose est extrêmement difficile. »

28 Février – « Quoique pressé, comme par hasard, j'ai envie de vous écrire de grandes douceurs parce que je les pense... Vos lettres m'attendrissent. Comme vous êtes bonne et courageuse, ma sublime fille ! Si je réfléchissais à tout cela, que de reproches je me ferais. Mais je réfléchis le moins possible ; je n'en ai pas le temps. Du reste, quand je ne travaille pas, je me donne à la musique qui m'occupe tout entier. Sans cela, je crois que la vie me serait difficile ; je devrais penser à trop de choses, et me faire trop de reproches. Vous ne devez pas bien comprendre cette extraordinaire inertie ; c'est un fait. Cela ne concerne pas seulement mes joies, bonheur de petit garçon couvé par sah meh, mais n'importe quelles joies au monde. C'est pourquoi je suis resté si longtemps à Lorient. C'est pourquoi je resterai dans mon coin à Michelet. Cela vient sans doute d'une richesse d'imagination. Je suis encore comme quand j'étais enfant : je reste où on me met, et je joue avec ce qui se trouve sous ma main. Quand on n'a rien sous la main on peut toujours chanter.

« Je ne crois pourtant pas que ce soit de l'indifférence au fond ; car j'ai de vraies et de grandes tendresses vers vous, et bien plus souvent que vous ne pouvez croire. Non, c'est parce que je me résigne à la première chose venue, pourvu que je puisse penser à autre chose qu'à arranger ma vie. Ainsi les Paul, j'y vais, j'y reste ; non que je m'y plaise ; mais parce que cela s'est trouvé ainsi. Non sans de petites révoltes ; mais j'aime mieux n'y pas penser. Avec Elie, c'est plus compliqué, parce qu'il veut choisir ses jours ; alors il arrive que, quoique j'aime beaucoup le voir,

je ne le vois presque jamais. Au fond de tout cela, il y a sans doute un travail intérieur excessif, qui me laisse inerte pour toute chose. Il y a aussi une enfance médiocre et l'habitude d'aimer, par résignation, ma famille, qui ne me plaît pas beaucoup. Nous appellerons cela la résignation sans la foi. Mais vous je vous aime et j'ai foi en vous. Maintenant ai-je besoin de voir les gens que j'aime, je ne sais... Le sentiment est tout. Les événements sont peu de chose.

« Vous ai envoyé épreuves hier soir vont jusqu'à L (50). »

7 Mars – « C'est Sévigné sur les Stoïciens. Un bon bout de travail ce matin que je n'ai pas eu le temps d'achever. C'est toujours ainsi. Neuf fois sur dix les Propos sont jetés au hasard et je passe mon temps à regarder l'heure. On n'y peut rien...

« Vous avez raison, ma douce, quand vous parlez de l'ordre. Je n'aime pas le désordre. Seulement je fais tant de choses, sans compter la musique, que je n'ai que très rarement le temps de ranger. Et que de temps perdu en recherches ! Mais oui, on peut être intelligent dans l'ordre... »

12 Mars – « J'ai encore des épreuves et vous avez dû recevoir celles que j'ai envoyées lundi. Nous voici à LXXXIII (83). Je ne vois toujours que la lagune à remplacer. Encore est-ce peu de chose dans la masse. Cela représente le droit de badiner, et de se moquer des puissances pour le plaisir.

« Mouthon sort d'ici. Nous avons eu une énorme conversation sur la Mécanique et la Physique. Au sujet de l'électricité j'ai eu la joie peu ordinaire de lui expliquer quelque chose qu'il n'avait pas encore compris, sur cette proposition très importante : il n'y a pas d'électricité à l'intérieur du corps. Il dînera mercredi avec nous si son

estomac n'est pas trop délabré. Moi je digère bien. Mais je me bats avec un capricieux rhume de cerveau qui fait un vrai massacre des adorables mouchoirs qui m'ont été donnés par une fée mah meh !

« Mouthon parti tard. Je viens d'écrire un article amusant sur les tatouages[1] et il faut que j'aille chez Paul dîner. »

14 Mars – « A mercredi ! J'ai réellement envie, besoin, désir et plaisir de vous voir, mah douce meh. Parce qu'il y a du temps où je ne crois pas bien que mes amis m'aiment tout à fait vrai, tandis qu'avec vous on est plus sûr que de soi-même. Votre cœur est mon plus cher trésor. Et dites-vous bien que vous me faites le plus grand bien qui puisse m'être fait !!

« Apportez Marc-Aurèle et Epictète afin que je prépare mon Sévigné, car j'ai coupé les Stoïciens en deux. La précédente leçon était sur Diogène le Cynique et la Religion stoïcienne ; c'était très bien. Cette fois il faut faire la logique et la morale.

« Classes amusantes ces temps chez les garçons, quelquefois un peu fatigantes, parce que je suis dans une période où je refais des sommaires. Joie de vous montrer bientôt tout cela. »

21 Mars – « Miracle ! Pour ce printemps me suis levé à 10 h 1/2 et je coupe et colle citations des Stoïciens. Vous serez contente de moi et encore mieux si je vous dis, vrai de vrai qu'il sort des tendresses pour vous que je n'ai jamais eues pour personne.

« Propos ce matin, encore sur Zola[1], a marché tout seul. »

[1] PN 742, paru le 18 mars 1908. « Vous avez peut-être lu l'aventure… »

28 Mars – « Hier j'ai fait un Propos sur le printemps[2] et Pâques. Il était dans l'air, mais pour qu'ils mûrissent comme il faut plusieurs jours sont nécessaires.

« L'humeur est bonne grâce à votre lettre adorable. Les classes sont très gaies et vont très bien.

«… Je me sens bien âgé de 4 ans et demi, vous savez, mah meh !

«… Je vous ai envoyé la fin des *Propos* ; il manque encore l'Avant-Propos ; je suppose qu'ils le composeront en italique.

«… Je pense aussi à la mécanique et à des tas de choses. Je me fais de plus en plus solitaire, et il me semble réellement que je suis ainsi plus tranquille. Autrement les moindres propos m'agitent l'imagination. Il me faudrait alors des amitiés de diamant ; mais y en a-t-il hors d'une meh qui vous a choisi ! »

4 Avril – « J'ai relu un peu *Jean Christophe* pour faire comme mah meh ! C'est beau partout tout de même. Mais il demande, paraît-il à ses amis, de ne pas lire ce volume avant d'avoir les deux autres. »

8 Avril – « J'ai toute la mise en page ; je la relis par petits morceaux et ces Propos me plaisent assez à relire. Je vous enverrai le tout aussitôt fini ; j'espère n'y laisser aucune faute, mais revoyez avec soin.

« Ecrit aujourd'hui un *Propos* sur les bals[3]. »

---

[1] PN 747, paru le 23 mars 1908. « Il y a à dire, au sujet de l'œuvre de Zola… »

[2] PN 756, paru le 1er avril 1908. « Il y a des choses qu'il faut bien accepter sans les comprendre… »

[3] PN 766, paru le 11 avril 1908. « Ceux qui montrent sur la scène des femmes très peu habillées… »

6 Avril – « Voici le titre qui sera aussi la page de couverture et le faux titre. Gardez-les. J'ai rêvé que je vous dédiais le livre ainsi : « A ma sûre, douce et constante amie, incomparable mère d'élection, noble et sage Minerve ». Mais tout cela est notre trésor de cœur et notre secret. La dédicace, qui contera peut-être l'histoire des Propos et de ce premier choix ou toute autre chose, viendra d'elle-même quand nous aurons le livre… »

12 Avril – « Oui, les Propos feront un livre bien vêtu. Texcier veut qu'on laisse la lagune. Cela importe peu. La plupart de ces Propos seront pris comme des plaisanteries ; c'est un moyen de les prendre sans se fâcher.

« Obligé de corriger en hâte deux compositions. Un peu de fatigue… J'ai enfin lu *La Mère* et j'ai eu de la peine à ne pas pleurer. On ne peut pas dire que ce soit de l'art, c'est ce qui m'a irrité au commencement. Mais les discours sont les plus beaux qu'on puisse faire là-dessus. Il reste qu'émouvoir avec de telles misères est tout de même assez facile. Mais il y a des idées aussi dans les discours socialistes. Nous en parlerons à votre passage. Quand partez-vous sur Grenoble *(c'était pour vacances de Pâques)*. Joie grise tout de même à cause des vacances toujours qui me laissent retomber sur moi. Quel gosse embêtant, je suis !!!

« Soyez rassurée sur le tamis. Votre Prince zézayant est bien calme, et compte sa monnaie. D'ailleurs à Paissy je ferai plutôt des économies. »

17 Avril – « Mah douce mah meh ! Il nous est arrivé une mauvaise nouvelle de nos amis qui étaient en vacances à Mortagne, lieu où je suis né. Le frère de la petite pianiste, âgé de 21 ans, et que nous avons connu tout petit a été tué hier en automobile. Nous partons demain pour

Mortagne. Je reviendrai assez vite pour repartir à Paissy, mais ma mère et ma sœur ne rentreront pas tout de suite. Ecrivez-moi pour après-demain rue de Provence. Ce pauvre gosse dînait avec nous à Choisy il y a une quinzaine. Tout ce qui arrive est imprévu.

« C'est étrange. Je vais revoir mon pays. Je vous dirai quelle couleur je lui trouve après dix ans. Voyez comme les évènements tracent des chemins imprévus. Je croyais bien que je ne retournerais pas là. Ces amis en deuil ne sont pas de ce pays-là ; ce sont des fonctionnaires qui y ont été nommés après que nous avons été partis. Cela va faire un poids de souvenirs. Mais vous savez bien que le grand chagrin des amis ne m'écrasera point. Les *Propos* vont peut-être être vaseux dans tous ces voyages.

« Donnez pour moi des regards amis à la montagne. Lancez-en vers le col de Porte, la Chartreuse, St-Laurent, les Echelles, toutes ces étapes joyeuses. Il fait un beau soleil. Je vous embrasse comme je vous aime, ma mère chérie. »

19 Avril – «... Comme vous pensez bien ce pays s'est tracé vivement dans mes yeux ; cette fois, par souvenir je crois que j'en saisirai le sens, quoique j'aie été détourné par d'autres images. Mais celles-là sans doute ont frappé sur les autres comme le marteau sur le clou. Je vous ai envoyé une carte postale sans signification. J'ai revu des choses et des gens. Parmi mes camarades, il y a des vieux, vieux, vieux *(Alain avait alors juste 40 ans et paraissait très jeune)* et d'autres qui se conservent par le laisser aller. J'ai parcouru des chemins où j'ai trotté tout petit, avec un grand sac jaune sur le dos. Mes camarades de ce temps-là sont patrons dans la boutique de leur père ; voilà tout le changement. J'ai reconnu une route à sa couleur. Pour achever le tableau, j'ai eu une tempête de neige. Mais dame Pelisse n'a fait qu'en rire.

« En partant pour ce Mortagne j'ai eu quelques heures de projets et d'invention, avec des discours vigoureux. En ce moment ce n'est que souvenir car j'ai eu une vraie tristesse en voyant ce petit étendu, qui venait faire de la musique à Choisy et qui se jetait sur les cahiers de Propos comme un jeune loup. Il faut reconnaître la Nécessité dans ces catastrophes. J'ai vu aussi un bon ami, médecin de campagne maintenant, et excellent, simple et bonhomme. »

23 Avril (De Paissy) – « Ecrit hier, en wagon, un *Propos* assez joli sur le bateau et la voile[1]. Aujourd'hui j'ai fait de la *très belle* musique, mah meh ! sur le vieux piano. Rien ne vaut la campagne et le vent. Quand je pense à cette musique, je voudrais ne plus faire autre chose. Mais il faut écrire aussi des Propos et faire des leçons pour les garçons et pour les filles. C'est bien ainsi. Il faut une vie variée ; sans quoi on tombe dans un métier.

30 Avril – « Je viens de passer beaucoup de temps à tirer par les cheveux un propos médiocre sur la politique[2]. Cette inégalité est tout de même embêtante… »

2 Mai – « Hier joli Propos sur le Calendrier[3]. Aujourd'hui *Propos* convenable sur la Bureaucratie[4]. Gros travail maintenant, mettre au point la première leçon sur Spinoza pour Sévigné. »

[1] PN 780, paru le 25 avril 1908. « Ce bateau qui se penche au souffle du vent… »

[2] Sans doute PN 788, paru le 3 mai 1908. « Quand on lit les affiches des royalistes… »

[3] PN 790, paru le 5 mai 1908. « Compter les jours, les semaines ... »

[4] PN 791, paru le 6 mai 1908. « L'Administration, c'est le monde à l'envers… »

8 Mai – « Herzog m'a envoyé un mot qui va me faire la moitié d'un Propos[1]. Je l'écrirai tout à l'heure ayant passé tout le matin à dévorer la *Chartreuse de Parme* que j'ai maintenant bien imprimée. J'ai une composition à corriger ; je ne m'y mets pas trop. Je me raconterais plus volontiers des histoires… Le parc de Michelet est beau ; les oiseaux y chantent. »

9 Mai – « J'ai appris hier soir la mort du père d'Elie ; je l'avais vu en rêve, Elie, toute la nuit ainsi que sa mère. J'ai écrit un long télégramme pneumatique. Mais il est difficile que j'y aille, étant donné qu'ils ferment leur porte évidemment à des tas de gens. Elie m'écrira s'il a besoin de moi. Dans tous les cas j'irai aux obsèques, dimanche.

« Le jeune littérateur ami de Barrès est venu hier. Il a lu à Barrès le discours de Condorcet, etc. Barrès l'a gardé ; un ami de Barrès l'a copié, etc. Et le jeune ami pense à le faire réimprimer proprement. Ce sont des choses pour le cœur de mah meh. »

16 Mai – « Je viens d'écrire un Propos sur les professeurs de Sorbonne[2] qui aurait été tout à fait bien s'il n'était pas écrit au galop. Mais il faut se réjouir de ces obligations ; si on voulait tout écrire à loisir, probablement on écrirait trop peu, et on manquerait d'entraînement. Et puis enfin, c'est ainsi ; ce qui est est tout autre chose que ce qui n'est pas.

« Je vais préparer Spinoza pour Sévigné. Je vous rappelle que Spinoza a dit : « Ce n'est pas en chassant les maux que l'on attrape la joie ; c'est au contraire en ayant la joie que l'on chasse les maux ; car il n'est pas raisonnable de

[1] Sans doute PN 797, paru le 12 mai 1908. « L'autre jour, j'ai tiré les puissances par la barbe… »

[2] PN 804, paru le 18 mai 1908. « Il m'est arrivé, il y a maintenant une vingtaine d'années… »

dissiper les ténèbres afin d'avoir une lampe ; tout au contraire… etc. » Alors maintenez-vous en joie pour chasser la fatigue et les maux de gorge.

« J'ai écrit à Élie une longue lettre sur la philosophie et l'histoire comme nous faisions autrefois afin de le réveiller de son sommeil d'historien. J'ai toujours jugé ces gens de Sorbonne avec beaucoup trop d'indulgence ; ils sont choisis parmi les plus stupides ; quelque jour il faudra le montrer … »

18 Mai – « Je viens d'écrire un excellent *Propos* où il y a une brouette[1] !!!

« Le proviseur m'apprend que j'ai une promotion !! Je crois que je vais commander un Pleyel ! *pour vous faire plaisir…* »

22 Mai – « Longue dédicace pour mon exemplaire des *Cent-Un*. Joie pure. »

25 Mai – « Le Pleyel est là ; il est adorable. C'est certainement le meilleur piano, et de beaucoup, que j'aie jamais touché. Il est parfait ; c'est un grand format presque neuf, avec toujours ce beau son Pleyel que l'on change comme on veut, et, en plus, les qualités des grands pianos, c'est-à-dire qu'on peut faire du tonnerre. Quelle belle musique je vous ferai, mah meh !

« Je vais écrire un Propos facile sur l'Art et la Cosmographie[2]. Après quoi je leur enverrai un

[1] PN 806, paru le 21 mai 1908. « On m'annonçait hier que deux hommes… »

[2] Il n'y a pas de doute sur la transcription de la lettre par Marie-Monique Morre-Lambelin. Mais le Propos probablement évoqué ici porte en fait sur l'art et la *pornographie* (PN 815, paru le 30 mai 1908). « La littérature n'a rien de commun avec la pornographie… »

avertissement sévère, car ils ont perdu ou supprimé une belle chose sur l'Intelligence perceuse de murailles, mais je la retrouverai, soyez tranquille. »

27 Mai – « Fatigué. Tous les ans, à la même saison, lorsqu'apparaît le fromage blanc, c'est la même chose. Mais je suis très sage, et je pense avec lenteur. J'ai attrapé la sérénité depuis que j'écris une page par jour, et que je sais que vous la lirez, que ces pages feront des livres, et que ces livres feront du bruit dans le monde, comme dit mah meh ! Avec les garçons aussi je pense bien tranquillement sans m'emballer, pour leur plus grand profit… »

13 Juin – « Rhumatisme dans les genoux. Mais tête libre et bonne humeur… »

« Barrès a dit des choses intelligentes sur les *Cent-Un*. Élie et Léon ont été très contents. Brunschwig aussi ; il était déjà souscripteur. Paul le lit à ses élèves. Tous critiquent l'édition comme édition de luxe, cadres rouges modern-style, titre trop moderne aussi, page blanche, lignes inégalement distantes. Mais qu'importe. C'est lisible… »

17 Juin – « Toujours rhumatisme. Pourtant le travail a bien marché aujourd'hui et sans fatigue. Les vétérans candidats sont contents ; ils ont eu le sujet que je leur avais annoncé. Les vétérans non candidats travaillent comme des anges.

« Envoyé les Propos à Navarre, à Renault, à la vieille Salomon… »

20 Juin - « Le Propos du jour est fait ; c'est le discours d'un homme d'Etat sur la guerre[1] ; car il faut bien qu'ils soutiennent leur thèse aussi.

« Jolies lettres du vieux Charles *(Navarre)* et de Marcel (*Renault*) sur les *Propos*. Le petit *(H. Massis)* m'a annoncé une lettre de Barrès…

« Le temps est encore à l'orage et il tombe de la belle pluie marine. Alors je pense à mah meh de fils de crabe de qui j'ai des lettres adorables tous ces temps ; je trouve que je les mérite un peu tout de même… »

24 Juin – « Écrit un *Propos* qui me plaît sur les voyages en chemin de fer[2]. Oui, vous verrez toutes les lettres reçues sur les *Cent-Un* ; c'est du reste un peu sans intérêt. Les gens ont pour tâche de louer et ils peuvent avoir du mal à bâtir leurs phrases. Je me vois dans leur situation, et pressé par l'heure ; je n'écrirais que des pauvretés.

« Je recommence à lire *La Nouvelle Héloïse* et je m'en retire difficilement. Quel homme ! J'aime à lire Vevey, Clarens, la dent de Jaman, parce que mah meh m'a conduit partout par là, figurez-vous !

« Les vétérans sont délicieux. Nos classes se passent en discussions serrées sur tous sujets. J'étais à Sucy lundi ; la femme d'Elie est au lit avec une entorse. Les Léon m'ont invité pour Dieppe et pour Lucerne. On n'insiste pas pour Heidelberg. »

27 Juin – « Propos tranquilles et simples ces temps. Les grandes choses dorment. Il faut venir souffler sur le feu, mah douce. La musique réveillée depuis ce matin.

[1] PN 842, paru le 27 juin 1908. « L'homme d'État me dit… »

[2] PN 846, paru le 2 juillet 1908. « J'ai vu une des nouvelles locomotives de l'Ouest… »

« Bachot commence pour moi le 9 Juillet. Je serai d'un jury avec Romain Rolland. Ca sera amusant… Vous viendrez me faire corriger les copies au bois de Boulogne, svp ! »

28 Juillet – « Léon et Cie voudraient pour les *Cent-Un* 150 luxe pour les souscripteurs, 1000 ordinaires pour la vente. J'écris tout cela à Texcier et aussi les projets pour les *Cent-Un* à venir (Vulcain, etc.), sans donner les titres… »

31 Juillet – « J'ai écrit encore un Propos contre les historiens[1] !… Reçu votre douce lettre venant de Lyon, comme je vous aime, mah meh adorable !… »

1er Août – « Adeline m'offre un permis P.L.M. J'envoie l'itinéraire Paris-Genève-Chamonix-Annecy-Grenoble-Marseille-Lyon-Paris ; comme cela je pourrai passer, si nous le décidons à votre Palestine de Nyons. Je pense déjà joliment aux lacs et aux montagnes avec mah meh. »

4 Août (de Paissy) – « Je fais de la belle musique à ma vieille amie. Malheureusement nous sommes envahis par la vermine bourgeoise ; seulement j'ai l'aquarelle qui va me permettre de fuir ces conversations de St-Quentin et autres lieux. Jusqu'à Hanotaux qui vient déposer de l'histoire sur nos pelouses ; on m'a raconté ses conversations ; il faudra que j'en fasse un Propos bien rosse. En attendant j'ai fait de violents discours, mais je n'ai pas l'intention d'amuser ces gens-là même en les engueulant. Je peindrai, je fumerai ma pipe et le soir, quand tout le monde dormira j'irai avec ma vieille amie voir la lune et les étoiles…

« Je remplis mes poches de baume et d'hysope… »

[1] Peut-être PN 881, paru le 7 août. « Renard ne dit rien… »

6 Août – « Les lettres viennent lentement de Voiron… Je viens d'écrire un Propos sur les Crises Economiques[1]. Mais hier, amusant, sur les historiens[2]. Tout cela n'est que plaisanterie ; du reste, il ne faut pas chercher à faire des choses grandes et qui aient de la résonance ; il faut les laisser mûrir. C'est une des choses qui montrent le mieux que nous ne sommes point libres ; car, si l'on ne dirige pas ses pensées, que pourrait-on bien diriger ?

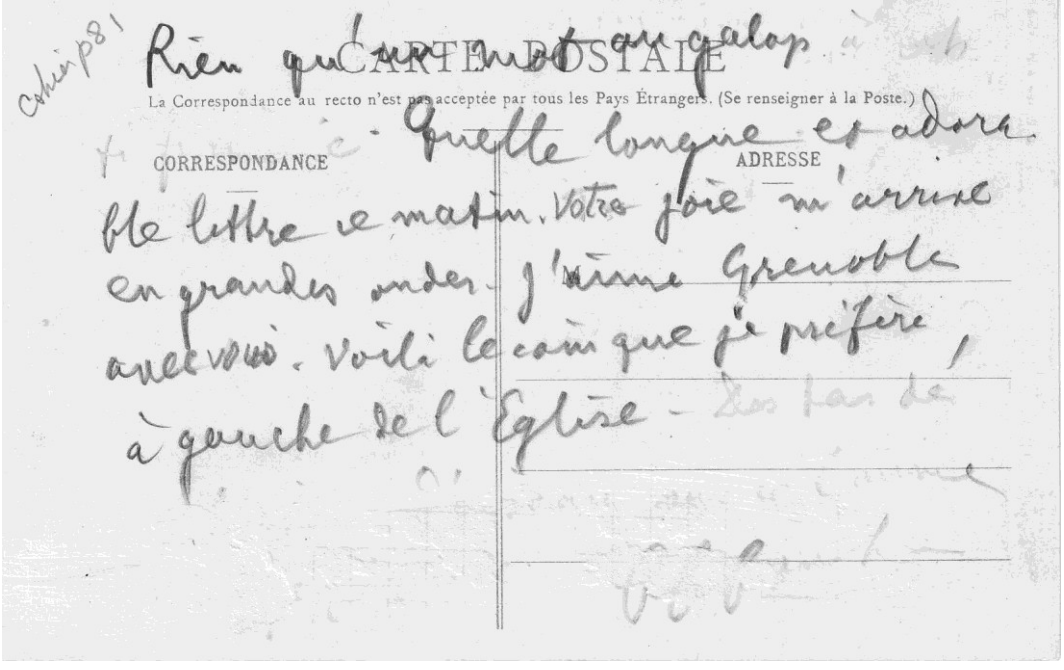
«… Je n'ai plus une minute de solitude avec ma vieille amie, et des forces étrangères arrêtent la musique. J'en ai pourtant fait de bien belles certains jours…

« Ma mère et ma sœur sont à Allevard ; notre itinéraire rend possible une visite à Allevard, mais je ne sais si je le ferai ; je n'arrive pas trop à ne pas grogner en y pensant. La famille a cela de lourd qu'elle vous tient par la nature même quand elle vous est étrangère. La seule chose à faire serait de s'en aller à deux très loin ; voilà l'avantage d'être riche ; mais il y aurait d'autres ennuis qu'on ne peut prévoir. Il est triste pourtant de ne pouvoir s'habituer à un visage qu'on voudrait supporter ; on est alors injuste malgré tous les efforts que l'on peut faire. Si l'on voulait faire du roman *vrai* comme ils disent, alors on dirait des choses tristes, qui tordraient les plumes. Justement il faut prendre ces petites choses comme les cors aux pieds et autres misères et n'en pas trop parler…

« Ma vieille amie est parfaite, et me gâte presque aussi bien que vous. Ce que vous m'écrivez sur la joie, elle me le disait l'autre jour presque dans les mêmes termes. Vous êtes des abeilles imprudentes ; vous faites l'aumône aux joueurs de guitare. »

[1] PN 887, paru le 13 août 1908. « Je ne crois pas plus à la puissance des meneurs… »

[2] PN 885, paru le 11 août 1908. « En lisant l'histoire de Jeanne d'Arc… »



Carte du 11 août 1908. On voit la trace de la correction : « Votre joie » pour « Ta joie », « vous » pour « toi ». La fin a été effacée, jusqu'à la signature « bbb » (Bébé bourrelet).

15 Août – « Les Propos vont sans peine. Je lis des choses de Stendhal (extraits, mémoires, etc.) pleines de force et d'intelligence. Je regarde les fleurs, les bois, et des vieilles femmes ridées comme la terre. Je fais de la musique ; je n'ai point de temps jamais pour parler avec ma vieille amie, sinon en musique. Ceux de Bar (les Renaux) arrivés d'hier font du bruit… Je pense à vous tout le temps, et beaucoup à Genève, et surtout à Grenoble à cause de Stendhal. Il habitait sur la place Grenette …

« Je reçois lettre de Texcier qui demande *Cent-Un* Nouveaux Propos « avec, dit-il, cent exemplaires sur hollande souscrits d'avance et le reste offert au public qui n'est pas souvent à pareille fête ». Je vais faire tout de suite un choix provisoire. Faites-en autant de votre côté. Nous les reverrons dans notre voyage de vacances. De toute façon emportez toute votre collection ; je laisserai la mienne à la maison, d'autant que je veux laisser deux volumes à ma vieille amie. Voilà qui va vous remplir de joie. »

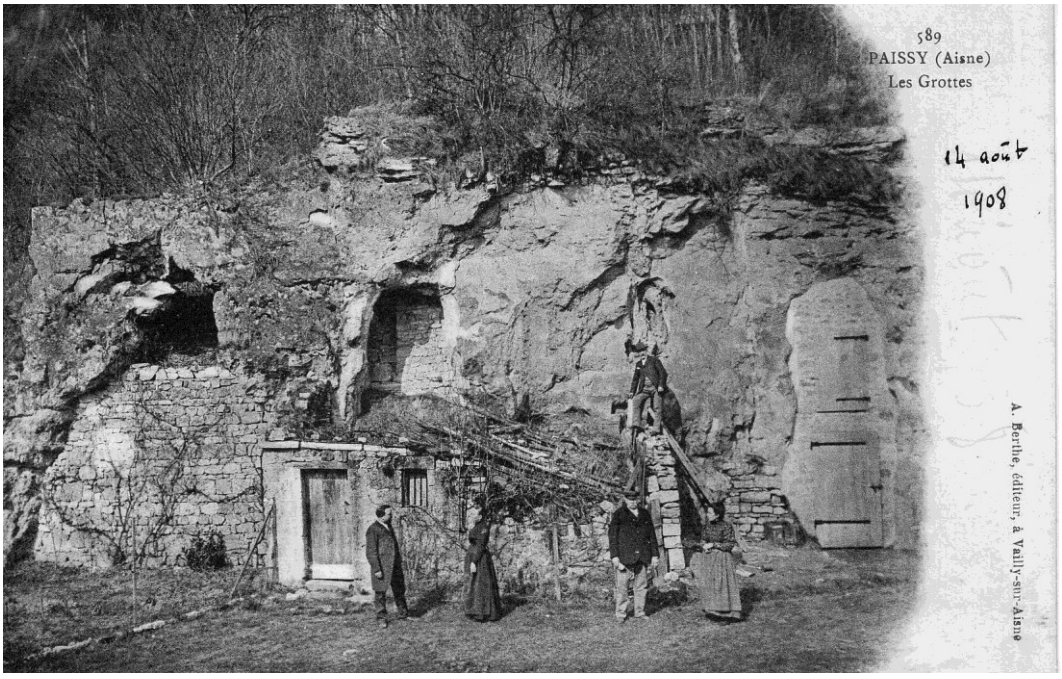
17 Août – « Je viens d'écrire un Propos qui me plaît sur le beau dans la nature[1]. Je passe de douces heures sur la montagne. Là-haut il y a des fleurs, des bourdons et des abeilles, autour de la vieille église. Je vous envoie de l'hysope cueilli hier sur la montagne.

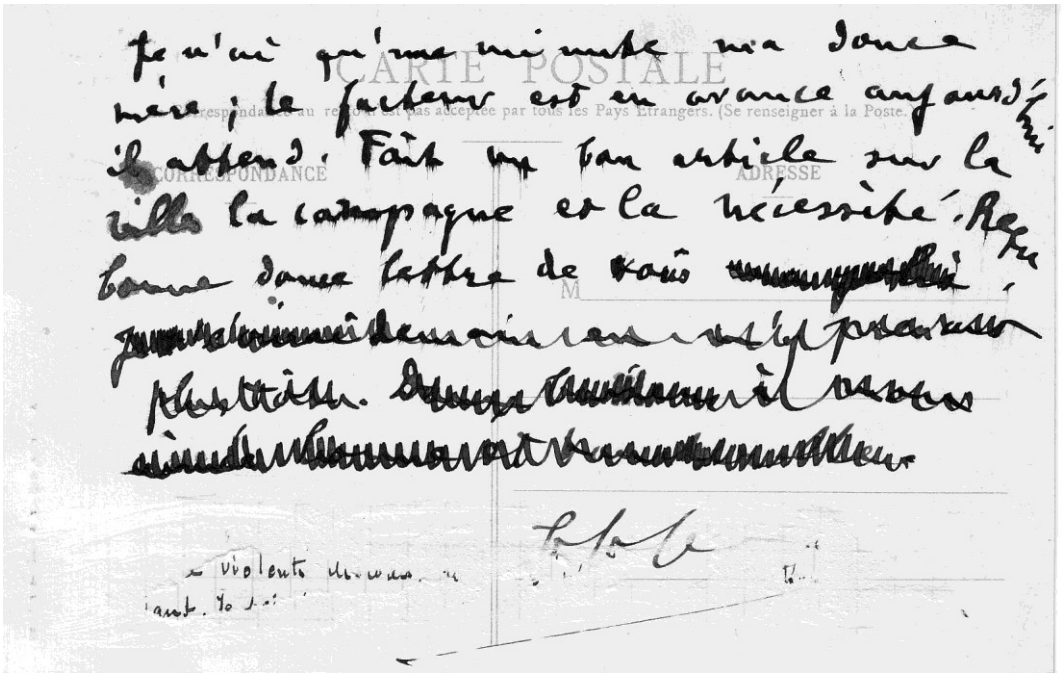
« Vous ai-je écrit que j'ai détourné une source. J'étais crotté comme un barbet, mais quelle joie de diriger l'eau ! »

19 Août – « Je vais aller aujourd'hui revoir ma source et assurer encore son lit. Je ne fais pas beaucoup d'aquarelle ; les dispositions m'ont lâché. Peu importe. J'ai écrit ce matin un Propos qui me plaît : une petite fille et Dieu qui lui répond[2]…

[1] PN 898, paru le 24 août 1908. « On dit souvent… »

[2] PN 900, paru le 26 août 1908. « Une petite fille, voyant qu'une promenade… »





Carte du 14 août 1908 ; on retrouve la correction très visible du « toi » en « vous », et de scrupuleuses ratures sur le tiers de la carte.

« Je travaille au choix. J'en ai déjà presque autant que vous ; je les note aussi : 7, 8 ou 9 ou même 10. Il y aura beaucoup à travailler là-dessus. Je crois qu'ils seront plus sérieux et plus difficiles que les autres ...

« Entendu pour nous retrouver soit à Pontcharra, soit à Culoz ...

« Je ne sais si j'irai à Allevard ; cela ne me plaît pas trop. Car dans ces cercles de gens qui attendent que je les amuse, je ne respire pas et je finis par être tout à fait désagréable. »

21 Août - Du Château de Salvogne, à Ciry-Salvogne (Aisne).
« Vie assez grise ici. Tout compte fait on est assez tranquille. Il y a un grand parc avec de beaux arbres où l'on peut se promener en paix. Il y a aussi un jeu de tennis, mais on n'est pas forcé d'y jouer. En somme la vie est assez végétale. Je viens d'écrire le Propos du jour et cela est plutôt faible. Si je suis sage je vais plutôt le reprendre, car l'idée est assez amusante : le lapin qui bat du tambour[1].

« Je partirai demain pour voir un dentiste à Paris avant le grand voyage. Un peu mal aux dents, ce n'est pas grave. Mais il faut pourtant faire soigner ou arracher cette dent-là ; il y a assez longtemps que je la conserve par de petits moyens... »

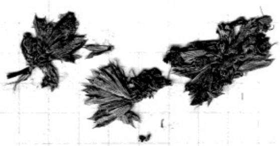
26 Août – « Dent arrachée depuis deux jours. Elle l'a été trop tard, sans doute, ce qui fait que les rages ont repris de temps en temps depuis sans autre ressource que la patience... Le triste c'est que, dans cet état, les Propos sont d'une faiblesse lamentable, et cela me dégoûte toujours un peu... Autre dent à soigner. Ce sera fait avant le départ. Mais quel profond abrutissement ! Après huit jours de maux de dents et deux heures passées à tirer sur un Propos qui ne vient pas, je ne pense plus à rien...

[1] PN 901, paru le 27 Août. « Je connais un paysan... »

8 avec ma vieille amie, sinon en musique. Ceux de Bar (du Kennet) arrivés d'hier font (8?) au bruit .... Je pense à vous tout le temps, et beaucoup à Genève, et surtout à Grenoble à cause de Stendhal. Il habitait sur la place Grenette ....

Je reçois lettre de Texcier qui demande Cent-Un nouveaux Propos « avec, dit-il cent exemplaires sur hollande souscrits d'avance et le reste offert au public qui n'est pas souvent à pareille fête ».
Je vais faire tout de suite un choix provisoire. Faites-en autant de votre côté, nous les reverrons dans notre voyage de vacances. De toute façon emportez toute votre collection; je laisserai la mienne à la maison, d'autant que je veux laisser deux volumes à ma vieille amie. Voilà qui va vous remplir de joie.

août Je viens d'écrire un propos qui me plaît sur le beau dans la nature. Je pense de douces heures sur la montagne. Là haut il y a des fleurs, des bourdons et des abeilles, autour de la vieille église. Je vous envoie de l'hysope cueillie hier sur la montagne.



Vous-ci je écrit que j'ai détourné une source. J'étais crotté comme un barbet, mais quelle joie de diriger l'eau!

19 août Je vais aller aujourd'hui revoir ma source et assurer encore son lit. Je ne fais pas beaucoup d'aquarelle; les dispositions m'ont lâché. Peu importe. J'ai écrit ce matin un Propos qui me plaît : une petite fille et Dieu qui lui répond.....
Je travaille au choix. J'en ai déjà presque autant que vous; je les note aussi : 7, 8 ou 9 ou même 10. Il y aura beaucoup à travailler là-dessus. Je crois qu'ils seront plus sérieux et plus difficiles que les autres.....
Entendu pour nous retrouver soit à Pontcharra, soit à Culoz....
Je ne sais si j'irai à Allevard; cela ne me plaît pas trop. Car dans ces cercles de gens qui attendent que je les amuse, je ne respire pas et je finis par être tout à fait désagréable.

août. du Château de Salvogne, à Ciry-Salsogne Aisne. Vie assez grise ici. Tout compte fait on est assez tranquille, il y a un grand parc avec de beaux arbres où l'on peut se promener en paix. Il y a aussi un jeu de tennis, mais on n'est pas forcé d'y jouer. En somme la vie est assez végétale. Je viens d'écrire le Propos du jour et cela est plutôt faible. Si je suis sage je vais plutôt le reprendre, car l'idée est assez amusante; le lapin qui bat du tambour.
Je partirai demain pour voir un dentiste à Paris avant le grand voyage. Un peu mal aux dents; ce n'est pas grave. Mais il faut pourtant faire soigner ou arracher cette dent là; il y a assez longtemps que je la conserve par de petits moyens....

5 août Dent arrachée depuis deux jours. Elle l'a été trop tard sans doute, ce qui fait que les rages ont repris de temps en temps depuis sans autre ressource que la patience..... le triste c'est que, dans cet état, les Propos sont d'une faiblesse lamentable, et cela me dégoûte toujours un peu...... Autre dent à soigner. Ce sera fait avant le départ. Mais quel profond abrutissement! Après huit jours de maux de dents et deux heures passées à tirer sur un Propos qui ne vient pas, je ne pense plus à rien.....

Du 29 Août au 10 Septembre 1908, voyage aux lieux connus et aimés : Genève, Chamonix, Largentière, Annecy, Grenoble. Travail : Propos quotidiens - Confrontation de nos choix pour la 2ème série de Cent-Un*... Les Glaciers - Vulcain... Projet d'une histoire élémentaire des philosophes.*

11 Septembre – « Je vous écris de la poste d'Aix *(Aix-en-Provence, où Alain allait voir les Léon)* mah douce mah meh, plus douce que tout au monde pour dire qu'avec toute la prodigalité du monde, je n'ai pas pu mettre plus de 3 fr. à ma chambre ; grand lit. Touring-Club. Bon voyage... De Grenoble à Veynes dans les nuages. Ensuite des villes roses et blanches et un pays râpé comme est Nyons probablement. Et des montagnes en terre, comme déjà vers Bourg d'Oisans. Ensuite, les oliviers, jolis et gais à voir ... »

14 Septembre – « Comme je pleurerais bien après vous, mah douce mah meh ! Me voilà parmi les étrangers, un brin enfant perdu. Ils sont très gentils, mais rien ne remplace mah meh. Ils me font bien voir le pays. J'ai touché des oliviers, des amandiers, des mûriers, des orangers. Je ne crois pas partir d'ici avant après-demain ; ils viendront en bande avec moi jusqu'à Marseille et je filerai à Paris par le plus rapide des rapides bien content d'être seul. Car notre voyage était si loin de ces bourgeois. Nous étions comme des oiseaux. Maintenant il y a des heures pour les repas, la promenade, la conversation .., Mais le Midi entre dans mes yeux, ciel et lumière... Je pense avec bonheur à ma belle italienne qui est mah meh !

17 Septembre - Gare de Lyon Paris. « Bon retour. Mille pensées vers vous et le ciel de Nyons en passant à Pierrelatte. Amitié à la douce lune. »

18 Septembre – « Me voilà à Choisy. Puis je retournerai à Salsogne deux jours, puis à Paissy. Je vous vois d'ici arrangeant la grande maison de Nyons. Soyez heureuse et douce avec vos gens *(ma mère et ma sœur nommée directrice de l'Ecole primaire supérieure),* mais pas autant qu'avec moi, s'il-vous-plaît.

« Je vois très bien comment est Nyons ; c'est bien la Palestine. Plus bas ils ont détourné la Durance et ils arrosent partout. Cela devient très vert. »

20 Septembre – « J'ai bien noté les articles que vous me désignez comme *admissibles* depuis le 28 Août 1908. On retiendra sûrement les 10 et les 8+. Moi je colle tous mes *Propos* en retard ; il ne m'en manque pas. Ces jours je les écris de nouveau facilement, mais après Grenoble, quand je me suis trouvé tout seul assis par terre dans les gares ça n'allait pas facilement. Mais on se retrouvera bientôt… Je vois que vous travaillez bien ! On aura encore un beau livre. »

21 Septembre – « Aujourd'hui j'ai écrit un *Propos* sur Tolstoï[1] un peu trop vite ; cela vaut 7 tout au plus. Hier ou avant un autre sur le cerf-volant[2] ne vaut pas plus de 8. Je ne vois pas beaucoup de 10 dans cette période ; du reste, je ne me frappe pas pour cela. »

[1] PN 933, paru le 28 septembre 1908. « Je mets Tolstoï très haut… »
[2] PN 932, paru le 27 septembre. « Nous sommes loin du cerf-volant… »

24 Septembre – « Je viens d'écrire un *Propos* sur les aéroplanes[1] qui ne me satisfait pas. Les bons *Propos* se font rares. Il faut un peu de solitude et je n'en ai point du tout ici *(à Salsogne)*. Tout de même ce milieu petit-bourgeois n'est pas favorable ; je ne sais pas encore bien pourquoi. Quand je le comprendrai cela me fera un bon Propos… Cette fin de vacances est bien plate après notre beau voyage. Je dis cela vrai comme je pense ; s'il vous plaît, vous gonfler d'orgueil et en être heureuse. La vie est comme ça ; c'est déjà très chic qu'elle soit belle de temps en temps… Borrel le vétéran m'a écrit huit pages sur les Stoïciens. Je vous souris dans votre Palestine d'oliviers. »

[En regard]

« Classes : Mon service Michelet

Lundi 2-4

Mardi 8 ½ - midi

Mercredi 1er sem. 9 ½ - midi

Vendredi/Samedi 2-4

Collège Sévigné : je ferai l'Empirisme et la Morale sociologique en 3 ou 4 leçons. »

Les mois d'Octobre, Novembre, Décembre, les Propos, depuis la parution de la 1ère série et le projet du volume suivant, étaient notre joyeuse occupation d'esprit, après les classes et je le retrouve en chaque lettre

« Aujourd'hui article bon : « Dindon-Collège[2] ». Nous le mettrons dans le livre.

[1] PN 934, paru le 29 septembre 1908. « Le philosophe montra le poing… »

[2] PN 940, paru le 6 octobre 1908. « Dans mon dernier voyage en Utopie… »

« Rencontré par hasard Eliot, toujours enthousiaste. Il me disait joliment que je pouvais faire pousser ce que je voudrais dans mon coin, tantôt des roses, tantôt des orties… Ils n'ont pas l'air aussi pressés que nous le craignions, pour le deuxième volume. Nous avons donc temps pour le choix…

« Le Propos « Les Danaïdes » est né ce matin pendant que je débarbouillais la figure qui vous appartient !… J'ai tout de suite griffonné une trentaine de lignes au crayon dans le cahier… vigoureux, peu expliqué mais ce sera un jeu d'enfant de développer.

«… Ce matin le journal m'a apporté un *Propos* (le Parisien[1]) que j'avais complètement oublié et qui m'a plu. J'en ai envoyé ce matin un (départ des conscrits) qui n'est pas moins bon.

« Les Propos viennent tout seuls : vous rirez de mon professeur Prudent[2] !

« J'ai envoyé « le chien qui a une âme d'homme[3] ». La fin est écourtée ; tant pis !

« Ecrit un Propos sur le théâtre[4]… Texcier a lu les Propos indiqués par nous pour le nouveau recueil et dit qu'il égalera au moins le premier. Voyez-le au sujet de l'éditeur : vous êtes mon « fondé de pouvoirs ». Ces détails m'ennuient. Je pense qu'un éditeur de Paris n'est pas encore indiqué. Il faut qu'ils le demandent ; alors nous leur donnerons les dieux *(il s'agissait de Cent-Un Propos choisis dans chacun des groupements de ma collection : Apollon, Cérès, Mars, Minerve, Plutus, Prométhée, etc.)*.

[1] PN 944, paru le 10 octobre 1908. « J'ai rencontré le Parisien… »
[2] PN 954, paru le 21 octobre 1908. « Je lis sur les murs… »
[3] PN 968, paru le 4 novembre 1908. « Jupiter, un jour… »
[4] PN 964, paru le 31 octobre 1908.

« Vous vous plairez à lire un de ces jours le Paradis, le Purgatoire, l'Enfer[1] et aussi un discours d'Alain à Alain[2] et la réponse du même au même. Tout cela un peu brumeux comme de saison. Aujourd'hui sur la « méthode hippique [3]» pour enseigner ; je vous le dis mal, mais dans le Propos c'est mieux dit et c'est très clair. Il ne faut pas abrutir tout à fait le lecteur.

« Je viens d'écrire un Propos adorable sur le Cours des Idées[4], jeudi j'en ai écrit un sur un discours de la petite pianiste Christiane[5] qui était à Choisy, mais il est moins joli. Les plus beaux sont ceux que j'écris sous l'œil de mah meh et cela devrait vous rendre très fière et heureuse. »

2 Décembre – «… La période est mauvaise pour les Propos. Je me suis fatigué à un mauvais sujet que j'ai repris deux fois hier, une fois aujourd'hui. J'ai fini par le jeter au feu, et je m'en suis tiré avec deux honnêtes lieux communs. Mais réellement il n'y a aucune continuité dans la poésie. C'est très désagréable. Mais je ne me frappe pas. Les idées viennent quand elles veulent.

« Content qu'ils aillent lentement pour la 2ème série. Car les Cent-Un suivants ne se font pas vite.

« J'ai écrit un Propos sur la guerre (même sujet que l'avant-dernier[6]). En vérité l'un et l'autre me paraissent

[1] PN 974, paru le 10 novembre 1908. « Qu'allez-vous chercher au cimetière ?.. »

[2] PN 975, paru le 11 novembre 1908. « Alain dit à Alain… »

[3] PN 973, paru le 9 novembre 1908. « Les chevaux sont naturellement à peu près aveugles… »

[4] Sans doute PN 996, paru le 3 décembre 1908. « On ne pense point comme on veut… »

[5] PN 990, paru le 26 novembre 1908. « Ma petite amie Christiane… »

[6] Peut-être les Propos 1005 (« Je comprends bien qu'un conflit… ») et 1007 (« L'électeur ne délibère jamais sur la Paix et la Guerre… »), parus les 12 et 14 décembre 1908.

raisonnables et assez forts. Il faut bien dire des choses évidentes et simples aussi.

« Encore un Propos de remplissage sur la guerre[1]. Pas mal.

« J'ai écrit pour le 25 Décembre un Noël sur l'Enfant-Dieu[2] qui est bien ; quoique si j'avais un peu de temps, je pourrais sans doute le vernir ; mais il faut mépriser la Rhétorique réfléchie, il ne faut pas écrire trop bien.

« Je viens d'écrire un article sur Cathédrale et Forêt[3] où l'on trouve un petit morceau du « bois sacré ». Demain ou prochainement on écrira le Cadran Solaire[4]. »

Venaient à côté de cela, comme toujours, récits sur les classes, les amis et relations ordinaires, repas des philosophes chez Léon. Visites chez les Paul et à Choisy, aussi chez la vieille Mademoiselle Salomon, détails sur la santé... Et la recherche d'un appartement le rapprochant de Michelet.

[1] Peut-être PN 1016, paru le 23 décembre 1908. « Mon ami Jacques a la tête dure… »

[2] PN 1019, paru le 26 décembre 1908. « Ce vieux mythe de Noël… »

[3] PN 1024, paru le 31 décembre 1908. « Un poète, un historien et un architecte… »

[4] PN 1025, paru le 1er janvier 1909. « L'autre jour, vers midi… »

1909

C'est en Janvier 1909 qu'Alain vint au 149 rue de Rennes, qui est encore sa résidence officielle, mais qu'il n'habite plus depuis 1933, où la maladie l'a obligé à d'autres dispositions.

Des jugements souvent très sévères[1] *qui ne firent que se confirmer dans la suite (et que je me dispense de rapporter ici) sur soi-disants amis, relations et famille. Les « Elie » et Mme Lanjalley étaient les seuls qui ne lui causaient point de déception. Excellente camaraderie aussi avec Marcel Renault (qui fut en ce temps-là nommé inspecteur d'Académie à Moulins), avec Malherbe, Mouthon, etc.*

L'aménagement de l'appartement de la rue de Rennes (que nous baptisâmes La Pouponnière, en souvenir du « bourrelet ») fut l'occasion d'essayer de lui donner un peu plus de confort, bien peu encore. Il s'était vraiment rendu indifférent à tout cela, ou plutôt il affectait d'y être indifférent afin de protéger son indépendance.

Le départ de la rue de Provence fut pour moi une grande satisfaction. La misère de ce logis, imprégné des odeurs de cuisine d'un infect petit restaurant de quartier, placé au-dessous, dans un escalier où l'on rencontrait d'étranges locataires de l'étage supérieur ; cette misère pour l'avoir entrevue quelques heures m'attristait pour Alain. Il me semblait que je ne lui étais bonne à rien puisque je ne pouvais changer tout cela. Plus encore m'attristait la vue

[1] *Par ex. ceci :* Ai dîné hier soir chez Paul. Agréable musique. Mais c'est triste de voir cette misère dorée qui se râpe, et chacun nourrissant une bonne petite haine bien cachée, et des sourires faux ; avec cela un ignoble commerce, la quête méthodique; des propos de mendiants qui comptent leurs recettes. Dès que les gens entrent dans des situations ignobles, ils deviennent pires que la situation...

des prostituées qu'on rencontrait dans ce quartier à toute heure du jour ; cela découronnait l'amour, l'amitié et tous les sentiments sublimes. Je me disais qu'on avait avant tout le devoir de travailler à détruire ce fléau, et à éduquer les femmes. Les promenades sur les boulevards perdaient tout leur charme par les mêmes causes. J'ai pris Paris en horreur dès ce temps-là. Mais, je dois l'avouer, j'ai oublié tous ces problèmes quand je ne l'eus plus sous les yeux. Laissant ces réflexions je reviens aux correspondances de ce temps-là.

6 Janvier 1909 – « Les stagiaires m'amusent beaucoup, mais me fatiguent tout de même un peu. Je sors de chez Léon. Je vais chez Paul. J'écris au gaz, au déménageur, au magasin pour qu'il me livre jeudi la chambre que mah meh m'a donnée. Les *Propos* se ressentent de tous ces changements. Dehors il fait froid. Je me rôtis les jambes à un bon feu de bois. »

9 Janvier – « J'ai Salomon et Montmartre. Mais Salomon était préparé d'avance.

« J'ai encore griffonné sur les Danaïdes, mais, vous savez, ça ne va pas sur commande. Tant que je n'aurai pas vu beaucoup d'épreuves, je manquerai d'excitant. Car j'ai tout à fait oublié que nous avons un livre à l'impression. Donc une bonne quinzaine de répit, svp, mon Jumeau !

« Je verrai sans doute Marcel ce soir, et m'occuperai au 149. Cela fait beaucoup de choses. Mais je me maintiens dans la sérénité d'un enfant bien gâté par sah meh... »

12 Janvier – « Vous ririez bien, mah douce meh, si vous me voyiez coller des *Propos* tranquillement au milieu d'une espèce de tremblement de terre qui aurait fait sortir des tas de caisses de la cave. Je me tiens en bonne forme et bonne humeur. Seulement les *Propos* quotidiens

vont peut-être se plaindre de cette bousculade. J'en ai écrit aujourd'hui un trop vite sur les passions et Spinoza[1] d'après le cahier rouge. Ça n'est pas brillant d'images, et ça n'est qu'à moitié vrai. Ce sera des *Propos* de déménagement… »

15 Janvier – « J'écris tranquillement étendu sur le lit neuf que mah meh m'a donné. Il est excellent et l'armoire est adorable. J'attends les peintres qui doivent remettre des papiers que je choisirai. A cause des réparations à faire l'installation va tout doucement. Le piano est parmi les caisses, mais j'en joue de temps en temps. Il faut que j'écoute le son et que je m'y habitue.

« Les *Propos* d'hier et d'aujourd'hui sont venus tout tranquillement et j'en vois un pour demain sur le traditionalisme[2] qui ira tout seul. Aujourd'hui sur la théorie au régiment[3]. Hier sur la peine de mort[4]. Mais envoyez toujours des sujets…

« Je suis de très bonne humeur et tout à fait à l'aise pour le travail. C'est mah meh qui me verse la sérénité et qui me rafraîchit avec ses ailes…

« Le stage va bien et les élèves se montrent tout à fait intelligents. Le temps passe principalement à préparer et à corriger des dissertations donc sans fatigue…

« J'aime la vue de mes caisses. Les perceptions nouvelles réveillent l'intelligence. »

---

[1] PN 1042, paru le 18 Janvier 1909. « Voici le vrai temps pour lire Spinoza… »

[2] PN 1048, paru le 24 Janvier 1909 « J'ai rencontré un singe de Barrès… »

[3] PN 1044, paru le 20 Janvier 1909. « Je ne sais pourquoi je lisais hier un des innombrables livres, cartonnés en bleu… »

[4] PN 1045, paru le 21 janvier 1909. « On dit souvent, comme si c'était évident : « Nul homme n'a le droit de tuer un homme »… »

19 Janvier – « Ce matin le *Propos* a marché tout seul. C'est la *feuille de lierre*[1], un chapitre de notre Biologie, oui, mon Jumeau ! J'en avais fait un bien rosse sur les Préfets ; je crois qu'ils ont l'intention de l'avoir perdu ; parlez-en à Texcier. »

20 Janvier – « Je viens d'écrire un *Propos* sur l'histoire et la géographie[2]. Cela va moyennement. Ce sont des échos de la classe. Stagiaires et élèves sont très mignons. J'ai déjeuné chez Léon. Il m'a dit qu'il y a une trentaine de souscripteurs pour la réimpression des *dialogues*. Rauh qui était là a dit, avec un mouvement d'épaules : « Voyez-vous, cela n'est pas sans danger d'écrire des dialogues ». Et Darlu : « La gloire souffle où elle veut »…. Vu Elie et sa femme. Comment ferai-je pour aller les voir à Sucy… je ne sais.

« Aujourd'hui a paru le *Propos* sur les Préfets[3] qui a bien dû faire rire. Il ne vous déplaît point que votre enfant tire quelquefois les cheveux et la barbe aux puissances.

« Le concert Dupin a lieu vendredi. J'ai pris une place, mais je n'ai pas beaucoup envie d'y aller, tant ces marchands de musique me dégoûtent (je ne parle pas de Dupin bien entendu). Et puis j'y verrai Romain Rolland, et cela ne me sera pas agréable, parce que nous nous hérissons l'un en face de l'autre. Tout dépendra de l'humeur et de l'envie de dormir.

«… Le plombier est venu. J'ai un beau robinet d'eau tout neuf… et j'attends les peintres pour choisir le papier. Du reste cela ne me prend pas de temps. Je suis très bien

[1] PN 1050, paru le 26 Janvier 1909. « Comme je lisais de merveilleux récits sur le développement des embryons… ».

[2] PN 1051, paru le 27 Janvier 1909. « Il n'est pas facile de se faire une idée de la véritable culture démocratique… »

[3] PN 1043, paru le 19 Janvier 1909. « J'ai rencontré mon ami Jacques… »

installé dans ma chambre provisoire au coin d'un bon feu de bois. Je pense tout doucement à un nouveau dialogue.

«... Je vais aussi me faire couper les cheveux. Vous voyez que je suis très sage et point du tout impatient. Mon piano est dans la première pièce sans feu. J'en joue quand j'ai ma pelisse en sortant ou en rentrant. Il sonne bien maintenant dans cette Pouponnière ! Enfin je suis un Poupon très sage qui mérite bien la chambre que sah meh lui a donnée. Je dors comme un jeune lapin dans le lit qui est excellent. Et l'armoire est perfection avec le linge bien rangé par la femme de ménage. Tout bien... Vous êtes si douce dans mon cœur !... »

23 Janvier – « Je reviens de Sévigné. Bonne leçon sur Kant (le Temps).

« Je ne suis pas allé au concert hier. Besoin de me coucher de bonne heure et d'être tranquille.

« Propos écrit ce matin sur l'anneau de Gygès[1]. Plutôt pénible. J'avais l'œil sur le peintre et sur les papiers. Je ne crois pas que ce sera fini avant la fin de la semaine...

« Stage fini. Charmants enfants. De belles classes tout le temps. Vous saurez cela en détail jeudi. Impression très bonne. Tout cela sans fatigue, mais fait froid et neige. « Pas prendre froid, petit garçon » ! »

30 Janvier – « Je vous écris en classe pendant que les petits composent sur ce sujet : « Qu'est-ce que le beau ? » J'ai écrit aussi la feuille de composition des vétérans et mes notices individuelles...

« Ce matin, écrit devant un bon feu un *Propos* sur la représentation proportionnelle qui n'est pas sans portée,

[1] PN 1055, paru le 31 Janvier 1909. « Platon raconte qu'un certain Gygès... »

mais qui est sans agrément[1]. Je voudrais bien revenir à mon allure naturelle et ne pas toujours courir.

« Les choses se tassent dans la maison. Les casiers à livres sont en place et je pourrai y classer mes livres. Le divan est en place auprès du piano. J'ai aussi posé des doubles rideaux provisoires. En somme cette Pouponnière me plaît quoique de telles choses en elles-mêmes ne renferment seulement pas le plus petit commencement de bonheur.

«… Je pensais à Dupin, à la musique et à des tas de choses, tout en dormant à moitié. Avez-vous lu dans le *Matin* (peut-être l'aviez-vous acheté pour lire en chemin de fer) un article bluff en première page sur Dupin ? Je n'ai pas eu le courage d'aller chez les Paul depuis. Quels commentaires j'entendrais sur la réputation et sur l'argent ! Il me reste à me délivrer de tous ces marchands de musique…

« Il ne faut jamais oublier que les romans de Stendhal n'ont eu aucun succès.

« Dites-vous que je suis heureux d'être gâté et « pouponné ». Et quand je grogne se boucher les oreilles parce que les gronderies s'adressent à des tas de gens que je n'ai pas sous la main à ce moment-là. Mais ne jamais croire que je vous gronde à l'intérieur !!

« Il faudrait aussi que j'écrive à ma vieille amie qui doit être rentrée à Paissy maintenant et qui a vu de tristes choses à Bar… »

3 Février – « Lu ce matin du Platon. Ecrit hier un Propos suffisant sur le Chômage[2]. Temps humide. Le feu marche à moitié bien. Assez tout de même pour me rôtir les

[1] PN 1063, paru le 8 Février 1909. « Il est très difficile de réfléchir au sujet de la Représentation Proportionnelle… »

[2] PN 1064, paru le 9 Février 1909. « Quelqu'un qui n'est pas un sot, mais qui joue volontiers avec des raisonnements… »

jambes. Mais je suis tout à mes livres, et je vois sur tout l'éclair de vos yeux, sur la bibliothèque, sur le papier, sur le piano, et j'envoie vers vous l'éclair des yeux bleus de votre Poupon.

« N'écoutez point trop mes gronderies. Pour l'ordinaire je ne réfléchis point tant, je dors, je bois du café, je fais mon métier, je lis… Il est clair que c'est stupide de juger sa vie. On vit, voilà. Et vous, vous êtes mon ange gardien. »

5 Février – « Depuis mercredi j'ai mis un peu d'air dans mon travail. La composition qui attendait est presque à moitié corrigée. Le *Propos* ce matin et hier a marché sans peine. Il ne faut plus qu'un peu de patience pour que tout soit en place… Le cours se trouve aussi un peu en retard par l'effet du stage et les classes sont un peu bourrées. Dans quinze jours tout cela ira avec plus de fantaisie. Surtout il faut que je vive dans ce que je fais au lieu de penser à ce que j'ai à faire… »

9 Février – « L'autre jour écrit un *Propos* sur les Poules[1] qui répond bien à vos pensées quand vous allez voir vos pauvres. Je vous ai envoyé une pensée de vrai amour, plus grand que d'ici Rouen…

« Hier à Choisy, j'ai écrit un *Propos* sur le Poupon qui fait du bruit avec sa cuiller[2]. C'est pour abrutir peut-être les gens d'Elbeuf. Aujourd'hui un propos sur la Destinée[3] qui n'est pas bien clair non plus. Bah ! il ne faut pas trop se juger. Demain je traiterai quelque sujet bien plat.

[1] PN 1070, paru le 14 Février 1909. « Lorsqu'une poule est blessée et saigne, les autres poules la dévorent… »

[2] PN 1071, paru le 16 Février 1909. « Lorsque le poupon a bien dormi et bien mangé, il chante… »

[3] Probablement PN 1065, sur la mort de Catulle Mendès, paru le 10 Février 1909. « Cette mort du poète broyé sous un train… »

« J'ai pu échapper au concert et au dîner des Paul. Après dîner, je vais terminer les corrections de la composition, et je me sentirai un peu à l'aise demain.

« Le froid revient, mais j'ai du bon feu.

« Comme vous m'écrivez d'adorables lettres. Oui, je crois ce que vous dites, sans cela je n'écrirais pas mes articles avec cette obstination de fourmi. Je baise votre front bien longuement et je me roule dans votre tendresse comme dans un nid que j'aime. »

13 Février – « Je viens de terminer un *Propos* sur l'enseignement des Sciences[1]. J'ai aimé votre lettre, et vous, et tout. Je méditerai sans fin sur ce merveilleux rêve. Avec tout cela me voilà en retard. Il faut que je dîne et que j'aille à Montmartre. Ce n'est pas tout à fait à ma porte.

« S.v.p. donner 40 sous pour moi à vos pauvres. »

17 Février – « Me voilà encore en retard par la faute du mercredi de Léon, qui était agréable, mais qui m'a retenu jusqu'à cinq heures. Après cela, un *Propos* sur les Sillonistes[2] qui n'est pas venu tout seul, et qui manque d'éclat, cela est toujours ainsi quand j'ai vu beaucoup de gens. Dès qu'on fait du bruit, les images se cachent. Mais je m'arrête là, vous connaissez assez les grognitudes de votre enfant qui ne sait plus où il a mis ses images. En réalité, il ne faut pas se juger sans quoi on ne ferait rien.

[1] PN 1075, paru le 20 Février 1909. « La question de la neutralité de l'Enseignement Public n'est pas si tragique qu'on le dit… »

[2] PN 1082, paru le 27 Février 1909. « Un Sillonniste, c'est un jeune homme qui a une large cravate noire, dite La Vallière, et qui vend des journaux pour la cause… »

« Il faudra que j'aille à Paissy. Ma pauvre amie tombe dans la tristesse. Je partirai samedi soir et reviendrai mercredi soir. J'ai classe jeudi de 2 h à 4 h…

« J'ai eu la visite d'un ancien de Condorcet d'où est sorti un *Propos* énergique et vrai, mais négligé de forme (toujours le temps qui file au galop) dont le titre serait « le bureaucrate saoul[1] »…

22 Février - Paissy - Je viens d'écrire un *Propos* sur la mort[2]. C'était inévitable puisqu'elle fauche dans notre métier. J'aurais dû rester pour l'enterrement de Rauh aujourd'hui, mais le devoir d'amitié a été plus fort, et aussi, je n'aime pas ces cortèges où l'on va pour être vu, et où ils vont se disputer les deux places vacantes. Mais tout cela, de même que la question de Sévigné, est ennuyeux à considérer.

« Tout est beau ici, comme sur les bords de la Seine. J'ai très chaud dans ma chambre. J'ai fait hier des musiques extraordinaires, les unes tristes, les autres toniques. Puis j'ai modelé des marionnettes en cire. Nous allons les peindre aujourd'hui.

« Les choses s'arrangent pour que ma mère et ma sœur passent leurs vacances à Paissy. Il y a une confortable maison à louer, toute mise à neuf (et même à vendre), en tout cas avec trois lits (pour les trois pièces). Cela irait. C'est tout près des Lanjalley. Mme Lanjalley, Maréchal s'y sont mis. Ma sœur en est dans l'enthousiasme. Je n'ai pas pu ne pas suivre ce projet qui me déplaît pour mille raisons, et auquel je pense le moins possible. Car mes séjours à Paissy seront moins beaux. Il est vrai qu'en revanche je serai délivré des Renaux qui deviennent de

[1] PN 1079, paru le 24 Février 1909. « Le bureaucrate se pencha vers moi ; je vis qu'il avait un peu trop bu… »

[2] PN 1084, paru le 1er Mars 1909. « Nous n'avons aucune connaissance de la mort… »

plus en plus difficiles à supporter. Et puis j'aurai toujours pour me consoler mon voyage sur les lacs et dans les montagnes avec mah meh d'Ytalie !

« Je suis seul ici avec les deux vieux ermites. Mon amie est inquiète parce que Suzette est souffrante à Bar. Mais nous avons de la joie, du soleil et de la musique.

« J'ai appris la mort de Rauh samedi soir à Sévigné. La vieille dame était dans le désespoir et les petites bien tristes. Mais la leçon fut belle tout de même.

« J'ai lu le rêve aux deux vieux. Transportés ! Mme Lanjalley a dit : « C'est un marchand de fleurs ! ».

« Je vais aller voir mon Ruisseau aujourd'hui, et peut-être peindre un peu.

« Merci pour votre bonne lettre, ma courageuse. C'est bon de mériter que vos yeux m'aiment ! Vous avez du sublime et de la grandeur, et c'est pour cela que vous m'aidez si bien à vivre. Car il ne faut pas s'arrêter aux ronces, ni gémir sur soi... »

27 Février – « J'ai écrit un bon Propos sur la Civilisation Catholique[1]. Je me fonds en tendresse dans votre pensée...

« Hier visite à la vieille Salomon. C'était son jour. Vu des gens raisonnables. Beaux discours. Réconfortant. Le vrai existe seul. Le reste, c'est la part du diable.

« Je n'aurai pas plus de travail à Sévigné. C'est Bouglé de la Sorbonne qui fera le travail de Rauh. Je crois que ce choix est bon. De toute façon j'en suis heureux. Je ne saurais pas traîner ce cortège de consciences passionnées. Il y faut un brillant de vertu que j'ai l'honnêteté de ne pas prendre. Cela aussi est bien. Je sens que vous me comprenez si bien. Vous devez comprendre que je vous aime puisque je ne me garde pas rancune des bêtises que

[1] PN 1090, paru le 7 mars 1909. « Qu-est-ce que la civilisation ?... »

je dis quelquefois ! Vous, vous êtes grande et belle et vous pardonnez toujours… »

3 Mars – « Il est tard. Je viens de chez Léon. Brillants entretiens. Il faut que j'aille chez la vieille demoiselle Salomon qui me réclame.

« J'ai écrit un *Propos* sur la neige[1]. On a ici de la neige jusqu'aux yeux. Chauffez-vous bien.

« Brunschvicg ne va pas à la Sorbonne et il n'y aura pas de mouvement de lycée. »

6 Mars – « Je suis bien confus de toujours vous écrire en courant. Mais j'ai Sévigné et il a bien fallu que j'écrive le *Propos* d'abord. Et il faut que je me chauffe bien pour obéir à mah meh. Et cela prend tout de même du temps.

« J'ai vu Elie et sa femme hier. Parlé avec Elie de choses supérieures. Je le retrouve toujours clair et sûr de lui, comme moi-même. Il n'hésite jamais que quand il est au milieu de médiocres. Il a dit : « Je n'ose pas penser à la confusion qu'il y a dans l'esprit des gens ; leurs livres n'en donnent qu'une faible idée. »

« J'ai eu souvent cette idée aussi. C'est un peu effrayant à penser. Qu'est-ce qu'ils voient ? Je me réjouis comme vous des belles choses de Romain Rolland. Amitié et Amour sont rares et absolument nécessaires. Les petits sentiments arrêtent la musique et tout. Cela n'est pas à craindre entre nous. Ne craignez jamais d'être trop peu de chose pour moi. Vous devez bien sentir que vous me baignez de sublime autant que de tendresse ; je le sens mieux qu'on ne sent l'air et la chaleur. Je ris quand vous dites que vous n'avez que des paquets d'idées encore mal débrouillées, dites-vous que vous êtes encore bien plus

[1] PN 1088, paru le 5 Mars 1909. « De la neige, après de si beaux jours !.. »

heureuse sous ce rapport qu'un tas de gens que je vois qui passent pour intelligents.

« A jeudi. Nous irons chez Péguy, etc. Et épreuves. Je pense de temps en temps aux Danaïdes, je vais un de ces jours recopier le projet.

« Ecrit une page sur le cahier rouge. »

8 Mars – « Un rien de grippe. Je prends bien sagement du sirop pectoral. Et puis - voilà qui vous fera rire - j'ai cassé ma vieille grille à coups de marteau pour en faire une à peu près pour la chambre du piano. J'y ai mis deux chenêts, ce qui fait que j'ai eu du feu au piano de 5 à 7 h et que je n'ai pas fait autre chose que de la musique.

« Donc il me reste des copies à corriger pour le coin de l'autre feu dans la chambre, ce soir.

« Je crois que je n'irai pas chez Léon mercredi car quelques mufles sont annoncés...

« Vous êtes mon doux repos. Je veux que vous soyez en repos aussi pour vous, mais c'est plus difficile, oh ! janséniste !... »

13 Mars – «... Quelle belle promenade l'autre jour au Jardin des Plantes !... Mais j'ai toujours cette composition qui n'avance pas... Et j'ai Montmartre ce soir. Et il faut que j'aille voir la vieille demoiselle...

« C'est fini, ma colère contre R. Rolland. Tout ce qui existe est beau ! »

15 Mars – « Le *Propos* d'aujourd'hui lundi me fait l'effet d'avoir des trous. Je suis sûr qu'il manque une phrase avant la dernière : « L'affaire Dreyfus a émietté les

partis »[1]. Dites à Texcier qu'il réveille un peu la rédaction. Du reste, c'est sans importance.

« Hier à Choisy grande séance de musique piano et violon ; la petite pianiste de Mortagne, Christiane était là avec ses parents. Jouer la musique des autres, c'est un repos parfait. Quand ce mot vous arrivera-t-il si les postes sont en grève ? Je vous envoie des tendresses par télégraphie sans fil, et vous les sentez bien ? »

18 Mars – « J'ai reçu deux adorables lettres de vous, aujourd'hui, et je vois qu'un article écrit lundi a paru ce matin. Le journal arrive. C'est-il que les bons postiers auraient entendu les plaintes du Poupon loin de sah meh !

« J'ai bien ri en lisant les *Propos* sur les têtes plates ; j'avais tout à fait oublié cela. Venez mercredi ; comme cela, si les communications sont irrégulières vous remporteriez trois ou quatre articles. Mais d'ici là tout s'arrangera inévitablement.

« Je vais faire un article, je suppose, sur autre chose que les postiers[2]. Celui d'hier était encore sur le même sujet… »

22 Mars – « Si vous voyez Texcier dites-lui que j'ai envoyé un article tous les jours, mais que j'ai gardé copie des principaux et que vous les emporterez jeudi. J'ai averti à Choisy que je n'irai pas jeudi. Je vous attendrai à la gare. Je suppose que vous avez des épreuves.

[1] PN 1098, paru le 15 Mars 1909. « Lorsque la réforme électorale sera discutée à la Chambre… ». L'édition de l'Institut Alain rétablit la phrase manquante.

[2] La Poste est en grève du 15 au 24 mars. Plusieurs Propos (PN 1100, 1101, 1103, 1106, 1108, 1109, 1113 (soit, en ce qui concerne leur parution, du 17 au 30 Mars) reviennent sur l'événement et la question de la grève. La réflexion se poursuivra les mois suivants.

« Ce soir je vais mettre à la poste un *Propos* non copié (mais que je referais bien et même mieux) sur Stendhal et la passion des beaux-arts[1]. J'ai surtout des inquiétudes pour ceux des articles qui seront restés en ballots. Mais j'en ai copie.

« Apportez les récents articles (depuis le 17 Mars) car je n'ai plus de journaux. Dites aussi au journal de me garder les numéros depuis cette date jusqu'à la fin de la grève, car je n'ai eu de journaux ni ici, ni à Choisy.

« Malherbe est à Paris ; je le verrai demain ou vendredi.

« C'est le Printemps, depuis ce matin, l'entendez-vous, je vous dis : « Bonjour, mon Printemps ! »... »

27 Mars – « Je viens d'écrire encore sur les beaux-arts[2]. Mais je n'ai pas eu le temps de laisser venir l'image finale. Bah ! elle viendra. Tous ces essais peuvent être retouchés. Chose singulière quand les épreuves arrivent on n'a pas non plus le temps de les corriger comme il faudrait. Ce sont les misères de l'écrivain. J'ai fait de la musique hier avec Malherbe. Ce qu'il a de très bon, c'est l'enthousiasme, et des opinions qui sont comme des rochers. Nous ferons encore de la musique aujourd'hui de 5 à 7.

« Quels beaux souvenirs de notre promenade de jeudi au Jardin des Plantes, ma belle joie italienne, vous êtes la plus adorable meh qui soit au monde. Il est hors de doute que cela je le pense très exactement. Que dire de plus et de mieux. »

[1] PN 1111, paru le 28 Mars 1909. « Je lisais, ces jours-ci, les *Promenades dans Rome* de Stendhal… »

[2] PN 1118, paru le 4 Avril 1909. « A un amateur de tableaux et de statues… »

31 Mars – « J'ai un *Propos* à faire *(sur les recommandations*[1]*)*. Classes brillantes ce matin. Un peu fatigué. Un peu énervé toujours à l'idée des vacances et d'un temps à couper en morceaux. J'espère bien être à la gare samedi, mais je n'en suis pas sûr parce qu'à Choisy, cela ne va qu'à moitié, et donc cela m'ennuie de changer les habitudes. Ne pensez pas à la puérilité des motifs ; pensez à la tranquillité que cela donne à votre enfant. Je vous envoie la clef du verrou. Vous régnerez dans la Pouponnière, dans la chambre du divan et du piano, vous trouverez les cours, les notes et le cahier rouge et vous irez voir votre amie *(Adèle Weiss)* comme vous voudrez. Je tâcherai de revenir dimanche avant votre départ. S'il vous plaît pas grogner dans aucun cas, car vous savez bien que ces obligations embêtantes seraient réglées en en parlant le moins possible, et qu'une tristesse de meh fait mal au Poupon. »

2 Avril – « Mais oui, j'oublie toujours à quel point vous êtes adorable. Merci pour la lettre que j'ai trouvée à la Pouponnière. Je souris aux yeux qui ont lu le cahier rouge et les notes et j'écrirai encore de belles choses pour eux… »

7 Avril - « En retard pour aller à Choisy. Ai fait bien des choses. Ecrit deux pages sur le cahier rouge, notamment le rêve de l'archer. Ecrit un *Propos* sur les « boniments[2] ». Ce n'est pas encore celui que nous avons perdu au Jardin des Plantes. Que de douceurs ! ce jour, rappelez-vous. Sachez seulement que ce matin en buvant mon café (celui que mah meh m'a apporté), j'ai eu une ivresse de soleil, de Wilhelm Meister, de vous, ma douce, de toutes

[1] PN 1122, paru le 8 Avril 1909. « Ces nobles discours sur l'avenir… »

[2] PN 1129, paru le 15 Avril 1909. « Ce beau soleil fait renaître l'éloquence antique… »

choses, comme si j'avais volé par-dessus les montagnes ! J'ai liquidé tout cela sur le piano. Que de choses ! Le principal est d'empêcher qu'elles retombent sur les yeux et sur la tête ; mais j'y arrive très bien. J'ai l'impression que les idées circulent autour de moi, non en moi. Il faut que l'Univers porte les idées, sans cela on se fatiguerait vite. Quelle joie de vous sentir joyeuse et ouvrant vos ailes, vivant une vraie vie dans le monde au lieu de vous débattre dans les petites misères inévitables. Je ne peux pas dire tout, je ferais un volume. Il faut pourtant que je dise deux choses :

« D'abord une, déjà connue, que j'ai promené au Jardin des Plantes la fille la plus sublime, la plus adorable sur la terre.

« (Veine ! J'ai retrouvé le *Propos* : Sur la manière de travailler de Rousseau. Je viens de le noter). Voici maintenant la seconde chose qui m'a justement conduit à retrouver le Propos. Au Jardin des Plantes, à cet endroit-là justement, j'ai constaté tout à coup un immense progrès de la diligente amie, tout d'un coup des idées originales et une forme parfaite. Voilà les fruits d'une attention sans discussion, sans petites objections. Voilà pour moi une joie qui vaut bien la vôtre. Que de belles choses nous ferons ensemble. Je vous vois écrivant, l'œil attentif, comme un J. de L'. saisissant au vol ce qui vous plaît. C'est pour cela que j'aime quelquefois à vous appeler aussi « ma fille », « petite fille ». Voilà pourquoi il nous faudra voir quelque jour en Italie des Madones avec leur bambin. Stendhal dit : on voit qu'elles savent que leur petit est Dieu. Je pense que tout sentiment maternel revient un peu à cela, moins précis, mais bien plus certain. Tel est le vrai rapport des deux sexes. La femme crée l'homme, et l'homme pense tout.

« Représentez-vous votre petit dansant une danse guerrière pendant que vous le regardez. Je sais que vous serez bonne aussi avec vos autres enfants, votre douce

maman et vos deux sœurs, et que vous leur porterez joie. »

10 Avril - Paissy – « Ma douce Mammeh d'Italie, je vous écris vite, vite dans mon pigeonnier, parce que le facteur va bientôt arriver. C'est tous les jours la même chose ici. Le temps de se réveiller, de croquer des tartines beurrées, de s'étirer, de fumer une pipe, d'écrire le *Propos*, de parler au vieux piano ami, il est tout de suite trois heures.

« Il fait beau, il fait chaud, le soleil vous cuit. Il y a des hirondelles à ce que disent les gens, mais je n'en ai pas encore vu. Les feuilles s'entr'ouvrent ; on entend des oiseaux.

« Le *Propos* d'aujourd'hui sur la Grève générale et les campagnes[1] qui sonne assez bien dans ce soleil.

« J'ai trouvé ma vieille amie couchée avec sa terrible névralgie. Heureusement la musique est ce qui la soulage le mieux. Je lui ai joué de belles choses beaucoup, qu'elle entendait de sa chambre. Ce matin elle disait que ce gaspillage de belles choses était inquiétant. « Ce n'est pas naturel, disait-elle, qu'on jette des trésors, sans jamais en retenir un moment dans ses mains ». Tout cela vient de ce qu'on attache trop d'importance aux inventions des arts. Si les hommes étaient moins crétins, ils seraient plus généreux.

« Ce matin je me suis bercé en rêveries en des « méditations » sur mah meh. Il m'a semblé que vous veniez me border dans un lit et me donner des baisers sur le front, sur les yeux. Voilà une tendresse tellement sans mélange. Comme je comprends cette joie italienne que vous portez partout. Comme les montagnes de Grenoble vont être bien regardées ! Je veux que vous les saluiez

[1] PN 1132, paru le 18 Avril 1909. « Le citadin frappa la terre avec sa canne… »

pour moi et que vous alliez avec votre douce mère et vos sœurs dire bonjour au petit tramway de Bourg d'Oisans. Je voudrais être là-bas, mais tout de même je ne puis abandonner ces nobles vieux amis.

« Les personnages du Guignol sont peints et habillés. Ils sont purement magnifiques. »

12 Avril – « Il fait beau. Je trace de nouveaux sentiers dans la broussaille chez les Lanjalley. Avec le *Propos* quotidien cela fait des journées terribles.

« Tout pousse. Les lilas sont en feuilles.

« J'aime tout ce que vous me contez de votre mère. Comment ne pas être attendri. Ca ne m'étonne pas que vous soyez aussi adorable, sortant d'une mère pareille. Je vous chéris tout à fait du fond de mon cœur. »

14 Avril – « Je fais toujours mon sentier dans la broussaille piochant et taillant avec le vieux Maréchal, le tout entrecoupé de discours et de belle musique. Les *Propos* vont. Aujourd'hui sur la grève générale et la haine qui nourrit la haine[1]. Il ne pleut pas, mais le ciel est gris. Il fait doux. Dites-moi quand vous rentrerez. J'irai vous chercher à la gare et nous aurons un beau dimanche avant votre retour sur Rouen. Choisy ne rentrera pas avant dimanche. Du reste comme je suis supposé à Paissy jusqu'à la fin cela va tout seul. »

19 Avril – « Quels délicieux souvenirs de notre promenade de dimanche au Jardin des Plantes ! Je suis tout attendri en pensant à votre hymne au Cèdre que vous avez embrassé. Comme toutes ces jolies choses

[1] PN 1136, paru le 22 Avril 1909. « On peut s'étonner d'entendre des ouvriers… »

aident votre enfant à vivre joyeux et à travailler sans fatigue. »

24 Avril - Aujourd'hui gros travail. Sévigné : leçon bien préparée depuis hier. Montmartre, discussion jusqu'à 11 h. Mais je commence joyeusement la journée parce que j'ai une belle lettre de mah meh et que je pense au Jardin des Plantes et au cèdre. »

28 Avril – « Je vais à Sucy aujourd'hui et j'aimerais mieux n'avoir rien promis car j'ai bien des choses à faire et le *Propos* sera encore bousculé.

« Il fait froid, c'est un petit retour d'hiver qui fatigue votre enfant.

« Me suis amusé à beaucoup de travaux d'aménagement dans la Pouponnière (vernis, peinture, etc.). Je ne vous attends pas cette semaine, mais l'autre jeudi. On ne pourrait pas suffire si tous les jours on avait des entretiens sous le Cèdre. Bientôt viendrait la fatigue et la mauvaise humeur. Quand je pense à notre destinée, au contraire, j'admire comme elle est bien faite pour entretenir des joies sans fin, par l'attente et par le souvenir. Je pensais beaucoup à vous hier, avec votre si jolie cloche noire en voyant des femmes mal coiffées.

« Je vous envoie de douces pensées ; rappelez-vous notre entretien sous le Cèdre et que je suis pour toujours votre enfant ; je ferai de grandes choses pour vous. C'est juré !!... »

1er Mai – « Beaucoup travaillé. Envoyé à Elie trois comptes rendus en retard pour le supplément. Refait leçons pour les gosses. Propos. Mais je m'en suis tiré sans fatigue. J'évite bien d'avoir froid. Je me contente d'éternuer comme un Poupon de temps en temps. Et je

sauve toutes les heures que je puis pour la musique, car le temps est à la musique.

« Jeudi, oui, apportez-moi les Oeuvres scientifiques de Goethe, et venez vite, ne donnez pas trop de temps à l'Esclave… » *(ainsi appelait-il mon amie, Adèle Weiss).*

4 Mai – « Le jeune Massis sort d'ici. Il dit qu'on va imprimer cet été le discours à 20 fr l'exemplaire. On m'enverra les épreuves, nous les verrons ensemble et je compte bien faire quelques additions. Le Propos d'aujourd'hui, politique, a été tout seul.

« Je vous écris cette lettre sur ce beau papier… suspect ! acheté autrefois peut-être pour des dames qui n'étaient pas des mères !

ni même des cousines !

ni rien du tout de naturel !

Mais tout à fait artificiel !

« Vous remarquerez que cette fin de lettre est en vers libres, ce qui doit vous prouver que je vous aime de tout mon cœur ! Du fond du cœur !

Quel bonheur ! »

12 Mai – « J'ai vu au bureau de poste en passant que la plupart des employés étaient encore là. Je mets donc vite ce mot à la boîte avec un Propos.

« Oui, je penserai aux unités électriques. Quelle joie de s'occuper de tout cela avec « l'adorable fille qui écrit » au Jardin des Plantes. »

13 Mai – « On ne peut savoir où en est la grève. Je vais envoyer ce mot avec un Propos par Choisy. Cela ira lentement, mais cela ira car ce sont les grands bureaux qui souffrent le plus… Il faut que je dise à mah meh que

j'ai fait des réflexions utiles sur mon budget. Il faut absolument que je cesse de manger au Duval (vous avez raison) où c'est cher, médiocre et mufle, et que je m'habitue au restaurant-crèmerie de Mouthon. J'y suis allé une fois avec lui. Ce sont des artistes et des américains. Il y a un professeur de spéciales, mais on peut passer là-dessus. (…) J'ai parlé à Mouthon de l'aéroplane. Mon analyse est correcte ; il faut croire que les formules des physiciens sont fausses… Je fais de la musique… Je veux aussi mettre de l'ordre dans les notes et les papiers, comme mah meh veut, afin de réfléchir à toutes les questions étudiées par son enfant depuis quinze ans… J'ai vu aussi X. Léon qui est revenu deux fois sur le *Propos* (enseignement de la morale[1]) qu'il a lu, mais je n'ai pas demandé son avis qu'il voulait évidemment me donner.

« Soyez sage, et acceptez les phénomènes postiers au même titre que les phénomènes atmosphériques. Cette formule me donne l'idée d'un *Propos*. Et youp !… »

15 Mai – « Je viens de travailler une demi-heure au cours de Sévigné. Les choses se sont développées d'elles-mêmes ; ordre, facilité, beauté. Je veux vous envoyer ces pensées de joie. Si en ce moment le soleil n'éclaire pas trop bien le pavé des *Propos* il éclaire toujours les toits. Patience. Les idées redescendront sur la terre.

« Je pense à étudier les unités électriques… J'ai corrigé une composition. Mérite récompense !! »

22 Mai – « Journée lourde, mais qui sera joyeuse par la tendre lettre de mah meh. Propos bien venu ce matin sur

[1] Sans doute PN 1154, paru le 10 Mai 1909. « On discutait sur l'enseignement de la morale », ou PN 1152, paru le 7 : « J'ai rencontré un de nos moralistes officiels, qui m'a dit, en caressant sa belle barbe… »

l'enfance de la République[1]. Hier, lettre du roy, pas trop mal[2]. Morale de Kant se développe magnifiquement. Pas fatigué du tout. Il faut croire que votre enfant a des ressources sans fin. Grâce à qui ?

« Vous seule connaissez mes chansons tristes. Elles ne durent pas longtemps. Il faut prendre cela comme des grognements de bébé qui cherche son biberon et une grande tendresse autour… »

25 Mai – « Hier un *Propos* qui paraîtra demain, à propos de l'incendie[3], et qui me plaît. Aujourd'hui éloge de la pluie[4] et qui me plaît. Et des tas de projets d'articles que vous verrez. Donc je mérite des récompenses. Avide petit garçon !!! »

28 Mai – « Suis allé à Sucy mercredi. Belle soirée aux champs.

« J'ai écrit hier à Choisy un *Propos* sur le Suicide du Collégien[5], et qui est bien aussi.

« J'aurai à vous montrer deux lettres du disciple inconnu. Nous aurons de belles heures pendant ce congé. Ne donnez pas tout votre temps à l'Esclave. »

5 Juin – « Je vous écris debout, parce que ces orages m'ont donné mal aux genoux. Sévigné va. Les copies ont été corrigées sans peine. Bonne humeur.

[1] PN 1175, paru le 1er Juin 1909. « On m'a chanté plus d'une fois, ces jours-ci… »

[2] PN 1174, paru le 31 Mai 1909. « Les journaux ont publié une lettre du « Roy de France »… »

[3] PN 1170, paru le 27 mai 1909. « Toute vertu est courage… »

[4] PN 1177, paru le 3 Juin 1909. « J'aime la pluie… »

[5] PN 1172, paru le 29 Mai 1909. « Un enfant qui se donne volontairement la mort… »

« Écrit un beau *Propos* sur le Coopérateur[1].

« Franck venu hier, on a lu du Platon avec enthousiasme. »

7 Juin – « Revu les épreuves. Pas trouvé de fautes, bravo ! Vous les renverrai ce soir ou demain. Le temps manque. N'ai pu faire musique à cause des genoux. »

12 Juin – « Pressé. Car j'ai encore Sévigné cette semaine et l'autre. Ce ne sont que des lectures que je veux leur faire faire, mais il fallait les choisir et écrire le *Propos*. Genoux guéris. Orgies de musique. Cela est bien reposant, mais resserre le temps, naturellement !

« Le Propos (pour paraître quand ça se trouvera), sur les perles de Chauchard[2]. Question sur la richesse et les échanges. Difficile. »

21 Juin – « Je viens de corriger Socrate ; oui, il est très bien. Je viens aussi d'écrire un beau Propos sur l'astronomie[3] et le petit oiseau perché sur l'axe du monde.

« Il faut de la joie et la pure simplicité pour crayonner dignement le monde. La moindre passion de gloire ou de puissance rend stupide, mah meh a raison… Qu'elle vienne mercredi si elle peut. Mais nous sommes toujours ensemble.

« Pensée : le temps, c'est ce qui manque. La distance c'est ce qui ne manque pas. »

---

[1] PN 1187, paru le 13 Juin 1909 ; « Le Coopérateur est un homme heureux… »

[2] PN 1191, paru le 17 Juin 1909. « On m'a dit que feu Chauchard ne supportait pas les cheveux rouges… »

[3] PN 1205, paru le 1er Juillet 1909. « Je lisais, ces jours-ci, un petit traité d'astronomie… »

26 Juin – « Mah meh, votre fatigue me fait mal. Il faut que vous vous reposiez. Je crois bien que c'est ce froid-là qui rend la fin de l'année difficile. Mais je crois à une cause plus importante, vous lisez trop. Vous devriez vous interdire de lire plus d'une demi-heure par jour en deux fois… Ne vous fatiguez ni sur les classes, ni sur rien, et surtout ne lisez pas. Je crains seulement que vous vous ennuyiez. Il faudrait marcher…

« Vous devez vous soigner comme si c'était ma fatigue, car dans le fond c'est vrai, et j'ai besoin de compter sur votre belle raison pour n'être pas inquiet, et conduire mon travail avec le bout des doigts. »

3 Juillet – « Comme c'est doux de vous écrire… J'ai la chimie que Leroy m'a prêtée (Bibliothèque du Laboratoire). C'est une pure merveille dans le genre de Maxwell. Demandez-le vite à votre libraire : *Principes de chimie* par Dimitri Mendéléef (2 vol.). C'est admirable. C'est la perfection. Vous allez dévorer… pas trop vite, svp !! Je pense à vous avec délices. Je suis en pensée toujours avec vous (dans les conditions de la naissance, mah meh !!!). »

6 Juillet – « Mah meh ! Quelle bonne lettre ! Parlez-moi toujours ainsi des Propos, ça me plaît. J'ai fait beaucoup de belle musique après cela, tout en rêvant de Genève. C'est dans ce coin-là que sont mes plus belles joies.

« Oui la chimie de Mendeléef est bien belle ; elle devait vous satisfaire ; il voit les choses justement comme je voulais les voir. Et puisque vous aurez un travail moins lourd, voilà de belles leçons en perspective.

« Je suis allé voir le peintre *[Quénioux, je suppose]* et lui ai porté les *Cent-Un Propos*. Joie touchante de cet homme. Il va me donner une jolie pochade à l'huile, des arbres d'automne.

« Bachot commence jeudi. »

10 Juillet – « Pas grand'chose à faire jusqu'à ce soir Montmartre. Alors j'ai trouvé une chose excellente. C'est d'aller à *Granville* ! pour ce congé de quelques jours. Nous pouvons, vous partant de Rouen, moi de Paris, y être mardi soir. Je reviendrais avec vous pour aller jusqu'à Dieppe chez X. Léon qui me réclame avant le 29.

« Je me débarrasserais des gens de Choisy qui voudraient profiter du congé pour me faire faire le petit déménagement. Ils le feront bien mieux s'ils veulent en mon absence. Je ne vois qu'un point obscur ; à quelle heure pouvez-vous partir mardi. Répondez par retour de courrier. Après cela nos adresses seraient gare de Granville pour éviter toute inquiétude en cas de retard ou malentendu.

« Ce temps trouble est justement un beau temps pour voir la mer.

« Oh ! ma douce fille de crabe, et mère du fils de crabe ! Voilà aujourd'hui comme je vous salue ! »

18 Juillet – « Ma douce hirondelle de mer, quels beaux souvenirs ; comme c'est bon de penser aux gouttes salées, aux coquillages, aux vagues, au couloir de rochers, à tout ! Baptême de crabe, belle musique. Toutes choses parfaitement belles et dignes de mah meh. Pensez bien à tout ce que je vous ai dit de *vrai* devant la mer. Ça, c'est éternel.

« Vive la mer, ma patrie !! Soyez sage ; ne vous fatiguez pas. »

24 Juillet – « Mah douce hirondelle marine. D'abord un paquet d'adorables souvenirs à vos yeux d'eau marine et d'algues. Comme vous êtes un précieux trésor pour moi.

Mais le temps manque pour le dire.

« Darlu sort d'ici. Comme je l'avais manqué ce matin par sa faute, il est venu en bon camarade et m'a dit de bonnes et belles choses. Je suis très content. Je vous raconterai.

« Je pense beaucoup aux cours de l'année prochaine *[à Henri IV, succédant à Brunschvicg]*. Tout est déjà en place. Il me reste à voir Brunschwicg ; je lui ai écrit... C'est Parodi qui va à Michelet.

« Je viens d'écrire un *Propos* au galop après que Darlu a été parti. Voilà pourquoi je galope. Mais je vous adore bien doux sans réserve dans mon cœur ; je joins vos mains dans les miennes, comme vous aimez. »

27 Juillet – « Vu hier Brunschwicg et censeur Henri IV (proviseur absent). Service de Br. : mercredi 8 à 10, jeudi 8 à 10, samedi 2 à 4 plus une conférence volante de une heure par quinzaine. Ce n'est pas précisément ce qu'il nous faut. Aussi ai-je dit tout de suite au Censeur que, sans rien demander, je lui laissais une grande liberté pour répartir ces classes de deux heures et ces conférences.

« Une classe de deux heures est pour les vétérans de 1ère année. Les autres pour tous réunis. 1ère année : une trentaine. En tout entre 70 et 80.

« Voici mes projets. Nouveaux : cours sur Kant. Tous : Cours sur la connaissance instinctive (Perception, Mémoire, Imagination).

« Voilà ce à quoi il faut penser. Il faut seulement ne pas penser trop vite. Et surtout il faut que j'évite maintenant les conversations parce que cela détourne toujours un peu de la route royale. Ainsi, si je vais voir le Proviseur je réglerai tout en quatre mots incolores.

« Je n'ai pas encore vu Bénézé. Je trouve plus sage de l'attendre que de courir après. J'ai su qu'il était 2ème admissible, et que son examen de latin avait été mauvais.

« Tout cela, ce n'est pas des tendresses, et pourtant j'en suis plein, vous savez et de souvenirs de mer, et d'yeux d'algues marines, ma douce hirondelle de mer et de meh !! »

3 Août – « Mah meh ! J'ai souri à votre beau lac d'Annecy, et vous ai pensé doux tout le long de votre voyage. Joli endroit « Le Péril » ! Quel péril ? De ne pas assez aimer son enfant ? De faire déborder le lac en y versant la pluie salée des yeux d'algues marines ? Ce n'est pas permis.

« Suis dans les paquets pour Paissy, mais j'ai dormi cette nuit avec sérénité. Ce matin écrit un Propos sur les pourboires[1], assez bon. Hier écrit un beau Propos[2] sur un jeune mathématicien de 1830. Vous verrez. C'est en lisant sa biographie dans la *Revue Rose* achetée par hasard. Il y a des choses tout de même qu'il est bon de lire : il n'y en a pas beaucoup ; mais il faudrait tomber dessus. Du reste, on tombe dessus, c'est l'affaire du Père Crabe.

« Granville ! Granville !

« Je crois que je vais rebarbouiller de la peinture à l'huile… »

7 Août – « Je viens d'écrire un assez beau Propos sur la pensée et l'action et Marc-Aurèle[3]. Je ne sais plus quel jour je suis, et les heures passent comme des minutes, à mille travaux. Comme il fait chaud, je me lève le matin et je fais sieste entre midi et deux heures. Ce matin, guidé des capucines grimpantes. Puis thé au lait. Puis monté chez vieille amie. Une heure de belle musique d'abeilles. Puis dorure à l'or fin ; nous tâtonnons, c'est difficile. Puis

[1] PN 1245, 11 août 1909. « Tout en surveillant ses bagages… »

[2] PN 1244 (sur Évariste Galois), 10 août 1909. « Il y a à peu près deux mois, on inaugurait à Bourg-la-Reine… »

[3] PN 1251, 17 août 1909. « A propos du ministère Clemenceau… »

des clous dans ma chambre. Puis Propos.

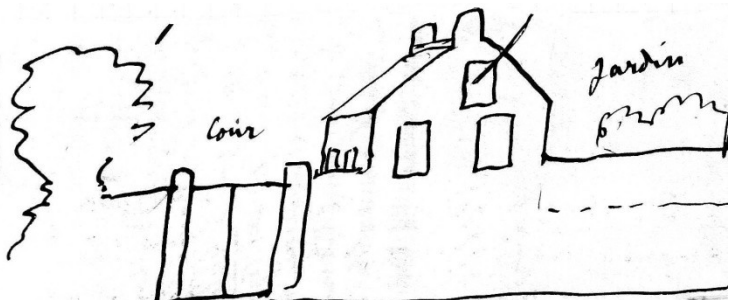
« Quelle joie que votre longue lettre. J'adopte d'enthousiasme l'adorable projet de voyage. Arrangez sans crainte une large journée au Péril. D'ici là contez-moi encore beaucoup de belles histoires du Péril, du beau lac d'Annecy, et de l'aigle descendant du ciel pour voler le pain que mah meh porte dans ses bras, et peut-être mah meh elle-même !! Quelles délices de saluer tout cela !

« En attendant je suis ici tout à fait paysan. J'habite une vaste mansarde remise à neuf. Vue splendide sur la vallée. Un escalier de pierre extérieur, avec rampe de bois me descend dans un jardin fleuri de capucines et de roses. Ma mère et ma sœur sont installées dans une grande chambre au-dessous de moi. Le tout est sain, propre et gai. Ma vieille amie est bien heureuse. Les petits inconvénients je les évite par une sauvagerie parfaite.

« Continuez à m'écrire longuement sur les Propos, sur le lac, sur le Péril, sur tout. Vous êtes ma fée du lac après avoir été mon hirondelle marine. Le Crabe sait tout cela !! »

9 Août – « Mon hirondelle de mer ! Comme j'ai du goût à écrire votre adresse merveilleuse sur ce beau lac ! Comme c'est bon que vous ayez notre bonheur du voyage tout proche dans les yeux toute la journée ! Blanche *[ma sœur]* a eu là une idée de cœur de vous choisir ce beau séjour, et pour cela je lui envoie une vraie pensée d'amitié.

« Hier, sur le toit de la Maison, trois hirondelles se sont reposées. Ailes noires, ventre fauve et blanc, *gorge rouge*. Ce sont des hirondelles de mer peut-être. Comme j'ai pensé doucement à vous, et au chemin rocheux de Granville, et à votre aigle planeur, et à mille grandes choses.



« Voici le portrait de notre maison de Paissy, vue de la route. Il fait chaud, mais il y a des coins frais. Ce pignon est au midi. Le fond est garni de rochers à pic, avec des grottes qui font partie de la maison, le tout couronné d'arbustes en broussailles. C'est comme de la vraie montagne. En face la vallée est un immense horizon. Les oiseaux chantent. Je passe une bonne partie du temps à des travaux domestiques et au vieux piano. Les Lanjalley sont au-dessus, en terrasse. En somme c'est très bien pour des vacances en famille et je suis bien tranquille dans ma mansarde toute blanche, en forme de bateau renversé. On y monte par l'autre pignon. Dans le jardin et partout imaginez des massifs de capucines avec des fleurs innombrables. J'arrose tous les soirs. L'eau est sur la route à 40 m à droite. En somme tout cela est gai et reposant. Je travaille un peu et facilement pour la classe et sans aucune fatigue. Maréchal herborise et j'apprends encore des choses sur les plantes. Le soir je bois une citronade.

« Je vais monter chez les Lanjalley, jouer un peu de piano, tout en mettant lettre de Propos à la boîte pour le facteur de deux heures ; vous avez vu comme c'est long entre le Péril et Paissy. Je vais demander mon permis selon l'itinéraire de ma petite maman. Paris. Genève. Le Bouverel. Vallorcine. Argentière. Chamonix. Annecy… Aix les Bains. Grenoble. Paris.

« Je ne mets pas le tour par le *Galibier* ; ce ne sont point des lignes PLM sur l'indicateur. Mon bras de petit garçon de 4 ans ½ autour de la douce hirondelle du lac. »

11 Août 1909 – « Douce hirondelle du lac ! J'écris de mon dodo où je suis resté aujourd'hui parce qu'enfin il faut bien échapper aux travaux domestiques de temps en temps. Il fait très chaud et ma mansarde après-midi ressemble un peu à une étuve. La petite Suzanne *[Suzanne Renaux, petite-fille de Mme Lanjalley]* est ici et cela fait que je ne vois guerre *(sic)* ma vieille amie en particulier. La présence de ma famille n'y change pas grand'chose. Et j'en reviens au principe : Dès que l'on est plus de deux on ne dit que des niaiseries…

« J'ai dépouillé le cahier gris en vue d'Henri IV, et des Propos aussi. Je vais faire de même pour les deux autres. J'y trouve de belles idées à analyser, et des leçons qui se développent d'elles-mêmes. Hors de cela je ne puis compter ici que sur le bon air, la bonne nourriture, et le repos en attendant notre délicieux voyage… Il est impossible de faire du bonheur de Granville, ou de Genève ou du Jardin des Plantes l'ordinaire de la vie. Il faut du temps pour y penser. Si on n'avait pas les déserts du temps pendant lesquels les sots s'ennuient, on ne penserait jamais. Donc je vis en végétal presque tout le temps. Je vois de belles images de moissons, mais il faut les laisser mûrir. Hier je faisais un discours violent à tous les bourgeois réunis, leur disant que leur seul aspect me faisait devenir imbécile et que jamais ils n'arriveraient à m'intéresser. Maréchal, qui n'est pas sot, a dit joliment : « J'en ai la colique ». La vieille amie riait de bon cœur. Les Propos vont sans peine, mais dans la teinte moyenne. Il est dit qu'il ne faut rien hâter. Il faut beaucoup de patience, et les images tombent du ciel.

« Je pense déjà au départ prochain. Soignez-vous bien, car vous êtes incomparable pour moi. »

13 Août – « Quoi elle fait mah meh ? Travaille à Jupiter ? Devrait bien aussi écrire. Voilà bien trois jours sans

tendresses de lac. Il faut écrire de belles choses au petit, car ici l'existence est enfoncée dans les pommes de terre en purée. Ce sont des cercles de dix personnes, où l'on n'entend que des niaiseries. Je me fais l'effet d'un conservateur des hypothèques à la campagne. Je ne vois jamais ma vieille amie seule. Et le piano est paralysé par des conversations imbéciles. Les Renaux *(la fille et le gendre des Lanjalley, parents de la petite Suzanne)* arrivent aujourd'hui. Ce sera le comble. Une bonne chose. Les Lanjalley ont un planisphère céleste tournant ; je leur ai appris à le lire et nous déchiffrons les étoiles. (Il faudra que vous l'ayez à Rouen) Hors de cela, c'est l'abrutissement. Ils sont tous là assis avec obstination. Il n'est plus question ni de musique, ni de Propos et je suis un peu seul. J'en tirerai un grand repos, mais le repos prolongé n'est pas très bon. Enfin notre beau voyage est tout proche. Comme vous devez être heureuse si vous sentez tous mes élans de cœur vers vous, vers votre lac et vers vos montagnes. »

15 Août – « Je suis dans le jardinage et l'arrosage. Les bourgeois sont maintenant au complet. Le jardinage est une manière de les semer.

« J'ai reçu une lettre de Marcel *(Renault)* qui est ironique. Peut-être l'ai-je blessé cet enfant. Je compte me remettre sur le pied de vraie amitié. Il ne faut aucune petitesse. Je vais lui écrire.

« Il fait chaud. Je fabrique du piège à guêpes.

« A dimanche 29 à Genève. Je fais de la musique vers vous… »

17 Août – « Je viens d'écrire un Propos bien sur les Dieux et les lois naturelles[1], à propos d'un orage qu'il y eut hier.

[1] PN 1258, 24 août 1909. « « Quelques minutes après les premières rafales… »

Et je vois encore quelque chose à dire là-dessus, pour demain ou jours suivants. Car la colère du vent et de la pluie me paraissait naturelle. Et pourtant, comme c'est difficile à comprendre ! Nos fleurs ont été bien arrosées. Me voilà maintenant prêt à aller faire différents travaux là-haut chez les Lanjalley… Les conversations de Maréchal réveillent assez l'esprit. Il est par lui-même un peu inerte, mais il répond bien. C'est un homme intelligent… Je suis prêt à parier que mah meh, qui est mon hirondelle de mer, qui est la dame du lac n'écrit pas aussi souvent que son enfant. Faudrait pourtant pas s'occuper trop de Jupiter ! svp !

« A dimanche 29 à 7h… à Genève-Cornavin. Comme je rêve à tout cela. Vous, vous voyez déjà des montagnes et un adorable lac…

« Je fais des fiches avec les trois cahiers afin de reprendre tout ce qui convient pour Henri IV. Elie se réjouit vivement de cet évènement et il ajoute : « Je ne dirai plus de mal des bureaux ». J'ai écrit à Marcel pour rétablir l'amitié, e j'ai brûlé sa sotte lettre. C'est ma faute aussi ; je devais l'aider à trouver ses fonctions agréables, et peut-être lui ai-je plutôt donné des regrets.

« X. Léon m'a rapporté le mot d'un étudiant en Sorbonne qui est son cousin : « Je vais me faire inscrire à Henri IV ».

« Dites-moi que vous êtes aussi heureuse que moi de notre voyage, sans regrets de quitter votre douce mère et vos sœurs. Il me semble que vous le seriez parfaitement, heureuse, si vous lisiez dans mon cœur. Car vous y êtes comme l'eau entre les rochers de Granville. »

21 Août – « Il pleut depuis cette nuit. J'ai passé la matinée avec ma grande blouse imperméable à faire des chemins pour l'eau. C'est beau, la pluie. Mais vous l'aimez aussi…

« Je viens d'écrire un Propos sur le luxe et le chômage[1] qui est bien. Il faudra revenir là-dessus. Les Propos ont langui un peu ; cela tient aux mille occupations domestiques, qui d'ailleurs me plaisent, et aussi à d'importantes méditations sur les cours de l'année prochaine. J'ai achevé de noter dans les trois cahiers, ce qui doit entrer dans l'enseignement. Il faudra maintenant que je travaille par fiches *(cela n'a pas été fait, si je me souviens bien)* de façon à réduire le travail d'improvisation, et à perfectionner ce qui a été fait. A lire simplement, et à parler d'impression, on se fatigue et on complique l'enseignement, parce que les garçons sont facilement effarés. Mais tout cela s'organisera.

« Maréchal est bien intelligent. En ce moment il dévore la botanique, et j'en profite pour retrouver des connaissances. Il s'instruit aussi avec notre planisphère. Mais les étoiles sont cachées, et de toute façon la lune va venir brouiller notre astronomie.

« J'arrange aussi toutes les horloges – et je fabrique des pièges à guêpes. Si vous avez des guêpes, prendre un vase de verre, y mettre 2 cm d'eau savonneuse. Couvrir avec un papier tendu ; au milieu du papier percer un trou rond, au plus grand comme une pièce de vingt sous, garnir de papier en dessous et autour du trou avec du miel, on prend cinquante guêpes en quelques minutes.

« J'en suis toujours au jardinage et j'apprends des choses…

« Ma vieille amie avait névralgie hier, alors grande musique ! Ca va en ce moment. Je viens de revérifier mon permis de voyage. Oui, c'est bien convenu pour le dimanche 29 à Culoz. Soyez ma douce maman souriante et heureuse, svp. Car il est dans l'ordre que les grands bonheurs soient espacés et attendus. Que de jolis souvenirs n'ai-je point de St Laurent du Pont ! C'était le

[1] PN 1264, 30 août 1909. « Le chômage n'est pas par lui-même un mal… »

temps où nous lisions Hamelin. Ces heures sont des trésors qui remplissent toute la vie ! Vous êtes ma douce pensée de cœur et mon hirondelle du lac ! »

23 Août – « Voilà la semaine où le garçon va partir en voyage pour retrouver sa mammeh ! Le temps a passé vite, mais utilement aussi ; car les idées s'ordonnent bien pour l'année prochaine. Je ne crois même pas que le travail sera dur pour moi, car je resterai toujours dans la même région d'idées, avec le droit de négliger un tas de petits problèmes de baccalauréat. Car, comme dit très bien Darlu, ces jeunes gens en savent trop ; il faut qu'ils dégorgent. Il faut que les idées importantes se détachent sur les autres. J'aurai seulement à remettre le nez dans beaucoup de livres, et à fréquenter de nouveau la bibliothèque de l'Ecole.
« J'ai reçu les épreuves hier, mais je n'ai pas eu le temps de les regarder… Le temps passe à mille choses. Pour me reposer je lis du Walter Scott. Mais on ne peut échapper entièrement au tourbillon des bourgeois quoique je sache très bien m'en aller.
« Le soleil revient, et la chaleur aussi. C'est notre temps de voyage qui se prépare. Cela sera si bon, une tendresse de « sah meh » et de grandes choses à voir tous les deux. Il faut dire plus que jamais qu'une réunion de plus de deux personnes est nécessairement médiocre. Et je ne m'étonne pas que les gens s'abrutissent en conversations. La musique va, quoique gênée par mille bruits de vaisselle.
« Les étoiles se montraient hier au soir. Mars brille au Sud-Est. J'ai fait une carte du ciel simplifiée que j'emporterai pour le voyage…
« Il y a aussi chez les Lanjalley un maniaque d'insectes dont on peut tirer des notions. On voudrait tout étudier de près, mais comment faire !…

« Ma douce, mon hirondelle de mer, il n'est pas de jour où je ne pense à Granville et à ce rêve extraordinaire de rochers de mer et de crabes. Il y a un fait ; avec vous les journées sont longues et pleines comme des vies. Ici elles passent sans qu'on les voie. Je suis bien heureux d'avoir une maman comme ça !
« A dimanche, à Culoz ! »

10 Septembre – « Doux cœur chéri, si tendre pour son enfant ! Rien au monde ne pourra dire le bonheur de ce voyage. On vivait dans les étoiles ! Il me semble qu'il y a des mois que je suis en voyage avec vous…
« Je me presse afin de faire commissions ce soir et partir demain *(à Paissy).* »

12 Septembre – « Pêcheuse d'étoiles ! Hier soir justement le ciel était riche, et j'ai lancé de doux regards à Mars et à Saturne, deux pélerins sur la route du Soleil. J'ai salué Véga notre étoile, et aussi la Chèvre au N.-E., et Andromède, et toutes nos amies du voyage. Je me sens tout le temps avec vous.
« Je suis arrivé ici hier, à midi et demi. J'ai écrit aussitôt un *Propos*, réponse à deux lettres sans signature, renvoyées par la *Dépêche*, deux lettres stupides de musiciens qui se croyaient insultés par un récent article[1]. Tout à l'heure j'ai écrit le *Propos* sur les professeurs qui se moquent des élèves[2]… Presque tous les articles du voyage sont encore à paraître. Tant mieux, cela éveillera des souvenirs en nous deux.
« Quelle belle chose que le ciel ! »

13 Septembre – « Je fais de belle musique vers vous. Svp bien écouter et l'entendre. Aussi à dix heures du soir, en

[1] PN 1284, 19 Septembre 1909. « Hier je partais en guerre contre les beaux-arts… »
[2] PN 1286, 21 Septembre 1909. « J'ai connu un sot pédagogue… »

regardant vers Persée, les Dauphins, les Pléïades, Aldébaran, j'ai fait ma prière à mah douce mammeh.
« Il fait un temps gris et doux. J'ai attaché des capucines et des vignes-vierges, tendu des fils et planté des clous. Tondu aussi un petit gazon avec des ciseaux.
« *Propos* d'aujourd'hui, joli, sur les astrologues[1] ; il vous plaira. »

16 Septembre – « Je retourne à Paris. On m'avisa hier par dépêche du décès de Mlle Salomon, et cela voulait dire d'aller sans retard. J'ai donc en perspective des pensées mélancoliques, des obsèques et de grands changements. Mais il ne faut point méditer là-dessus. Tous les gens vont intriguer ferme et j'y pourrai bien perdre mes deux heures ; il n'y a rien à en penser, ni rien à en dire. J'étais dans mes jardinages, et me voilà sur les chemins, toujours portant la pensée de mah meh comme un ruban bleu à mon bonnet. Je pense revenir ici après-demain. »

17 Septembre – « Journée de grosses émotions. Obsèques à 3h. Charles Salomon m'avait demandé de parler au nom du Collège très tard. J'écris un discours bref ce matin, de 11h à 1h1/2. Puis il se trouve que Paul Dupuy veut parler aussi au nom du collège. Pourparlers ridicules. Bref Ch[arles] S[alomon] insiste. Alors, à la maison, deux discours officiels, dont un de Salomon Reinach. Au cimetière discours inepte d'un rabbin. Discours bon de Dupuy. Et moi, finalement, avec trop de force je pense, dans le style et dans le ton. En bref, je crois que cela n'a pas plu du tout. « Pages Libres », représenté par Maurice Kahn, son rédacteur, me l'a pris pour le publier. Je vais dîner chez Charles Salomon, qui semble avoir des objections à faire. Enfin je suis bourré de scrupules, comme toutes les fois que je parle solennellement,

[1] PN 1287, 22 Septembre 1909. « Autrefois, dit Cérébrof, les rois avaient des astrologues… »

exactement comme après le discours de Condorcet. Je fais bien en restant dans mon coin. Au retour du cimetière vu Kahn, et Thomas rédacteur à *l'Humanité* et professeur d'histoire au Collège. Amusante conversation. Enfin une agitation à réveiller les morts. Je viens d'écrire un Propos net sur l'irréligion[1]. Bon ; laissons cela. Il faut parler comme on pense, et puis c'est tout.
« Je ne crois pas que la question du Collège se pose maintenant. Je saurai cela ce soir. Demain, je suppose, je serai de nouveau à Paissy où j'espère trouver une longue lettre de mah meh, venant de son cloître de Nyons. Le temps passe. Et il faudra bientôt quitter de nouveau Paissy. Ma sœur et ma mère rentreront le 25. Madame Lanjalley qui sera seule alors avec son mari se fait une vraie fête de me garder deux ou trois jours. Voyez si cela s'arrange avec votre retour sur Rouen. Mais ne m'accusez pas de ne point vous bercer dans mon cœur, comme une douce meh, plus douce que tout. Il faut bien que je partage ma vie ; c'est un de mes gros soucis, et il est sans remède… »

18 Septembre, dans le train de Soissons. « Sévigné continuera avec le moins de changement possible. Les Ch[arles] Sal[omon] ont été parfaits, le discours a plu aux amis, déplu aux autres. Il faut se résigner à ces ricochets. Je vais maintenant me reposer à poings fermés tout en remuant la terre. Me couver tranquillement de loin, svp ; je suis très sage. »

19 Septembre – « Je suis revenu au jardinage et au calme. Ecrit un Propos sur l'intelligence des femmes[2] qui n'est pas trop sot je crois. Ils ont fait bien des fautes ces temps, au journal, mais ils en ont rougi.

[1] PN 1290, 25 Septembre 1909. « « Faut-il parler de Dieu dans un cours de Morale laïque ? »

[2] PN 1293, 28 Septembre 1909. « Au sujet des femmes les plus cultivées… »

« Hier soir à 10h le ciel était beau. J'ai dit « bonsoir mah meh » vers toutes les étoiles amies, Andromède, Persée, les Dauphins, les Pléïades, etc. Je pose mes mains sur vos genoux et vous souris comme le *Bambino di Milano*. Vous êtes une perfection de mère. »

21 Septembre – « Les départs sonnent déjà. On entend rouler des voitures. Voici le brouillard d'automne. Les pensées suivent cette pente. Je m'étudie à résister.
« Je lis *Consuelo* de George Sand qui me semble de premier ordre. C'est sur la musique et c'est grand comme il faut. *Jean-Christophe* n'est que brutal. Trop de jugements, trop de jugeurs. Il y a quelque chose qui est hors de doute, c'est qu'il faut échapper à tout jugement et produire dans la solitude.
« L'émotion des obsèques de cette vieille femme supérieure se calme maintenant. Il est évident que, par les circonstances, j'ai pris ce jour-là un rôle de chef qui est ridicule si on veut ; mais comment faire ? Ayant reçu des circulaires du collège, j'ai répondu de façon à rentrer dans l'ombre, sans me retirer pourtant. Jamais les gens, hors l'affection, n'accepteront la supériorité d'autrui. Il faut régner dans sa classe, et régner sur ce qu'on écrit. Passé cela, il faut se faire oublier. Car on n'est chef que si l'on obéit, et si l'on reflète le sentiment moyen, et l'opinion moyenne.
« Le testament institue une association de professeurs. Il est clair qu'un professeur de l'Université n'y peut pas rentrer, et cela dispense d'en dire plus long.
« Le beau-frère d'Élie est soigné d'une typhoïde à Sucy. Écrit une lettre d'idées à Élie ; reçu de lui une lettre d'idées. Voilà la vraie vie en société.
« Ma douce voyageuse, comme j'adore nos beaux souvenirs ajoutés à tant d'autres. Cette vie cachée de nous deux est puissante et riche. Les petites choses ne comptent pas. Pensez avec joie à votre travail, et soyez

douce et heureuse de votre enfant de crabe ! O Granville ! Quel bonheur ! »

23 Septembre – « Mme Lanjalley a sa grande névralgie ; je lui fais de la musique… Avez-vous vu les Hyades et Aldébaran ? Je trouve merveilleuse cette arrivée des saisons par de nouvelles étoiles. Je suis comme vous, je trouve tout merveilleux, la mer, le rocher de Granville, nos lacs, nos montagnes et tout et tout, le pont de Chaix… votre Palestine de Nyons que je ne connais pas, etc… A bientôt, mah meh ! »

Octobre – « Je vous envoie un mot d'Adeline qui fera assez plaisir à sah meh… Comme j'ai pensé avec adoration à vous, classant tous les importants papiers du garçon, sans jamais se tromper. Quelle avance pour le travail… Et vous, ayez courage !
« Je pense à vous tout le temps. Je n'ai pas encore voulu remplacer l'aquarelle de Granville par celle du lac de Genève. Je vais pourtant le faire. Mais la mer est notre vraie patrie.
« En retard aujourd'hui. Deux visites d'anciens élèves. Beaucoup de paroles. J'ai aussi travaillé un peu à classer des notes ; il faut que je fasse cela un peu tous les jours. Je viens d'achever un Propos sur la circulation des Idées[1] qui n'est pas mal.
« A Sucy rien de remarquable. Les Élie sont rassurés sur le beau-frère. X. Léon, toujours un peu rosse, mais j'ai coupé court. Ils avaient tous lu le discours dans *Pages Libres* et le trouvaient très bien.
« Je pense beaucoup à Henri-IV et suis impatient de commencer afin de ne pas remâcher. Je m'attendris en vous pensant devant les chemises vertes, triant les notes !

[1] PN 1304, 9 Octobre 1909. »Je lisais hier un article sur une certaine espèce de fous à opinions… »

« Je travaille. Peut-être même un peu trop. Cela vient de ce que le commencement des cours se fait attendre. Et je ne crois jamais rien savoir à la rentrée après deux mois de repos, avant d'avoir fait l'expérience du savoir devant les élèves. Petites niaiseries d'imagination, que je combats en faisant tranquillement des fiches.
« Vu les Salomon hier. Ce n'est pas parfait comme tonique. Le programme des filles est stupide. Il est triste de penser que j'enverrais promener tout cela si j'étais assez riche.
« X. Léon est de même. Ces gens vous enlèveraient toute confiance si on n'avait pas ce puissant foyer à l'intérieur sur lequel souffle sah meh ! Comme c'est doux de sentir un cœur qui soutient le garçon !…
« J'ai hâte que la saumure d'Henri-IV me remette en tranquillité.
« Ange mah meh ! Oui, c'est de vous que me vient cette joie divine.
« … Je vois bien que j'aurai à faire des fiches en lisant. Et c'est un petit jeu auquel on prend goût. J'ai déjà, en deux jours, une érudition sur Descartes. Vous verrez. C'est bien facile.
« Pour le reste tout est pure joie. J'ai fait tout de suite la classe comme à Michelet, sans seulement penser que j'étais à Henri-IV. Et personne n'a été surpris. Pas l'ombre d'un souci d'opinion. Il faut donc penser aux grandes choses, et c'est tout.
« … Au galop. Je vais classer ces soixante noms d'enfants et ensuite écrire le Propos. »

9 Octobre – « Bonne leçon aujourd'hui qui termine l'introduction. Ils écoutent comme des anges. Et ça ne me gêne pas d'en voir un petit tas de soixante. Ils sont tellement raisonnables. Mais il y a des copies à corriger et des leçons à préparer tant qu'on en veut.

« Hier écrit bon Propos sur la Comète[1], qui est un extrait de la leçon d'aujourd'hui. J'ai vu Marcel *(Renault)* avant-hier. Gentil comme tout. Et bien beau toujours parce qu'il a confiance dans les grandes choses. Un Propos[2] fut écrit là-dessus. M'a chargé de mille amitiés pour vous. « Une belle nature », voilà comment il vous juge, et j'en suis heureux car c'est votre enfant qui sait combien c'est vrai. Vous faites mon bonheur, voilà !!
« En allant à Henri-IV je vois le Luxembourg, le Panthéon, l'Église St Étienne du Mont, et le *Penseur* de Rodin qui n'est pas sans force. Tout cela est bien rangé et convenable. »

13 Octobre – « Toujours joyeux et content des petits. A préparer les leçons de demain (première sur la perception : La perception du mouvement). Ce matin, Hume, très bien ; ils écoutent adorablement.
« Écrit tout à l'heure Propos sur Saturne[3], qui vous plaira.
« … Quénioux veut que j'aille à 5h avec lui au salon d'automne voir les dessins d'enfants dont je vous ai déjà parlé, afin d'écrire deux colonnes pour le Manuel Général. On peut toujours essayer. Cela distraira votre garçon. Car il ne faut pas non plus travailler trop. »

16 Octobre – « Tout va toujours très bien à Henri-IV. Et le cours s'y développe magistralement.
« Il est bien nécessaire que vous veniez jeudi. Nous irons chercher un planisphère ; voilà maintenant des étoiles qui montent au dessous des Hyades et je ne suis pas sûr de les bien connaître. Nous chercherons aussi une lunette pour voir Saturne.

[1] PN 1313, 19 Octobre 1909. « Il y a une dizaine de siècles… »
[2] PN 1312, 18 Octobre 1909. « Comme j'avais revu, après un assez long temps, un précieux ami à moi… »
[3] PN 1319, 25 Octobre 1909. « On ne parle que de la planète Mars… »

« Il faudra aussi acheter cuvette, tube, support en bois et mercure pour Montmartre samedi. »

23 Octobre – « Je suis content d'aller ce soir montrer le baromètre aux camarades à Montmartre. Hier très bien à Sévigné. Elles ont parlé beaucoup.
« A Henri-IV aujourd'hui très bien aussi. Ont fait des remarques très sensées, parfois même très pénétrantes.
« Renvoyé ce matin épreuves d'article pour le Manuel Général. »

27 Octobre, soir – « Qui a été surprise ce matin, surprise et heureuse ? Sah meh, en recevant les *Danaïdes*. Bel avant-Propos pour notre 2ème série. C'est vous qui méritez tout çà parce que vous êtes douce, adorable, parfaite, et tout.
« … Vieux Charles m'attendait aujourd'hui au lycée. Déjeuner ensemble et grand bavardage dans fauteuils Pouponnière. Je lui ai fait lire Saturne et l'Ivrogne[1]. Je lui ai parlé de mah meh. « Belle nature », qu'il dit, comme Marcel. C'est délicieux un ami comme ça. Nous l'emmènerons au Jardin des Plantes, svp !
« Notre livre va paraître bientôt. Joie surtout pour sah meh !
« Le travail commence à arriver. J'ai bien reçu une quinzaine de copies aujourd'hui ; j'en ai corrigé deux. Les pauvres enfants n'ont pour ainsi dire pas de livres, dix fois moins que ceux de Michelet. Je vais faire acheter la *Critique de la raison pure* pour commencer. Ils ne l'ont pas dans la division II.
« Il pleut mais j'aime assez ce bruit-là. C'est la mer qui vient nous voir.
« Les bachots m'ont mis en retard…

[1] PN 1319 & 1320, 25 et 26 Octobre 1909. L'Ivrogne : « Si je fais le compte de ceux que j'ai connus, et dont l'alcool a fait des brutes… »

« C'est assommant, il faut absolument que j'aille demain à la Société de Philosophie. »

3 Novembre – « Bonnes classes ce matin. Excellente avec II. Avec I j'ai entendu une leçon amusante (quoique plutôt ennuyeuse) parce que c'était du Brunschwig tout pur, même dans l'intonation. J'aurais voulu tout autre chose, avec bien plus de préparations et de rhétorique pour arriver à la même conclusion (sur le parallélisme psycho-physiologique).
« Ils demandent toujours qu'on leur indique des livres à lire sur une question. Cela n'est pas sans m'embarrasser, parce que je leur recommanderais toujours les mêmes livres sur toute question. Vraiment je n'ai pas le temps de traîner dans les Bibliothèques. J'irai tout de même à l'École demain.
« Je pensais si doucement à vous ce matin, en montant vers le Panthéon !
« Quelle joie, ces *Prolégomènes* !
« Trois élèves nouveaux ce matin. Je me remets à corriger copies. »

5 Novembre – « Ne vous inquiétez pas pour les Bibliothèques. Ne cherchez pas. Réellement je leur ai expliqué (ce que vous savez) qu'il ne faut *lire que les grands*, et feuilleter les autres selon le hasard.
« Quelle joie d'avoir enfin votre lettre. Je vous jure que toute ma joie est en vous, mon doux soleil de cœur. Là-dessus il ne peut y avoir ni doute, ni restriction, ni embarras jamais. C'est ainsi. Rien que ces deux jours sans lettre, j'étais comme une plante sans eau.
« Svp, être heureuse, et me porter joyeusement dans votre cœur ! »

6 Novembre – « Un petit mot en même temps que les épreuves de l'Avant-Propos[1]. Bonne classe tantôt ; bien expliqué des choses difficiles.
« Joyeux que vous ayez vu Saturne avec son anneau, et ses satellites. Et bien mieux que votre garçon sans doute, car la lunette de Sucy ne va pas jusqu'aux satellites.
« Le tas de copies et bien diminué… »

10 Novembre – « Copies toutes corrigées. Il y en a trois qui ont refait le devoir. En somme c'est amusant, mais un peu trop occupant.
« Beaucoup de travail aujourd'hui, surtout de réflexion. Leçon de demain difficile sur la Perception des résistances.
« Propos languissent ces temps ; mais il y en a un bien qui traîne entre ciel et terre sur le condamné à mort.
« Passé à la bibliothèque de l'École ce matin, et vu beaucoup de petites choses en peu de temps. »

13 Novembre – « Écrit un article[2] sur la R[eprésentation] P[roportionnelle]. Ce soir Montmartre. J'emporterai un bout de ficelle et quelques billes et j'irai parler sur *la Chute et la Gravitation*.
« Aujourd'hui j'ai terminé la Perception des résistances. Je commencerai jeudi la Perception et l'Idée, partie difficile, mais j'aurai deux jours pleins pour préparer cela.
« Vu Élie. Lui ai raconté Henri-IV. A l'impression qu'en un mois j'ai déjà enseigné beaucoup de choses. Et c'est vrai.
« Les Sévigné remettent leur devoir le 27. Ca tombera avec le commencement des devoirs de garçons… Quel travail alors !!

[1] *Les Danaïdes*, 2ème Série (MMML)
[2] PN 1345, 21 Novembre 1909. « Les partisans de la Représentation Proportionnelle triomphent maintenant… »

« Le titre des Propos *(« Cent-Un 1ère série – Cent-Un Propos 2ème série)* n'est pas brillant. Il aurait fallu les appeler Archimède – Les Danaïdes – du premier mot de chaque Avant-Propos. Mais rien n'est parfait. »

20 Novembre – « Fait aujourd'hui une classe *à peu près* mais qui manquait tout de même un peu de méditation. *Sans fatigue*. En toussant à peine, avec pastilles d'eucalyptus. Les yeux ne coulent plus – ils se guérissent. Soyez sans inquiétude. Je ne sens plus le froid grâce à dame Pelisse.
« Et j'aurai deux jours pleins pour réfléchir sur l'Espace et les attributs de l'Espace. J'ai reçu la première dissertation de cette série. Vous verrez.
« Ai lu un quart d'heure Mendéleef.
« Eu des rêves intelligents sur les hydrocarbures qui ne trouvent le repos que sous la forme inerte (H2O et CO2). Les autres édifices sont hautement explosifs. Puis enfin sommeil sans rêve. Je suis un bon enfant. Et vous une perfection de mère. Et vous le savez très bien *dans votre cœur*. C'est pour cela que je vous trouve *très heureuse*. »

A travers les lettres qui terminent l'année je note :

« Un Propos convenable sur Pythagore[1] quoique je l'aie rêvé plus beau qu'il n'est en allant au lycée, mais il ne faut pas trop se juger…

« J'ai relu avec bonheur le *Parménide*…

« Heureuse classe dans le rire et la joie. Les petits commencent à s'éveiller et à jouer à Kant comme au ballon.

[1] PN 1355, 1er Décembre 1909. « Voici une page d'histoire que j'invente… »

« Jolie leçon aux filles de Sévigné sur l'esthétique. Ont remis copies…

« Vu Mouthon et Navarre d'où d'amusantes conversations mais après cela un Propos sur l'enseignement[1] fait de morceaux, écrit trop vite, trop peu médité. Il faudrait donc être seul tout le temps !

« Bonne leçon aujourd'hui. Fini l'Espace. Vais maintenant faire le Corps humain et la sensation. Cela fait gros travail…

« Les copies arrivent de tous côtés. Il faut se résoudre à manquer beaucoup de Propos ces temps. Dites-le à Texcier et surtout qu'ils ne se gênent pas pour en supprimer un quand l'actualité donne…

« Demain j'écrirai quelque sottise contre les rois[2], mais modérée…

« Donné sujets de devoirs (sur les passions, les sentiments , etc…) Jolies classes. »

[1] Peut-être PN 1364, 10 Décembre 1909, ou 1366 (12 Décembre)

[2] Sans doute PN 1374, 21 Décembre 1909. « Je ne veux pas de mal à un roi… »

1910

5 Janvier – « Déjeuner des sophistes ce matin. Amusant. Élie, Bouglé, Painlevé etc. Nous allons le mardi 16, Élie, Bouglé et moi assister aux débuts de Painlevé candidat. Je viens d'écrire Propos sur la pièce de dix sous[1], mais sans éclat, parce que j'ai trop attendu.
« Encore copies à corriger, mais je me sens baigné de lumière douce par mah meh ; tout ira sans fatigue. »

8 Janvier – « Écrit Propos bien sur les riches[2]. Tantôt Montmartre (électricité). Quelles bonnes lettres de vous. C'est là qu'il trouve sa force, le garçon !
« Hier soir étoiles. Je leur ai dit de belles choses pour mah meh ! »

10 Janvier – « Un bout de lettre pendant que l'eau chauffe pour la toilette. Il ne faut point désirer être comme Quinton, ni de ce monde-là, parce que cela conduit à des idées féroces, que justement il a. J'ai lu du Platon. C'est Socrate qui est dans la vraie vie.
« J'ai écrit contre l'abus des machines, un Propos qui est bien[3].
« Samedi au lycée, 2ème heure, j'ai mis en train des études sur la justice. Très bon départ. Prodigieux mouvement dans ces cervelles. Ils ignorent tout de ces choses (c'est au sujet de leurs dissertations sur le droit et le devoir). A ce sujet je leur ferai aussi un beau Platon en trois ou quatre heures.

[1] PN 1400, paru le 16 Janvier 1910. « L'autre jour, dans un tramway, je vis le conducteur refuser une pièce de cinquante centimes… »
[2] Propos difficile à identifier.
[3] PN 1403, paru le 19 Janvier 1910. « Edison annonce des merveilles… »

« Samedi soir à Montmartre, peu de public. Résultats maigres. L'induction de courant sur courant n'a donné que de tout petits résultats, impossibles à interpréter. Vous me voyez changeant les bobines, groupant mes fils en quantité, grattant les contacts. Visiblement le public était un brin découragé vers 11h du soir. Mais tant pis.
« La cause c'est que les traités ne parlent qu'en l'air, et que je ne sais pas assez directement tout cela. Je crois qu'il faudra que j'aie un matériel en double ici et que je prépare tout. Et cela tombe sur un mois purée. Mais tant pis, mah meh m'aidera. Il faut penser

1° à transformer mes Daniel en piles au bichromate

2° à chercher par tâtonnement les meilleures conditions de l'expérience

3° à fabriquer avec plus de précision les bobines (tout cela est hautement utile).

« L'eau bout. Pensez que je roule des bobines dans ma tête et que je ne fais point attention aux petites choses. Mais je vous pense tout le temps et je vous souris.
« Retrouvé à Montmartre d'anciens élèves[1]. Réconfortant. »

12 Janvier – « Beau déjeuner de Sophistes. Les habitués et puis Leroy le Moderniste. Discussion belle et bonne jusqu'à 5h ½. Comme je rentrais en omnibus j'ai vu Orion qui se levait et je lui ai di que je vous aime de tout mon cœur. Il vous le répètera s'il n'est pas un trop méchant chasseur.
« Ce matin jolie classe (et conférence) sans fatigue. Ils commencent à se débrouiller et à bien discuter.
« Au déjeuner des sophistes, les historiens ont reçu quelques mornifles et l'École des Hautes Affiches Sociales a été baptisée avec un succès inouï.

[1] Dont Braun de Condorcet (Maths spéciales) qui est devenu le Lebrun des *Entretiens au bord de la mer*. (MMML)

« Mardi dîner avec Élie, Bouglé, Painlevé et inauguration de sa campagne électorale par une discussion avec les unifiés.
« J'ai eu aussi une lettre de Borrell sur des questions de théories.
« J'ai lu beaucoup Platon ces jours.
« Je pense qu'il faut élargir la vie humaine (contre les historiens).
« Je vous penserai à l'Observatoire. »

15 Janvier – « J'ai à mettre Platon en ordre pour Henri-IV. Très bonne leçon hier aux filles sur l'art et la morale. Ca fera un Propos ou deux.

18 Janvier – « Ce soir première réunion de Painlevé. Vous raconterai.
« Je suis plongé 1° dans Spinoza que je vais expliquer aux garçons comme introduction à la mémoire (et il faudrait même que je remonte jusqu'à Descartes), 2° dans Platon (à propos de la justice). Je lis, je lis, et tout cela s'organise lentement. »

22 Janvier – « On parle d'une comète qui serait visible le soir près de Vénus. Mais je n'ai rien vu encore. Paris est brumeux. Il fait froid ; je me roule dans dame Pelisse.
« Aujourd'hui classe trop sérieuse tout le temps. Sujets trop difficiles. Il faut que je pense à mettre de l'air dans tout cela.
« Les premières copies (Sentiments, Passions) arrivent aujourd'hui. On va donc changer d'activité. On organise Platon. Et d'autre part on reviendra à la Mémoire, avec plus d'exemples et d'anecdotes qu'on en peut donner en expliquant Spinoza.

« Desjardins m'a envoyé l'entretien du 19 Décembre. D'où je viens de tirer un Propos[1] sur la R[eprésentation] P[roportionnelle]. Comme c'est doux de penser à mah meh, classant les Propos entre les Dieux. Cela aidera aux choix futurs. Il semble bien que les Propos soient meilleurs maintenant qu'autrefois. Que peut-on vouloir de mieux ? »

24 Janvier – « Aujourd'hui écrit Propos sur l'inondation[2] qui paraîtra sans doute après demain.
« J'ai commencé à passer Platon aux ciseaux, car j'ai manqué au principe, il ne faut écrire qu'une chose sur chaque feuille.
« Je reviens sur votre conversation de l'autre jour. Ne vous racontez jamais des histoires sur ce que ma vie aurait pu être. Je vous jure que je me crois absolument incapable de vive comme ces gens riches chez qui je vais par habitude. Jamais je ne l'ai désiré ; jamais je ne l'aurais *voulu*. Vous n'êtes pour rien dans ces sentiments, bien que je sois heureux de les trouver en vous ; ils sont aussi vieux que moi. Si je n'ai point une vie comme tout le monde c'est parce que je ne suis point fait pour la supporter. Si vous croyez le contraire, c'est que vous ne connaissez pas encore bien votre enfant. Vous demandez si mes sentiments ne contrarient point ma destinée. Il est clair au contraire que tout cela s'accorde très bien et que je n'ai aucun effort à faire, pas la moindre lutte intérieure pour rester comme je suis, c'est-à-dire *votre petit* au tamis percé. Je vous écris tout cela bêtement, mais c'est bête aussi de poser des questions pareilles à son petit.

[1] PN 1409, paru le 25 Janvier 1910. « En faveur de la Proportionnelle, on dit et on écrit n'importe quoi… ».

[2] PN 1411, paru le 27 Janvier 1910. « Philosophons sur ces catastrophes… » Mais celui de la veille (« Philinte va et vient dans son brillant salon… ») parle déjà de l'inondation, comme beaucoup en cette période.

Jamais je n'ai vu ma vie sans vous. Je vous aime du fond de mon cœur et je souhaite une vie toujours comme ça qui donne certainement le maximum de production intelligente. Cela c'est sûr absolument !… »

27 Janvier (longs détails sur l'inondation à Paris) – « Soyez calme et sans soucis pour votre petit. Il me plaît de vous penser dans les Propos, les classements et les tables des matières.
« Aujourd'hui j'ai terminé sur Spinoza, non sans ennuyer un peu mes gaillards qui trouvent cela un peu dur. Les copies arrivent lentement. Demain à Sévigné : la science.
« Hier chez Léon il y avait Berthelot qui a de la puissance et du toupet, mais qui pense bien abstraitement tout de même. Élie est un peu souffrant et manquait. Retour à pied, par l'inondation. On a l'impression que l'eau coule au dessus des rues ; elle était juste au niveau de la place de la Concorde… Ne vous inquiétez pas de l'état moral du « Prince zézayant », il est d'un calme parfait… »

29 Janvier – « Soyez sûre que si je vais à Choisy demain ce sera sans risque. Je ne vois point que les malheurs individuels soient plus prévisibles ces temps que n'importe quand. Et réellement je n'ai pas plus d'inquiétude maintenant, au contraire, ayant assez de penser aux malheurs réels. Mais je vois que Choisy reçoit des lettres inquiètes ; vieux Charles en reçoit de même ce qui prouve que tout le monde pense en désordre, ce qui ne peut qu'augmenter la somme des maux.
« Vieux Charles n'a rien à faire parce que son lycée est noyé. J'ai dîné avec lui hier. Il est purée ; il ne peut pas du tout vivre. Il faudra que je voie à le nourrir chez moi de temps en temps. Il était bien content de me voir et il en a tiré de la sérénité qu'il a dit. Il faut que tout le monde s'y mette ; la pitié ne sert qu'à entasser tristesses sur

tristesses. Cela fera un Propos peut-être[1]. Le baromètre est toujours bas. J'ai fait aujourd'hui un article sur les barrages[2] qui est très amusant. J'ai écrit ces jours des Propos sur la crue. Jusqu'ici j'ai le journal et les lettres comme à l'ordinaire…
« Je commence à traiter du corps humain tantôt, samedi. Tout cela n'est pas encore bien en ordre et je vais m'y remettre ainsi qu'à corriger deux ou trois copies.
« Hier à Sévigné, géométrie, baromètre, cyclones, crues, pitié. Jolie salade où l'on apprenait quelque chose tout le temps. Mais le cours d'Henri-IV est plus difficile.
« Je vous vois bien sage et point du tout noyée dans vos classements des Propos. Je suis heureux en vous pensant ainsi ; et j'ai beau m'appliquer je n'arrive pas à penser tristement. J'étais content d'expliquer au vieux Charles que vous m'êtes un trésor ! »

1er Février – « Il faudrait bien venir jeudi. Le travail du cours Henri IV est dur en ce moment et je ne sais pourquoi. Je voudrais d'un côté avoir des journées sans fin et de l'autre je crois qu'il faudrait un peu d'air et d'oisiveté dans tout cela et un cœur de meh pour soutenir son enfant. Et puis ça nous fera du bien de voir un peu les Dieux[3]. »

5 Février – J'ai salué Orion et Sirius hier soir ; je leur ai dit de verser la joie sur le cœur de mah meh. J'ai écrit pour la *Dépêche* le discours aux riches chez Léon[4].

[1] PN 1418, paru le 3 Février. « Je ne sais si la pitié est aussi bonne qu'on le dit… »

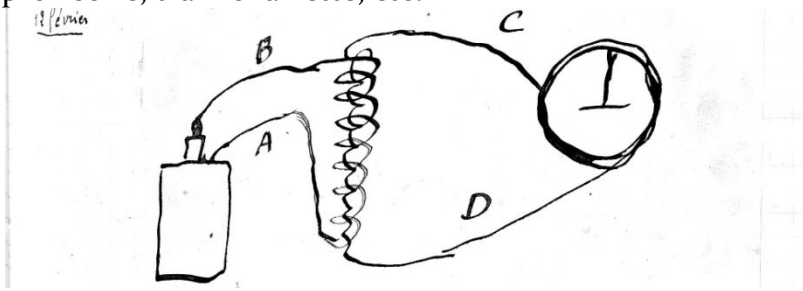
[2] Peut-être PN 1434, paru seulement le 18 Février 1910. « Il s'est rencontré sans doute… » Comme l'indique la phrase suivante, bien des Propos sont en cette période consacrée à la grande inondation de 1910.

[3] *Ma collection des* Propos *; celle d'Alain était chronologique* (MMML).

[4] Sans doute PN 1422, paru le 7 Février 1910. « C'était l'heure des entremets… »

« Jolie soirée hier avec vieux Charles ; je lui ai dit que mon trésor m'avait apporté de la Sérénité plein les yeux et les mains. Il applaudit au classement des Propos par Dieux… »

8 Février – « Vous ririez de bon cœur si vous me voyiez dans les bobines et les piles. J'obtiens des courants induits convenables, mais qui sont tout de même très inférieurs en intensité aux courants inducteurs. Il faut réfléchir à tout cela.
« Les petits ont été délicieux samedi à Henri-IV. A 5h je bavardais encore avec une douzaine d'entre eux.
« Quelques trains rétablis par Austerlitz. Été à Choisy. Récits touchants qui m'ont fait écrire un Propos[1], le *Penseur* encore plus violent que les précédents, mais aussi, je pense, plus clair. Retour dans la nuit sur voie provisoire, train charrette, etc. »



12 Février – « Mah meh ! Je dis que le courant inducteur BA est beaucoup plus intense que le courant induit CD. Cette délicieuse physique m'a mis en retard ; ce n'est pas croyable…
« Aujourd'hui chez Léon Weber m'a rapporté un Propos de journaliste parisien. « Alain de la *Dépêche de Rouen* est un des premiers journalistes de France ». Élie a trouvé que l'éloge valait la peine d'être entendu. Et moi je le

[1] PN 1424, paru le 9 Février 1910. « Le Penseur descendit de son piédestal, s'habilla comme tout le monde et prit le train… »

rapporte à mah meh qui soutient si bien son petit de toute sa foi ! »

13 Février – « Je prépare tranquillement pour Henri-IV un beau Platon. La Mémoire a été attaquée comme il faut jeudi. Écrit ce matin un bon Propos sur l'action et le bonheur[1]. Tout va marcher ; il faut seulement que je conserve la sérénité et la lenteur dans le travail ; je m'y applique… »

16 Février – « La Seine remonte, mais ce sera supportable, j'espère. Pourtant les ponts sont bien dans l'eau. »

18 Février – « Toujours en retard. Comment vous raconter Montmartre, Sévigné, Henri IV, Choisy. Il faudrait des pages là-dessus. Venez mercredi. Composition jeudi. Vous lirez toutes les notes, et je trouve un si doux repos à vous voir. Mes cours d'Henri-IV sont absolument en l'air par précipitation. Réellement cela n'est pas croyable à quel point j'ai trop à faire. Je suis amené à me dire tout le temps : « Doucement, du calme ». Mais à chaque classe j'ignore absolument ce que j'aurai bien à dire à la classe suivante… »

19 Février – « J'ai de purs bonheurs à lire les lettres de mah meh. C'est supérieur contre tous les soucis et de première utilité pour se tenir en bonne forme et se reposer après le travail. Bien être sûre de cela.
« Bonne leçon aujourd'hui à Henri-IV, et hier à Sévigné sur les passions. Jusqu'à la composition du jeudi travail modéré. Alors venir mercredi. Des tas de choses à raconter. Les gens qui se disent vos amis comme les Salomon, etc. ça n'est bon à rien qu'à vous donner du travail et à vous presser comme un citron.

[1] PN 1436, paru le 21 Février 1910. « Un préfet de police… »

« Vous verrez mes piles et une comique dynamo qui n'est encore qu'un petit monstre. »

26 Février – « Comme mon cœur va vers vous. Comme vous êtes douce et sage. Je suis attendri quand je pense comme vous vous en alliez à votre travail. Sûrement vous me remettrez toujours dans la sérénité. Hier j'avais une leçon d'élève à Sévigné. Donc pas de fatigue. Après cela grand dîner, avec l'académicien obligé (des Inscriptions et Belles-Lettres). Conversations faciles que l'on écoute à moitié. Et cela m'a donné un article amusant que je viens d'écrire. Avant le dîner j'avais dit à « Soldes et Occasions[1] » que l'administration avait à se taire pendant deux ans.
« Il faut être au dessus des petites choses, toujours dans les grands sentiments et dans le grand univers et travailler avec sah meh à illuminer et simplifier la vie. »

27 Février – « Leçon excellente tout à fait comme il faut. Naturel, Force, Variété. Les petits étaient parfaits, et absolument comme il faut. Tout s'arrange et pousse sous les yeux de mah meh quand elle les a promenés par ici. Très bien aussi sur Socrate et Nul n'est méchant volontairement. Jamais je n'étais arrivé à une liberté d'esprit aussi parfaite, sans aucun artifice. Il le fallait absolument pour parler de ces belles choses.
« Il est convenu que je donnerai 2h de sciences le vendredi (3h ¼ - 4h ¼) aux petites de Sévigné. Je vous envoie un joyeux sourire mah douce petite maman, et mes deux mains sur vos joues. »

[1] *Marie Salomon* (MMML)

2 Mars – « J'ai reçu d'un lecteur de la *Dépêche* un jeu de cubes qu'il a inventé et que vous verrez. Cela m'a fourni un article[1], aujourd'hui.
« Déjeuner des sophistes, très amusant. Les gens commencent à m'attraper au sujet d'articles qu'ils trouvent un peu partout soit chez Desjardins, soit des *Pages Libres*, *Grande Revue*. C'est un peu ennuyeux. Il faudrait ne jamais rencontrer ses lecteurs.
« On a lu de la *Jeanne d'Arc* de Péguy. Et ce sont de belles choses de temps en temps tout de même. Pour le reste, ça va. Les petits sont si mignons que le travail est tout facile. Beaucoup de compositions me plaisent. Ils commencent à savoir faire un développement.
« J'aurais voulu que vous me voyiez au bazar à tourner autour des piles et accumulateurs !! Mais je n'ai rien acheté… Sagesse et destinée !! »

8 Mars – « A mercredi !! j'avance dans la composition. Vous aurez à lire 1° des choses sur la mémoire 2° des choses sur Platon. Et je vous raconterai les Cours de sciences aux petites (12 à 13 ans). J'ai lu plus de la moitié du nouveau *Jean-Christophe*. Et c'est très beau. Et avec quel mouvement royal ! »

16 Mars – « Toujours en retard, avec un tas de copies de Sévigné sur la conscience, et une leçon à remanier pour demain…
« Hier, assez bon propos sur la Force[2], aujourd'hui sur les parlementaires[3], amusant…

[1] PN 1456, paru le 13 Mars 1910. « Un ami inconnu vient de m'envoyer un jeu de cubes… »
[2] PN 1463, paru le 19 Mars 1910. « Tout ce mépris que chacun jette sur les voleurs… »
[3] PN 1461, paru le 18 Mars 1910. « Monologue d'un vieux parlementaire… »

« J'ai fait une bonne expérience sur la self-induction quoique vers la fin mes piles se soient un peu fatiguées. J'ai aussi brûlé mes deux petites lampes en leur donnant 10 volts au lieu de 3. Et ce n'est pas cela qui avance mon travail, dira mah meh !… »

18 Mars – « Joie de vous attendre avant que vous ne vous envoliez vers la montagne. Moi j'irai à Paissy voir la vieille amie mais il faudra que j'aille d'abord à Choisy. Ma sœur a douloureux panaris, soigné d'ailleurs par bon médecin… »

*Pendant **vacances de Pâques 1910**, Alain à Paissy, moi à Grenoble chez Blanche avec famille. Travaux au jardin – Musique – Propos – Lectures – Travaux pour les classes… le tout en style télégraphique dans quinze lettres dont je ne transcris rien que ceci :*

« J'ai trouvé ici une astronomie populaire que les Lanjalley ont achetée et qui contient de grosses erreurs, avec des petites fautes de raisonnement partout. Voilà la science vulgarisée. Tout est à réformer et encore bien plus que je ne dis et que je ne crois. Jamais on n'ira assez lentement ni pour les autres, ni pour soi.
« Je me figure bien Grenoble. C'est comme Lorient. L'amour et tout ce qui y ressemble voilà la grande occupation des petites grandes villes. Et ce n'est pas ennuyeux du tout quand on est dedans. Mais pour le spectateur cela est hautement ridicule. »

16 Avril – « Bonnes choses à dire. Leçon d'aujourd'hui sur la logique d'Aristote, très bien ; a beaucoup porté. On retrouve le bénéfice d'un travail énorme fait autrefois là-dessus. Encore au moins trois samedis avec Aristote. Le cours de jeudi prochain se trouve préparé, car jeudi dernier, comme il arrive je n'ai pas développé deux pages

sur dix. Donc on sera joyeux (électricité – Jardin des Plantes…) »

24 Avril – « Je n'ai pas été tout à fait en sérénité, quoiqu'Aristote ne m'ait guère laissé de temps pour penser à moi, car je voyais encore vos yeux baignés de larmes. Comme j'ai regretté de vous avoir laissé partir à 5h, et pourquoi ? pour voir des gens qui sont pour moi comme zéro ! Mah meh ! c'est une grande épreuve de vivre loin comme ça. Sûrement il faut un grand courant de grand amour de fidélité vraie pour nous tenir ensemble entre Rouen et ici. Comment faire ? La vraie raison de vivre ensemble tout à fait ce serait de rendre impossible même l'ombre d'un souci comme celui-là. Mah douce meh il y a une chose que je ne peux pas supporter, c'est si vous aviez du chagrin. Ca n'est pas permis, c'est comme si on me battait. Il faut que vous vous penchiez sur moi, que je puisse mettre mes bras à votre cou et que je vous dise que vous êtes ma joie, mon unique amour, par préférence comme ça et qu'on a le devoir d'être heureuse envers son n'enfant ! Penser à Granville d'hier, à Granville de demain. A toutes nos promenades. A nos livres et à tous nos trésors ! »

29 Avril – « Encore mal au genou. C'est ce froid mais cela n'assombrit pas l'humeur. Lourde journée hier. Avant la classe Propos[1] (famille d'inondés). Ensuite lycée. Leçon excellente et qui a très bien porté provoquée par questions d'élèves au début. A 10h5 Borel. Il m'emmène dans les jardins de l'École jusqu'à midi et demi pour me montrer un travail qu'il fait.
« A 2h Société de Philosophie. Pâteux. Rien à comprendre.

[1] PN 1505, paru le 1er Mai 1910. « Voici une histoire vraie… »

« A 4h sur la demande de X[avier] L[éon] j'improvise un Propos intelligent mais tranquille[1] (que j'ai du reste écrit et envoyé) sur un tramway et la moralité.
« A la sortie Franck m'accompagne toujours intelligent et joyeux.
« En rentrant préparation Sévigné. Et je trouve une adorable lettre de mah meh en récompense ! »

30 Avril – « Aujourd'hui métaphysique d'Aristote. Très bien. Et les élèves sont tellement mignons. Content que vous lisiez *Clarissa Harlowe*. C'est un livre que j'aime beaucoup. Il sera fait des discours là-dessus jeudi quand on aura revu le classement des Jupiter.
« J'ai remarqué qu'« Azedon » lançait un accumulateur un peu différent quoique toujours zinc et plomb. Il faudra voir.
« Le genou est toujours gênant ».

3 Mai – « Je reviens à mes habitudes de lit jusqu'à midi pour maintenir les genoux en bon état par ces temps aigre-doux. Quatre jours à Pentecôte ; cela fera un beau Granville et le temps s'adoucira.
« Pour les choses Cornély[2] je n'ai à dire que ceci : si mon pseudonyme était tout à fait découvert, et s j'écrivais devant l'opinion je n'aurais plus aucune liberté. Il faudrait chercher un autre nom. Cette publication est peut-être un bien pour le public ; elle est certainement un mal pour moi. Voilà pourquoi il faut modérer Texcier, si calme qu'il soit par nature ; dites-lui d'être discret et que moins on parlera d'Alain plus Alain sera intelligent et libre. »

7 Mai – « Vous aurez trouvé les Propos de ces temps-ci bien tapés. Voilà ce que je pensais en lisant ce matin le

[1] PN 1514, paru le 10 Mai 1910. « Le Sophiste me disait hier… »
[2] *Qui réédita en édition ordinaire la 2ème série des* Cent-Un Propos (MMML).

propos sur la peur[1]. Tout à l'heure, je vais écrire sur Jeanne d'Arc[2].
« Aujourd'hui leçon sur Aristote, un peu terne. Mais seconde heure brillante sur l'Idéal et sur la Justice. – Très bonne leçon hier à Sévigné sur le sentiment religieux (leçon d'élève refaite). Si je ne préparais jamais rien, ce serait toujours magnifique.
« Je crois bien que je ne voterai pas demain. C'est même sûr. Il n'y a rien à faire contre Benoist. L'élection Painlevé d'après ce qu'on dit est bien balancée. Pour le consoler je lui ai envoyé le livre *(les Cent-Un 2ème série)* ces jours-ci.
« Vu Quénioux qui insiste pour que je déjeune chez lui avec Laisant. Il faut s'y résigner. Ces vieux amis de l'Enseignement Populaire ont déjà de bonnes intentions… »

10 Mai – « Déjeuner chez Quénioux hier avec le vieux Laisant et le peintre Luce aussi ami des Propos. Brillants discours. Très amusant. Le vieux L[aisant] voudrait à toute force que je ne fasse qu'un ou deux articles par semaine parce que ça le fatigue de penser que j'en fais un tous les jours, etc.
« Excellente idée de faire de nuit, aux étoiles !, notre voyage Granville à l'aller et au retour. Tous les jours pour nos promenades de crabes !!… Enthousiasme !!… »

11 Mai – « Du travail. Il faut que je finisse demain sur le temps. L'examen approche et il va falloir aller au plus pressé ce qui est très facile…
« Reçu carte avec remerciements de Painlevé.
« Reçu aussi lettre de Cornély pour publicité. Je n'ai pas voulu lui répondre Zut de premier mouvement ; nous en parlerons… »

[1] PN 1511, paru le 7 Mai 1910. « Un homme raconte qu'il s'est trouvé en présence d'un Empereur… »
[2] PN 1513, paru le 9 Mai 1910. « Ces drapeaux pour Jeanne d'Arc… »

27 Mai – « Travaille à une leçon ingrate sur Kant. L'inconscient m'occupe sans que j'avance. Composition jeudi matin. Ensuite Choisy, ma mère est souffrante… »

31 Mai – « J'obéis bien à mah meh. Je travaille à ne pas me fatiuer. Je corrige les compositions peu à peu. Je suis à 16 c'est-à-dire que j'ai vu plus de la moitié des anciens. Il y a deux ou trois copies assez bonnes ; le reste est très faible, ils ignorent la question. Dans tout ce travail, je ne uis éviter un certain abrutissement dont les Propos se ressentent. En voilà trois de suite, celui d'aujourd'hui surtout dont je ne suis pas même à moitié content. Il faut se résigner à cela ; mais c'est bien difficile. J'en suis à me dire qu'il faut bien de la patience aux lecteurs de la *Dépêche*. Car il ne faut pas juger d'après ses amis. Mais enfin tant pis. C'est ennuyeux d'avoir l'esprit en compote, et de désapprouver ligne par ligne ce qu'on écrit à mesure qu'on l'écrit.
« J'ai trouvé hier au lycée un « Desjardins » avec trois Propos qui sont avouables. Riez, sans crainte, mah meh de mes sombres propos sur les Propos. Ce sont des grogneries de gosse, et c'est poussé au noir sans doute. Seulement je me dis : étant donné la joie qu'on a après un Propos bien fait, pourquoi ne l'ai-je pas aujourd'hui, hier, avant-hier. Et quelle note mah meh donnera-t-elle à ces Propos. Je ris ; riez un peu aussi, mah meh ! »

1er Juin – « Bonne classe ce matin. Vu Herr très gentil. Vu Borel qui demande la permission pour lui et ses camarades philosophes de me réclamer comme maître de conférences à l'École. Je laisse faire, c'est rigolo. Cela sera toujours une indication. Pour le moment je craindrais plutôt un poste de ce genre. Mais je peux être tranquille.
« Les compositions sont faibles. Le concours sera médiocre cette année. Ces anciens n'ont presque rien tiré de ce que je leur ai dit.

« L'Inconscient ne s'éclaircit guère. Mais je ferai toujours Kant très bien, et quelques bouts de plans.
« Si j'avais les livres essentiels, si je pouvais faire pour Leibniz la même chose que pour Kant je serais bien armé. Il faudrait aller beaucoup à la Bibliothèque de l'École. J'en userai ces temps, où les examens me laisseront du répit. Ce qui abrutit ce sont les sujets bouchés comme l'Inconscient. C'est la revanche des imbéciles.
« Le Propos d'aujourd'hui est un peu meilleur (sur le peuple et les députés[1]) mais ça n'a pas de mouvement. Il faut attendre et se juger le moins possible.
« Lettre de Brunschwicg qui a lu les *Cent-Un 2ème série*, et qui écrit que les Propos sont « épatants » depuis un mois et se plaint d'être le sale aristocrate que j'appelle « un camarade » (Vous savez que c'était Parodi).
« Je pense aux « Outils », au « Vulcain » désiré, dont vous serez la Secrétaire. Cela pourra se dessiner.
« J'irai sans doute à Paissy dimanche prochain ou l'autre. La vieille amie implore.
« Borrel m'a appris que Bénézé est assez souffrant et mis en convalescence. On semble craindre la tuberculose. C'est une chose à surveiller. »

4 Juin – « Je vous envoie une lettre de Laisant. J'ai vu Borell qui venait mendier ; je lui ai donné les *deux* livres[2]. Bénézé est à l'hôpital militaire de Saint-Mandé et assez triste. Mais j'hésite à lui écrire sans occasion. Cela l'attristerait encore.
« Propos suffisants.
« Très bonne classe aujourd'hui pour finir. Kant bien mis au point. Moins de travail maintenant. Temps pour réfléchir.
« D'abord repos à Paissy. J'y pars demain. Comme je vous enverrai de douces pensées à travers l'espace. Je n'y vais

[1] PN 1539, paru le 4 Juin 1910. « Lisez les feuilles publiques… »
[2] *Cent-Un Propos 1ère série & 2ème série* (MMML).

rien faire du tout que les Propos et de la rêverie devant les horizons et de douces conversations avec les deux ermites. »

7 Juin – « Au milieu des feuilles, des fleurs, des chants d'oiseaux. Un orage monte. Heures délicieuses. Rêveries, Musique, Parfums, Repos, Sommeil de bébé au berceau. J'envoie une feuille de lierre avec des baisers pour mah meh. »

11 Juin – « Classe excellente. Propos comme l'éclair. Bonne humeur. Les gosses ont eu : *L'habitude et la Volonté*. Sujet imprévu, mais classique et bien posé. Vite à Montmartre, et en voiture ! comme l'a ordonné sah meh ! »

15 Juin – « Je vous envoie une lettre de Weber pour votre plaisir. J'ai vu Borrell ce matin. La direction de l'École n'ayant pas d'argent demande, non sans ironie, si je ferais des conférences pour rien. B[orrell] disait qu'il le fallait. Je lui ai expliqué que cela serait trop critiquable ; je ne veux forcer la main de personne. Du reste je suis content que la démarche ait été poussée. D'autant que de petits embêtements pourraient surgir. B[orrell] m'a dit que Séailles reprend, qu'il serait question de remettre Brunschwicg à Henri-IV et moi on ne sait pas où (je redemanderais Michelet). Ce matin même Br[unschvicg] me demande d'aller déjeuner chez lui l'autre mercredi. J'irai. Je suppose qu'il saura bien se maintenir à la Sorbonne. Toutefois je m'applique à considérer ces choses avec calme, afin de dépendre le moins possible de tous ces gens-là. Quant à Laisant je n'ai guère envie de le voir ; son projet n'est pas réalisable. Et si à force de penser à la Renommée, je venais à y tenir. Défions-nous de nos actes.
« Beaux Propos ces jours, et écrits d'un trait. »

16 Juin – « Je vais à Sucy. Vous ai-je dit que dimanche j'ai trouvé ma mère au lit depuis trois jours. État passable. De la bronchite. Je verrai cela demain. »

18 Juin – « Mère debout, mais pas solide. Élie a affirmé qu'il n'arrivera rien du côté Henri-IV ; vous expliquerai. Petit cours Sévigné (clôture) vendredi de 3h ¼ à 4h ¼. L'autre est fini. »

21 Juin – « A Choisy rien de bien agréable. Ma mère se lève un peu tous les jours mais se plaint beaucoup. Ma sœur est elle-même grippée et déclare qu'elle a une vie dure. Et la mauvaise humeur règne. En ces temps la joie est précieuse, aussi je vous supplie de venir mercredi, demain. L'enfant a besoin d'être bercé par sah meh. Nous verrons vos classements des Propos. Ce qui est heureux c'est que les événements graves sont toujours imprévus *et par conséquent les craintes presque toujours chimériques.* Admirez ce raisonnement et retenez-le. Nous ferons un Propos là-dessus. »

25 Juin – « Joie sans mesure de ce voyage d'hier ; j'en suis encore dans le sublime. Pas oublier que vous êtes une meh tellement parfaite qu'on ne peut pas concevoir au monde quelqu'un qui en approche.
« Pas oublier mes enquêtes sur le ciel d'octobre 1910, svp.
« Pas oublier que je suis absolument mignon dans mon cœur.
« Leçon excellente à Henri-IV. Je vous ai dit bonjour sous la pluie dans le Luxembourg ; votre cœur aura entendu.
« Propos écrit au galop ce matin, *mais hautement supérieur*, sur l'amour et la guerre[1] ; ça n'est pas de l'actualité ; paraîtra je ne sais quand.

[1] PN 1569, paru le Juillet 1910. « Le moraliste qui a dit : « Aimez-vous les uns les autres » n'a pas trouvé là un grand secret… »

« X. Léon m'invite à l'aller voir mercredi dans son nouveau château. »

29 Juin – « Avant de partir pour Combault. Je vais voir un beau château et ne pas trop engueuler le châtelain si c'est possible. Les Propos vont sans peine. Hier un bon sur richesses et salaires[1]. Aujourd'hui j'écrirai sur Briand pendant le voyage[2]. Ce matin classes faciles et bonnes. J'ai encore reçu deux dissertations ; les jeunes travaillent bien. Oui, il faut me continuer les cartes du ciel et sans rien changer aux encres. Nous en ferons un beau cahier d'astronomie. Car, pour le mettre en figures dans la revue de Marcel[3], ce serait inutile ; c'est trop compliqué pour des commençants. Mais pour ce que je veux faire, ce sont des documents parfaits… »

1er Juillet – « Vous aurez aimé le Propos de ce matin, le chat et les oiseaux[4]. Écrit l'autre semaine dans le train, en revenant de chez Élie. On sent le train en marche c'est-à-dire que c'est un peu hâché et obscur ; il ne faudrait pas abuser de ce genre. Mais l'impression est vive, et retentit de mille manières. J'aime bien ce genre d'imperfection. Mais l'amour et la guerre qui viendra un de ces jours est bien mieux[5].
« Reçu lettre d'un lecteur au sujet de l'article sur les pompiers[6]. J'en tire un bon Propos aujourd'hui[7].

[1] PN 1565, paru le 30 Juin 1910. « Il y a des ripostes de polémique… »
[2] PN 1570, paru le 5 Juillet 1910. « J'ai entendu ces jours-ci les jugements les plus variés… »
[3] *Marcel Renault, alors inspecteur d'Académie à Moulins (Allier) qui publiait une Revue pour les instituteurs de son département* (MMML).
[4] PN 1566, paru le 1er Juillet 1910. « Comme nous marchions paisiblement dans les allées… »
[5] PN 1569 (voir ci-dessus)
[6] PN 1564, paru le 29 Juin 1910. « Il y a un spectacle qui me remue jusqu'au fond.. ; »
[7] PN 1581, paru le 16 Juillet 1910. « Un de mes lecteurs m'écrit… »

« Voyage à Combault agréable. Somptueux domaine. Hospitalité parfaite. Vu au dîner Élie et sa femme (Sucy n'est qu'à 7 km de là). Bonnes conversations. Ai fait de la musique avec la petite et le cousin Darius d'Aix.
« A Choisy, mère un peu mieux, mais toujours grognant et remâchant sa maladie. Il faut l'exhorter à manger et à se redresser, sans quoi elle est comme une centenaire…
« Malherbe s'annonce ; peut-être va-t-il venir faire de la musique.
« Pour les leçons d'astronomie, je crois qu'il faut les esquisser toutes ensemble. Nous examinerons alors, de façon à les conduire à la perfection. Comme vous allez bien connaître le ciel et comme on fera de jolies leçons pour Marcel !
« Je ne crois pas que vous puissiez être plus adorable. Grande tendresse à chaque instant vers vous. Si vous voyiez le fond de mon cœur, vous chanteriez toute la journée ! »

3 Juillet – « Bénézé m'a écrit, sans me parler autrement de sa maladie. Je lui répondrai lundi. J'ai vu Borell aujourd'hui, je l'ai chargé d'amitiés, et de s'enquérir au sujet du sanatorium. Borel part en vacances. Quelques vétérans sont partis aussi. Bonne classe aujourd'hui ; je n'ai plus beaucoup à faire.
« Aujourd'hui vu Malherbe un peu. Musique et aphorismes. »

9 Juillet – « Quels délicieux souvenirs de jeudi. Je pense à l'astronomie et à toutes les choses à faire sans précipitation.
« Bonne classe ce soir sur la morale sociale. Beaucoup de choses mises au point « au point de vue de la pure rhétorique ! » Assez bon Propos sur la Proportionnelle[1].

[1] PN 1576, paru le 11 Juillet 1910. « Ils ont discuté encore une fois… »

Vous aurez lu la discussion chez Desjardins et vous aurez vu que Parodi a bien lu la *Dépêche*. »

11 Juillet – « Le médecin de Choisy (qui avait un remplaçant et qui est revenu) s'est prononcé nettement ; et il n'y a point, semble-t-il, de doute, car tout concorde. Il s'agit de tuberculose du poumon droit déjà assez avancée. Du moins le traitement est bien déterminé et la campagne de Paissy est tout à fait indiquée quand le transfert sera possible. Nous allons donc dépendre plus que jamais de la Nécessité. Je pense que vous vous y résignez comme moi. On s'en tirera le mieux possible.
« Les amis de Mortagne viennent en passant vendredi à Choisy ; il faut que j'y sois et recevoir comme si de rien n'était sans quoi la malade se croirait tout à fait malade. En principe nous gardons pour nous l'avis du médecin, afin de ne rien compliquer. »

16 Juillet – « Laisant m'a envoyé une brochure qui m'a donné ce matin un article (Philéas) assez amusant.
« Suis allé à Henri-IV aujourd'hui. Ai trouvé mes travailleurs en déshabillé et suant comme des bœufs. Je leur ai fait le syllogisme et toutes ces choses-là en une demi-heure sans enlever mes gants ni mon chapeau. C'était du beau travail.
« Le résultat est bon. Notre tant pour cent est meilleur que celui de Louis le Grand. Nous avons 19 sur la liste… J'y retournerai mardi pour voir ce qu'ils deviennent. Même mercredi j'aurai sans doute encore Desbois et deux ou trois autres.
« Suis passé à l'École tantôt, mais je n'ai point vu Herr.
« A Choisy ça va moyennement.
« Vieux Charles m'invite à déjeuner lundi. J'irai ensuite à Sucy. Une semaine ce n'est qu'un éclair quand on court à droite et à gauche.
« Je joue du piano souvent de loin à mah meh ! »

23 Juillet – « J'ai fait encore un Propos sur les Cheminots[1], un peu imité de Tacite, dont j'ai relu un livre, le premier des *Annales*. Mais j'ai cherché en vain le texte latin de Tacite que je croyais avoir.
« Il y a de l'orage comme hier. Je pense à vous en souriant et le cœur tout élargi. Mais tristesse en pensant à cette histoire de Cheminots qui est sans issue.
« Je vais aller voir un peu les élèves. »

25 Juillet – « La liste a paru avant-hier soir. Ils sont huit à l'École (sur 35) et neuf aux bourses.
« École : Bourgeois 4e, Hanniet 10e, Estève 13e, de Cléry 18e, Laveine 20e, Carougli 22e, Chambon 23e, Petit 30e (à cause de maladresse).
« Neuf aux bourses : Houart, Auriac, Bigot, Jardillier, Gigot, Lemarchand, Vuillaume.
Un petit recalé de Michelet m'a donné la nouvelle adresse de Bénézé : château de Bligny, par Limours (S.-et-O.) Je viens de lui écrire.
« Voilà les nouvelles. A Henri-IV on est content. Tous ont eu de bonnes notes en philosophie. Je barbotte dans l'aéroplane. »

27 Juillet – « Mah meh ! Je fais de l'algèbre et je réfléchis sur l'aéroplane. J'ai écrit hier un Propos là-dessus[2], faute de mieux. La poésie manque ces temps-ci. Les jours sont un peu vides, sans grandeur, mais avec de l'intelligence. J'ai vu aujourd'hui le petit Massis, qui n'a rien dit de très neuf.
« Mon bureau est débarrassé !! Mah meh va pousser des cris d'admiration ! J'écris dessus, c'est une rareté.

[1] Peut-être PN 1593, paru le 28 Juillet 1910. Mais Alain écrit alors plusieurs Propos sur cette grève des cheminots ; qui durait depuis le mois de mai.

[2] PN 1604, paru le 8 Août 1910. « Je connais un vieil ermite… »

« Bec n'a pas passé l'oral, par peur d'un rang trop faible et d'une bourse de licence. Bouscharain a répondu comme un crétin en philo ; on l'aurait refusé au bachot.
« J'ai demandé à la *Dépêche* qu'on me réserve un permis de vacances Paris-Genève-Chamonix-Annecy-Grenoble-Puy-Ricard-Marseille-Vintimille-Marseille-Paris. Grand programme. Approuvez-vous ?
« Vous avez bien reçu et réexpédié la première leçon d'astronomie pour Marcel ? C'est assez terne. J'espère que les jolies choses viendront quand les commencements seront expliqués. Pour le moment, je désirerais surtout écrire de beaux Propos. Mais je n'y peux rien, faut pas se frapper.
« Choisy ne va pas trop mal, et je compte que nous pourrons partir mercredi au plus tard. Mais je suis déjà dans la purée. Vous m'en consolerez dimanche. Je me ruine dans les inventions électriques. Belle image pour faire rire mah meh !

29 Juillet – « J'ai l'impression que ça ne va pas à Choisy. Pourrons-nous partir ? X. Léon qui ne pense qu'aux maladies dit qu'il s'agit de cancer généralisé, tuberculeux toujours.
« Sur l'astronomie, vous avez bien fait de me retourner puisque vous aviez des scrupules. Vous avez bien fait de ne pas ajouter vos compléments ; j'avais écarté ces détails exprès. J'ai vu, en enseignant ces choses (aux petites de Sévigné) qu'on en dit toujours trop ; et que de là résulte

La Chèvre = 10 h. du soir
Chemin de l'Église
Hangar
la chambre
Maison d'Alain
Village
rochers
Voici l'ensemble de la colonie....

une confusion presque irrémédiable dans les notions. Aussi j'ai envoyé à Marcel le manuscrit tel quel. Du reste, en principe, retenez que je suis dogmatique, c'est-à-dire que je ne change jamais pour une objection même d'apparence, ce qui a été jeté un peu d'inspiration. Il le faut bien. Car alors je tomberais dans un abîme d'objections que je me ferais. »

4 Août – Paissy. « J'ai bêché, j'ai ratissé sous un grand soleil. Ensuite il a plu, j'ai fait deux heures de musique là-haut pour mes deux bons vieux ermites. Puis j'ai écrit un Propos qui est convenable sur l'Espagne et le pape[1].
« La campagne est bien verte, et belle à saisir. Il faudra célébrer la pluie, les fleurs, les verdures. Seulement le blé va manquer.
« Notre malade a très bien supporté le voyage. Il y avait huit colis aux bagages et *sept à la main* (votre garçon qui a cela en horreur !) parmi lesquels deux grosses bourriches de fleurs à planter. J'aurais bien grogné mais je me suis dit : Mah meh défend que je sois de mauvaise humeur ! Et voilà. Les Propos iront tout seuls aussi, en vertu des promesses solennelles à sah meh. Des mercis sans fin pour notre merveilleuse joie ! Comme c'est beau ! De grands élans et de douces pensées vers mah meh dans sa montagne ! »

7 Août – « J'ai mon permis et je rêve déjà à notre beau voyage ! Ici je mets du sable dans les allées. Figurez-vous qu'au fond du jardin il y a des creutes ; dans une de ces creutes il loge des hirondelles. Cela fait des éclairs bleus qui entrent et sortent, et de jolis cris, et des ombres sur les allées.

[1] PN 1603, paru le 7 Août 1910. « Quelqu'un me disait hier : « Les temps sont durs pour l'Église »… ».

« Le vieux piano est bien. Il a déjà chanté des tas de choses. La grosse pluie faisait de la musique. Je loge sous le toit ; je suis bien placé pour l'entendre.
« Je relis *Le Rouge et le Noir* au lieu de travailler. Les Propos ne sont pas trop bien, sans doute parce que je n'y pense pas assez longtemps. Aussi je pêche dans les trois cahiers. C'est que j'ai des capucines à conduire ; elles sont comme de petites folles.
« Je lis aussi de la mécanique. Mais demain je me mets à Descartes ; il faut amasser pour l'année qui vient.
« Borrell m'a envoyé, avec une lettre amusante le manuscrit d'un petit *Spinoza* calotin qu'il fait pour l'éditeur Bloud… »

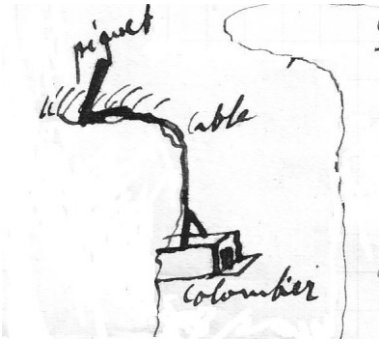
9 Août – « J'ai eu une belle lettre de montagne et je viens de chanter une jolie chanson à mah meh. J'ai écrit un Propos sur les arbres, le fumier, le charbon[1]. Comme c'est au sujet d'un congrès, c'est pour paraître sans retard.
« La vie va toute seule. Les jours tombent les uns sur les autres. Les nuits sont de grands trous noirs. Ce matin, j'ai clos un poulailler, pour deux poulettes qui m'instruisent déjà. Ensuite j'ai béchotté au pied des fleurs. Toujours chantonnant en moi-même des tas de choses vers vous. Il faudrait vivre seul quand on n'est pas avec sah meh. Je suis obligé de me défier des gens qui m'entourent, aussi bien des intelligents que des sots. Tous vont à la même fin, par des chemins différents ; ils s'ennuient et ils pensent à leurs petites misères. Il faut écouter les choses autour de soi.
« Hier, assez bon Propos, quoique fini sans brillant sur Celui-qui-sait-Tout[2]. Tout le monde est plein de gens qui savent tout.

[1] PN 1608, paru le 12 Août 1910. « Les congressistes de l'enseignement primaire… »
[2] PN 1613, paru le 17 Août 1910. « Celui-qui-sait-tout a la forme humaine… »

« Un peu de musique de temps en temps pour les deux ermites.
« Hier j'ai disposé un colombier au flanc d'un rocher pour ma vieille amie. Je l'ai lancé d'en haut en le plaçant hors de portée des fouines et des belettes. »

9 Août – « La vie est difficile. Voilà maintenant les bourgeois qui craignent la contagion. Absurde car la santé de la malade se rétablit de jour en jour. Pour moi cette espèce de cordon sanitaire me laisse plus de temps. J'ai écrit quelques lignes sur le cahier rouge. Le matin je réfléchis tout en poussant une brouette. Je suis toujours dans *Le Rouge et le Noir* ; j'y découvre à chaque ligne de nouveaux trésors. Ensuite je relirai *La Guerre et la Paix*, comme vous. »

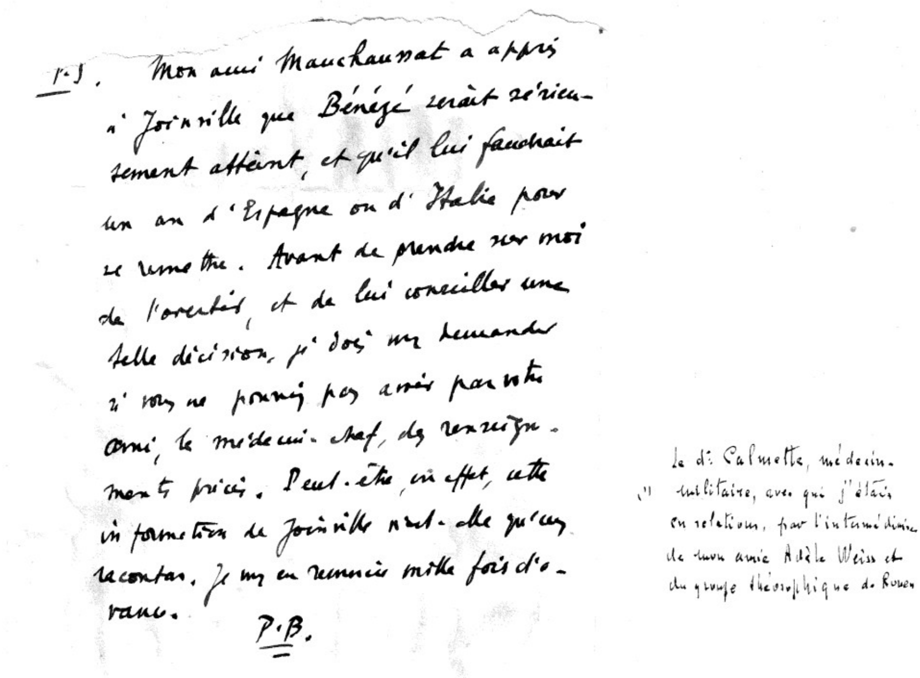
12 Août – « Mah meh ! Qu'est-ce qu'il y a ? Je n'ai plus jamais de lettres. J'en ai reçu une de la montagne et c'est tout. J'ai épuisé toutes les suppositions stupides… Je n'ai jamais de lettres au courrier. Je me sens bien enfant perdu, et c'est tout de même un peu noir. Tous les soirs je me dis : c'est sûrement pour demain, et le lendemain j'ai le journal avec des fautes d'impression pour me consoler.



« Et moi, je vous écris des tas de fois.
« Je commence à voir tout à l'envers. Enfin je ne sais plus quoi penser. On n'a pas le droit d'avoir un gosse et de le perdre sur les chemins comme ça.
« Vite une lettre mah meh ! Je mets les bras à son cou et je demande pardon de-je-ne-sais-pas-quoi-qui-fait-que-je-suis-au-coin ! Voilà !! »

13 Août – « Vous êtes un vrai bijou, une perfection de meh ! J'ai reçu votre lettre. Je pense que mes doléances de bébé que vous allez recevoir vous feront doucement sourire. Ce sera un bon moment pour nos deux cœurs bien mêlés ensemble.

« Je vous envoie un morceau d'une lettre de Borrell. Pourrez-vous mettre le « petit homme de Dieu[1] » en mouvement pour Bénézé.



P.S. Mon ami Mauchaussat a appris à Joinville que Bénézé serait sérieusement atteint, et qu'il lui faudrait un an d'Espagne ou d'Italie pour se remettre. Avant de prendre sur moi de l'orienter, et de lui conseiller une telle décision, je dois me demander si vous ne pourriez pas avoir par votre ami, le médecin-chef, des renseignements précis. Peut-être, en effet, cette information de Joinville n'est-elle qu'un racontar. Je vous en remercie mille fois d'avance.

P.B.

(1 le dr Calmette, médecin militaire, avec qui j'étais en relation, par l'intermédiaire de mon amie Adèle Weiss et du groupe théosophique de Rouen

Post-scriptum de la lettre de Borrell, collé par MMML en regard de la p.122

« Aujourd'hui j'ai répondu à Borrell et j'ai écrit un Propos sur l'éducation en commun[2]. Le temps est beau. Je joue à la chasse avec le troupeau des enfants. »

[1] *Le docteur Calmette, médecin militaire, avec qui j'étais en relation, par l'intermédiaire de mon amie Adèle Weiss et du groupe théosophique de Rouen.* (MMML)

[2] PN 1618, paru le 22 Août 1910. « Je trouvai le sage au milieu de ses herbiers… »

17 Août – « Je vous vois allant vers la vallée de Thônes. Joli pèlerinage d'amour ; il n'y a rien d'aussi joli et touchant au monde que nous deux, le gosse et sah meh qui se prennent par la main pour aller voir la grande montagne. Je baise vos beaux yeux émus.
« Dites bien à votre enfant comment il faut faire pour trouver sah meh à Culoz le 1er Septembre. Les Élie passent ici tout à fait à la fin du mois.
« La malade est plutôt mieux mais toutefois avec un mouvement de recul et une nervosité plus maladive que jamais. Néanmoins si les choses restent comme elles sont je partirai. Cela ne peut que la rassurer.
« Je viens d'écrire un assez bon propos sur Briand[1]. Hier sur un cheval et un chien vus avec le vieux Charles, quelque chose qui est peut-être très bien, mais que j'ai dû tirer un peu en longueur[2]. Tout art est difficile, et suppose des règles. Vous savez que je ne manque pas de courage.
« Dites-moi sans tarder les dates et heures de rencontre pour le voyage. Je m'en fais un plaisir infini et j'y pense à tout instant. On verra Marseille si vous voulez mais je n'irai pas chez Xavier. Les souvenirs qui me sont restés de là-bas sont tous médiocres. »

22 Août – « Je me suis enfin mis à Descartes. Cela a été un départ magnifique de pensée. Entretemps je relis *la Chartreuse de Parme*. Je fais aussi de l'aquarelle. Car ma vieille amie étant toujours encombrée de gens assez stupides, je m'échappe autant que je peux.
« Élie doit être en marche vers Paissy ; à pied depuis Paris. Naturellement cela gâtera quelques jours mais avec des compensations. Il faut toujours conserver un minimum de société. Mais hélas la famille s'impose et

[1] PN 1621, paru le 25 Août 1910. « J'ai rencontré un vieux Radical… »
[2] PN 1620, paru le 24 Août 1910. « Imaginez un bai brun… »

gâte tout le reste. Heureusement il y a notre voyage et notre heureuse liberté ! On remontera le col de Balme !
« A dix ou onze heures du soir au dessous et à l'Est de Pégase et du Bélier, on voit une grosse étoile. Ce serait donc Mars ? Mais si Mars se montre maintenant il sera en belle place au ciel d'octobre et il me semble que les cartes de mah meh n'en parlent pas ! Je les ai d'ailleurs oubliées, mes cartes ; vous, mah meh, n'oubliez pas l'annuaire !
« Il faudra penser aussi à noter les phases de la lune de mois en mois, et arriver à exposer progressivement le mouvement de cet astre.
« Plan de la 2ème leçon :
1° Hauteur du soleil mesurée angulairement au moyen d'une règle ;
2° Quelques nouveaux groupes d'étoiles – Notions sur le mouvement d'heure en heure ;
3° Un mot sur Saturne – et sur Mars ? »

26 Août – « Bonjour à mah meh qui lit Montaigne ! Quelle joie nous aurons dans la belle montagne. Il faudra rester quatre ou cinq jours car de là restent les souvenirs les plus beaux. Il faut s'être aimé au milieu de ces choses importantes et écrire des serments de cœur sur ce granit-là. Je viens d'écrire un Propos sur une lettre qu'heureusement j'ai reçue et qui m'a fourni la moitié de l'article[1].
« Oui, j'emporterai Descartes, et le cahier rouge ; apportez Montaigne et l'Annuaire.
« On attend Élie aujourd'hui. Grand remue-ménage car je lui donne ma chambre et je vais coucher là-haut chez ma vieille amie, dans mon ancien pigeonnier. »

13 Septembre – Paissy. « Je chante à tous nos beaux souvenirs ! j'ai de la bonne humeur à revendre ! Il faut

[1] PN 1626, paru le 30 Août 1910. « Mon cher Alain, voilà que vous adressez aux proportionnalistes… »

que j'aille voir ma vieille amie qui a de gros chagrins (ennuis d'argent et de famille). Je la ferai sourire. En dedans je pense à de si belles choses !!

« Je viens d'écrire un Propos encore assez beau sur la soumission de Marc Sangnier[1]. Et tous ces jours je vais maçonner dans les roches avec du ciment.

« Ca ressemble au chemin de fer de Chamonix ! Je pense au glacier du Tour et aux chèvres ; aussi à la vallée entre le Fayet et la Roche. Quelles belles heures ! Et comme sah meh a gâté son n'enfant ! »

15 Septembre – « Merci pour la lettre du dr Calmette. Je l'ai bien lue et brûlée, comme vous avez dit. Oui il faut bien le remercier, le petit homme de Dieu ! Il s'agit de faire comme Spinoza, de vivre, et non de mourir ! J'ai écrit aussitôt à Borrell.

« Hier encore écrit un assez bon Propos. Aujourd'hui sans importance sur la Proportionnelle[2]. Les journées passent sans que je sache bien à quoi.

« Je suis dans une inondation de bourgeois et qui plus est chasseurs au nez des gens de la campagne qui, heureusement sont assez insolents…

« Je suis tout à fait dans les souvenirs du voyage ! Comme les lacets d'ici sont petits… petits. Je pense aussi aux fées des glaciers !

« Il fait doux et gris. Je pense aux premières leçons pour la rentrée. Il faudra reprendre la perception et entrer dans *la science* d'un pas assuré, en négligeant les topos à

[1] PN 1643, paru le 16 Septembre 1910. « Marc Sangnier s'est donc soumis galamment… »

[2] PN 1649, paru le 21 Septembre 1910. « Je dois à mes lecteurs la suite d'une lettre que j'ai reçue… »

la mode. D'ailleurs cela me semble lointain et impossible, comme toujours. Je vais me remettre à copier Descartes. »

17 Septembre – « Les vacances passent et je m'y résigne très bien. Dans le fond le travail régulier de la classe me manque un peu, comme à vous. Et les plaisirs d'amitié ici deviennent très rares par l'envahissement des familles, ce qui fait que je vis un peu en sauvage.
« Aujourd'hui Propos amusant sur la chasse[1]. Mais la musique au vieux piano n'est plus guère possible avec tout ce monde. Il faut dire aussi que la société continuelle de ma famille m'est lourde comme toujours aux vacances. Combien un voyage de quelques jours comme à Argentière ou à Granville est au-dessus de tout cela ! Il faut que vous me promettiez qu'on ira souvent à des Granvilles ! Il fait beau et chaud ici. J'imagine assez bien vos petites montagnes de Drôme et votre Palestine de Nyons. J'ai aimé votre lettre. Ecrivez-moi toujours longuement. Je sais très bien deviner quand ce sont des signes illisibles comme ceux de Lagneau. Soyez fière, mah meh, d'avoir l'écriture de Lagneau ! Je vais lire Descartes. Les journées sont courtes. »

20 Septembre – « Je pense aux garçons du lycée, aux douces choses de l'hiver, aux voyages de mon hirondelle venant de Rouen, aux merveilleux souvenirs du voyage qui illuminent toute une année. Une bonne partie des bourgeois est partie. De nouveau le vieux piano est mon ami. J'ai reçu une lettre de Léon, que je n'ai pas encore ouverte ; c'est une puissance démesurée de faire lire à quelqu'un ce qu'on veut ; aucun auteur n'a cette puissance-là ; pourquoi l'aurait-il. Mais, ma douce, quand je dis de ces choses-là, il ne faut jamais penser que vos

[1] PN 1647, paru le 20 Septembre 1910. « J'ai connu un chasseur qui faisait un grand vacarme et ne tuait jamais rien… »

lettres ne soient pas bien reçues ! Une meh ! la meilleure des meh ! et la plus sûre amie !
« L'automne est beau ; les arbres sont déjà un peu roux et les fonds sont brumeux. Observez-vous bien la lune ? On voit maintenant Aldébaran, et Arcturus va nous quitter.
« Dans *L'opinion* Agathon[1] traite durement les philosophes de la Sorbonne, d'où un *Propos* d'aujourd'hui sur les vieillards et l'enseignement[2], qui aurait dû être très beau, mais qui ne me plaît pas assez. Je n'ai pas encore relu tous les Propos parus récemment. Je plains les auteurs qui vivent de leurs écrits.
« Je ne travaille pas comme il faudrait. Il est sûr que cette saumure dans la famille tue entièrement la poésie. J'espère que cela n'est qu'endormi. Les jeunes me réveilleront. »

23 Septembre – « Propos convenables hier et aujourd'hui, mais les précédents ont du bon. Je réfléchis à la « Science ». Nouvelles assez bonnes de Bénézé par Bénézé. M'envoie un problème de géométrie difficile ; vous verrez. J'espère que nous sauverons bien deux ou trois jours à votre retour vers Rouen. Je ne fais que penser au voyage, à la Flégère, aux fées du glacier, au Poupon garou avec ravissement.
« Vous ai-je dit que la dame Salomon m'avait écrit une lettre assez pointue. (Car je ne lui réponds guère) Bouglé n'est pas en état de reprendre. Je réponds que je ne puis me charger de tout le cours. Ils prendront Parodi comme suppléant. Ces nouvelles me font penser que je ne sais plus rien, que je n'ai pas beaucoup travaillé, mais je me sens intelligent et je pense à des Granville. L'autre jour je pensais à la petite martre de la moraine et au vieux berger de chèvres… Bon retour ! »

[1] Massis (MMML)
[2] PN 1653, paru le 26 Septembre 1910. « Je faisais lire à un de mes camarades… »

5 Octobre – « J'ai vu les élèves qui sont 66 en tout. J'ai l'impression que les nouveaux sont très intelligents et déjà très débrouillés. Il y a six ou sept anciens qui restent. Ce matin leçon pas si brillante que vous prédisiez. J'ai perdu l'habitude de parler et je ne sais plus grand'chose. Demain on commence « la Science » et je ne vois pas encore par quel bout. La leçon d'astronomie est en suspens. Mais le Propos écrit hier était brillant. »

7 Octobre – « Je viens de préparer une bonne leçon pour demain. Histoire de la philosophie (suite), les Stoïciens. Je commence par résumer bien Aristote et Platon. Jeudi c'était encore vaseux. Mercredi soir en me couchant j'étais vide d'idées et j'ai esquissé ma leçon le lendemain matin à 7h. Cela venait je pense d'une trop longue inaction d'esprit, ou de vivre au milieu de gens qui ne disent que des niaiseries, comme il arrive à Paissy quand je n'y suis pas seul avec mes deux ermites. Le travail suivi va tout remettre en place. Du reste les petits sont à plein la salle, plus nombreux que l'an dernier et parfaits absolument.
« Pensons bien à la leçon d'astronomie qu'il faut faire ».

8 Octobre – « Classe très bonne. Borrell et un autre après cela. Et puis un Propos naturellement sacrifié. Et vous savez qu'un Propos écrit au galop me laisse toujours un gros poids. C'est le malheur de ce genre de travail et si je n'étais sévère j'écrirais des pauvretés.
« Ce soir Montmartre : discussion sur l'enseignement public en France. Et Sévigné n'est pas commencé. Dans quel désert faudrait-il vivre !
« Mais que mah meh ne craigne pas de venir mercredi. Ce sera un repos d'aller au Jardin des Plantes et partout par là dans nos domaines. Et on verra la leçon d'astronomie. »

11 Octobre – « Entendu pour l'aut' mercredi, comme mah meh veut puisqu'elle a aussi trop de travail. Son n'enfant travaille tout doucement. Lit Proudhon. A vu Herzog hier, d'où un bon Propos sur la justice[1]. Un bon aussi, sur la chute des Morane[2]. Élie et sa femme les ont presque ramassés ; c'est d'eux que je tiens le récit ; d'où j'ai tiré de bonnes choses, mais non pas poétiques (*parce que je n'ai pas vu*…) mais au contraire positives… »

13 Octobre – « Bonne classe hier. Il y a des nouveaux très débrouillés (70 élèves en tout). Ce matin, enfin ! classe royalement faite ! Admirez, mah meh, comme je suis sot. Je compromettrais tout par trop de préparation. Heureusement les intelligents gamins ont bien compris le mécanisme du vrai enseignement, et ils arrivent avec mile questions, et les choses vont toutes seules avec ampleur et richesse, sans fatigue. Ce matin on traitait des progrès dans la connaissance vulgaire. C'était très bien, très vivant, et dans un ordre admirable, joyeux. Je vous écris vite cela, car les cœurs de meh, ça travaille trop souvent sur les soucis des garçons.
« A Sévigné c'est Belot qui supplée Bouglé, et Challaye qui fait le cours préparatoire. Je n'ai plus qu'à travailler très modérément pour les cours et à donner tout l'effort aux corrections de copies. J'espère ne plus manquer à cette règle et éviter les instants de tête vide qui sont si pénibles, et inévitables dès que l'on *veut* trouver de grandes pensées.
« Vos lettres sont douces et excellentes pour moi. Vous ne savez pas assez combien votre tendresse m'est bonne… »

[1] Peut-être PN 1673, paru le 16 Octobre 1910. « Je ne suis pas ministre, et je m'en réjouis… »

[2] PN 1669, paru le 12 Octobre 1910. « J'entendais hier raconter, par un témoin… »

18 Octobre – « J'attends avec impatience notre mercredi. C'est tellement nécessaire et désiré par le garçon !
« Réunion samedi dernier à Sévigné. Niaiseries. On se croirait dans une boîte à bachot. Aujourd'hui à 3h je commence l'astronomie avec les petites. »

25 Octobre – « A Choisy ai trouvé ma mère retombée assez bas, au lit depuis deux jours. Oscillations extraordinaires. C'est toujours l'estomac qui me paraît malade.
« Si vous avez une trigonométrie apportez-la moi. Je croyais en avoir une petite et ne l'ai pas trouvée.
« Je pense au cours de Sévigné de vendredi. Je vais avoir à m'occuper du programme d'agrégation : Philosophie morale au XVIIIe siècle.
« Les Propos vont tout seuls. J'ai fait ce matin le Propos sur les statues que vous m'aviez demandé. La vie est parfaitement douce quand je pense à vous et j'y pense toujours. »

26 Octobre – « Ma précieuse grande amie, j'avais raison de craindre pour la santé de ma mère. Dimanche je l'ai trouvée d'abord effrayante et presque à la mort, puis mieux vers le soir, mais depuis elle a redescendu et elle est morte ce mercredi matin à 4h, en somnolant, et sans s'en apercevoir. Les démarches urgentes sont faites ; on a l'argent nécessaire. J'ai des masses de lettres à écrire. Je commence par vous et je n'ai rien à dire sinon que je vous aime plus que tout au monde. Je suis très tranquille. J'aime bien mieux la voir ainsi que comme je l'ai vue dimanche. Et du reste nous mourrons tous et il n'y faut point penser. »

27 Octobre – « Ne changez rien pour la Toussaint. J'aurai besoin de vous avoir. Je n'ai pas envie de prendre le papier noir pour vous écrire. Quand je vous écris mon

cœur n'est jamais en deuil. J'ai fait l'article hier ; je compte aussi le faire les jours suivants. Il faut céder le moins possible aux circonstances. Il y a un temps pour des Méditations sur toutes choses. Cette belle figure de morte signifiait plus d'une chose. Je pense qu'il serait doux aux morts s'ils le savaient de laisser une belle image qui efface tant de mesquines choses. »

29 Octobre – « Navarre était hier à l'enterrement, et il a été excellent. D'où il suit qu'une des fameuses « gaucheries[1] » de votre cœur céleste était une perfection de sentiment. Je sais le prix de tout cela. Je sens en dedans. Mais les émotions me rendent grondeur.
« J'ai dû écrire encore un article dur sur le cas Briand[2] ; il le faut. Et c'est la récompense d'un travail suivi. Fatigue, mais disposition à la lecture et au travail.
« Bonne lettre de Marcel. Aussi de l'Esclave ; je vous l'envoie. »

4 Novembre – « Bien travaillé ce matin pour Sévigné. Vue sur le XVIIIe siècle. Il a fallu du temps pour rassembler les Idées. Il faut voir les choses en sérénité et sourire, et ne pas grossir la tristesse. Vous, ma douceur, vous m'y aiderez ; revenez bientôt.
« Bon propos toujours sur Briand[3], mais avec plus de bonne humeur, de façon à ne pas trop humilier ceux de la *Dépêche*. »

---

[1] *J'avais envoyé une somptueuse croix de fleurs naturelles (au nom de Navarre). Alain, que j'avais aperçu entre deux courses qu'il faisait à Paris, m'avait grondée, à cause d'une scène de sa sœur « qui avait déclaré que » Navarre n'aurait pas acheté une si belle couronne !… (d'où déclamations jalouses et pénibles). Mais j'avais pris soin de prier Navarre d'être à l'enterrement et d'apporter à Alain ma douce pensée… Il put être remercié pour la croix et tout s'apaisa*. (MMML)

[2] PN 1689, paru le 1er Novembre 1910. « A l'heure où j'écris… »

[3] PN 1696, paru le 8 Novembre 1910. « Les socialistes nous donnent beaucoup de mal… »

5 Novembre – « Vu Mouthon, bien éprouvé et abattu par une terrible crise de reins. Je l'ai tout de même bien fait rire. A Sévigné excellente leçon. On a voulu porter mon heure de sciences aux petites de 5 fr à 10 fr. j'ai refusé et demandé qu'on se serve des 5 fr laissés pour relever les plus difficiles des heures de femme à 4 fr. Tout est bien ainsi et cela me donnera un argument pour l'avenir et une force.
« Je n'ai guère le temps de songer aux choses tristes. Je pense à vous à toute minute. Je vous veux vaillante et joyeuse malgré tout comme je suis. »

7 Novembre – « Pour calmer ce cœur orageux je vous envoie le ciel de décembre. Mais rappelez à Marcel, en envoyant celui-ci, que nous n'avons pas encore reçu le ciel d'octobre et qu'on aurait besoin de le lire pour orienter les leçons suivantes d'après cette impression.
« Pourquoi cœur orageux. Moi j'ai un peu froid en dedans, et des nuits médiocres, enfin des obsessions inévitables que le temps usera. Je corrige des copies. J'ai repris le piano.
« J'ai vu Borrell. Gentil toujours. Veut m'emmener voir Bénézé. Mais ce n'est pas possible ces temps-ci ; trop mal aux genoux. Pourtant ne vous en inquiétez pas ; pensez mah douce mah meh que vous devez avoir de la sérénité pour deux. »

9 Novembre – « Je viens d'écrire un article sur le discours de Painlevé[1] ; je lui ai envoyé aussi une carte. C'est un homme.
« Douceur mélancolique par ce temps orageux. Hier à Sévigné, bonne classe aux petites. Sagesse, mouvement, intelligence, simplicité admirable, nul petit amour-

[1] PN 1699, paru le 11 Novembre 1910. « A quel âge, Monsieur le Président du Conseil… »

propre. Cela m'a mis en joie. La dame S[alomon] était grippée, et absente, ce qui est toujours agréable.
« Ce matin Desbois a[1] fait une conférence sur la finalité. Bien obscure. Ses camarades l'ont éreintée. Mais tout cela se tassera.
« Venez mercredi. J'ai besoin de vous voir. Hors du travail je ne puis pas échapper à la mélancolie. La mort est pour les vivants comme une brusque maladie suivie d'une longue convalescence. Ces maux sont inévitables. Je m'applique à ne pas les grossir. »

3 Décembre – « Mon Jumeau, quels délicieux souvenirs. Écrit un bon propos sur Épictète, Mouthon et la chirurgie. J'ai reçu deux lettres à Alain qui fourniront deux sujets d'articles, une sur l'Espéranto, l'autre sur les Cheminots.
« Bonne discussion aujourd'hui au lycée dans la seconde heure… »

7 Décembre – « Mon doux jumeau, deux bons jours à Paissy avec mes vieux ermites. J'ai bien regardé les squelettes d'arbres, et les herbes sèches et les feuilles mortes et le ciel rouge, jaune et violet. Mais pas moyen de peindre ; car il est venu de l'eau. On a eu un beau ciel d'étoiles avec les Pléïades tout à fait en l'air…
Écrit un beau propos avant-hier sur les peines et l'imagination[2]… »

10 Décembre – « Montmartre ce soir. Je suis content de revoir les Syndiqués. Suite de la discussion : Si l'instruction rend les hommes meilleurs.

[1] PN 1728, paru le 10 Décembre 1910. « Supprime l'opinion fausse, tu supprimes le mal… »

[2] PN 1730, paru le 12 Décembre 1910. « L'imagination est pire qu'un bourreau chinois… »

« Commencé la correction des compositions. Ce sera dur. Il faut corriger chaque copie comme si c'était la dernière. Venez mercredi. On corrigera les compositions et mon jumeau m'encouragera. Il faut faire sagement bonheur de tout cela. »

17 Décembre 1910 – « Acheté à l'Hôtel de Ville accessoires arbre de Noël ; expédié moi-même pour Paissy par colis postal.

« Je pense à notre beau jeudi au milieu des compositions et je vous appelle mon jumeau à la tête bien faite. Arrêté le classement Desbois 17, Canet 16,5, Lunel 15, Bergounioux 15, Bourcharain 14.

« En achetant les jouets au bazar, je m'appelais « le petit ours à sah meh » ! »

22 Décembre 1910 – « J'ai passé une journée fructueuse avec le *Descartes* d'Hamelin.

« Bon cours hier à Sévigné. Bon au lycée aujourd'hui. Douleurs vives un peu partout ces jours, et surtout la nuit. Je fais de grands feux… »

24 Décembre 1910 – « Bien vexé de ne pouvoir être avec sah meh, avec son Jumeau à la tête bien faite pour son Noël ! Tout ça parce qu'il faut être à Choisy où viendront des amis de ma sœur et de ma mère. Doux Noël à sah meh !

Dès Noël 1910, Alain prit l'habitude de signer souvent ses lettres ainsi : « le petit ours de Noël », avec dessins enfantins, surtout quand il voulait se faire gâter ou se faire pardonner, ce qui ne manquait jamais. Rien ne m'attendrissait comme ces dessins ! Ils m'attendrissent encore à près de trente ans de distance (fin 1938). Je sais maintenant mieux que jamais que je ne me suis pas trompée - que j'ai été bonne à Alain et pour l'Œuvre parce que je me suis tenue au rôle maternel (ce qui maintenant encore lui est plus bienfaisant que l'air qu'il respire ; c'est par là que je le soutiens dans la joie malgré la souffrance corporelle) et au rôle de Jumeau pour la vie spirituelle. Toute l'Œuvre est née de cela et toute la correspondance en porte le témoignage.

La vie me manquera pour tout transcrire ; il faudra m'en tenir à l'essentiel.

La page des ours (en regard de la p.129 du Journal)

1911

192 lettres.

« Les Propos[1], en épreuves, m'ont déconcerté d'abord ; pour les 4 ou 5 premiers je me demandais : pourquoi les avons-nous choisis ? Je me suis habitué à cette impression, ou bien peut-être les suivants étaient meilleurs. Je n'aime pas être auteur. Je ne vois que les défauts. »

Février – « La philosophie première occupe la plus grande partie du temps. Je vais écrire bientôt les premières feuilles. Cela brille à certaines heures et s'éteint à d'autres.

« Il faudra voir dans les *Propos* parus ce qui donnerait lieu à une analyse de philosophie première. »

« J'ai hâte de connaître les opinions du bibliophile Texcier sur l'édition Cornély de la 2ème série ; il faudra faire beaucoup plus beau pour les *Essais d'analyse*[2]. »

« Rhumatisme au genou ; c'est pourquoi je ne suis pas chez Léon. Impossible de m'asseoir. C'est pourtant moins douloureux qu'hier. »

---

[1] *Il s'agit de la 3e série de Cent-Un.* (MMML)

[2] *L'idée de ces « Essais d'Analyse » était venue des conversations avec Borrell et il fut convenu qu'ils seraient écrits sous forme de « Lettres à un étudiant » ; et je préparai une reliure avec 200 fils rouges, selon le nombre de feuilles prévues.* (MMML)

« Un bruit revient sur l'eau avec plus de précision. Brunschwig écarté de la Sorbonne reprendrait sa chaire d'H. IV. Moi je prendrais la chaire de Drouin, et Drouin irait à Condorcet (emploi nouveau), tout cela en supposant 1°) que Br. veuille rentrer dans le secondaire, et reconnaître ainsi un échec publiquement ; 2°) que je ne réclame pas Michelet tout simplement. Ce bruit n'a pourtant pas été sans me jeter un peu hors du travail. Mais ce sont des conjectures. Raison de plus pour avancer beaucoup la philosophie première dans ces six mois. Pas une ligne encore d'écrite. Et Karl Marx m'attire ! Comment faire tenir tout ? »

« Je viens de chercher et noter dans le cahier gris (II) tout ce qui pourrait à un titre quelconque entrer dans la philosophie première. J'ai noté quelques lignes qui y entreront. »

« Je regarde avec amour ma reliure aux fils rouges. Comme nous savons faire bonheur de tout. J'ai écrit un « Au Lecteur » qui vous plaira. J'ai une lettre sur l'atome qui est presque toute prête. Et je trouverai des idées dans le cours de l'an dernier que je vais revoir... »

« ... Je m'irrite souvent contre la complication de la vie qui va se faire sentir de plus en plus pour nous deux. C'est le prix d'heures de bonheur, *incomparables*, passées et à venir. Car, vivant comme nous vivons, les complications sociales nous volent du bonheur. Par ex. je me trouve lié à ma sœur par l'effet de son extrême pauvreté et d'un isolement qui est maintenant presque complet, et cela sans aucune affection ; c'est un fait d'histoire. Tandis que dès que je pense à vous c'est une grande tendresse de choix, *sans une ombre* ! Sachez-le bien. Pour mah meh et mon jumeau, je ferai de grandes choses. Elle sait si bien,

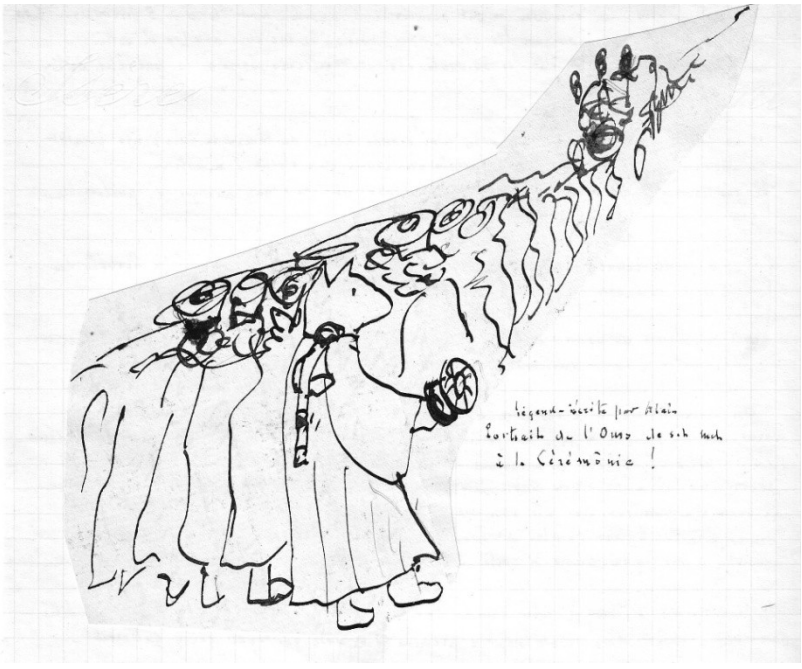
mah meh, me tenir au sublime ! Je voudrais que vous soyez par l'adoration que votre enfant vous offre au-dessus des petites choses. Les grognements du petit ours viennent uniquement des impossibilités à tout faire marcher comme je voudrais. »

« … Aujourd'hui leçon importante, libre, pénétrante sur Descartes, prince de l'Entendement…

« … Jeudi aussi leçon solide sur la logique… »

« … Très bonne classe sur les preuves de l'existence de Dieu dans Descartes. Vraiment supérieur. Jumeau content. »

20 Février – « Deux lettres écrites dans notre livre ce matin, et j'en vois deux autres toutes prêtes. »



« … Etes-vous malade, ou trop accablée de travail. Votre lettre était bien mélancolique ; mais il faut penser aux

belles et grandes choses qui enlèvent tout le reste jusqu'au ciel supérieur. N'oubliez pas que je ne vois rien qui me soit plus précieux que votre œil de meh sur ce que j'écris, votre tête bien faite de jumeau qui écoute, et vos mains jointes. Le reste n'est rien. »

25 Février 1911 – « Il y a 12 lettres entièrement écrites ! C'est le tiers de l'ouvrage ! Danse d'ours ! Vite venir lire. Nous aurons joie à faire une table des Lettres avec Sommaires. »

27 Février 1911 – « Je viens de numéroter les 17 premières lettres…

« Ai assisté aux obsèques du Ministre où j'étais convoqué en robe (c'était mon tour). Vu des tas d'hommes politiques et des masses militaires. Temps admirable. Pas ennuyeux du tout.

« … Je vous attends mercredi. Joies supérieures de la lecture entre jumeaux ! Je puis dire que, quand il s'agit des lettres du manuscrit, je ne désire pas en parler ni les relire avec d'autres gens que vous. Pensez qu'un jumeau c'est quelque chose de tout à fait unique au monde !

« J'aperçois encore quelques lettres qui se dessinent de façon que l'ensemble sera bientôt sur pied. Alors commencera un travail très amusant de notes, additions et corrections. Beaux plaisirs pour les jumeaux ! »

1er Mars 1911 – « Me voilà encore dans la Philosophie première. J'ai hâte d'avoir un ensemble, et j'y suis presque ; même en m'embourbant dans certaines parties, je veux mettre en train le travail des retouches et des additions ; je suis au moins aux deux tiers du livre et j'ai touché je crois à toutes les questions possibles sauf peut-être au Sentiment. »

4 Mars 1911 – « Le livre est en somme fini, quoique le manuscrit ne fasse que 95 pages environ. Après l'avoir déclaré fini, j'ai ajouté une lettre que nous aurons à remettre à sa place dans les fils rouges. Il y a 24 lettres, et je ne vois plus de question importante : seulement je ferai au moins 20 pages d'additions, ce qui fera environ 105 pages de manuscrit, et c'est suffisant. En tout cas je ne vais pas me creuser la tête pour l'allonger. Toute cette rédaction difficile en si peu de temps me dispose plutôt à ne pas travailler.

« Pour Paissy je voudrais un complet de velours noir à côtes, coupe chemineau ou terrassier. C'est une idée comme ça que j'ai. Svp, mah meh, dire qu'on l'achètera et que je serai beau comme l'image !

« Aujourd'hui classe un peu pénible. Liberté dans Descartes. Plein de choses, mais aride et obscur. Élèves pleins d'entrain et de bonne humeur malgré tout… Plusieurs devoirs excellents. (Rérat 1e année avait 16). C'était magistral.

« Venez vite mercredi ; on lira copieusement. Je crois que les Lettres (24) sont très bien à peu près toutes, mais je n'ai plus du tout souvenir de ce qui y est et je ne veux rien relire sans mon Jumeau…

« Prière de considérer mon velours noir avec sympathie. Idée de petit ours ! »

15 Mars – « Je pense au ciel d'avril. Mais quand l'écrire. Les heures glissent entre les doigts. Je finirai par n'avoir plus égard aux gens du tout ; car l'ordre des travaux doit être naturel.

« C'est très bien, mon Jumeau, de préparer couverture, fils et beau papier pour un autre manuscrit, mais je ne vois pas l'idée d'un roman. Il y a là *des obstacles absolus*, *l'impossibilité radicale de dire ce que l'on pense*. Alors ? Mais faites toujours le carton ; on y mettra peut-être quelque autre chose qui soit vraie sans choquer ni attrister personne. »

18 Mars – « Complet velours m'est livré. Il sent seulement un peu le neuf (odeur d'étoffe pour pauvres)… Je pense quelquefois au nouveau manuscrit. »

« Vais faire aux petites de Sévigné le coin, le clou, la vis, enfin des genres de plans inclinés. Joli travail. Ce sera pour votre Vulcain… »

« Je mets le velours de temps en temps pour l'aérer, et je fume des pipes pour le parfumer. C'est difficile ! Mah meh va trouver qu'elle avait raison de déconseiller cet achat. L'ours rit et danse ! »

26 Mars – « Je vous retourne les épreuves[1] ; je n'ai pas trouvé de fautes, bravo ! Pourtant j'écris (p.65) *traditionaliste* avec un seul *n*, comme rationaliste. Oui, ces Propos m'ont plu. Il y a seulement celui du jardinier Thor qui est un peu négligé, mais j'aime qu'il garde sa forme première…

« Soyez heureuse pour le bonheur que vous donnez à votre enfant et pour sa joie au travail. J'ai travaillé tranquillement tout hier jusqu'au soir en souriant à mon jumeau et à sa belle écriture ; j'avais une si douce lettre au réveil ! »

[1] *Cent-Un Propos, 3e série* (MMML)

« … Je pense à des choses à ajouter à la Philosophie première, mais ce n'est pas encore distinct.

« Écrit ce matin encore un article sur le Totem[1]. Amusant. Dire que ces idiots de sociologues considèrent tout ça comme entièrement inexplicable. Ce sera une occasion de montrer un de ces jours jusqu'à quel point une Sorbonne peut être stupide. »

Avril 1911 – « Suis allé à l'école pour voir Herr et nous avons discuté sans résultat ; dont je viens de faire un Propos[2].

« Il n'y a rien de neuf dans la Philosophie première sinon des additions de quelques lignes. Je n'aperçois pas de lettres nouvelles ; mais j'ai toujours l'impression que la première lettre n'est pas assez pensée ; ce sont des choses que je sais être vraies mais qu'il aurait fallu réinventer depuis l'année dernière.

« Je pense de temps en temps au nouveau manuscrit ; mais sans élan, à cause de ce long trimestre qui finit par fatiguer ; et aussi parce que, pour ce qui est de la vie sentimentale, je change d'une heure à l'autre ; je risquerais d'écrire des déclamations ; je ne suis bon qu'à dire le vrai sans penser du tout à moi peut-être. Voilà pourquoi je passerai toujours pour peu sérieux et pensant par jeu, quoique ce ne soit point vrai du tout. Il n'est pas possible d'être moins historien ; c'est une pensée de vagabond…

« Du reste je me reproche tout ce que je veux dès que je pense à moi ; vous n'imaginez pas, quoique vous me connaissiez pourtant bien, l'état d'inconscience où je vis ordinairement, dès que les choses suivent leur petit train…

[1] PN 1841, paru le 2 Avril 1911. « On a cru longtemps que la pensée fétichiste… »

[2] Peut-être PN 1851, paru le 12 Avril 1911. « Il y a deux familles d'esprit… »

« … Dites-moi à peu près quand vous partirez *(pour le congé de Pâques)* afin que j'arrange les choses à Choisy. Je me rends compte que ce souci que j'ai à l'approche des vacances est puéril ; cela vient de ce que ma pensée est alors historienne par nécessité ; et je ne sais pas en prendre mon parti. Voilà les conséquences d'une vie hors de la société ; mais c'était tellement dans ma nature qu'il faut bien que je m'y résigne… »

« Ce matin encore, écrit un Propos[1] qui reflète l'entretien avec Herr. Ce socialiste ne peut pas s'empêcher de haïr un radical, et c'est pénible, car cela est sans remède. Je ne puis pas faire que le socialisme n'ait pas manqué à son devoir principal. Il faut dire aussi que l'école historienne a tellement maté les générations depuis 12 ou 15 ans que toute résistance la met en fureur. Résultat : j'irai de plus en plus rarement voir cet honnête homme aigri.

« Ce soir réunion à Montmartre, et il s'agit, ou à peu près, des funérailles de l'U.P.

« J'ai encore relu des passages de la Philosophie première qui m'ont plu parfaitement. »

11 Avril – « Mon doux Jumeau ! Je pense que vous couchez ce soir à Pierrelatttte [*sic*]… pour partir demain matin sur Nyons, où vous trouverez « Les Rameaux »[2] pour saluer votre arrivée. Les Propos sont redevenus pénibles, sans doute parce que j'étais préoccupé par d'autres travaux. J'ai avancé sensiblement dans le gros livre de Mathématiques, et j'ai cherché dans les Revues de

[1] PN 1863, paru le 24 Avril 1911. « Ce qui distingue les socialistes de ce temps, c'est qu'ils sont historiens… »

[2] PN 1850, paru le 11 Avril 1911. « Nous traversons un vrai temps de Carême… »

Méta[1] des choses sur la science expérimentale ; je vois que tous leurs exemples sont trop difficiles pour les petits ; et cela me met à l'aise, ce qui n'empêche pas toutes ces questions d'être difficiles à traiter. Mais on n'y peut rien.

« Demain déjeuner chez Elie.

« Après-demain campagne, jardinage, vieille amie, musique. Elargissement dont j'ai besoin. »

« Agréable déjeuner chez Elie. Ces bavardages rendent intelligent et dissipent les soucis que l'on forme lorsque l'on pense tout seul. Weber que j'ai vu insiste plus que jamais pour me mettre en rapport avec Julia (celui qui fonde un journal). On peut toujours voir, mais que serait le souci de l'article, si j'avais une lourde responsabilité !

« ... Paissy aura des souvenirs tristes, c'est inévitable. Mais mah meh, et mon jumeau écriront tous les jours, svp, comme c'est promis !...

« ... Je pense à votre douce mère toute menue traversant le cloître avec la lanterne, et ma janséniste à ses côtés...

« ... Je prends dans mes deux mains la tête si bien faite de mon jumeau. »

Paissy – « Beau soleil. Pas froid. Amis en bonne santé. Semaille et taille de rosiers. Complet velours triomphe malgré l'odeur... Je n'écrirai pas demain car il faut absolument laisser de l'aisance dans la vie ; et je remarque que cette aisance diminue par le cours du temps. La jeunesse se définit par le temps que l'on peut perdre...

« Content que vous ayez les épreuves[2]. Je pense à vous avec joie et liberté toujours. »

[1] Les numéros de la *Revue de métaphysique et de morale*
[2] *Cent-Un, 3ème série* (MMML)

Dimanche de Pâques – « Il fait un temps merveilleux et presque une chaleur d'été même le soir. Le piano sonne bien et je joue de belles choses. Les Propos sont toujours assez pénibles, et sans bonheur dans l'expression. Cela serait pénible si l'on vivait de sa plume, et je plains les auteurs.

« Aujourd'hui j'ai écrit sur les maisons du Soleil[1] ; c'est exact, c'est clair ; mais cela ne sonne pas à l'égal de ces belles nuits. Comment autrement ? Je ne me sens jamais libre de penser à loisir ni d'écrire à loisir ; il faut bien aussi voir les amis. Le Temps est de plus en plus court. Il est sûr que si j'étais en voyage avec mah meh-mon jumeau, on retrouverait tout de suite de belles heures pour de beaux Propos ; seulement on se rend bien compte aussi que si nous étions toujours ensemble, nous serions dévorés toute l'année par d'autres choses ; et j'admire que les gens ne soient pas plus abrutis que je ne les vois…

« Vous, mon jumeau, vous savez mieux protéger votre solitude que moi, et je vous approuve.

« La pensée est remise en train et montre de nouvelles pousses. Beau Propos aujourd'hui sur le progrès et le printemps[2]. »

« Il fait une chaleur d'été. Nous avons les hirondelles depuis plusieurs jours, et j'ai vu un ver luisant. Le jardinage marche ; toutes les choses poussent. Le complet de velours ne sent plus rien. On y est bien ; c'est léger et souple.

« Maréchal m'a prêté un livre de Darwin sur les plantes qui me fournira des exemples excellents…

[1] PN 1858, paru le 19 Avril 1911. « Ces nuits de printemps sont assez ornées… »

[2] PN 1865, paru le 25 Avril 1911. « Mai nous arrive, et les villages sont fleuris… »

« Propos pénible ce matin (ami Jacques[1]) : cela vient de ce que, pour emprunter Darwin j'ai dû avoir deux heures de conversation avec Maréchal, non sans profit, mais cela fait fuir d'abord toutes les idées, et surtout on se trouve pressé par l'heure…

« … Les conversations sont faibles à cause des tas de gens qui sont réunis. Paissy perd son caractère ; surtout parce que ma sœur suit maintenant toujours et cela supprime les idées. C'est comme à Choisy ; il faut ou travailler ou s'occuper.

« Je vous vois faisant la cigale parmi les oliviers de Nyons. Vous reviendrez bientôt ; et ce soleil nous annonce des Pentecôte de Granville…

« Un bon Propos[2] sur une fleurette, mais obscur. Ça manque d'aisance plus que de force. »

« Chances de livres toute la journée ; trouvé rue Soufflot 2 vol. de lettres de Leibniz (5 fr.) ; un beau livre de Schelling (1,50 fr.) ; un Proudhon sur les chemins de fer (1,25 fr.)…

« … H. Loyson des Droits de l'Homme m'a écrit pour dire qu'il espérait bien que la *Correspondance* ne sera pas privée d'Alain.

« M. Salomon s'est fait violemment engueuler par Lanson dans la *Revue du mois*. Il faut que vous lisiez cela, afin d'avoir une idée de la colère Sorbonagre.

« … Les idées éclosent à nouveau ; j'ai eu bien du plaisir à revoir mes vétérans ; les vacances font tourner l'esprit à vide ; il faut faire des choses. »

[1] PN 1860, paru le 21 Avril 1911. « Mon ami Jacques, tout en battant son cuir… »

[2] PN 1866, paru le 27 Avril 1911. « Comme une fleurette bleue se montrait sur la pente… »

Mai – « J'ai la *Critique Générale* de Renouvier et je travaille là-dessus dans la joie, y retrouvant ma jeunesse, et négligeant tout le reste. Sans doute cette lecture donnera quelques additions à la philosophie première.

« Il n'est pas possible que je sois dans cette joie lucide sans que vous soyez en joie et en bonheur aussi, mon jumeau !

« De ce que j'ai lu de la Philosophie première, je garde l'impression que c'est bien, à peu près achevé.

« Vu Mouthon, rétabli, intelligent. Vu Borrel, id. Bénézé va bien : est à Bligny pour jusqu'en Juillet. »

« Je viens d'écrire un beau *Propos*[1] à l'usage des Mélancoliques ; c'est un article de Maridort dans la *Dépêche* d'aujourd'hui qui m'y a conduit. J'ai eu votre douce lettre ; je vois que votre cœur est moins agité. Que peut-on contre un cœur agité. Penser largement. Sans quoi il n'y a point d'amour pour personne, seulement tristesse. Vous le sentez bien, car vous êtes un vrai jumeau ; vous savez bien saisir les grandes choses et en tirer du grand bonheur. C'est pour cela que je vous aime. Tout ce qui est passion est trouble et petit. Aussi sur ces chemins-là, je ne veux point vous entraîner. Je pense à d'autres choses, et c'est alors que je vous aime le mieux, vous le savez bien. Le danger de la méditation sur soi et sur les personnes c'est que cela aggrave les maux de toutes les façons, car la tristesse est contagieuse et on tomberait dans une morne indifférence. Tout cela ce sont des choses qui ne sont pas entrées dans le *Propos* d'aujourd'hui[2] mais qui y tiennent. Tout cela vient du *Traité des Passions* de Descartes et d'une leçon terriblement difficile de samedi où vraiment je n'ai pas

[1] PN 1884, paru le 15 Mai 1911. « Au mélancolique je n'ai qu'une chose à dire… »

[2] PN 1882, paru le 13 Mai 1911. « Je me réjouis de tous ces scandales… »

manqué un seul instant de bonne foi, ce qui m'arrêtait à chaque minute ; mais les élèves sentent cela, et se gardent d'impatience.

« Soyez heureuse, dès que je pense bien, je pense à vous ; c'est pour cela que je vous ai appelée mon Jumeau. »

« Déjeûner avec Weber, Julia... absolument sans résultat. Bavardages sans aucune allusion au journalisme ; ils ne m'y prendront plus. »

« La tête lourde de rhume de cerveau.

« Réunion à Montmartre, encore pour délibérer.

« Je pense au manuscrit sur les « machines », mais toutes ces idées ne sont pas présentes au commandement. On pourrait rédiger ces théories pour le journal de Marcel... »

Juin – « ... Je lis les *Contemplations*. Les belles choses ! Je pense à vous en les lisant. »

« ... Les élèves ont eu : en Philosophie, la Certitude. Beau sujet. En Français : Musset. Poésie, images, sentiments, etc. L'examen est donc favorable. Les jeunes vont très bien. Ils se réveillent en ce moment et produisent beaucoup.

« L'an prochain il faudra que je traite, le jeudi, du sentiment et de l'action. Quelle chaîne de travaux ! »

Juillet - « Grande fatigue ; vraie fatigue. Le travail est difficile à reprendre. Ainsi ce matin sur Kant, leçon difficile et assez pénible. Voilà ce que c'est que de regarder vers les vacances et vers l'année qui suit.

« ... C'est Colonna qui succède à Belot à Louis-le-Grand.

« ... J'ai lu dans la *Correspondance* de Desjardins les Propos de Politique. Ils correspondent bien à ce que j'écris avec obstination depuis près de trois mois. Impossible de revenir à d'autres sujets ; les autres sujets sont comme *inexistants*. C'est sans doute un instinct très clairvoyant qui me pousse. Le fait est que je me crois incapable absolument d'autre chose, et même d'orner le style d'une façon quelconque. Et c'est étonnant toujours quand j'y réfléchis. Voilà ce qui fait bien voir que, sans liberté, je serais au-dessous de tout. Car il est impossible que l'on ne subisse pas une petite poussée, dès que l'on n'est pas seul. Ainsi Mme Lanjalley ne se priverait pas de me rappeler à mon devoir de littérateur, si je n'avais protesté violemment. C'est une nature incompréhensible que j'ai comme cela, mah meh, et qui, par obstination et contradiction me ferait renoncer à des beautés de peur de penser à plaire. C'est pourquoi il est mauvais qu'Alain soit lu et connu.

« Je fais des mathématiques, toujours avec la méthode des détours et retours. Un inventeur m'a adressé une brochure sur un stabilisateur pour aéroplane !

« Mais, pour la poésie, je suis comme une bûche. »

« ... Je n'ai toujours pas le temps ni la liberté d'esprit pour me lancer dans Locke et Leibniz, et c'est pourtant ce qu'il me faudrait. Car les Propos résistent et sont pénibles à faire, même sur les sujets les plus familiers. Quant aux autres sujets (fantaisie en tout ce qu'on voudra) ils sont si absents que je ne peux pas m'imaginer que j'aie jamais pu en trouver. Mais je ne me frappe pas. »

« Vous avez lu ce matin, ce chant à la lune[1], écrit jeudi !

[1] PN 1937, paru le 8 Juillet 1911. « Chacun a pu voir, ces jours-ci… »

« Ce matin, bien aussi sur le beau et l'air.

« On est de nouveau dans les étoiles, mah meh ! Quelles belles nuits avec Véga et Altair ! »

« Reçu avis de prolongation de suppléance à Henri IV. Donc tranquillité pour un an. »

« … Écrit un propos convenable sur l'offensive à la guerre[1]. »

Août 1911 - Paissy. « Je vois le « clos Meffre »[2], la Maison, les arbres et les sentiers. Ma pensée ne vous quitte jamais ; je vous appelle mon cœur d'espérance…

« Je suis pressé comme toujours à cause d'un beau Propos sur Tolstoï et Romain Rolland. Lisez cette vie de Tolstoï par R.R. Cela m'a exaspéré ; mais on y trouve des tas de choses.

« … J'ai une longue lettre de Desbois, doctrinaire et obscure. J'ai répondu aussitôt.

« … Je suis au frais pour jardiner dans mes habits blancs et Mme Lanjalley m'appelle mon ami Pierrot. »

« … Bon Propos hier sur la coutume et les changements dans les mœurs[3]. Aujourd'hui convenable sur les sociétés financières[4].

[1] PN 1970, paru le 9 Août 1911. « Le ministre de la guerre… »

[2] *A Saint-Robert, près Grenoble* (MMML)

[3] PN 1973, paru le 13 Août 1911. « Le despotisme se nourrit de lui-même… »

[4] PN 1974, paru le 14 Août 1911. « Une bonne femme, qui a un peu épragné… »

« ... Les gens d'ici m'ennuient un peu ; je m'arrange pour être seul le plus souvent car je leur dirais volontiers des injures.

« … Relu ce matin des chapitres de la Philosophie première. C'est très bien. Commencé Leibniz. Cela va tout seul. Je ne suis pas sans penser à un Roman et au manuscrit (blanc) que j'ai laissé à la Pouponnière. Trésors des Jumeaux ! Comme j'aime cette harmonie dans les travaux et que d'amour vrai et profond dans mon cœur pour vous !

« J'ai oublié l'annuaire. Svp, copiez-moi asc. du Bélier, lever et coucher de Mars, de Saturne pour Août et Septembre… Vous avez certainement suivi la Lune dans les étoiles de Jupiter aussi hier soir. »

« … Je jardine le matin et le soir ; je travaille au milieu du jour ; l'extrême chaleur, pourvu qu'on reste immobile n'atteint pas du tout l'intelligence. Je viens d'écrire un article amusant sur un déjeuner de philosophes[1]. Le petit cahier[2] est sur ma table : jusqu'à présent, je ne m'en suis point servi, mais cela donne la tranquillité…

« … Leibniz est l'occasion de vastes réflexions. Tolstoï de même.

« … Avec Maréchal nous parlons utilement d'astronomie. On annonce une comète sans queue vers les Pléïades, mais nous ne l'avons pas encore vue. Nous ne sommes pas seulement encore bien sûrs de Mars et Saturne (j'attends les renseignements de mon Jumeau).

« … Les Propos ne me fatiguent pas du tout. J'ai tout arrangé pour dépendre le moins possible du facteur et de l'entourage.

« … Je crois que dans le voyage je commencerai un roman indéterminé qui se continuera ensuite par sa propre force. Ce sera un centre pour des développements.

[1] PN 1975, paru le 15 Août 1911. « Babylas a tout lu sur les druides… »

En regard de la p.136 (Août 1911)

« … Pour le voyage il me semble que je puis partir le 29 par le train ordinaire et je vous trouverai à Culoz. Quelle joie démesurée à seulement y penser ! »

« … Quelle chaleur ! L'herbe est comme du tabac turc. Comme il est doux que vous soyez dans un grand clos frais et ombragé. Ici nous avons des grottes à l'entrée desquelles on gradue la chaleur comme on veut en s'avançant ou se reculant de cinq centimètres.

« Écrit un bon article sur le beau[1]. Les conversations me dessécheraient un peu car les gens n'y apportent que des lieux communs. Et je comprends très bien que, si on renonce à la révolte, on tombe dans la niaiserie. J'ai deux personnes remarquables, Mme Lanjalley qui est originale et sauvage dès qu'on la pousse, mais qui tombe très bien dans les potins ; Maréchal qui est un esprit pénétrant mais qui se passionne pour de petites querelles. Et il y a oies, dindes et dindons autour.

« J'avance dans Leibniz ; la musique se trouve raccourcie car la chambre de musique est au soleil et au-dessus d'une cuisine.

« Allez lentement dans les Mathématiques, sans quoi vous arriverez au découragement. Dites-moi où vous en êtes. Moi je n'ai apporté ici que la physique de Bouasse ; cela suffit pour que je lise trop vite des choses très simples, mais très condensées. »

« … Encore un bon Propos sur Tolstoï et la guerre[2].

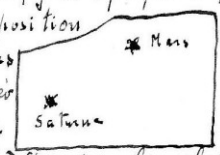
« J'ai terminé le premier volume de Leibniz. J'ai aussi pensé aux leçons sur le Sentiment ; j'en aperçois à peu près l'ensemble.

[1] PN 1985, paru le 25 Août 1911. « Quelqu'un qui revenait de Hollande… »

[2] PN 1983, paru le 23 Août 1911. « Je ne me fie pas trop au patriotisme des gouvernants… »

« Vous avez vu Mars et Saturne dans cette position. Ils vont bientôt se croiser et Mars, par son mouvement propre bien plus rapide (Mars tour en deux ans ; Saturne tour en 33 ans), va passer derrière ; de là venaient mes discussions avec Maréchal. Cette lune a été bien belle. Les soirées sont assez fraîches et l'on dit des bêtises sous les arbres. Les idées tristes ne manquent pas ici, mais je les écarte, étant bien assuré que toute idée triste est fausse, car c'est toujours demander l'impossible c'est-à-dire penser confusément. Leibniz est bien profond là-dessus.

« ... Le vieux piano a été incommodé par la chaleur ; il sonne un peu trop la ferraille, et je ne suis pas arrivé à le remettre en état.

... Encore un bon Propos sur Tolstoï et la guerre. J'ai terminé le 1er volume de Leibniz. J'ai aussi pensé aux leçons sur le Sentiment ; j'en aperçois à peu près l'ensemble. Vs avez vu Mars et Saturne dans cette position  Ils vont bientôt se croiser et Mars, par son mouvement propre bien plus rapide (Mars tour en deux ans ; Saturne tour en 33 ans) va passer derrière ; de là venaient mes discussions avec Maréchal. Cette lune a été bien belle. Les soirées sont assez fraîches et l'on dit des bêtises sous les arbres. Les idées tristes ne manquent pas ici, mais je les écarte, étant bien assuré que toute idée triste est fausse, car c'est toujours demander l'impossible c'est-à-dire penser confusément. Leibniz est bien profond là-dessus.

« J'avance dans Leibniz.

« Les Propos se font facilement. Naturellement à propos du discours de Combes je reviens à la Proportionnelle[1]...

« Paissy est plein de bourgeois. Il faut renoncer à un entretien utile ; tout tourne à la plaisanterie niaise. Aussi j'ai repris l'aquarelle ; c'est un moyen d'échapper aux conversations. Il faut dire que tous ces bourgeois à part mes vieux amis et Maréchal ont la manie de prendre les idées comme des manies ou des jeux d'enfants terribles ; et je me figure très bien comment Tolstoï était regardé

[1] PN 1979, paru le 19 Août 1911. « Il est clair que les Proportionnalistes… »

par sa femme. Je ferai sans doute un propos là-dessus. Et j'adore mon jumeau, et nos conversations jumelliques, car vous avez un instinct sûr en plus de l'intelligence, qui est nécessaire à tout mais ne suffit à rien. Aussi ne suis-je vraiment confiant et bavard qu'avec vous seule…

« J'emporterai un petit Leibniz important et de l'aquarelle pour faire encore quelque col de […] »

« Propos important et bien fait sur l'Alsace-Lorraine[1] à propos du discours de Barrès.

« Je rêve du voyage ! Les heures de voyage sont pour moi des délices inimaginables, de quoi remplir toute l'année de merveilleuses rêveries. »

« Pluies de temps en temps. Tout reverdit. La deuxième sève monte. C'est bien délicieux à suivre de jour en jour. Sans les gens ce serait parfait. Car ici il y a de l'orage dans l'air, vanités blessées, potins mille petites choses au-dessus desquelles je me mets en allant peindre.

« … Le Leibniz avance. Le propos d'aujourd'hui est : la vie est un travail qu'il faut faire debout[2]. C'est embêtant que ça fasse un vers !… »

« … Soif du voyage ! Zermatt… Lautaret… Cols ! Ecluses du Rhône. Cigares de Platane ! Véga notre étoile est au plus haut du ciel ! »

« A Culoz après-demain 5 h 12. La vie devient difficile ici. Ma vieille amie est accablée par les soucis d'argent de ses enfants : elle fait des discours amers ; elle se brouille presque avec ma sœur et a des mots avec moi. Je

[1] PN 1982, paru le 22 Août 1911. « Tout ce que l'on m'a appris du patriotisme… »

[2] PN 1993, paru le 2 Septembre 1911.

supporte difficilement les gens qui racontent des histoires par nécessité et qui déclament ensuite : « moi, je ne peux pas souffrir le mensonge, c'est une chose qui me fait horreur… etc ». Alors je fais des discours extrêmement violents, et aussitôt je sens qu'on voudrait bien les arrêter, cela devient terrible… »

« Merci pour les épreuves ; elles étaient bien corrigées ; je les ai aussitôt renvoyées. Cette série m'a paru solide et quelques propos, excellents. Y a-t-il des séries moins bonnes qui rendent plus indulgents ? C'est possible. Et puis tant pis ; on peut se juger pourvu qu'ensuite on n'y pense pas trop.

« Je viens d'écrire un *Propos* assez bon : « on peut être sot par intelligence[1] ». Et très vite d'après un projet du cahier. Ce système a du bon. Cela n'empêche pas d'improviser à l'occasion. »

Septembre 1911. Voyage. Zermatt, Gornergratt, Cervin, Lautaret, Grenoble…

15 Septembre 1911 - Retour à Paissy. « Quelle pure joie en pensant à ces rayonnants souvenirs ! J'ai trouvé la formule : il faut faire (pour mes gens) une cure de bonne humeur : j'égaie et déride tout le monde. Et tout ça, c'est le paquet de bonheur que mon Jumeau a caché dans mon cœur… »

« Le jeune Alexandre m'a envoyé des documents sur le Maroc ; cela fait des Propos[2]. J'ai repris Leibniz. Je fais de l'aquarelle.

[1] PN 1994, paru le 2 Septembre 1911. Le début est en fait : « On peut être sot par trop d'intelligence… »

[2] PN 2010, 2012, 19 et 21 Septembre 1911.

« Belles étoiles. Les deux planètes montent. Mais cette annonce de travail ne m'attriste pas…

« … A Paris, j'avais trouvé une bonne lettre de Mme Lanjalley qui fait que tout est arrangé et oublié. Quels précieux amis ! Et comme il est facile de pardonner et d'oublier. Elle est adorable aussi cette vieille devineresse parce qu'elle sent que ce voyage est pour moi un « vol libre et heureux », dit-elle. »

« Reçu vos calculs[1]. J'admire vos aptitudes. Comme les carrières sont mal conduites ! Votre destinée était de calculer des éclipses, j'entends pour gagner votre vie, et de réfléchir gaiement tout autour des calculs. Mais nous ferons encore bien d'autres choses, si vous le voulez bien. »

« Je pense aux leçons d'H. IV et j'achève le 2ème volume de Leibniz…

« Je vous envoie une coupure du *Mercure* que la *Dépêche* me fait parvenir. Réellement dans aucun genre de vie l'intelligence n'a sa place à moins qu'on enseigne.

« Ma sœur est partie hier. Je suis chez mes vieux amis, et presque sans bourgeois. C'est délicieux. Je reviens au piano à toute heure maintenant, et je joue des choses magnifiques. Je pense continuellement à Zermatt et au Cervin et j'ai lu justement un beau roman de G. Sand, *Valvèdre*, qui se passe autour du Mont Rose.

[1] *Ceci me fait souvenir que pendant plusieurs mois, peut-être même deux ou trois ans, nous nous passionnâmes pour des calculs de logarithmes, d'extractions de racines, etc., auquel les réussirait le plus rapidement et avec la solution la plus élégante. Je trouve des pages entières de lettres avec des calculs développés, tels que trouver x dans* $10^x=3$*… etc. et je me suis royalement amusée à cela. Alain aussi.*

« Un bel article en route sur la lune d'automne[1].

« … Très bien les calculs du Jumeau. Ingénieux et juste… »

Octobre 1911

« En plein travail. La théorie du sentir est bien difficile à mettre debout. D'abord il faut décrire méthodiquement, Mais enfin je ne vois pas que je tombe dans le désespoir. C'est déjà beaucoup. Ce matin 1° classe aux nouveaux, qui ne sont jusqu'à présent que 20. Connaissance. Ont l'air vif et ingénieux. 2° (ancien service) Conférence aux vétérans. Projets. Sujets de leçons. Départ un peu paralysé par une disposition nouvelle qu'on annonce (suppression de l'auteur choisi et de la question spéciale) - on verra quand on aura les textes. Impression bonne. Aisance et facilité. »

« … Hier bon article sur la guerre et la politique[2]. Aujourd'hui, contre les érudits, mais écrit trop vite[3]. Tant pis ; pas le temps de revenir sur ce qui est fait.

« … Les dissertations arrivent déjà et ils sont soixante-trois. Il faut que je me forme à aller lentement et sans bousculade toute l'année.

« Ce matin classe aux nouveaux ; ils semblent plus éveillés et plus vigoureux que ceux de l'année dernière. Moi, comme toujours, j'ai quelque sommeil d'esprit encore, et je me mets en marche assez lentement. Mais non sans perspectives. Ne partez pas trop vite, mon

[1] PN 2019, paru le 28 Septembre 1911. « Nous voilà dans la première Lune d'automne… »

[2] PN 2033, paru le 12 Octobre 1911. « On a admiré l'union de tous les Français devant l'ennemi… »

[3] PN 2034, paru le 13 Octobre 1911. « Quelqu'un me disait hier que le roman est peut-être un genre usé… »

Jumeau, et ne faites pas trop de choses. Il faudra que nous reprenions les mathématiques[1] ; c'est un bon modérateur.

« Demain séance de musique à Choisy avec Christiane…

« Je pense beaucoup aux montagnes ; je me demande si Zermatt est sous la neige maintenant. »

« … Assez bon Propos sur le mulet de montagne[2]…

« J'ai revu les épreuves corrigées[3] ; bien… je vous les retourne… Souvenirs et remerciements à Texcier. L'ensemble me paraît bien. »

« Ecrit ce matin un Propos sur les passions, les rêves, les délires[4] qui est de portée mais qui participe sans doute un peu trop de l'obscurité spinoziste. Cela importe peu. Il y a toujours des résonances de l'idée vraie…

« … Parodi pose sa candidature au Conseil Supérieur ; c'est très bien….

« J'ai envoyé à Marcel[5] pour sa revue quelque chose sur les planètes et leur mouvement. Nous aurons à examiner leur programme d'agriculture et traiter en deux ou trois leçons : Qu'est-ce qu'un arbre ?

« Travail pour le Jumeau de Rouen. M'apporter aussi table de log. si vous en avez deux. »

---

[1] *On s'y remit aussitôt, et ce me fut une occupation de plus, mais faite dans la joie. Les lettres furent pleines d'équations.* (MMML)

[2] PN 2041, paru le 20 Octobre 1911. « Peut-être avez-vous admiré quelquefois les beaux mulets de montagne… »

[3] *3ème série* (MMML)

[4] PN 2044, paru le 23 Octobre 1911. « Le fous, les demi-fous et les neurasthéniques… »

[5] *Alors inspecteur d'Académie à Moulins ; revue pour les instituteurs où nous envoyions les « Ciels ».* (MMML)

« Propos sans peine ces jours-ci : sur la lecture[1], sur les Faits Divers[2], sur l'Annamite[3].

« Beaucoup de garçons en visite samedi après la classe !

« Borrell, qui vient passer diplôme Mathématiques. Bénézé qui ne va pas mal, mais qui va peut-être faire encore un an de sana. Canet qui va à Louis-le-Grand, et qui venait m'expliquer pourquoi. Weil pour Montmartre qui reprendra bientôt.

« … Drouin m'a prêté un rare ouvrage inachevé de Stendhal. J'y ai trouvé l'occasion du propos d'aujourd'hui sur la guerre et la liberté[4]. »

23 Octobre – « Journal sombre ce matin. Vous vous souvenez que je pensais à un article tonique sur les affaires d'Elbeuf. J'avais senti dans les discours de Mouchel un désordre presque sans remède. Et ici encore admirons la puissance de deux ou trois méchants qui auront gâché cette affaire, et qui triomphent maintenant avec les Compagnies. J'ai écrit ce matin un article[5] d'un autre ton naturellement que celui auquel je pensais, mais tonique tout de même pour nos braves amis des Comités… Suis allé ce matin voter pour Parodi, car ici

[1] Peut-être le PN 2035, paru le 14 Octobre 1911. « Il y a une puissance de lire.. »

[2] Peut-être PN 2030, paru le 9 Octobre 1911. « Au sujet du journalisme de demain… » Mais ce thème des faits divers est récurrent en Octobre 1911.

[3] PN 2037, paru le 16 Octobre 1911. « L'Annamite est menteur absolument… »

[4] PN 2043, paru le 22 Octobre 1911. « Une fois la Nation en colère… »

[5] PN 2047, paru le 26 Octobre 1911. « On a assez dit que la production coopérative… ». Le député-maire Mouchel, ancien collègue d'Alain au « petit lycée » d'Elbœuf, venait de se donner la mort à la suite de l'échec de sa politique municipale, en particulier de l'échec de sa tentative pour créer une coopérative destinée à la production de gaz. Alain consacrera plusieurs Propos à ce suicide.

encore il faut faire triompher le candidat de gauche qui a toutes les puissances contre lui…

« … A Sévigné, les filles sont à peu près cinquante. Il faut que tout ce monde de garçons et filles travaille, espère et méprise les prophètes tristes… Je vais corriger des copies avec l'idée vraie que c'est réconfortant, et non avec l'idée fausse et niaise que c'est fatigant. Tant pis pour le brouillard et pour l'automne et pour les rhumatismes. Je n'ai qu'à faire venir dans ma pensée votre cœur d'espérance pour chasser les plus petites tristesses et la fatigue ; vous êtes tellement un vrai jumeau ! »

« … Ce drame d'Elbeuf m'a jeté naturellement dans des suites d'idées infinies. J'aurai bien des Propos là-dessus. La lâcheté de Doliveux[1] a dépassé ce qu'on pouvait craindre. Mais il ne se reconnaîtra pas dans le Propos d'aujourd'hui[2], je le crains. Mais si j'avais été derrière lui, ce gredin aurait entendu un compliment plus vif. J'y reviendrai… Le bon Adeline m'a écrit sur cette mort de Mouchel…

« Très bonne classe ce matin avec les nouveaux. Ils ont du mouvement et de l'ardeur… Tout cela va dans l'enthousiasme. Le Spinoza est tout à fait parti et il vogue magnifiquement. Le petit Lovichi dit de cette philosophie : « C'est comme si on se donnait de l'air ». »

« Ecrit un article dur[3] qui vise le discours de Doliveux sur Mouchel.

« Je pars pour quatre jours à Paissy : vieille amie en chagrin ; ses enfants partent bientôt pour la Martinique. »

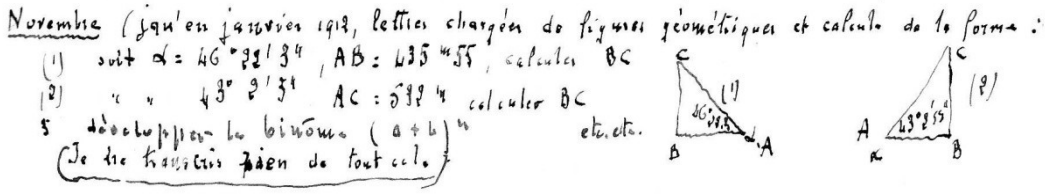
[1] *L'inspecteur d'Académie de Rouen* (MMML)

[2] PN 2048, paru le 27 Octobre. « C'était un professeur, il vivait dans les nuages… »

[3] PN 2050, paru le 29 Octobre 1911. « Nous n'avons rien à cacher… »

Paissy – « J'ai ce matin déraciné une souche de sureau pour planter un petit arbre que j'ai apporté à ma vieille amie. Vous voyez votre petit ours avec pioche et pelle, et les vieux ermites autour délibérant et conseillant. Charmant !

« … Je viens de transcrire pour un Propos[1] une magnifique lettre d'Herzog sur l'affaire d'Elbeuf avec quelques mots pour l'encadrer. »



« Vu à l'École Borel (que je n'avais pas vu depuis 20 ans) fort occupé de l'affaire Curie-Langevin (voir les journaux).

« Je lis un Stendhal rare prêté par Drouin, *Lamiel*, où il y a des choses de premier ordre bien étonnantes. »

« J'ai relu avec satisfaction et corrigé ça et là des parties de la Philosophie Première (livre à sah meh et à son jumeau !).

« J'ai acheté les œuvres morales de Plutarque, 4 gros volumes bien reliés, belle impression… »

« La trigon… de Borel, que je vous avais réclamée avec violence, c'est moi qui l'ai ; pardon. Il faut rire de ces revendications qui tirent le même livre chacune par un bout. Ce qui est sûr c'est qu'il faut que nous ayons ces livres en double. Trigo et Tannery, et aussi une algèbre.

[1] PN 2053, paru le 1er Novembre 1911. « Le Praticien m'a écrit… »

« Doux souvenirs de montagne » et « Je viens de coudre de vieilles bretelles »...
(Novembre 1911, en regard de la p.141)

« Mon algèbre n'est plus à la mode. Et vous, qu'avez-vous comme algèbre, et comme trigo. Mon jumeau, comme je vous trouve intelligent dans ces calculs ; comme vous dominez bien les petites difficultés. En mathématiques tout est long, et rien n'est difficile. Pour le dernier problème, votre méthode est bonne ; moi je me suis trompé par précipitation.

« Doux souvenirs de montagne ! »

« Nous verrons jeudi à qui nous enverrons la 3ème série. Faites une liste, et je vais y penser de mon côté. Je vais en porter un exemplaire dédicacé aujourd'hui à Péguy qui m'a envoyé le premier volume du *Second Mystère de Jeanne d'Arc* avec dédicace. Les Propos que j'ai lus en feuilletant m'ont plu et le volume est très beau.

« Borrel m'écrit. Il a ses deux diplômes (mathématiques générales et histoire de la philosophie). C'est bien. Mais je suis obligé de le mettre en garde contre Herr qui s'est moqué durement de lui.

«Aussi lettre touchante de Laisant quoiqu'il soit irrité contre moi plus qu'il n'est juste. A quoi il faut dire avec Spinoza : « Il n'est pas possible que l'homme n'ait pas de passions. » Propos convenable sur la Politique extérieure[1].

« Je viens de coudre de vieilles bretelles à mon pantalon d'ours ! »

23 Novembre – « Corrigé faute énorme dans le Propos[2] où l'on a mis *anarchiste* au lieu de monarchiste ; quant à la phrase je n'ai même pas pu la reconstituer. D'autant plus embêtant que ce sera un Propos qui circulera. Prévenir Texcier, peut-être.

[1] PN 2067, 15 Novembre 1911. « L'Anglais ne desserre pas les dents… »

[2] Le Propos corrigé est PN 2074, paru le 22 Novembre 1911. « Un professeur m'entretenait hier… » La correction forme le début de PN 2076 (24 Novembre), qui revient de ce fait sur le thème du Propos précédent.

Je colle ici ce fragment d'une lettre du 4 [illegible] 1911 qui témoigne que le "traité de morale" dont ALAIN ne m'a rien plus le moindre souvenir a été commencé ; il faudra le rechercher à la bibliothèque rue de Rennes et voir jusqu'où il a été conduit ou s'il a été abandonné

Ecrit un chap. de la Morale, d'après un Propos sur le Progrès (Tacite 1910) et encore un autre Propos). Ça ira. J'ai écrit aussi après le titre (Droit) j'adore maintenant les moucheures ; car je ne veux pas me laisser conduire par des manies bureaucratiques), une Table provisoire par ordre de matières, qui sera certainement tout à fait remaniée. L'ensemble est énorme ; il faudra avancer avec patience et douceur ; car ce n'est plus du tout comme la Philosophie Première, où il faut penser tout à la fois. Ici au contraire il faut accumuler les notions, chacune restant bien distincte et fondée sur des raisons qui lui soient propres, ainsi que j'ai dit dans l'Introduction.

ours s'étirant

« Je passe beaucoup de temps aux mathématiques pour faire comme mon Jumeau… Pressé !! »

« L'ours pense décidément très fort à écrire un traité de Morale dans l'autre manuscrit (blanc) préparé par sah meh. Alors, dès que ce sera commencé mah meh relieur devra penser à en préparer un autre. »

« L'ours a trouvé hier un Balzac en 20 volumes (1870) à 30 fr. Occasion admirable. Edition assez belle quoique avec illustrations médiocres.

« … Copies à corriger. Bonnes presque toujours, mais cela abrutit un peu…

« Bravo pour le développement du binôme ! Moi j'apprends merveilleusement par cette nécessité d'aller lentement. »

Je colle ici ce fragment d'une lettre du 4 Décembre 1911 qui témoigne que le Traité de Morale *dont Alain ni moi n'avons plus le moindre souvenir a été commencé ; il faudra le rechercher dans la bibliothèque rue de Rennes et voir jusqu'où il a été conduit ou s'il a été abandonné.*

« Ecrit un chap. de la Morale, d'après un Propos sur le Progrès (Tacite 1910[1]) (et encore un autre Propos[1]). Ca ira.

[1] Cf. PN 1606 (10 Août 1910), 1610 (14 Août 1910), 1743 (25 Décembre 1910).

J'ai écrit aussi après le titre (dont j'adore maintenant les mouchetures ; car je ne veux pas me laisser conduire par des manies bureaucratiques), une Table *provisoire* par ordre de matières, qui sera certainement tout à fait remaniée. L'ensemble est énorme ; il faudra avancer avec patience et douceur ; car ce n'est plus du tout comme la Philosophie Première, où il faut penser tout à la fois. Ici au contraire il faut accumuler les notions, chacune restant bien distincte et fondée sur des raisons qui lui soient propres, ainsi qu'il est dit dans l'Introduction. »

Décembre 1911

« Dîné chez Elie, à qui j'ai apporté la 3ème série. Il a les deux premières magnifiquement reliées…

« M'a donné deux pipes anglaises dont une grosse ventrue pour conducteur de diligence anglaise de Dickens.

« … Lu du William James, qui a des éclairs, Mais des ignorances aussi.

« … Ecrit un bon Propos[2] sur la discipline…

« Vous travaillez beaucoup. Comme je vous trouve sage et raisonnable ! C'est que vous avez compris absolument le fond de mon cœur qui n'est que douceur, joie, tendresse, bonheur, attendrissement à la pensée de son Jumeau. Il n'y a point de femme mieux aimée que vous. »

« … Bon Propos[3] hier sur Polytechnique (bon mais obscur aujourd'hui sur la guillotine[1]).

[1] PN 2077, paru le 25 Novembre 1911. « La lettre de Paul Déroulède… »

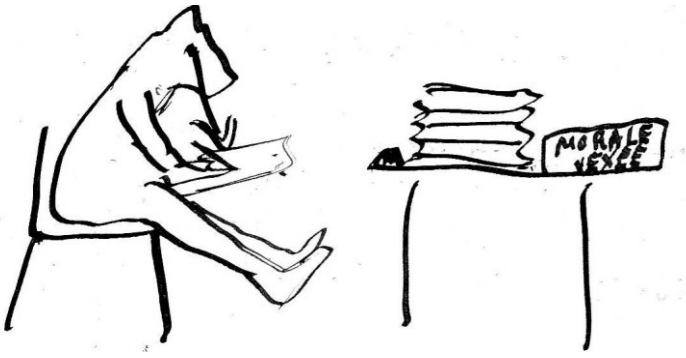
[2] PN 2086, paru le 4 Décembre 1911. « Le Préfet de Police… »

[3] PN 2101, paru le 19 Décembre 1911. « Le Mercredi soir il m'arrive de rencontrer deux, trois, dix, vingt Polytechniciens… »

« … Je ne pense pas aux vacances. Le travail exclut tellement cette idée.

« … Lu l'article sur Alain, et cela n'est pas utile à lire pour moi. Réellement il faudrait rester tout à fait inconnu.

« … Marcel Renault est nommé à Angers. Bonne lettre de lui. »



« … Compositions interminables. Abruti par ces corrections quoiqu'il y en ait de bien bonnes. Traité de morale en panne. Compositions excellentes : Bayet, Desbois, Descolas, Jourdain, Rérat.

« Rendez-vous avec Borrell après la classe. Quel bonheur si je restais huit jours sans parler. Mais d'aucune façon je ne puis l'espérer. »

« Eu le cadeau de Noël de mah meh, dame Pelisse ! Le col *trop haut* étrangle un peu. Toutes les obligations de Noël, jour de l'an m'assomment ; je voudrais être dans un coin ignoré, loin, avec vous !

« … Je ne veux pas que vous pensiez tristement aux vacances. Justement je ne change rien à mes habitudes pour que vous soyez libre de scrupule. Il n'y a réellement

[1] PN 2093, paru le 11 Décembre 1911. « Ces exécutions capitales… »

que vous que j'aime au monde (j'ajoute un peu les deux vieux de Paissy). Mais vous, vous êtes mon jumeau et tout, et je vous aime si vrai dans mon cœur que souvent j'ai l'air de vous sacrifier et c'est vrai, je ne pense jamais que vous ne soyez pas tendrement aimée dans mon cœur et que cela ne vous donne pas le plus grand bonheur et la plus grande paix. »

1912

Le 2 Janvier 1912 - Alain me dicte ceci, projet de Propos, en réponse à Camescasse qui, je crois, ne le connaissant que par ses écrits, aurait voulu le rencontrer :

« J'ai pris comme règle idéale que je ne peux pas respecter toujours, de ne connaître dans la vie réelle que des gens qui ne me lisent pas, et qui ignorent même que j'écris, et telle est la raison d'un pseudonyme. Stendhal en a pris une quantité. Les raisons en sont que :

L'opinion d'un lecteur même favorable est toujours entièrement inutile à connaître, et puis aussi il y a une curiosité d'historien au sujet des auteurs qui est une espèce d'injustice, car c'est évidemment pour comparer leurs écrits et leur nature, et plus précisément leurs opinions et leurs actions. Or je dis que c'est injuste parce que si on écrivait selon ce qu'on est, on ferait de pauvres livres qui ne serviraient à rien. Si la raison n'est qu'un fait, autant vaut se coucher tout de suite. Justement l'utilité d'un livre ou d'un écrit, c'est que l'auteur y met le meilleur de lui-même, ce qu'il est au meilleur moment, c'est-à-dire quand les passions, les besoins, les émotions

strictement personnelles ne se font pas sentir. C'est à ce moment-là qu'il peut être utile aux autres. C'est celui qui fixe ces heureux moments de l'existence qui fait un beau livre. Au contraire c'est celui qui fait sa pauvre petite histoire qui fait un méchant livre.

Les auteurs passés sont d'admirables amis, mais je n'aime point ceux qui voudraient les ressusciter en chair et en os, car tout serait médiocre alors, ou bien comédie.

Rien n'est plus attristant qu'un auteur qui veut ressembler à ses écrits. Au moraliste qui a écrit une bonne chose, je dirais volontiers : « N'en parlons plus, c'est écrit. N'essayez pas surtout de nous faire croire que vous mangez un œuf à la coque par ces mêmes principes ».

Justement le progrès en moralité vient probablement et simplement de cette séparation de la raison arbitre qui juge et qui n'agit pas[1]. »

5 Janvier - Paissy. « Paix profonde auprès des deux vieux ermites. Musique. Sommeil de marmotte. Propos d'occasion écrit trop vite. Pas pu finir l'article pour Élie... Pure joie et grands attendrissements en pensant à mon Jumeau. »

« Demain je reprends les cours, et c'est lourd à remettre en mouvement. Mais la classe de ce matin sur Kant a été excellente.

[1] *Il y aurait à rechercher dans les Propos de ces temps-là celui qui est né de ce projet.* (MMML)

« Aujourd'hui encore Propos fait trop vite. Précipitation tout le temps. »

« Quelle joie douce en pensant à nos lectures de Balzac. Oh ! La Grenadière. Je pense souvent à cette grâce des sentiments dont parle Balzac et comment elle est si souvent méconnue et perdue faute d'intelligence.

« L'arrangement de bibliothèque par mon Jumeau me paraît parfait. Notamment je suis tombé les yeux fermés sur le Locke dont j'avais besoin pour le cours d'aujourd'hui. Difficile ! J'avais trop perdu de vue mon auteur. Lourd à remuer, et trop peu intéressant je le crains. Mais nécessaire. »

« Bonne leçon hier à Sévigné toujours sur le bonheur et le devoir. Ce sont des chapitres tout faits pour le traité de morale.

« ... J'ai écrit un deuxième chapitre de la *Morale*, après le Propos du jour, et sur le thème des passions ; je vais continuer sans hâte mais cela m'intéresse.

« ... Il m'est encore arrivé de trouver plusieurs fois un livre dans la bibliothèque sans aucune peine. Gloire au Jumeau ! »

« ... J'avais reçu hier[1] de Massis l'article du *Gil Blas* que j'ai à peine parcouru et enfin jeté au feu. Cela était trop indiscret et la *Dépêche* a bien fait de le marquer, mais elle aurait encore bien mieux fait en laissant tomber le tout. Cela n'est pas de bon goût ni *de bonne tenue*, comme vous diriez. Dites-le à Texcier.

[1] 20 Janvier 1912 (MMML)

« Je revis sans cesse nos heures trop courtes en pleine béatitude, de pleine confiance, de pleine jumellerie. Oh ! Le doux nouvel an !...

« Propos[1] sur la réception académique ; ce n'est pas mal, quoique précipité à la fin car le temps manque toujours. »

« J'ai écrit un nouveau chapitre du traité de morale (la suite du cours des filles). Le danger, c'est que cela m'intéresse beaucoup moins qu'au moment où nous en avons eu l'idée. Mais j'écris tout de même. Cela s'organisera. »

« Je suis content que vous pensiez à la 4ème série des Propos. Je vais m'y intéresser aussi et nous allons de nouveau entrer dans de grandes délibérations jumelliques. Je n'ai encore rien examiné. »

« A la suite de l'article de Massis, le directeur du *Gil Blas* me fait demander par cet enfant un exemplaire des

[1] PN 2135, paru le 22 Janvier 1912. « Il y a sans doute quelque poison dans l'air qu'on respire à l'Académie Française… »

Propos. J'enverrai, mais sans me presser. Je ne veux pas remercier ni en avoir l'air pour un article qui, d'après le peu que j'en ai lu, m'a été franchement désagréable. De ce qu'on aime les éloges il ne résulte pas qu'on veuille s'en gorger jusqu'à indigestion. Peut-être je ferai un *Propos* là-dessus… Écrit ce matin sur la force[1] (allusion aux affaires italo-françaises). Bien. Ira dans le traité de morale. Mais je ne l'y ai pas mis tout de suite ; peut-être ai-je eu tort. Mais il faut avancer, sans délibérer, une pierre après l'autre. »

24 Janvier – « Aujourd'hui déjeuner agréable chez Léon. Vu Painlevé. Des récits amusants. Paroles toniques. »

« … Il est triste de penser que depuis quatre jours je n'ai pas eu une minute pour penser au traité de Morale ni à la 4ème série. C'est vous dire que je ne fais rien du tout sans vous. Je n'ai même pas la collection complète. Les Lanjalley ont toujours deux cahiers[2] au moins (il me manque de Février 1911 à fin Juillet 1911). Apportez votre choix et ceux qui peuvent être mis en discussion…

« Copies Sévigné corrigées et rendues. Très bonne leçon de correction hier. Mais les copies des garçons arrivent. Le métier est encombrant. Je vois que les Sorbonnagres en souffrent encore bien plus que moi. »

« … Je suis un ours prudent ; je mets pelisse, caleçon épais, pantalon épais et je n'évite pas les rhumatismes car le froid est le froid !

[1] PN 2137, paru le 24 Janvier 1912. « La Force n'étonne pas un brutal… »

[2] *Alain collait ses Propos par ordre chronologique en cahiers gros comme un volume ordinaire de* Cent-Un. (MMML)

« Ne vous pressez pas dans votre travail car cela raccourcit encore le temps. Je suis effrayé quand je pense à vos heures de classe, au nombre de vos élèves, et à tout votre travail ! Couvrez-vous bien ; évitez le froid, et ne soyez pas malade par amour pour votre enfant. Moi aussi je subis cette pression du temps qui passe. Et je travaille tout le temps, et avec d'autant plus d'application cette semaine que la leçon de samedi dernier sur Locke fut franchement mauvaise. Donc il faut beaucoup de sagesse... J'ai de bonnes copies d'H. IV. Cela est tonique. Mais que cette classe est difficile à faire ! J'ai vu Canet qui est à Louis-le-Grand ; et il assure que Colonna est tout à fait inférieur à la tâche et s'en aperçoit. Je crois que ces classes disparaîtront par la difficulté de trouver des professeurs.

« J'ai lu du W. James ces jours. L'extrême faiblesse de ce philosophe m'a fait comprendre bien des choses : et la mauvaise leçon de samedi m'a fait plaindre les gens, mais non pas moi, car je me suis relevé dans la seconde heure en changeant de sujet. »

Février

« Avez-vous lu la correspondance de Desjardins. J'y vois deux choses admirables : 1° Vernon Lee ; 2° Courbet sur Proudhon. Cela donne du cœur.

« Reçu lettre de Crépieux-Jamin qui m'assomme d'éloges sans mesures dans ses Conférences de graphologie. Suis-je de force à supporter ses épithètes ? Oui, sans doute, mais il faut se tâter les membres.

« Bonne classe ce matin. Les élèves sont engourdis par le froid. Mais je sais les réveiller !! »

« ... J'ai ajouté quelques pages au traité de Morale. Je pense aussi à compléter la Philosophie première. »

« Je signale Vernon Lee dans le Propos d'aujourd'hui[1] mais cela ne m'inspire pas beaucoup. Il faut du temps pour la réflexion et j'en manque souvent.

« Ce temps amollit et endort. Mais il faut attendre une suite de tempêtes prochainement. »

12 Février – « Le Propos de ce matin (sur l'éclipse)[2] m'a occupé de 10h à midi. Il faut bien aussi s'y résigner et ne pas essayer de doubler le travail ; c'est impossible.

« Vous aussi ne vous faites pas une vie accablante ; allez doucement dans la 4ème série. Et apportez votre choix mercredi. C'est vraiment une joie nécessaire pour votre jumeau. Tout le reste est ennuyeux et sans liberté.

« Floury m'a écrit. Il a une place de 3 frs par jour ; il vit mais manque de tout. Je vais lui envoyer 20 frs. »

19 Février – « Travaille bien l'ours ! Bon Propos ce matin[3] sur la religion. Écrit un chapitre de morale, et une page d'éclaircissements pour la philosophie première. »

24 Février – « Je viens d'écrire un solide Propos sur la phalange radicale[4]. Je pars ce soir à Paissy et j'emporte des rosiers – et des copies à corriger. Content de voir les vieux amis.

« Dîné chez Élie hier soir. Élie est de plus en plus bon ami, affectueux, touchant. Il m'a prêté *Reisebilder* de Heine. Achetez-le ; c'est à lire absolument.

[1] PN 2157, paru le 13 Février 1912. « Dans la *Correspondnce* de Paul Desjardins… »

[2] PN 2163, paru le 18 Février 1912. « Quelqu'un me disait hier… »

[3] PN 2169, paru le 25 Février 1912. « Je suis prêt à reconnaître que les sciences ne sont pas encore enseignées comme il faudrait… »

[4] PN 2175, paru le 2 Mars 1912. « Je n'aime pas les politiciens en baudruche… »

« Reçu lettre du vieux Lacombe ; vous verrez. »

Mars – « Propos ce matin[1] *(2 mars)* sur la vanité chez l'homme et chez la femme. Ensuite corrigé trois bonnes compositions 13,5 – 14 – 14,5. C'est réconfortant.

« Bonne leçon hier soir, précédée d'une déclamation sur les aéroplanes. Il y avait un appel écrit au tableau. »

5 Mars – « Je renonce à aller chez Léon ce mercredi et aussi à Sucy pour travailler tranquillement à la leçon de demain, laquelle est en mille morceaux. J'y vois des difficultés insurmontables… »

9 Mars – « Ce mois de mars me paraît d'une brièveté effrayante. Voilà la composition en plan par la nécessité de commencer Leibniz aujourd'hui. C'est un travail qui dévore les heures. Et Montaigne à lire pour Sévigné – et le cours de jeudi qui est le plus difficile encore. Je ne pourrai aller ni chez Élie, ni chez Léon. Mais vous, vous ne gênez pas le travail, *au contraire* ! »

16 Mars – « Après un Propos utile sur l'aviation militaire[2] (écrit au galop) je me suis jeté dans la Logique de Leibniz qui est un amusant casse-tête. »

19 Mars – « J'ai fait encore un Propos sur les mineurs[3]. C'est difficile, mais est-ce une raison pour ne rien dire… J'ai eu ce matin une lettre d'un lecteur qui me dit qu'il préfère ma « première manière », au temps où je ne suivais pas l'actualité. Je vais revenir à ma règle de ne plus

[1] PN 2182, paru le 9 Mars 1912. « Les femmes ont plus de vanité que les hommes… »

[2] PN 2191, paru le 18 Mars 1912. « Les ligues pour la Paix… »

[3] PN 2194, paru le 21 Mars 1912. « L'actionnaire m'a dit… »

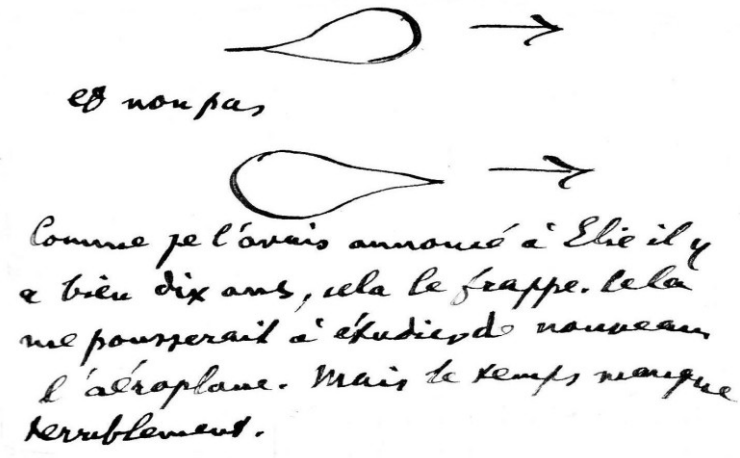
rien lire… Au même courrier une lettre de Mme Lanjalley citant R. Rolland, pour la musique populaire contre la musique solitaire ; ça c'est contre mes récréations musicales. C'est le cas de crier : « Mah meh, tous ces gens m'embêtent… » Je comprends bien le supplice que l'on inflige aux auteurs ambitieux.

« Terminé les compositions : ler, Desbois ; 2d. Descolas, Rérat ; 3émes, Jourdain, Bouché, Debyser. »

20 Mars – « Aujourd'hui joli déjeuner de clôture chez Léon (ils s'en vont à Combault). Darlu, Weber, Winter, Elie et Florence, tous les habitués. Darlu particulièrement charmant. Mais tous gentils, simples et intelligents. Léon réellement affectueux.

« A Sucy en auto. Vu parc, maison neuve, herbe, fleurs. Botanique. Naturellement une renonculacée qui ne s'est point laissé identifier. Retour à 10 h 1/2 du soir. Cours de lendemain terriblement difficile… Il est tard… je m'arrête… »

23 Mars – « Elie m'a envoyé une chronique scientifique du *Temps* sur la résistance de l'air. La forme favorable des projectiles est



comme je l'avais annoncé à Elie il y a bien dix ans, cela le frappe. Cela me pousserait à étudier de nouveau l'aéroplane. Mais le temps manque terriblement.

« Il n'est question, hélas, ni de la 4ème série, ni du classement des Propos, ni des manuscrits. Je n'y pense qu'en lisant vos lettres.

« Leibniz, mathématicien, est à mettre sur pied.

« Il faut lire Montaigne pour Sévigné. Comme je maudis Sévigné. Mais enfin tant pis. Et pourquoi se fâcher. Je ne suis esclave ici que du besoin d'argent. »

« Voilà une fin de trimestre écrasante. Les manuscrits et le choix de Propos pour la 4ème série sont loin, loin… Le temps manque réellement et aussi le repos d'esprit. Le travail suivi sans aucun repos ne peut pas être bon. »

1er Avril – « Ce matin, quand vous arriviez à Saint-Egrève[1], avez-vous senti que je vous saluais d'un sourire de jumeau ! Il neigeait tout à l'heure ; je pensais à écrire un Propos là-dessus, mais l'idée de la guerre fut la plus forte et j'ai écrit sur l'Alsace et la Lorraine quelques vérités pénibles[2].

« Bonne nouvelle (pour mon tamis percé) ! J'ai ma promotion ; j'ai été avisé ce matin. Je vais penser un peu à la 4ème série, quoique vous ayez déjà fait tout le choix. Mais il n'y a aucune raison de se presser. Les résultats obtenus sur l'opinion sont magnifiques ; il ne faut pas la fatiguer de soi.

« Oui répondez à cet Allemand ou cette Allemande de traduire à sa volonté. Et notamment s'il traduisait une

[1] *Vacances de Pâques* (MMML)

[2] PN 2210, paru le 6 Avril 1912. « Nous payons cher, mais pour une grande faute… »

suite de Propos sur la guerre ce serait de première utilité. »

Avril – « Vous voyez donc nos montagnes de Grenoble ! Dites-leur que nous les reverrons ensemble, que vous me rendez heureux, et que je vous aime dans mon cœur, absolument par préférence, comme ça, mon précieux jumeau ! »

« Beau soleil. Avez-vous vu l'éclipse de lune cette nuit ?... Je viens d'écrire un Propos sur la culture[1] (après avoir lu Desjardins). Il n'est que bon ; mais enfin il m'a pris plus de deux heures, d'ailleurs sans peine, mais avec réflexion. Les formules ne viennent que lentement. Donc il faut accepter les conditions du temps et ne pas vouloir faire beaucoup de choses. Penser et écrire tranquillement, et tant pis pour le reste. Sans cela on passerait tout son temps à se recopier, à se relire, et à se *produire*. C'est le grand piège. »

4 Avril - Train de Soissons – « Je viens d'écrire un Propos aussi cahotant que ce petit train misère. Les idées manquent un peu, ces temps-ci, il faut le reconnaître, ou peut-être suis-je plus difficile qu'autrefois. Ou bien j'ai trop travaillé pendant ce trimestre sur des idées plus difficiles. Ou bien excès de travail et défaut de loisir tout simplement. Je redoute un peu ces jours-ci, sachant par expérience que, dans le repos de la campagne, les idées ne naissent plus du tout. Comme ce serait singulier, si j'écrivais mes Mémoires, de constater comme ce travail est pénible, cherché, désagréable et inévitable maintenant. Car comment renoncer ? Comment perdre une place ainsi conquise, et le droit de dire des choses utiles ?

[1] PN 2212, paru le 8 Avril 1912. « Il faut définir la culture… »

«

4 avril 1918
Train de Soissons

Je viens d'écrire un Propos aussi cahotant que ce petit train misère. Les idées manquent un peu, ces temps-ci, il faut le reconnaître. Ou peut-être suis-je plus difficile qu'autrefois. Ou bien, j'ai trop travaillé pendant ce trimestre sur des idées plus difficiles. Ou bien excès de travail est défaut de loisir tout simplement. Je redoute un peu ces jours-ci, sachant par expérience que, dans le repas de la compagne, les idées ne naissent plus du tout. Comme ce serait singulier, si j'écrivais mes Mémoires, de constater comme ce travail est pénible, cherché, désagréable, et inévitablement tenant. Car comment renoncer ? Comment perdre une place conquise, et le droit de dire des choses utiles ? Mais mais, il faut se garder de la mauvaise humeur. Et ne pas trop se juger soi-même. Mais personne ne pourrait croire quelle opinion j'ai réellement sur ces Propos. Elle est la même toujours, et elle est terrible ; cela a l'avantage de me rendre insensible à toutes les autres opinions. Et en même temps cela montre l'utilité de cette production quotidienne ; car il est hors de doute que sans cela, je ne publierais absolument rien.

Mah meh, il faut se garder de la mauvaise humeur. Et ne pas trop se juger soi-même. Mais personne ne pourrait croire quelle opinion j'ai réellement sur ces Propos. Elle est la même toujours, et elle est terrible ; cela a l'avantage de me rendre insensible à toutes les autres opinions. Et en même temps, cela montre l'utilité de cette production quotidienne ; car il est hors de doute que sans cela, je ne publierais absolument rien.

« Vous savez, vous, qu'un médiocre Propos, mal venu, maladroit, tiraillé, gâte une journée. Tant pis, les bois sont tout fleuris, il fait doux. Je serai content de voir mes bons vieux amis et de bêcher. Mais il est sûr que l'article quotidien pèse sur tout cela. Je plains ceux qui gagnent leur vie à ce métier… »

« Propos sur l'art[1], bien, et écrit sans peine. Sérénité. »

8 Avril – « Temps maussade et grand vent d'ouest en tempête. Pourtant les hirondelles sont là. Je les ai vues entrer dans la creute. »

« J'ai revu un peu de mécanique de *l'Initiation* de Guillaume, en vue de la leçon sur Leibniz et la force vive… »

« Le Propos sur la guerre, le mysticisme, le bergsonisme[2] va vous amuser… J'ai reçu *La paix par le droit*. Des bonnes choses ; mais ils n'agissent que sur des convertis. »

[1] PN 2216, paru le 12 Avril 1912. « Dès que l'on s'entretient sur les Beaux-Arts… »

[2] Propos difficile à identifier.

« Je les ai vues entrer dans la creute… » (8 Avril)

9 Avril – « Joyeuse neige mêlée au soleil. Beau Propos[1] sur les bœufs de labour… Chante bouvier ! Les lilas fleurissent ! »

10 Avril – « Votre main sur la tête du pauv'jumeau ! Propos commencé à 2 h et fini à 6 h !! Et il n'est pas fameux ! J'attribue cette fatigue au travail de jardinage !… Si on prévoyait ce que c'est que le métier d'auteur on n'écrirait jamais la première ligne. Et encore il faut faire attention à être gentil avec les vieux amis ! »

11 Avril – « Propos sans peine aujourd'hui[2] et passable. La difficulté vient de la politique actuelle, qui est tellement perfide. La tâche est un peu ingrate. »

« J'ai acheté les 4 volumes de Heine et j'ai apporté *Reisebilder* que je lis le soir. C'est amusant, mais souvent

[1] PN 2219, paru le 15 Avril 1912. « Au-dessus des sillons bruns… »

[2] Peut-être PN 2221, paru le 17 Avril 1912. « Nous sommes très bien outillés… »

trop spirituel… De jolies formules : « La Nature, voulant savoir quel air elle avait, a créé Goethe ». »

17 Avril – « Vite j'écris pour dire que j'ai vu l'éclipse à Henri IV avec les garçons. Vu Vénus au moment de la plus grande phase.

« Cours de ce matin (Kant) excellent… »

20-21 Avril – « Travail continu, difficile. Jeudi leçon assez bonne, nuageuse, avec de bonnes choses. Vendredi bonne (la moitié de Montaigne). Aujourd'hui sur la force vive dans Leibniz. Grosses difficultés. Mais enfin, j'arrive à les dominer. Reste le gros travail des textes… Hier Propos sur l'éclipse[1] ; aujourd'hui, beau, sur le naufrage du Titanic[2]. »

27 Avril – « Hier leçon touffue, cahoteuse, Mais pleine d'idées. Et je n'ai pas fini sur Montaigne. Ai aussi crié fort et réclamé liberté entière.

« Ce matin Leibniz bien parti. »

2 Mai – « Hier classe fatigante, difficile par le rapport de la conscience et de l'action. Obscure. Discontinue. Compliquée par une agitation de première communion ; des dissentiments entre élèves ; enfin il fallait faire attention à tout. Il a même fallu se fâcher. Et cependant le sauvage Desbois me méprisait tout à fait ouvertement comme si j'avais dit les plus pitoyables niaiseries. Je ne sais pas comment il est à l'intérieur. Peut-être rhéteur et historien seulement. Mais j'ai surmonté toutes ces

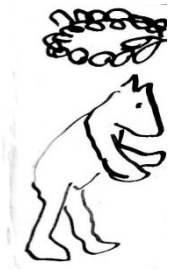
[1] PN 2227, paru le 23 Avril 1912. « Après l'éclipse, j'ai échangé plus d'un propos… »

[2] PN 2228, paru le 24 Avril 1912. « Les réchappés de ce grand naufrage… », parmi beaucoup d'autres consacrés au naufrage.

difficultés ensemble. Et cette leçon fut excellente et de grande portée selon mon opinion. Desbois fut bien forcé de s'y intéresser. Les élèves sont ingrats et ils ont bien raison. Mais ce métier est presque impossible. Il me plaît pourtant. Après cela j'ai écrit un Propos amusant tiré des discussions sur la première communion[1]. C'est Lovichi qui déclamait contre les curés.

« Aujourd'hui beau Propos, solide, hardi, médité sur les deux guerres (mort de Bonnot)[2]. Lu Montaigne pour Sévigné afin d'arriver à dominer le sujet ; mais c'est très difficile. Enfin mérite le prix de sagesse, mah meh.

« Rencontré le vieux Lacombe dans la rue. Charmant, vous raconterai… Vu Massis… »



4 Mai – « Excellente leçon de conclusion hier sur Montaigne.

« Oui, jeudi, nous verrons votre choix de Propos pour la 4ème série. Notez-les tous ; je tâcherai de les avoir notés de mon côté. »

5 Mai – « Triste de vous savoir malade et couchée. Mais ne pas oublier, dans tout ce qui concerne le poumon, que la position couchée quand elle se prolonge est nuisible. Il y a de la congestion pulmonaire dans toutes les maladies longues où l'on reste couché.

« Ajournez le voyage et suivez absolument les conseils du médecin ; dites-vous que votre petit est plein de courage et d'espérance. Je vous enverrai un autre volume de la *Jeanne d'Arc* de Péguy que j'ai reçu. »

[1] PN 2243, paru le 9 Mai 1912. « Par ces temps de première communion… »

[2] PN 2240, paru le 6 Mai 1912. « Cette bataille de Choisy… »

6 Mai – « Je vais me mettre au cours de jeudi, qui réclame de l'attention. Il s'agit de l'histoire de l'action, sujet nouveau, qui comprend accessoirement l'étude de l'instinct et principalement l'étude de l'industrie humaine. J'ai lu des pages de Rauh, notamment sur K. Marx ; c'est érudit d'apparence, mais bien superficiel. Socialisme un peu niais. Très habile pour réfuter et démolir ; mais c'est le talent des professeurs. Il faut échapper entièrement à la polémique.

« Ecrit aujourd'hui Propos sur la culture[1], avec deux exemples ; mais c'est bien obscur. Enfin les lecteurs de la *Dépêche* doivent avaler tout.

« Me tenir au courant de ce que dit le médecin. Je serai très raisonnable, étant persuadé que l'agitation d'esprit des autres est le pire dans toute maladie. Et aussi que l'amour est vital par lui-même et remède… »

« J'ai repris *l'Origine des espèces* de Darwin où il y a de belles choses. Long, mais utile[2]. Écrire ou venir, svp. Venir, à moins de fièvre. Cela seul est à soigner à la chambre. »

« Lu quelques pages d'Emerson. Clair, fort, neuf tout le temps. Je vois pourquoi vous aimez ce livre. Je lorgne aussi mes Proudhon…

« … Je pense à Zermatt et à nos voyages… Bien vous soigner, mon cœur d'espérance ! »

14 Mai – « Beau Propos ce matin sur le travail[3] et plein de conséquences. « A matière humaine, pensée

[1] PN 2247, paru le 13 Mai 1912. « La culture dépend de la poésie… »

[2] Cette lecture provoque en tous cas la rédaction de PN 2249, paru le 15 Mai 1912. « Comme je relisais Darwin ces jours-ci… »

[3] PN 2256, paru le 22 Mai 1912. « Quand le tramway passe… »

courtisane », toujours en pensant à Proudhon. Ces mouvements de pensée sont au-dessus des petites choses. Je suis alors avec mon jumeau seulement, comme sur les lacs et dans les sentiers de montagne… Se guérir vite. Ouvrir tout grand son cœur au bonheur sans rien serrer ni contracter. C'est le vrai remède pour arriver à l'extrême vieillesse au bord du lac de Genève. »

« … Bon Propos sur les anarchistes[1]. Mais il faut que je pense à l'article sur Rousseau pour le camarade Dubois. »

17 Mai – « Aujourd'hui Propos sur J.J. Rousseau[2]. Il faudra en parler souvent à cause du centenaire. Hier Propos très solide[3] sur le droit et le fait. J'y reviendrai. »

« … Quoique je travaille comme un terrassier je ne vois pas qu'un seul jour puisse être sans copies. Et il faut faire les Propos au galop. J'essaie de philosopher sur ce temps *dont la durée diminue de jour en jour*. Cela vient sans doute tout simplement de l'abondance du travail… Et Leibniz me prend des heures, sans grand résultat. »

31 Mai - « Bon Propos écrit ce matin sur les oies sauvages[4], à propos d'une oie savante. Un peu obscur. Hier, classe et conférence. Fatigue pour commencer, et vraiment état intérieur peu recommandable. Car je trouvais tout difficile. Et effort pour éviter la fatigue pendant les deux premières heures. Copies rendues ; discussions maintenues à un niveau médiocre par ces

[1] PN 2258, paru le 24 Mai 1912. « Il y a eu des foules à Nogent … »

[2] PN 2259, paru le 25 Mai 1912. « On me disait hier… »

[3] PN 2260, paru le 26 Mai 1912. « Le Droit et la Force ne s'opposent point… »

[4] PN 2271, paru le 6 Juin 1912. « Vous avez lu ces récits de l'Oie intelligente, qui sait compter jusqu'à cinq… »

petits nouveaux, qui ne veulent point s'élever, et qui écrivent si platement ! Deux heures assez gaies, mais sans portée. Ensuite conférence aux anciens, retour aux questions difficiles et pressantes. Vide de l'esprit et envie de s'en aller. Mais, par un effet que j'ai souvent remarqué, attention merveilleuse des élèves, courage de tous. Aussi après dix minutes de tâtonnement, il a été dit des choses de première valeur, qui dominaient la question. Cela réconforte. Et il faut se dire que les nouveaux y viendront si je ne manque pas de courage.

« Je vous donne bien du souci, mah meh !... Je pense beaucoup à la musique de mer de notre Granville de Pentecôte !... Mon défaut c'est d'être sensible à tout, à la mauvaise musique qui se joue au-dessus de ma tête, aussi bien qu'à la bonne et aux moindres signes humains autour de moi. On ne peut pas choisir ; sinon d'être une brute achevée et décorée. Joie et tristesse s'en vont ensemble du même pas, et nous aussi. »

6 Juin – « Aujourd'hui questions simples pour Sévigné, mais difficiles. L'Autorité des parents. L'Education de la volonté. Réflexion nécessaire.

« Le Propos sur les oies est gâté par une ridicule faute d'impression (*vie* au lieu d'*oie* !). Il faut se mettre au-dessus de tout cela.

« Bon Propos ce matin encore sur le catholicisme[1], suscité par la Correspondance qui devient fanatique par Daniel Halévy qui marche à la conversion, après Péguy, après Barrès, et il y en aura d'autres.

« Bonne leçon jeudi, où j'ai lu et expliqué du Renouvier. Il faudra faire la culture des élèves en classe, par la *lecture*... »

[1] PN 2274, paru le 9 Juin 1912. « On me parlait hier de la conversion d'un académicien… » (il s'agissait de Barrès).

8 Juin – « Je viens d'écrire un Propos sur Jeanne d'Arc[1] qui est très bien ; il viendra naturellement à la suite d'autres propos sur la foi, dont le premier au journal d'aujourd'hui[2] sur Montaigne. »

12 Juin – « Corrigé déjà plusieurs compositions parmi les meilleures. Il n'y a jusqu'ici que Desbois et Descolas qui aient une vraie valeur. De bonnes choses dans les autres.

« Bon Propos ce matin sur la guerre[3] pour répondre notamment à des sermons ridicules de Laisant et de Camescasse, qui n'admettent pas l'hérésie.

« Vu Herzog hier soir. Très intelligent. Les Propos de ce temps sur la Croyance l'intéressent beaucoup. Il a étudié les étoiles… »

15 Juin – « Bon Propos encore aujourd'hui sur « les morts gouvernent les vivants[4] » quoique peut-être écrit un peu vite. Vous ne lui donnerez pas 10, mais c'est sûrement un 9. »

17 Juin – « Je viens d'écrire un Propos sur *La Nouvelle Héloise* [5] qui fut long et pénible, mais qui est bien en somme. Je vais être pris une dizaine de jours par les bachots tous les matins du 28 Juin au 9 Juillet ; cela fera bien du travail et supprimera une visite à Paissy… »

[1] PN 2282, paru le 17 Juin 1912. « Il y a la foi de Jeanne d'Arc… »

[2] PN 2273, paru le 8 Juin 1912. « La liberté intellectuelle, ou Sagesse… »

[3] PN 2280, paru le 15 Juin 1912. « Au sujet de notre politique marocaine… »

[4] PN 2286, paru le 21 Juin 1912. « Les morts gouvernent les vivants… »

[5] PN 2290, paru le 25 Juin 1912. « La *Nouvelle Héloïse* est un des plus beaux romans… »

« Il me faudrait voir Élie… Navarre. Et cela m'ennuie un peu. Je n'ai pas l'envie de parler, ni d'amuser les gens. Je m'applique seulement à travailler en ordre, de façon à éviter la fatigue. »

22 Juin – « Ce matin, propos[1] fourni par une lettre d'Herzog (France et Allemagne). Camescasse critique toujours, mais avec amitié. Tous ces gens voudraient un système. »

26 Juin – « Terminé la correction des compositions et même commencé le compte des points pour les prix. Je finirai avec mon Jumeau !… »

« Terminé aussi l'article sur Proudhon[2]… Et j'ai commencé à revoir le *Pragmatisme* de James pour la leçon de samedi.

« … Il faut, comme vous verrez par la fin de l'article, tenir bon pour une tâche bien modeste, sans fanatisme. Car la confusion grossière des idées est un état commun. »

Juillet

« Liste de l'Ecole

Bayet Jean, Bouché

Couch, Carteron (anciens Henri IV)

Chaniac, David, Debyser, Desbois, Descolas, Etienne, Forestier, Gervais, Lucas, Rérat.

[1] PN 2292, paru le 27 Juin 1912. « Hugo von Teufelsberg… »

[2] PN 2298, paru le 3 Juillet 1912. « L'affiche est un moyen d'action formidable… »

1912 Ce matin, propos fourni par une lettre d'Herzog (France et Allemagne) [illegible] 192
22 juin) critique tjrs, ms avec amitié. Ts ces gens voudraient un système.

26) Terminé la correction des compositions et commencé le compte des points pr les prix. Le finirai avec mon Jumeau !...
Terminé aussi l'article sur Proud'hon... Et j'ai commencé à revoir le Pragmatisme de James pr la leçon de samedi.
.... Il faut, comme vs verrez par la fin de l'article, tenir bon pr une tâche bien modeste, sans fanatisme. Car la confusion grossière des idées est un état commun.

Juillet liste de l'École

Boyer Jean
Bouché
Couch] anciens H. IV
Carteron]
Chaniac
David
Debyser
Desbois
Descoles
Étienne
Forestier
Gervais
Lucas
Rérat

vigne vierge (Laissy)

Cela fait 12 au lieu de 17 l'an dernier. En revanche les bons y sont presque tous. Je ne vois comme malheurs que Bessière, Jourdain, Bernier. Mais il est sûr que Jourdain qui est bon, et qui connaissait le sujet a 8 sur 20. Cela fait rêver.

Louis le Gd a 37 admissibles. Donc H. IV s'enfonce. Les notes de philo des non admissibles sont, sauf trois, au dessous de la moyenne

. . . . .

Bon Propos sur la religion. [Lu avec joie un peu de Proud'hon. Coupé Hegel, qui a plu à entrevoir... [Ai répondu correctement à X. Séailles.

Je suis bien joyeux de Hegel; j'y retrouve tt ce qui a été élucidé jusqu'ici.
Août X. Léon m'écrit et me donne des tuyaux sur l'agrégation, ms rien sur Borrell, ce qui n'est pas bon signe. Alexandre marche bien. J'ai eu une lettre charmante de Rérat qui accepte sa bourse.

[illegible] mot de St Égrève.. Comme vs êtes heureuse d'être ds des montagnes un petit peu. Dites bonjour à Grenoble et à ts nos coins! ... A Laissy j'ai le vieux piano qui est un précieux ami, et puis les plantes. Mais les conversations du soir sont fatigantes et faussent l'esprit; il faut en somme contribuer à l'amusement général pendant plus de deux heures!
... Reçu une lettre de Desbois qui s'est croisée avec une de moi. Tjrs fier, désagréable, farouche; très bien; nous la lirons au voyage. Il s'est remis au travail et broute présentement ds Aristote...
Hegel sommeille. Je n'ai pas une minute pr m'en occuper. —
Je lis le livre d'Élie, et j'y apprends des choses; ms je sens pourtant que c'est [illegible] mal fait.
De beaux nuages. On voyait pourtant Jupiter et Arcturus hier soir

« Cela fait 12 au lieu de 17 l'an dernier. En revanche, les bons y sont presque tous. Je ne vois comme malheurs que Bessière, Jourdain, Bernier. Mais il est sûr que Jourdain qui est bon, et qui connaissait le sujet a 2 sur 20. Cela fait rêver.

« Louis-le-Grand a 37 admissibles. Donc Henri IV s'enfonce. Les notes de philo des non-admissibles sont, sauf trois, au-dessous de la moyenne.

« Bon Propos sur la religion[1].

« Lu avec joie un peu de Proudhon. Coupé Hegel ; m'a plu à entrevoir…

« Ai répondu correctement à X. Séailles. »

Août

« Je suis bien joyeux dans Hegel ; j'y retrouve tout ce qui a été élucidé jusqu'ici. X. Léon m'écrit et me donne des tuyaux sur l'agrégation, mais rien sur Borrell, ce qui n'est pas bon signe. Alexandre marche bien. J'ai eu une lettre charmante de Rérat qui accepte sa bourse.

« Mah Meh de Saint-Egrève… Comme vous êtes heureuse d'être dans des montagnes même petites. Dites bonjour à Grenoble et à tous nos coins !… A Paissy j'ai le vieux piano qui est un précieux ami, et puis les plantes. Mais les conversations du soir sont fatigantes et faussent l'esprit ; il faut en somme contribuer à l'amusement général pendant plus de deux heures !

« … Reçu une lettre de Desbois qui s'est croisée avec une de moi. Toujours fier, désagréable, farouche ; très bien ; nous la lirons au voyage. Il s'est remis au travail et broute présentement dans Aristote… »

[1] PN 2301, paru le 6 Juillet ? « Par la foi et la prière… »

« Hegel sommeille. Je n'ai pas une minute pour m'en occuper.

« Je lis le livre d'Élie, et j'y apprends des choses ! Mais je sens pourtant que c'est assez mal fait.

« De beaux nuages. On voyait pourtant Jupiter et Arcturus hier soir. »

Paissy – « Je lis Hegel. Je suis arrivé à la fin du premier volume sans rencontrer d'obstacles difficiles. Mais j'entre dans la théorie la plus ardue. C'est certainement de première importance…

« Je lis aussi le livre d'Élie qui est plein de choses, mais qui manque d'idées neuves. Pour comprendre l'histoire il faut sans doute n'en pas faire trop…

« … Causeries le soir avec Maréchal, ce qui donne des Propos faciles. On lit aussi Montaigne en cercle… Vieille amie assez souffrante. Souvent plus d'une heure étendue à écouter la musique du Jumeau ; le vieux piano sonne bien ; les oiseaux redoublent.

« … A quand l'époque du voyage ! Entraînez-vous à la marche en vue des lacs italiens. Le temps est bon pour voir Pallanza. Nous n'aurons pas ridiculement chaud.

« … Mais à Montroc il neige peut-être. »

« … Borrell est collé. Il était 13e à l'écrit et ne s'est pas relevé à l'oral… Lettre de Desbois, toujours noble et résolu, quoique rageant ferme. Il a été collé pour son français (Montaigne). Il le reconstituera et me l'enverra. »

11 Août – « Bon Propos aujourd'hui sur Poincaré négociateur[1]. Hier, assez pénible. J'avance dans Hegel et dans Élie, tous les deux pleins d'idées et de perspectives.

[1] PN 2340, paru le 14 Août 1912. « Il n'est guère de citoyen… »

Oui j'emporterai Hegel pour le voyage. Je dis comme vous : chacun de ces voyages représente un trésor incomparable de sentiments et d'idées, sans aucune ombre. Quel poème on ferait avec votre enfant et sah meh par les chemins. Les dates 23 Août-7 Septembre me conviennent tout à fait. Je vais le notifier ici, aujourd'hui même pour éviter scène et mauvaise humeur. »

14 Août – « … Je lis Hegel comme un roman. Je le reprends dès que j'ai une minute. C'est plein de belles choses, majestueuses, exactes, pénétrantes.

« Aujourd'hui écrit Propos sur l'armée et la guerre[1] où vous sentirez, comme des autres qui précéderont l'esprit de Hegel, mais c'est naturellement obscur.

« Lettre de Borrell qui se demande ce qu'il va faire. Vais lui répondre.

« A propos de Borrell, envoyez-moi la liste des agrégés de philosophie si vous l'avez.

« Léon m'écrit huit pages. Alexandre est reçu 4ème ; Darlu et Parodi n'étaient pas du tout d'accord sur les notes. Au sujet de l'échec de Desbois, Léon écrit : « C'est tant pis pour l'Ecole… François Roussel est nommé à Paris. Parodi passe à Condorcet. Brunschwicg rentre à la Sorbonne, etc.

« Il fait un temps terrible. Vent, froid, pluie, tempête. Ce sera beau sur les lacs d'Italie. Je ne pense plus qu'au voyage ! »

19 Août – « Bon Propos aujourd'hui, et écrit d'un trait, sur les habitudes[2]. Je vais revenir à Hegel ; je suis bien

[1] PN 2345, paru le 19 Août 1912. « Il faut, après ces revues Russes… »

[2] PN 2350, paru le 24 Août 1912. « Cette méthode de police… »

avancé dans le tome II. J'emporterai le premier pour le voyage. »

Voyage montagne. Lac de Côme. Lac Majeur. Pallanza. Stresa… et Locarno… Le Mottarone !

2 Septembre – « Avant de repartir à Paissy, viens de lire la moitié de la *Chartreuse de Parme*, couché sur mon lit Pouponnière, et souriant à nos lacs de cette année et de l'année prochaine. Joie et force pour toute l'année. Vous, mon jumeau, je voudrais vous sentir plus attentive à votre santé. C'est mon bien précieux. Soignez-vous, ne vous fatiguez pas, mangez bien et répétez-vous sans cesse qu'il n'y a pas au monde de mah ni de jumeau mieux aimée que vous.

« … J'ai terminé le 2ème volume de la logique de Hegel. J'emporte à Paissy la *Philosophie de la nature* (3 vol.). Ca semble plus facile et moins solide que les autres.

« Je pensais cette nuit à notre tempête, où les jumeaux étaient sur une frêle barque, moi mangeant des figues ; vous, si sage, et me tenant la main pendant que nous étions secoués comme des naufragés. Emouvant souvenir !… » *(C'était sur le lac Majeur)*.

11 Septembre - Paissy. « Grands travaux de jardinier et de tapissier… Pas le temps de faire de la botanique. Je n'ai pas continué la *Chartreuse*. Il faut que je lise Hegel. C'est énorme, avec des vues étonnantes, et des erreurs de science, je crois. Il veut déduire logiquement la mécanique et l'astronomie. Enfin il faut lire un peu vite afin d'avoir une vue d'ensemble avant la rentrée. »

15 Septembre – « Ai couru voir les troupes en manœuvre tous ces matins. Hegel va lentement. Les petites

occupations dévorent les heures et le temps manque souvent pour les Propos. Par ex. celui d'aujourd'hui est précipité, sans clarté, sans proportion. Mais je ne me plains pas. Car tout cela ensemble, mah meh, mon jumeau, les Propos dépassent de loin mes espérances. Je n'avais pas rêvé si beau ! »

« … Vous avez bien lu le Propos sur les nuages[1] ? Je vous annonce un Propos sur les Pléïades et sur Saturne[2] qu'on voit maintenant au-dessus d'Aldébaran. Aussi, sur les manœuvres[3]. Aussi sur le hara-kiri de Nogi[4]. Je n'ai pas encore regardé la collection pour la 4ème série ; il faudrait pourtant puisque le jumeau a fini son choix. Je vais m'y mettre dès demain.

« Lettres de Michel Alexandre et de Bénézé. Ai répondu.

« Il fait beau comme à Pallanza. Je pense sans cesse aux deux jumeaux dans la tempête sur la petite barque à voiles rouges. Tous les détails m'en sont présents. Et aussi à la belle vue que l'on a du Mottarone ! »

« Je parcours le livre de Brunschwig sur les Mathématiques ; c'est au fond assez ordinaire mais quelle érudition effroyable. Comment font-ils ? »

19 Septembre – « Je suis content que vous ayez une semaine pour installer votre maman à Aurillac. Ne vous fatiguez pas trop. Soignez bien votre rhume de Mottarone. Aurillac est un pays froid. Attention aux cheminées et au bois. Mais cela doit être assez beau.

[1] PN 2352, paru le 26 Août 1912. « C'est le temps des nuages… »

[2] PN 2378, paru le 21 Septembre 1912. « Entre dix et onze heures du soir… »

[3] PN 2353, paru le 27 Août 1912. « Au sujet du patriotisme… »

[4] PN 2376, paru le 19 Septembre 1912. « Cet esprit japonais… »

Soyez sans souci pour votre jumeau. Les Propos vont tout seuls maintenant.

« Desbois m'écrit. Tout lui manque à la fois. Je viens d'écrire au proviseur et j'écrirai peut-être à d'autres gens. Car sa pauvre place à Sainte-Barbe lui est retirée et il sera dur pour lui de retomber dans les bras de Ruyssen. Mais sans doute ce serait le plus sage. Faut encore que je lui écrive.

« Bénézé va quitter le sana avec un bulletin de guérison, parce qu'on a besoin de sa place, dit-il. Vaut mieux qu'il essaie cette fois de vivre comme tout le monde.

« Borrell sur mon conseil s'est décidé à rester à Paris. Tous ces enfants perdus feront bientôt une procession charmante. »

« J'ai un peu laissé Hegel. J'ai fini la *Chartreuse* et j'ai revécu toutes nos promenades dans les chemins de Fabrice. C'est à Belgirate que la duchesse attend Fabrice quand il s'évade. Et elle le cache à Locarno ; c'est bien un endroit pour se cacher des gendarmes et autres loups-garous !

« Je n'aime pas beaucoup ce que vous me dites du rhume et du médecin. Bien vous soigner, vous chauffer et vous ménager un peu. Il faut penser que j'aurai tant de peine si vous êtes réellement fatiguée ! »

24 Septembre – « L'affaire Desbois s'arrange le plus simplement du monde. Il revient au lycée pour y faire une quatrième année. Si c'est agréable ou désagréable, je ne sais. Les bons élèves sont toujours trop rares. Mais que de lettres écrites à ce sujet.

« Propos fait ce matin sur les accidents[1], facilement. Hier de même sur la franchise[2]. L'intelligence se réveille. C'est de saison. »

Octobre

Grave maladie dont j'aurais dû mourir. D'ailleurs j'étais malade depuis mai : bronchite, fièvre constante, épuisement, surmenage ; mais je m'étais promis de ne pas m'arrêter malgré l'avis des médecins. Les grandes vacances n'avaient pas été reposantes (hors le voyage heureux avec Alain) par l'humeur de ma sœur Lina qui attendait un changement et ne fut informée de sa nomination que tard en septembre. Je me souviens qu'à cause de ma douce mère, qui habitait avec elle, je fis leur déménagement de Nyons et leur emménagement à Aurillac, et le voyage de Nyons à Aurillac par Lyon dans un état de fatigue auquel je ne pense pas encore sans stupeur. Ma seule pensée était de tout faire sans défaillance jusqu'à mon départ sur Rouen. Etre enfin chez moi, et seule si je tombais malade. Tout le monde fut effrayé de ma mine à la rentrée. Je dus m'arrêter après deux jours de classe. J'eus une grave hémorragie intestinale qui me vida de tout mon sang et sur mon désir, mon médecin me fit transporter à l'Hôtel-Dieu vers le 10 Octobre et j'y restai jusqu'au 19 Novembre, très faible - mais parfaitement heureuse, aux soins de religieuses Augustines qui m'adoptèrent et m'appelaient leur mère Monique, nom qui me resta depuis. On parla de tuberculose intestinale, inquiétante chez une hémophilique. Je n'eus qu'un souci, éviter qu'Alain d'un côté, ma famille de l'autre fussent informés au point de s'en tourmenter. Il fut posé que je me reposerais plusieurs

[1] PN 2387, paru le 30 Septembre 1912. « Les brimades ont passé… »

[2] PN 2384, paru le 27 Septembre 1912. « Si on disait tout ce que l'on pense… »

mois pour me remettre d'une fatigue trop ancienne et d'un métier trop lourd, que je n'avais rien de grave ni de mortel, et qu'ainsi tout était pour le mieux. Il m'était interdit de lire ou d'écrire, mais grâce à de précieuses amitiés : Aline Texcier, Adèle Weiss (sans compter toute la charmante jeunesse parmi mes collègues et les professeurs du lycée de jeunes filles), je pus écrire quelques mots de temps en temps et recevoir des lettres chaque jour. La visite de Mme Texcier, une demi-heure par jour, m'était seule autorisée. Mais j'avais mes bonnes religieuses, notamment une jeune Bretonne, qui me laissa toujours l'Imitation *et les* Confessions *de saint Augustin. D'Alain j'avais de longues lettres, parfois deux par jour, qui me tinrent accrochée à la vie. En quittant l'Hôtel-Dieu de Rouen après la mi-Novembre je fus à Saint-Cloud dans une pension de famille jusqu'en fin mai 1913, où je fis de la chaise longue au dehors, tout décembre, tout l'hiver et tout le printemps. Là je recevais la visite d'Alain deux jours par semaine et deux heures d'après-midi et ce furent de joyeuses récréations mathématiques. Quand j'étais seule, j'avais les Propos journaliers, que je classais, que je reprenais en rêvant à de nouveaux recueils. Déjà, dans l'esprit du* Calendrier manuel de l'Union pour l'action morale *j'aurais voulu faire un Calendrier de Propos (un Propos par jour).*

Cela dit, venons aux lettres de ce temps-là.

Octobre

« Comme je pense à vous. Comme je vous voudrais pleine de courage et de joie, forte contre la fatigue, et dominant le travail. Si l'amour ne peut tout cela, c'est que je suis un pauvre jumeau de rien du tout. Mais ce n'est pas vrai.

« ... J'ai retrouvé ce matin dans un fond de boîte ce résumé d'Adam Smith qui m'a manqué si cruellement en

Juillet. Il faut que je rende ces accidents impossibles, car cela complique le métier. Justement il m'en est arrivé un autre. J'avais préparé mois par mois : 1° les leçons d'élèves et je les ai retrouvées sans peine ; 2° les dissertations et compositions mais je n'ai pu les retrouver et j'ai passé plus de deux heures à refaire ce travail, bien plus difficile après deux mois de vacances. C'est pourquoi je pense à un remaniement radical et à un classement nouveau et irréprochable.

« L'idée qui doit dominer absolument, c'est que je dois viser la dissertation avant tout, expliquer les devoirs avant et après, et exiger les copies bien régulièrement. La doctrine me donne un mal terrible et est perdue pour presque tous.

« Première dissertation de l'année : Déterminisme et liberté.

« Une quinzaine de nouveaux qui semblent tous attentifs et intelligents. Tout le monde lâche H. IV. Les nouveaux sortant de philo. vont tous à Louis-le-Grand. Castagnol et Vieille aussi. Raison de plus pour serrer le travail. »

5 *Octobre* – « Classe de jeudi charmante, facile, utile – 1 heure sur la perception, bon commencement ; 1 heure sur la première dissertation. Fortes et bonnes résolutions des anciens, ce qui entraînera les nouveaux qui semblent d'ailleurs bien disposés. Desbois cordial, ouvert, content.

« Les deux transfuges, Vieille et Castagnol m'attendaient dans la cour et m'ont conduit jusqu'au Luxembourg ; manière de manifester leurs raisons sans les dire…

« … Encore une mésaventure de bibliothèque. Je commence Platon par *Euthyphron*. Je m'y mettais quand Laisant arrive m'apportant son dernier livre (vous verrez). Il me tient jusqu'à 5 h puis je coupe son livre… Je traîne. Enfin je viens à Platon. Juste le tome I manque. Je

cherche, je tourne, je descends, je saute dans un fiacre, j'arrive juste assez tôt à l'Odéon et j'ai pu préparer *Euthyphron* entre 7h et 8h. Ces mauvaises chances m'obligeront à ranger tout plus clairement comme veut le Jumeau. Pas se désoler surtout de ne pouvoir venir le faire, et bien se laisser soigner. »

« J'ai eu Bénézé de 5h à 7h (!!) après une classe heureusement bonne et sans fatigue. Je n'ai pas voulu le renvoyer parce qu'il n'est pas encore très bien (toujours le bras dans un appareil) et que je lui vois un peu d'aigreur par la façon dont on le reçoit partout. Conversation agitée et sans objet. Reçu aussi lettre de Borrell toujours inquiet.

« ... Déjeuner chez Brunschwicg sans personne. Amusant. Conversation amicale. Trouve Élie d'humeur assez sombre ces temps. J'ai pris cette occasion pour lui dire de m'inscrire de nouveau à la Ligue des Droits de l'Homme, que j'avais lâchée... Il rentre à la Sorbonne comme suppléant. J'ai eu aussi des détails sur l'agrégation de Borrell : est arrivé loin, impression médiocre ; il parle comme un prédicateur, etc. Enfin le pronostic n'est pas bon...

« ... L'idée de lire Platon moitié en grec est bonne. Mais il faut que je tienne compte des quelques-uns qui n'ont pas fait de grec. Sans cela ce serait magnifique. Mais ils ont une bonne volonté joyeuse qui fait plaisir. »

9 Octobre – « Ce matin classe et conférence très bonnes, très agréables, sans fatigue... Travail aisé ce soir après bon Propos sur la guerre[1] inspiré par Laisant dont le livre a pour titre *La Barbarie moderne*.

1

« Je cherche présentement quelque chose d'A. Comte en vue du cours des filles (sociologie et morale). Le piano va bien aussi. Enfin sérénité et pensée continuelle vers vous afin de vous aider à être en cage. Vite vous guérir… Je pensais à Belgirate hier en voyant le nom du marquis de Pallavicini, ambassadeur de je ne sais quoi. »

« Longue lettre d'Élie où il défend très raisonnablement le livre de Brunschwicg. Je répondrai car j'ai raison pour le fond. Mais quoi ? Je lisais hier soir des choses de Poincaré sur l'espace ; ça fait rougir pour notre espèce. Naturellement j'ai sorti de nouveau la tête au-dessus de ces difficultés, et me voilà pour neuf mois plongé dans la méditation continuelle qui rend en apparence indifférent et inattentif à bien des petites choses. Il n'y a que vous qui me connaissiez parfaitement sous ce rapport. D'autant que je lis Platon mieux que jamais, attendu qu'il est mieux de lire un texte pour l'expliquer que pour le résumer. Platon prend bien 2h le samedi. C'est bien juste si j'aurai 1/4 d'h. pour donner encore quelques tuyaux sur la dissertation du mois.

« Desbois joyeux à lire Platon, précieux par science du grec. Il y a aussi Bessière, Jourdain, Michel…

« Le mercredi, Kant ou bien leçon d'élève tous les quinze jours. 1ère sur le Pragmatisme de W. James… Hegel viendra après Platon…

« Borrell cherche une position… Bergounioux (non reçu) aussi. J'ai écrit à Darlu pour Borrell… »

« Les Propos vont tout seuls. L'École Émancipée publie le Propos « Résistance et Obéissance[1] » ce qui est un bon choix ; il y en avait de plus vifs, mais moins solides. »

[1] PN 2361, paru le 4 Septembre 1912. « Résistance et obéissance… »

15 Octobre – « Malgré tous les raisonnements modérateurs que je me fais je suis tout de même plutôt triste faute de nouvelles. Svp trouver un moyen de me rassurer par un petit mot.

« Je pensais tous ces jours aux douces .amies que vous avez, et qui sont si charmantes, pour me répéter des choses vraies sur votre cœur vraiment magnanime, tant au-dessus des petites choses. C'est cela qui attire et qui fait des harmonies ; mais là-dessus je puis me rendre justice ; je n'ai pas méconnu ces belles choses, car je les comprends par le fond du cœur, comme on doit faire quand on est un vrai jumeau. Et je n'aurais de défaut ici que par cette méditation engourdissante que le travail me donne, et qui me rendrait presque indifférent. Mais vous connaissez bien tout cela, c'est votre domaine, mon doux jumeau.

« Je pensais ce matin à la philosophie première qui ne peut guère trouver de lecteurs hors des élèves, car je vois bien que tous ces camarades n'ont jamais médité sérieusement ; ils ont seulement imité assez adroitement les grands auteurs, dans leur première jeunesse, et maintenant ils font des petits raisonnements bien plats...

« Encore une lettre de Borrell ce matin contenant des lettres de Lavisse, Dupuy, Brunschwicg, Darlu, etc. Il va se faire encore des ennemis, par cette fureur de demander pour lui et pour la justice en même temps...

« Je pense tellement à vous que ça doit vous guérir, mah douce meh. J'ai tant besoin de votre cœur... »

16 Octobre – « Un mot pour dire seulement que j'ai mis sur pied la leçon de demain, très bien, sans peine, après avoir relu les premières lettres de la Philosophie Première et toujours en ayant devant moi vos yeux jumelliques pour me garder. Heureusement ces bonheurs me sont donnés pour dissiper la tristesse de ces jeudis sans vous.

Sentez ma profonde et entière tendresse, sentez un grand amour tel que vous n'avez jamais pu désirer mieux. »

« Je viens de faire un rangement de bibliothèque, par époques et par auteurs, comme mah meh disait… Dans tout ce rangement je n'ai pas retrouvé l'*Euthyphron*.

« Demain je tenterai un classement des papiers… Énorme !! »

17 Octobre – « J'apprends par une lettre de l'Esclave[1] qu'elle part ce soir à Rouen ; elle est sans doute un peu affolée, mais vous allez la ramener à une juste appréciation. Il est trop facile de faire du noir… Pour moi je me règle sur votre pensée et sur votre cœur absolument, et je suis d'ailleurs assuré par mille raisons sans compter les vues du cœur que le bonheur intérieur est un remède souverain. Descartes disait : la joie a une singulière relation à la bonne fortune…

« Bonne leçon solide aux garçons sur la perception et les faux problèmes (vision droite, etc.). L`attention est remarquable, ce qui vient sans doute du sérieux des nouveaux venus qui sont très intéressants, et qui ont de la force.

« Au sortir du lycée un ancien, Carteron, étudiant libre en Sorbonne, venait me consulter sur un sujet de diplôme. Je lui en ai trouvé quatre convenables sur Kant, Descartes, Leibniz. Vous voyez que le jumeau poursuit ses travaux avec lucidité. »

[1] *Alain appelait ainsi mon amie "Adèle Weiss" qui habitait alors à Paris (son mari, le colonel Weiss, chef de Cabinet du Gal Picquart, ministre de la Guerre). Le médecin étant inquiet, mes amies de Rouen avaient informé Adèle qui était pour moi une sœur d'élection*. (MMML)

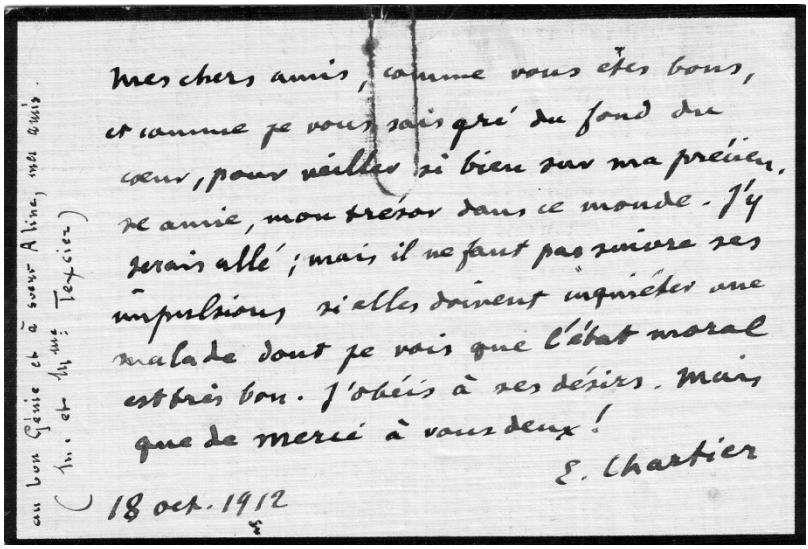
18 Octobre – « Si l'Esclave est encore à Rouen, remerciez-la bien pour moi. Suis content que le Pacha[1] aille voir le médecin qui vous soigne dans votre couvent d'Augustines[2].

« Le travail va merveilleusement, et les Propos se font sans effort. Je vous le dis parce que c'est vraiment une preuve d'amour plus profonde que tout. Du fond de mon cœur je m'applique à être comme vous voulez que je sois afin que vous ayez une sérénité entière, et cela se fait sans effort parce qu'il y a une parfaite correspondance entre les jumeaux.

« Le cours de Sévigné est prêt. Il ira tout seul. Il s'agit premièrement de bien expliquer le développement de la sociologie (A. Comte, Levy-Bruhl, Durkheim). Ensuite la morale de Kant fera la réplique et tout se trouvera en ordre. »

« Les amis (le bon Génie) m'écrivent que les visites sont interdites à cause de cette fièvre à cause encore inconnue. Alors je m'applique bien à être tranquille et intelligent ici, ce qui vous plaît plus que tout. Je me répète : « Il est défendu par mah meh de travailler trop longtemps, sans arrêt, de lire trop tard, de laisser arriver des scrupules sans limites sur le travail, de tousser, de courir les jambes nues et autres menues choses ». Votre pensée ne me quitte jamais et la nuit j'ai des réveils pleins de tendresse où mon cœur s'élève vers vous pour que vous dormiez sans fièvre. Quand reprendra-t-on l'alimentation ? Car il faudra des forces pour aller en convalescence. »

[1] *Le docteur Bordes du Collège de France.* (MMML)
[2] *L'Hôtel-Dieu de Rouen* (MMML)



Carte adressée aux Texcier le 18 Octobre 1912, avec annotation de MMML : « au bon Génie et à sœur Aline, mes amis M. et Mme Texcier »)

« 18 Octobre 1912

Au bon Génie et à sœur Aline, mes amis.

Mes chers amis, comme vous êtes bons, et comme je vous sais gré du fond du cœur, pour veiller si bien sur ma précieuse amie, mon trésor dans ce monde. J'y serais allé ; mais il ne faut pas suivre ses impulsions si elles doivent inquiéter une malade, dont je vois que l'état moral est très bon. J'obéis à ses désirs. Mais que de merci à vous deux ! E. Chartier »

« Classe très bonne ce samedi. Première moitié du *Phédon*. Beaux commentaires. Élèves délicieux. Après cela parlé avec Drouin sur A. Comte dont je relis des choses très bien que j'avais aimées autrefois dans la *Politique positive*. Ensuite Estève qui pense à son agrégation. Trouvé une lettre énorme de Borrell qu'il faut lire et à qui je répondrai tout de suite. »

« Partant d'A. Comte je me suis enfoncé dans Lagrange, avec calcul et fautes de signes… »

« … Il ne faut jamais douter de mon cœur, d'aucune manière ; vraiment il n'y a pas d'amour plus profond et plus parfait sur terre que l'amour réciproque des deux jumeaux, chacun selon sa nature absolument, sans rien de forcé jamais ni de machinal. C'est cela qu'il faut voir écrit au fond de vos yeux pour toujours. Notre tendresse a atteint un degré de perfection très rare, peut-être unique ; vous devez le sentir dans votre cœur comme je le sens dans le mien. »

« Quand vous serez en convalescence, nous reprendrons nos récréations mathématiques ; je nous revois, les jumeaux, suivant ensemble dans le beau livre de Lagrange, de format carré, si bien imprimé, *la théorie des fonctions analytiques* ! Ce qui importe donc, c'est de ne pas trop allonger votre séjour dans votre couvent. Bien s'exercer à marcher, dès qu'il se pourra, comme faisait Fabrice dans sa prison avant son évasion. Et surtout ne pas trop prendre goût à votre prison !… »

23 Octobre – « Ce matin leçon de Desbois sur Renouvier, assez bien, mais trop longue et sans clarté pour les autres…

« … Le cours de demain est en place, difficile, mais, autant que je puis, bien digéré… sur Kant…

« … Les nouveaux ont trouvé moyen de regarder le cosmographe de façon que je leur dise deux ou trois choses importantes sur l'équateur, les saisons, la latitude, pendant les cinq minutes de récréation. »

« … Leçon délicieuse sur les illusions concernant le mouvement (ex. la pluie inclinée quand on est dans le train, etc.). Tous exemples analysés avec rigueur. Tous se passionnent pour ces questions véritables. L'esprit d'ensemble est bien supérieur à ce qu'il a jamais été. Je suis avec eux dans une parfaite tranquillité d'esprit. »

« Suis allé au Louvre tout seul (mah meh est à son couvent) pour acheter un pardessus chaud. Ai trouvé sans peine le frère du pardessus de voyage, mais bien plus chaud, plus moutonneux, avec intérieur molletonné, simple rangée de boutons, très chaud et très léger, 79 fr.… Et je le mettrai dimanche, avec des gants neufs, pour aller voir mah meh ! Joie ! »

« Cette perspective de long repos ordonné par les médecins (tous s'accordent, Didier, Bordes…) m'enchante. C'est dans l'ordre. Un travail écrasant comme celui que mah meh s'imposait ne peut durer d'une manière continue. Vacances ! Je me fais une fête d'aller vous voir (à Saint-Cloud ou à Saint-Prix) et quels délicieux travaux. Propos. Logarithmes ! etc. En attendant arrêter les pensées dans un amour parfait. J'écris un mot gentil à Texcier. Soyez tranquille, je n'ai pas du tout d'inquiétude. Je sens votre vie en moi, et elle a toute la vigueur nécessaire ; l'amour même en est une preuve. »

« Texcier m'invite pour le 2ème dimanche de novembre et Mme Texcier est assurée que le médecin vous permettra de venir. Bien vous laisser soigner pour être vaillante ce jour-là. Et après votre couvent, ce sera Saint-Cloud (Mme Salomon a tous renseignements : 8 fr. par jour pour un long séjour) où j'irai vous voir souvent. Vivent les Jumeaux !… »

« De bonnes classes et sans fatigue. Rendu plusieurs bonnes dissertations. Bayet, Luthier ont fait des progrès. Desbois très raisonnable. Rien encore des nouveaux. »

« Mme Texcier m'écrit gentille lettre pour me rassurer tout à fait et me faire prendre patience. Appliquez-vous à vous faire des joues pour me plaire ; bien obéir au bon docteur (*c'était le Dr Didier*).

« Je pense beaucoup à Pallanza, Stresa…

« Je partirai jeudi pour Paissy et reviendrai mardi. J'obéirai à mah meh : caleçon chaud, vêtement épais, pardessus neuf. Je promets de n'avoir ni rhume, ni rhumatismes… »

« Je suis si heureux de penser tout le temps à vous et de vous couver de loin. Mme Salomon m'a interrogé sur vous. Je lui ai dit ce qu'elle doit savoir des jumeaux, c'est-à-dire tendresse unique, profonde, inaltérable, inimitable, ce qui était excessivement nécessaire. Svp bien vous soigner et être en joie en pensant à votre enfant qui se soigne comme il voudrait vous soigner.

« Dites à l'Esclave qu'elle ne cherche point d'autre pension que celle que m'a indiquée Mme S. à St-Cloud. Qu'elle visite si elle veut cette « pension Sivrais » à Saint-Cloud pour s'assurer que vous y serez bien…

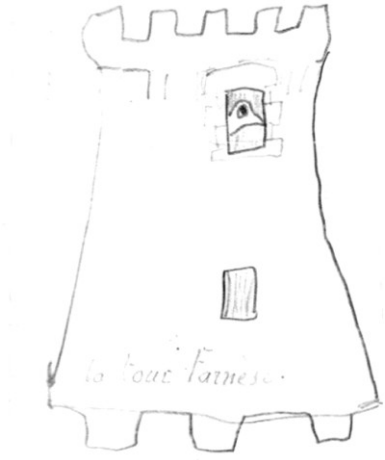
« Le baccalauréat n'a fini qu'à six heures. On a été mignon avec le vieux Debidour, président, cela pour plaire à sah meh.

« Je vais maintenant préparer lectures sur Kant pour demain. »

« Je viens d'écrire un bon Propos sur la guerre[1]. Bientôt on écrira des Propos ensemble et il faut dire que c'est absolument nécessaire aux Jumeaux. C'est cela qui vous guérira tout à fait. On demande seulement espérance et patience jusqu'à l'évasion.

« Ce matin classe excellente. Ils travaillent tous comme des anges, entraînés par l'exemple des anciens qui, assez vexés, se sont mis à l'ouvrage comme des bœufs. L'esprit est excellent. J'ai reçu ce matin une masse de copies que je vais corriger à Paissy. J'ai donné le sujet de la dissertation de Novembre (Égoïsme et Altruisme) avec explications. Ainsi bon départ et sérénité entière de ce côté-là. Mais c'est de mon Jumeau que vient la lumière. »

Novembre



Paissy. « Écrit hier un Propos facile sur la Politique[2], et aujourd'hui un Propos sur l'élection de Boutroux à l'Académie[3] ; mais un peu trop vite, trop sommairement plutôt pour redresser que pour expliquer. J'y reviendrai.

« Il fait très beau, un peu froid, mais tiède au soleil. Hier on a arraché les

[1] Propos difficile à identifier. Beaucoup de Propos sur la guerre en ce temps.

[2] Sans doute PN 2422, paru le 4 Novembre 1912. « Pn oppose quelquefois à la Représentation Proportionnelle… »

[3] PN 2423, paru le 5 Novembre 1912. « Comme je pensais à une élection académique… »

dahlias et les glaïeuls. Aujourd'hui on plantera des tulipes.

« J'ai fait une heure de musique à la vieille amie en pensant à mon doux Jumeau dans son couvent. Les amis vont bien et sont heureux de m'avoir. Ils ont de bonnes nouvelles de leurs enfants.

« Corrigé cinq copies dont deux assez bonnes. Lu la *Comtesse de Rudolstadt* avant de dormir.

« Suivi au ciel Véga pour mah meh, qui ne peut pas encore regarder ses étoiles. »

« Trouvé au retour lettre de Marcel qui raconte ses travaux et ses difficultés. A pour préfet Dautresme de Rouen ; lisent ensemble la *Dépêche*. Très content. Il est combattu par Versini. Rigolo !

« Acheté chez mon bouquiniste deux Nietzsche pas cher (*Zarathoustra* et *la Morale*).

« Ce matin bonne classe. En conférence bonne leçon de Becq sur Bergson (parallélisme). Tout va. Mais j'ai des montagnes de copies, plus de cent. Je ne vais plus faire autre chose car c'est le principal. Et surtout il est impossible d'être fatigué puisque c'est défendu par sah meh, et de penser cela me réjouit le cœur et me nettoie le visage, oui, Madame ! »

« Il faut que je rende compte à mah meh de ce que j'ai fait au Louvre, avec sa permission, pour être un beau Jumeau quand j'irai à Rouen dimanche. Au sortir du Lycée ai trouvé Borrell qui m'attendait dans la cour (j'arrivais avec Desbois qui me parlait du diplôme qu'il fait pour Rodier sur le premier moteur dans Aristote). Je suis allé à pied avec Borrell jusqu'au magasin. M'a parlé de son travail, réclame conseils... Il reviendra mercredi après la classe. Arrivé au rayon des complets – triste

d'être sans sah meh – j'ai cherché avec le m'sieu du rayon un beau complet genre gris anglais. Rien n'allait bien dans les vestons à devants croisés, à deux rangs de boutons. Ai trouvé un beau gris un peu foncé à un seul rang de boutons qui me va bien. 79 frs comme le pardessus. J'ai laissé le vieux complet pour un coup de fer, et ai continué mes achats, gants, chaussures, chapeau. Va être un beau Jumeau pour aller voir sah meh chez les amis Texcier !

« Ce matin bonne classe. Dans la seconde heure j'ai rendu une vingtaine de copies corrigées et j'ai commencé la correction au tableau. 1ère heure : Le sens musculaire. La classe va très bien. Tous travaillent comme des anges ; nous n'avons plus de farceurs intelligents, genre Foulon, qui détournaient les autres. Brunel est très content. Desbois qui s'y connaît, dit qu'on fait de la philosophie en étude. »

« Trésor à moi ! » Il ne faut pas cultiver la tristesse, parce que je suis sans force contre la tristesse de mah meh. La joie et le meilleur remède. Il faut donc penser à votre garçon bien vêtu et pas fatigué du tout, et plein de confiance dans sah meh d'Ytalie qui a une vitalité prodigieuse de façon à aller aux guêtres, et aux sous-guêtres de Prince zézayant… au beau temps de vieillesse sur le lac Majeur… »

3 Novembre – « Grande joie toute pure à la pensée de vous voir demain chez les bons Génies (*mes amis*

Texcier). Content aussi de votre organisation pour la pension. Bien sûr vus saurez vivre heureuse à Saint-Cloud ! Et le projet de revenir avec le Pacha[1] est très bon. Naturellement il vaudrait mieux que ça ne tombe pas sur le dimanche pour ne rien changer à Choisy. Mais tant pis ! Ces choses n'ont pas grande importance, mais si on n'avait pas à y penser du tout ce serait encore mieux. Mais ma préférence absolue n'est pas douteuse ; et les autres choses, Choisy, ne sont rien pour le cœur ; c'est même pour cela qu'il faut y penser un peu. Mais enfin ne considérez que la décision du médecin et arrangez-vous pour le mieux avec le Pacha, et que votre jour d'arrivée à Paris soit pour votre jumeau et non pour l'Esclave. Et sentez bien ma grande joie toute pure ! »

« Quelle joie de vous avoir revue si souriante, si robuste comme je ne vous avais pas vue depuis longtemps, et vraiment jeune et belle ! *(J'avais 41 ans !)* Je viens d'écrire un beau Propos sur les rois[2] et j'ai aussi corrigé deux bonnes copies assez longues de nouveaux. A retrouvé courage auprès de sah meh ! »

12 Novembre – « J'ai bien de la joie tout le temps de vous revoir dans mes yeux en santé et jeunesse. Peut-être la santé d'un Jumeau dépend-elle beaucoup des gens. J'ai admiré chez les Texcier une tranquillité magnifique ; sans aucune trépidation… Je vois bien que ces dernières vacances en famille vous ont écorché la rate !!! Et certes j'en peux dire autant pour moi. Il est sûr que si l'on était délivré des petites revendications sans fin, la vie irait comme celle des Solitaires, avec toutes les joies de l'amitié et de l'amour en plus. Les passions gâtent la vie, mais comme il faut du temps pour le bien comprendre…

[1] *Le docteur Bordes* (MMML)
[2] PN 2432, paru le 14 Novembre 1912. « Il faut se défier des rois… »

« J'ai écrit à Aurillac pour donner de vos nouvelles en reproduisant les expressions mêmes du médecin de l'Hôtel-Dieu *(docteur Didier)* d'après Texcier. « Elle est saine, elle a seulement besoin d'un très long repos… » *(C'est qu'on avait d'abord cru à de la tuberculose intestinale).* Pendant tout ce long repos vous ne serez plus mah meh, mais mah petite fille… »

« Propos convenable et solide sur A. Comte[1]. Puis correction de copies. Celle de Desbois très bonne. Ensuite Borrell jusqu'à midi ; conseils nécessaires. Tantôt le jeune Weill au sujet de l'Université Populaire…

« Ménagez-vous bien pour vos dernières heures de Rouen, entre vos « Augustines » et les amies, pour ne pas arriver trop fatiguée à Paris – St Cloud. Ne donnez pas trop de temps à l'Esclave. Peut-être vous attendra-t-elle à Saint-Lazare. Mais votre Jumeau y sera aussi… Je pense si joyeusement à ces longues vacances de St Cloud ! Oui l faudra bien s'y occuper mais sans travailler beaucoup. »

Je fus à Saint-Cloud « pension Sivrais » du 18 novembre 1912 au 1er juin 1913 – faisant de la chaise longue au jardin par tous les temps, sous un kiosque couvert surélevé à la hauteur d'un étage quand il pleuvait. Ces séances au kiosque m'ont laissé un souvenir noir. Une des premières après-midi où je m'y installai, deux énormes bergers allemands, farouches, m'aboyèrent contre, au pied du kiosque, pendant plus d'une heure, avec un air de tout vouloir dévorer. Ils m'auraient certainement dévorée s'ils avaient pu monter l'étroit escalier en colimaçon qui conduisait à la plate-forme sur laquelle était installée ma chaise longue ; ils l'essayèrent, mais ne le purent. Je tremblais de peur et ne pouvais appeler ; les aboiements

[1] PN 2434, paru le 16 Novembre 1912. « Parmi les idées d'Auguste Comte… »

auraient couvert ma voix, et le kiosque, au fond du jardin, était loin de tout secours. Enfin, après un temps qui me parut éternel, le patron, enfin alerté par les aboiements qui ne cessaient pas, arriva jusqu'au kiosque. Les chiens furent corrigés, enchaînés, et je pus regagner la chambre. Depuis, on prit l'habitude d'enchaîner les chiens pendant ma sieste au dehors, mais j'ai gardé de ce temps-là une peur des chiens que je ne peux maîtriser, même pour les chiens connus.

Les visites me furent comptées au compte-gouttes jusqu'à Noël à cause de la fièvre. Pourtant Alain vint me voir deux après-midi par semaine et dès que les promenades furent permises nous allions une heure au parc. Je ne souffrais d'ailleurs pas de la solitude. Je classais mes Propos *; j'avais emporté toute ma collection. J'étais déjà fortement attachée au projet d'un Calendrier de* Propos *(recueil de 365 Propos – un Propos par jour) et pour chaque Dieu (Apollon = Beaux-Arts, Jupiter = pouvoirs... Minerve = sagesse etc.) Je faisais un classement par mois). Lire et relire les Propos me suffisait pour avoir une heureuse journée. Il y avait aussi les mathématiques qui nous occupaient une heure ou deux à chaque visite – et qui emplissaient d'agréables heures dans l'intervalle.*

A l'heure où j'écris (fin février 39) je vois que le projet de Calendrier de Propos n'a pas été réalisé, et je le regrette encore. Pour n'avoir pas un volume trop massif, j'étais arrivée ces années dernières à faire le calendrier en quatre volumes (printemps – été – automne – hiver), projet non réalisé encore. Peut-être ne le sera-t-il pas ; les Saisons de l'Esprit *en tenant à peu près lieu.*

Des quatre-vingt lettres reçues à Saint-Cloud, je retiens ce qui suit :

Automne

« Je viens de faire un gros travail sur Auguste Comte pour Sévigné (idées sociologiques et morales) ; je vous porterai ces notes-là quand ce sera fini.

« Écrit un Propos amusant sur les fils de tramway[1] et le moyen d'empêcher qu'ils tuent les passants. Cela me plaît que vous classiez les Propos ; cela me donne goût à les écrire.

« Hier aussi un beau Propos sur le sentiment de la Liberté[2].

« Bénézé venu ce matin. Retourne au sana. C'est l'École qui paie. N'est pas déprimé. Longue causerie qui m'a beaucoup retardé.

« Grippe, douleurs. Grog (citron et rhum). Sirop pectoral. Tout cela pour dire à mon Jumeau que je me soigne bien. »

« Le cours sur Auguste Comte passera dans les Propos ; déjà dans le Propos de ce matin sur le mariage.[3] »

« X. Léon m'écrit qu'il reprend ses mercredi et qu'il compte sur moi. J'irai mercredi prochain. »

« J'ai acheté hier la *Politique positive* d'Auguste Comte ; je lis par ci, par là : c'est ingénu et magnifique. Il est touchant sur les choses de l'amour. Vous lirez. Je vis constamment en pensée avec vous. Oui, j'irai deux ou

[1] PN 2447, paru le 29 Novembre 1912. « Cinq personnes sont mortes… »

[2] Peut-être PN 2446, paru le 28 Novembre 1912. Mais nombreux Propos en cette période sur le Pouvoir Spirituel.

[3] PN 2462, paru le 14 Décembre 1912. « Romain Rolland, dans son beau livre… »

trois jours à Paissy auprès des vieux amis, sans regret puisque mon Jumeau aura sa sœur et des visites de Rouen. Mais bien expliquer qu'il ne faut ni fatigue, ni paroles pour éviter fièvre… Que je sois sans inquiétude. »

« Ce matin déjeuner charmant chez Léon. Painlevé, toujours libre et joyeux. Brunschwig – Parodi – Weber – Darlu – Et Élie. Tout cela gai et joyeux. Belles conversations.

« Au sujet de la *Dépêche*[1] tout revient au calme ; lettre d'Adeline explique assez bien tout. L'article initial au Bulletin du Parti radical et qui a fait tant de bruit est attribué à Müller, on y vit une incorrection, ce qui a de l'apparence ; et la *Dépêche* partit de là pour refuser un article de Müller (François). Là-dessus mon article tombait aussi mal que possible. J'ai donc écrit à Elliot une lettre courte et amicale. Texcier pourra souffler un peu et on verra bien !

« Pour Paissy je puis ne partir que mardi matin ; cela m'attriste de supprimer le lundi des Jumeaux, et il s'agit de voir si la visite de Mlle Fritz mérite qu'on le supprime. Décidez selon votre plaisir car la visite à Paissy n'a pas besoin d'être longue ; il s'agit d'un effet moral sur des gens qui sortent de grippe et d'incendie. Enfin pas trop réfléchir… »

« Comme votre tendresse m'est douce ! Alors c'est entendu, nous sacrifions notre lundi à la joie des vieux amis. Ils seront bien heureux de m'avoir deux jours de plus, et je penserai à mah meh à chaque instant. Oui je prendrai dame Pelisse ; je connais mes devoirs ; pas être

[1] *Je crois me souvenir qu'un article de politique d'Alain avait été ajourné ; en protestation on songeait à refuser collaboration, puisqu'aussi bien elle était gratuite sous la seule condition qu'Alain avait liberté totale d'opinion pour ses* Propos. (MMML)

enrhumé – pas avoir mal à la tête – ni aux épaules, ni aux genoux etc. Et surtout partout savoir que je l'aime sans effort plus que tout au monde. »

« Ce matin propos solide sur K. Marx[1]. Tout va se remettre en mouvement. J'écrirai encore sur le luxe ; toutes ces questions étourdissent les gens de bonne foi. C'est pourquoi la Morale toute seule ne porte pas.

« Très courtoise réponse d'Elliot et satisfaisante. Tout nuage est dissipé par là. »

30 Décembre (dans le train vers Paissy) – « Me voilà donc par les chemins. Il fait beau. J'emporte des cigares et des chocolats pour les vieux amis. Ce matin je trouvais cette semaine bien longue sans vous ! Mais vous avez été sage et mignonne. Je ne serais point content si je négligeais les vieux amis. Ils sont loin de tout. Ils ont eu le feu deux ou trois fois à leurs planchers et la grippe. Vite ils ont tout remis en état, et ils me l'ont écrit bien fièrement. Je leur emporte *Jean-Christophe*. Le soleil me chauffe. Je pense que Saint-Cloud va être bien doux.

« L'histoire de la *Dépêche* va se régler au mieux. La lettre d'Elliot était aussi affectueuse qu'on pouvait vouloir et s'accorde tout à fait avec ce que Texcier m'a écrit. Ils me demandaient à trois (Eliot, Briois, Destin) un rendez-vous en déjeunant mardi. J'ai répondu que je partais à la campagne, ajournant la chose. Cela est mieux ainsi. Je veux d'abord essayer ma liberté de plume ; la question sera ainsi résolue avant d'être posée.

« Il est bien possible qu'ils soient amenés à passer encore un jour sans Propos à cause du retard de ce voyage. Car ils en ont retenu *trois*, cela réduit beaucoup

[1] PN 2478, paru le 30 Décembre 1912. « La doctrine de Karl Marx est assez abstraite et difficile… »

leur avance et je ne sais pas si j'aurai l'occasion de regagner ce retard.

« En même temps que cette lettre, à Soissons, je mettrai un Propos que je viens d'écrire[1] où je déclare nettement mes principes de façon qu'ils ne puissent pas s'y tromper.

« Je vous souhaite déjà Bonne année ! Douce année de repos et d'amour, bien méritée, et bien nécessaire.

« Écrit un mot à R. Rolland qui a répondu gentiment.

« On traverse une belle forêt ; le soleil remonte. Vive Orion qui l'annonce ! Bonne année ! »

[1] Peut-être PN 2502, paru seulement le 25 Janvier 1912. « Il faut juger… »

1913

1er Janvier - « Bonne année, mah meh ! Justement en m'éveillant ce matin je pensais à votre belle analyse au sujet de ½ (A + A/a) et je voulais vous écrire là-dessus. Je trouve excellente la méthode qui consiste à vérifier d'avance que si a est la racine exacte la formule dit ce qu'il faut dire. La suite est claire aussi quoique pour moi il y ait encore à réfléchir. Je ne vois pas encore intuitivement comment ½ (A + A/a) est inférieur à la vraie valeur de la racine... etc.

« Je viens d'écrire encore un Propos politique[1] ; s'ils le publient et s'ils publient aussi le précédent, j'aurai réparation...

« Le temps est clair et beau aujourd'hui. Je pense à vous à toutes les minutes. Je suis heureux d'être ici, dans cette campagne, avec musique et nobles conversations. J'évite ainsi les vacances chez ma sœur qui me sont pénibles. Car le temps que je ne passe pas avec vous est alors mal employé, quand le travail ne m'occupe pas assez.

« La campagne est endormie. Pas un souffle, pas un bruit. On s'est promené tout doucement. M. Lanjalley est encore assez fatigué et prompt à la tristesse ; mais je l'ai égayé. Il y a des mésanges bien actives et des rouges-gorges. On verra bientôt le soleil remonter peu à peu sur le parc, et on écrira de beaux Propos sur les saisons, et surtout quand cette alerte politique sera passée.

[1] Identification difficile !

« Belles étoiles hier soir. J'ai compté sept Pléïades ; donc c'était clair. C'est bon de vous aimer, mon trésor au monde. Bonne année, bonne année ! Joyeux et grand amour des Jumeaux ! »

« Beau Propos écrit ce matin sur l'obéissance et le pouvoir spirituel[1]. C'est pour les récompenser s'ils publient les politiques. Je suis content de ne les avoir pas vus *(ceux de la* Dépêche*)* – content aussi de ce profond repos de la campagne, que rien ne peut remplacer. Un peu celui que vous avez dans la chambre rose de Saint-Cloud, et sous votre kiosque. Mais prenez garde aux chiens !
« J'ai aimé votre explication mathématique « sans mur chinois ». Si vous vouliez seulement calculer *plus lentement* (car vous partez toujours en avalanche) nous dominerions bientôt toute la mathématique et en même temps j'y réfléchirais sérieusement, ce qui est bien nécessaire. Vous verrez qu'en avançant *tout doucement*, nous serons très forts bientôt. J'aime aussi Saint-Cloud pour tout cela. »

« Mon temps est dévoré. Déjeuner avec Elliot et Destin. Elliot riant et content. Destin bon garçon mais discourant, et moi disant bien tout ce que j'avais à dire, quoiqu'avec bonne humeur ; mais ne reculant pas d'une semelle, ne pardonnant pas du tout la suppression des trois articles. Finalement je m'en remets à Elliot et Texcier seulement, sans la moindre concession aux autres. »

[1] PN 2483, paru le 5 Janvier 1913. « L'idée de la Séparation des deux Pouvoirs… »

11 Janvier – « Bon Propos ce matin, quoique de style négligé, sur la Patrie[1]. Ce soir au XIIIe, causerie sur la Famille d'après A. Comte. On verra comment réagiront les socialistes.
« Tranquillité et sérénité vers vous. Suivez bien les conseils du médecin. Il faut aimer les forces de vie, et s'y fier. »

25 Janvier – « Vous avez vu en lisant la *Dépêche* qu'il n'y aura pas d'histoires, quoiqu'ils aient adopté un ordre assez ridicule, absolument différent de l'ordre d'envoi. C'est celui que j'ai écrit jeudi[2] qui paraît aujourd'hui samedi. Celui que j'ai écrit mercredi[3] a paru hier ; mais celui que j'ai écrit mardi[4], et qui est le plus modéré de tous (« Un sage m'a dit… ») n'a pas encore paru. Mais enfin la paix ne sera pas troublée. Celui que j'ai écrit vendredi[5] est le mieux de tous ; sur la « réalisation », toujours par allusion à Briand. Aujourd'hui écrit un article[6] sur les prières etc. pour changer. Les amis viennent comme par instinct. Trouvé Herzog ce matin dans l'escalier comme j'allais déjeuner. Entretien rapide ; je l'ai mis au courant des trois articles supprimés. Il a été furieux. Entrevu Mouthon au restaurant ; lui ai dit de lire A. Comte.
« Ce soir, après la classe, Desbois, au lieu d'aller à un cours de Sorbonne, m'a accompagné, très charmant, jusqu'à la maison selon la tradition.

[1] PN 2495, paru le 17 Janvier 1913. « Le corps humain n'est pas toujours disposé selon la volonté… »
[2] PN 2502. « Il faut juger… »
[3] PN 2501. « Toujours en spectateur… »
[4] PN 2510, paru le 2 Février 1913. « Le sage m'a dit : Monsieur l'apôtre de la douceur… »
[5] PN 2503, paru le 26 Janvier 1913. « Le mot « Réalisation », qui a trouvé une espèce de fortune… »
[6] PN 2505, paru le 28 Janvier 1913. « Prions Dieu pour que ce ne soti pas le garde champêtre… »

« Bonne classe tantôt sur le *Parménide*, sujet brillant qui pourra même fournir un article.
« Je joue à extraire $\sqrt[3]{}$ d'après un procédé analogue :
$a_1 = ½ (a + A/a^2)$. Je compare par log. Mais j'arrive assez péniblement à la première décimale. Est-ce la formule de Tannery ? Il faudra y revenir ensemble lundi, svp.
« Rhume va mieux. Traces de rhumatismes aux genoux. »

Février

« Eu ce matin lettre d'Elliot aussitôt brûlée parce que ce n'est pas un homme dont les mots puissent être pesés. Le sens général est qu'il a fait l'enquête nécessaire, que tout paraîtra. Que cette fois encore je me trompe complètement, et qu'il n'a du reste aucune inquiétude, les gens de la *Dépêche* étant unanimes à ce sujet. Que les retards viennent des difficultés matérielles des compositions. Enfin il prend avantage sur moi, ce qui m'est égal. Car le résultat obtenu me paraît suffisant. J'ai répondu très amicalement, et nous allons cesser pendant quelque temps toute surveillance. Il n'est pas bon de se défier.
« Rhumatisme revenu assez fort. Rhume guéri.
« Bien vous sentir bercée dans un amour incomparable, ô mon Jumeau à la tête bien faite ! »

15 Février – « Piano. Causerie promenade avec Lunel et Desbois. Classes charmantes hier et aujourd'hui. Le 1er livre de la *République* avec noble commentaire – sans aucune fatigue. »

« Ce matin article aisé sur Briand[1]. J'écris à Mme Lanjalley pour lui annoncer les jolis paletots faits par mon jumeau pour son petit gas. Merci. Pas s'attrister des bourrasques

[1] PN 2528, paru le 20 Février 1913. « On ne distingue pas bien… »

de votre garçon, ni les grossir. Vous êtes un amour parfait, et je ne dis pas « pardon ». »

« Bon Propos sur la culture[1]. Pour me reposer j'ai fait mes sous-puissances jusqu'à la 17e, et calculé le log de 315 par les fractions continues. Je l'ai trouvé avec les décimales bonnes. Gomme ! vous verrez ; vous faites mon bonheur absolument. »

Mars

« Concert ennuyeux hier ; intéressant pourtant de juger cette musique française moderne. Mais à Sévigné leçon excellente presque entièrement improvisée sur le conflit entre liberté et déterminisme. Extrêmement intéressant.
« Ce matin lettre de Michel Alexandre contenant des renseignements au sujet du service de trois ans ; dont j'ai fait un Propos[2] assez dur politiquement…
« Lundi on fera les binômes définitivement, svp et vous m'expliquerez ce qui me reste à comprendre dans le petit livre sur les logarithmes… Vous êtes entièrement perfection pour moi : le croire, svp. »

« Ce matin lu et résumé le 3ème livre de la *République*.
2° Un brin de travail sur la Mémoire
3° Ecrit Propos sur les Sourciers[3] très aisément
4° Fait notes trimestrielles… Mérite compliments et récompenses de mah meh !! »

« Eu lettre de Jean Texcier qui me demande de figurer en orateur à une réunion contre les 3 ans. Ai refusé. Embêtant ; il comprendra mal. Mais il est clair que je ne

[1] PN 2529, paru le 21 Février 1913. « Un chroniqueur malin s'est amusé… »
[2] PN 2531, paru le 23 Février 1913. « Un bon citoyen m'a dit… »
[3] PN 2543, paru le 7 Mars 1913. « Au sujet des « Sourciers »… »

veux point entrer dans l'action politique plus que par les Propos. C'est bien assez. »

« Écrit un Propos sur Hercule[1] assez convenable.
« Bien content, avant de partir à Paissy *(vacances de Pâques)* de vous avoir amené votre maman en si bon état *(elle devait avoir 69 ans)*. L'amour maternel la faisait courir ; c'était beau à voir. Maintenant bien faire attention à ne pas la fatiguer, ni vous fatiguer. Mais vous sentirez bien la nécessité de chasser les idées noires. »

Paissy – « Je suis toujours un peu effaré de ces conversations qui fatiguent presque autant qu'une classe. Et il faut faire la tranquillité par l'engueulade toujours. Est-ce donc là des vacances ?
« J'ai commencé la journée par un manifeste d'indépendance ! Ca ne changera rien. Et je pense à nos douces heures de Saint-Cloud. Pour l'avenir plus lointain je n'arrive pas à y penser. Il est comme ça votre enfant. Et pourtant rien n'est plus doux au monde que votre cœur pour moi. »

« Je lis le *Mémorial*. C'est entièrement beau. Sans aucune littérature ; c'est solide. C'est un objet véritable.
« Hier sont arrivés les Maréchal. D'où conversations longues, et qui du reste m'ennuient, comme toutes les conversations toujours ; mais j'arrive à m'y intéresser sans peine. Je pense que les Propos iront facilement, mais le temps manque pour réfléchir.
« Il fait grand soleil, avec un vent assez tourmenteur, mais pas trop froid. La joie des vieux amis est charmante à voir… Ils croyaient observer la planète Neptune dans les Gémeaux *(or Neptune n'est visible qu'avec de fortes lunettes)* ; c'était une des étoiles. Lune admirable ! Chère

[1] PN 2554, paru le 18 Mars 1913. « Les hommes n'ont rien formé de plus beau… »

lune, je lui ai dit, un grand bonjour pour Saint-Cloud ! Méfiez-vous du vent et cherchez le soleil. Bien me tenir au courant de vos recherches mathématiques. »

« Le temps passe à des travaux de jardinage. C'est amusant de voir pousser ce qu'on a planté. Mme Lanjalley m'a rappelé une promesse à tenir en mai (ce sera peut-être pour Pentecôte). Il s'agit de venir à Paissy et de la retrouver pour aller chez son jardinier à Soissons choisir des fleurs pour le jardin de ses enfants ; ils reviennent fin juin… Les horizons sont beaux ; on voit la forme de la terre. Mais Saint-Cloud a bien plus de style… Donnez-moi des nouvelles de votre santé. Les vacances passeront vite. Je vous fais ma prière soir et matin, mon doux jumeau, mais ça ne fait pas venir vos lettres de Saint-Cloud… Et les Propos vont sans peine mais sans éclat. »

28 Mars - « Mah meh je m'attendais si peu à la publication d'une nouvelle série de Propos[1] que j'ai lu d'abord sans comprendre. Espérons que ces Propos ne me donneront pas trop occasion de critiquer, car je ne suis pas souvent satisfait. Mais content tout de même. Svp pas faire de mélancolie ; je jouis pleinement de l'oisiveté. Tout est plein de giroflées et de ravenelles fleuries ; des tapis de violettes et de pervenches. Aussi temps pour piano, aquarelles, *Iliade*. *Mémorial*. Contez-moi bien vos distractions mathématiques. Je pense à Hercule et à toutes les statues du Parc. Promenez-y votre douce maman…
« Les Propos vont tout seuls. Un sur les passions et la guerre[2] n'était pas mal. En réalité je me passionne pour la

[1] *La 4ème série, réclamée par bon nombre de lecteurs et la* Dépêche *elle-même, et j'avais rassemblé un choix de Cent-Un et quelques, à proposer à Alain.* (MMML)

[2] PN 2569, paru le 3 Avril 1913. « Au sujet de la loi de trois ans… »

politique du contre les trois ans. Un peu trop. J'y reviens et comme c'est difficile et que mon opinion est de pur instinct, je ne suis pas content. Mais *ça m'est égal*. Je remarque aussi l'entrée en scène de Bonétot (article de tête), celui-là même qui avait si largement payé après son élection ; ce n'est pas pour rien que Texcier m'avait raconté l'histoire… Ma janséniste va blâmer tout cela ! »

« Vous voilà seule maintenant que mère et sœurs sont parties. Ne travaillez pas trop. Je me réjouis de retrouver mon Jumeau, nos promenades au Parc. Verdure ! Bonheur ! Et nos Propos (4ème série !) et nos pages d'équations ! Vous êtes un vrai ange… »

Avril

5 *Avril* – « Vendredi à Sévigné cours excellent, vivant et explosif ! (Commentaire de Kant). Aujourd'hui à Henri IV même genre sur Platon (VI de la *République*). C'est délice ! Et mon jumeau y est pour beaucoup. Bonnes copies. Ils travaillent bien.
« Oui, j'ai pensé aux nouvelles trouvailles de Quinton, mais sans m'y arrêter assez.
« Acheté 1° Onoto (27,50) 2° 4 gros volumes de Leibniz (32 frs), 1 œuvres mathématiques, 1 Logique et métaphysique, 2 correspondance entre Bernouilli et Leibniz. Le tout plein de choses. Vous verrez jeudi. »

« Écrit bon Propos[1], assez fort, au centre de la question sur l'amour de la patrie, d'après un type d'alcoolique patriote que j'ai connu autrefois.
« A lundi, s'il pleut, on se réjouira avec le binôme. C'est très utile au garçon. Je vous souris, ma courageuse, et je vous aime. »

[1] PN 2582, paru le 16 Avril 1913. « J'ai connu autrefois un homme assez borné… »

« Bon Propos[1], et même très bon sur l'armée de métier. »

19 Avril – « Mah meh, mon doux refuge. Douleurs finies tout à fait. Bonne leçon à Sévigné : d'abord le *Pressentiment*, sujet qu'elles avaient traité entre elles à leurs conférences, mais d'une façon insuffisante. Puis la suite de Kant. Cette dernière partie fut très bien, et l'autre n'était pas si mal !
« Ce matin bon Propos[2] sur la peine de mort. Car j'ai entendu qu'on criait *la Presse* ce qui annonce que la guillotine a marché ce matin.
« Ne croyez pas que je ne pense pas à l'avenir auprès de vous. Mais j'agis en cela selon un instinct profond. J'ai pu désirer le bonheur, mais jamais je n'y ai travaillé car j'ai le sentiment que c'est quelque chose que l'on n'a pas à faire ; les causes sont trop compliquées ; il faut en somme demander peu aux événements et avant tout s'adapter au monde tel qu'il est ; comme dans une grotte où il ne faut pas beaucoup remuer les pierres parce que tout tient à tout. Kant dit qu'il faut une science prodigieuse et plus qu'humaine pour oser travailler au bonheur.
« Mme Lanjalley est heureuse, elle a sa Georgette et les deux petits.
« Pas faire trop de mathématiques sans moi…
« Chercher dans la Mythologie ce qui peut intéresser votre Jumeau. »

« Bon Propos ce matin quoique difficile sur la vieillesse et les opinions[3].

[1] PN 2588, paru le 22 Avril 1913. « Un gouvernement despotique se maintient par l'armée… »

[2] PN 2589, paru le 23 Avril 1913. « Hegel veut que l'on considère le châtiment comme un effet de la volonté du coupable… »

[3] PN 2596, paru le 30 Avril 1913. « Un homme qui a passé la cinquantaine me disait… »

« Leçon de Sévigné bien préparée quoique difficile (Liberté).
« Je vais vite copier quelques formules d'A. Comte. »

Mai

« Bon Propos sur le courage[1] (à propos des déclamations du Kronprinz).
« Soignez les poussées de fièvre par repos et révulsions, comme je soigne mes rhumatismes. On ira encore en voyage par la main. C'est l'âge romanesque d'invention et de poésie. Il va tout seul, par monts et par vaux. C'est bien beau. Je lisais hier A. Comte ; c'est bien l'esprit d'amour, roi sans couronne…
« Napoléon était poète et égalitaire plus qu'on ne croit ; honnête et simple dans le fond. »

« Propos sur Jeanne d'Arc[2]… Oui j'ai pensé à *Minerve* qui doit me fournir des sujets pour Paissy (vacances de Pentecôte). Bien sourire à votre enfant en voyage. Les vieux amis sont contents. Et je respirerai la grande campagne. »

« Bon Propos sur l'éloquence des Passions[3]. Ne soyez pas mélancolique pendant ces quatre jours de Paissy car nos cœurs jumeaux vont rester bien serrés… »

« Verdure admirable. Le jardin n'est qu'une broussaille fleurie. Des chèvrefeuilles entièrement couverts de fleurs odorantes, des iris, des giroflées, des lilas un peu passés,

[1] PN 2606, paru le 10 Mai 1913. « Il y a bien de la puérilité dans ces déclamations guerrières du prince allemand… »

[2] PN 2600, paru le 4 Mai 1913. « L'histoire de Jeanne d'Arc est sans doute encore plus belle que la légende d'Hercule… »

[3] PN 2610, paru le 14 Mai 1913. « L'éloquence des passions nous trompe presque toujours… »

des rosiers en boutons. Hirondelles de la creute revenues. Je suis endormi d'air et de soleil ; joyeux dans mon cœur qui est à vous. Conversations un peu rasantes, mais les amis si joyeux et toujours jeunes !
« Je relis *La recherche de l'absolu* de Balzac. »

« Propos bien sur « les moissons faites sur les hommes[1] » ; idée déjà exprimée, non épuisée. La vieille amie me trouve jeune et de bonne mine, très bien portant. Voilà ce que c'est que d'être bien gâté par sah meh ! »

« N'est-ce pas prématuré de vouloir reprendre vos classes en juin ? Car pour ces convalescences il faut temps et patience ! C'est entendu, il est sage et très utile de préparer interrogations de révision et choses de ce genre, mais ne prenez aucune décision sans l'avis du médecin et de votre jumeau… »

« Classe aisée ce soir. Lecture de Platon et suite d'Auguste Comte… »

Fin mai je décidai de rentrer à Rouen pour reprendre mes classes (ne pouvant me résigner aux conseils de prudence des médecins qui voulaient que j'attende à octobre). Si tendre et attentif que fût Alain, je jugeais que sa liberté en serait allégée s'il n'avait plus à faire deux fois par semaine ce voyage à Saint-Cloud qui occupait deux de ses après-midis. Je déclarai donc que je me sentais assez forte pour suffire au métier et à tous nos travaux. De ce temps je reçus deux lettres par jour, dont je ne transcrirai que l'essentiel.

[1] PN 2613, paru le 17 Mai 1913. « Il y a deux espèces de moissonneurs… »

1er Juin – « Mah meh ! Je vous tends les bras. Il faut vraiment pour me réconforter que je sois sûr que votre vraie volonté au fond était d'aller travailler… Pour secouer trop d'idées difficiles à maîtriser, j'ai bien travaillé ; j'ai corrigé des compositions. Desbois a 13. Il a fait des concessions au sens commun. Jourdain a 14. Très bonne analyse. Bessière 14,5 plus complet. Bayet reste à 9,5. Ce n'est qu'une déclamation syndicaliste, non sans éclairs. L'ensemble est réconfortant. Tout ce travail va soutenir votre travail. Vous êtes une sage meh, et un vrai ange pour moi. Cette pensée doit vous faire vivre cent ans. Soyez prudente. Pensez à votre jumeau, qui est votre enfant, et *qui n'est pas élevé*. »

2 Juin – « Le charmant Texcier m'a écrit tout de suite que le voyage avait été bon ; j'ai répondu aussitôt. Bon Génie ! « Bon Propos ce matin sur les opinions et la politesse[1]… Ensuit grande entreprise sur les stylos que j'ai réparés à la cire fondue, et maintenant ça marche supérieurement. Je vous prie tout le temps – Soyez bien prudente. Rappelez-vous les défenses du médecin. »

4 Juin – « L'examen jeudi prochain ; il faut précipiter les cours, et ils n'en sont que plus faciles… Compositions à corriger. Sujet : le bonheur et le devoir. Vrai sujet de vous… »

5 Juin – « Ce matin classe aisée et parfaite come il arrive toujours quand il faut faire vite, et par conséquent expliquer largement l'essentiel. Très bien. Sur le Moi et « Penser et Croire ».
« Propos d'aujourd'hui sur l'armée[2] - écrit sans peine. Vous aurez aimé le Pharisien[1] de ce matin.

[1] PN 2633, paru le 6 Juin 1913 : « Un sociologue insistait récemment… »
[2] L'édition de l'Institut renvoie à PN 2631, paru le 4 Juin 1913 : « Que la formation militaire… ». Mais s'il n'y a pas erreur de datation, et s'il est

« Continué compositions. Beaucoup de bons candidats : Desbois, Bessière, Jourdain, Michel, Parain, Arthaut, Bridoux, Grosbois, Bayet, peut-être Ebenet, Poggioli. »

6 Juin – « Garçons bien en forme. Leçons excellentes. Je vais partir à Paissy où Mme Lanjalley semble me désirer pour faire diversion. Le vieil ami est malade et a l'humeur sombre. Je vous écrirai à tour de bras. Comment penser qu'on se déshabituerait *du plus beau temps de sa vie*, beau malgré les inquiétudes des maladies… »

7 Juin – « Classe bien préparée (fin d'A. Comte) pleine d'idées fortes et utilisables. Je partirai aussitôt après la classe. Votre pensée ne me quittera pas un seul instant. Ne travaillez pas trop. Se guérir d'abord sans s'inquiéter de l'avenir. Un cœur *aimant absolument* arrange tout. »

8 Juin – « Le jardin de Paissy est un paradis de verdure et de fleurs, mais livré aux chenilles et aux pucerons. Beaucoup de travail pour votre enfant ! en pensant à sah douce meh. Je veux que vous soyez dans une paix parfaite en pensant à l'avenir. Quand cette anémie durerait des années, vous aurez toujours la tendresse profonde de votre jumeau pour un doux repos… Il faudrait attraper un métier plus supportable, des classes moins chargées – revenir aux E.N…

9 Juin – « La campagne est plus belle que jamais. La verdure recouvre tout ; tout est plein de bonnes odeurs et de chants d'oiseaux. Le jumeau ouvre les yeux, le nez, les oreilles comme un poulain dans le pré. Liberté d'esprit complète puisqu'au retour de l'autre semaine je n'aurai pas les anciens. Toutes facilités : travail au tableau,

---

rédigé le jour de la parution de PN 2632, il doit s'agir de sa « suite », soit PN 2638, paru le 11 Juin. « Théoricien, me dit le R.P. Philéas… »

[1] PN 2632, paru le 5 Juin 1913. « Le Menteur, l'Hypocrite… »

exercices de dissertation, etc. Les Propos ne viennent pas mal. Vous, appliquez-vous à ne pas redégringoler. Voilà l'important. Un peu de travail est bon mais ne vous surmenez pas. Vous ne savez pas encore laisser couler le temps. Je suis un jumeau qui vous demande bien de la raison et de la sagesse pour sa joie et sa paix de cœur. »

11 Juin – « Attardé à lire le *Mémorial*… Classe très bien sur la dignité de la personne. La petite Salomon me demande des nouvelles de mon jumeau ; elle voudrait vous trouver un petit travail pas fatigant à Sévigné… L'idée est charmante[1]. »

12 Juin – « Propos sur la force et le système de Hobbes[2] d'après la classe de ce matin, très brillante. Je n'avais que les jeunes – les anciens sont à l'examen ; il y avait aussi l'ancien Lovicki qui ne passe pas le concours et se contente de se préparer à la licence. Demain Sévigné ; j'aurai à traiter des sujets qu'elles m'ont proposés sur le droit et questions connexes… rapidement, en vue de l'examen. »

13 Juin – « Propos vont bien ; mais néanmoins assez pénibles à penser parce que la politique est dangereuse et difficile et cela presque sans remède. On aime mieux expliquer que critiquer. »

15 Juin – « J'ai expliqué à Mme Salomon que le projet de Sévigné est sans sécurité pour vous – qu'il vous semble préférable de viser une E.N. voisine de Paris, Saint-Germain par exemple (que vous conseillait Vigier) et qu'appuierait le docteur Bordes. Elle offre de s'en

[1] *Il s'agissait de 6h de sciences par semaine à 4 frs l'heure. Ce n'était même pas à examiner. Un couvent m'eût proposé plus.* (MMML)

[2] PN 2647, paru le 20 Juin 1913. « Toutes les petites chansons en l'honneur de la Force… »

occuper. Elle voudrait vous connaître ; elle se reproche même de ne pas vous avoir abordée un jour qu'elle vous a vue à la gare… « Quakeresse », vous a-t-elle définie d'après la 1ère apparence[1]… !
« Oui, il sera bon de penser à la bibliothèque pour les filles. Belle industrie en perspective pour les jumeaux et source de travaux parfaitement agréables entre Jufri et Mohammed. Comme à Saint-Cloud ! »

17 Juin – « Compositions au concours : Jeudi l'Unité italienne (savaient très bien), samedi : « L'obligation morale est-elle d'origine sociale » (*id.*). En français je n'ai pas su le sujet.
« Du 27 juin au 8 juillet bachot très mal placé qui va supprimer des classes… tant pis. »

18 Juin – « Desbois vient de passer son diplôme avec succès. Il a encore à passer demain la partie accessoire de l'épreuve, explication de Kant dans le texte allemand ; cela ira tout seul. Il est probable que ce succès l'aidera à entrer à l'École ; mais cela ne lui est plus nécessaire.
« En français ont eu des textes de Pascal sur l'éloquence. Desbois dit qu'il n'a fait que des topos sans valeur. Il dit aussi qu'il a horreur de la politique etc. etc. »

19 Juin – « Classe charmante ce matin. Ces nouveaux anciens sont en admirable situation ; ils sont avides de travailler ; ils apportent encore des devoirs. D'après leur demande je commencerai les samedis de l'an prochain avec Spinoza…
« Bon Propos sur Dieu, la justice et la vie future[2].

[1] *Et Alain m'appelle « sa janséniste ». Cela est plus juste. Mais ne manque pas de points communs. Ni l'un ni l'autre ne sont déshonorants.* (MMML)

[2] PN 2648, paru le 21 Juin 1913. « Ils crient parce qu'on ne veut pas enseigner la religion à l'école… »

« Entendu, ajournons mon voyage à Rouen. Je comprends que le jumeau doit penser d'abord à son service ; car moi-même je ne me permets jamais seulement une conversation avant une classe. Sans cela il y a longtemps que j'aurais dû changer de métier…
« C'est vrai que je ne demande rien du tout à la vie. Du moment que pas de fatigue, ni mal au pied ni à n'importe quoi, je laisserais passer des siècles, il me semble, sans un moment de tristesse. C'est cela qui vous plonge parfois dans le désespoir, et je conviens que j'ai tort. »

« Content que nous ayons deux Onoto jumeaux. Le vôtre vous donne une bien belle écriture que j'admire toutes les fois que je la vois. C'est pur, clair, orgueilleux, au lieu que le garçon, c'est surtout fort et près de terre. Mais les deux jumeaux se complètent adorablement ; mettez-vous bien cela dans votre tête de fer, mah meh ! »

Je reprends la lecture de mes lettres interrompue depuis plus d'un an. Et nous sommes peut-être à la veille d'une évacuation, en cette fin de mai 1940. Sans doute vais-je relire des centaines de lettres avant de les brûler plutôt que de les savoir en des mains profanes. Que pourra-t-on emporter – aura-t-on ambulance et les devoirs immédiats sont si pressants et si difficiles !

Juillet

« Gros travail aujourd'hui pour demain, et bien imparfait, mais je ne veux pas chercher à faire trop bien. Autrement toute leçon serait un problème insoluble. »
« Je viens d'écrire un Propos parfait[1] sur les Revues militaires. Les idées finissent par se former. Et pourquoi serait-ce plus facile qu'autre chose de former des idées ?

[1] PN 2674, paru le 17 Juillet 1913. « L'homme n'a jamais adoré autre chose que ses meilleures vertus… »

Je trouve votre idée excellente, de reprendre d'anciens Propos afin de leur donner la forme économique. Je vais y penser afin de rendre plus facile le travail des vacances, toujours un peu pénible à cause de l'arrêt de l'enseignement. »

« Jolie classe aujourd'hui pour finir. Élèves en bonne disposition mais ils n'auront leur liste que le 19… le recteur m'a renouvelé ma suppléance pour un an. Le bruit court au lycée que Chantavoine serait à la retraite, que Pichon aurait quelque chose ailleurs, et que l'on marcherait avec une seule division Brunet-Gautier. Les élèves sont très bien disposés pour le travail de l'an prochain. Desbois charmant. Jourdain reçu à la licence avec mention. Barraud aussi, sans mention. »

« D'ici le 19, je vais travailler tout doucement et bien utilement sur Aristote et sur Hegel.
« La petite Salomon m'envoie les résultats pour les filles. Admissibles à l'agrégation : Audilani, Chapheau, Delbrayelle, Halbwachs (qui prend le chemin d'être première), Pessereau. Admissibles à Sèvres Barry – Esquerré, Revol. Voici les sujets de l'agrégation de philo.
1° L'évolution
2° Le sentiment de l'honneur
3° La puissance d'Aristote et la tendance de Leibniz. Sur ce dernier sujet j'avais donné à Borrell des tuyaux précieux.
« De chez Drouin j'aurai 4 bons élèves l'an prochain, dont l'un Parain, frère de celui que j'ai et prix de philosophie est venu gentiment se faire couronner.
« Écrit bon Propos de l'ami Jacques[1]… facilement. »

[1] PN 2675, paru le 18 Juillet 1913. « J'ai rencontré mon ami Jacques… »

« Bon Propos vif et facile sur l'ivresse guerrière[1]… Il ne faut pas exagérer les effets de ce travail. On est comme on est et je ne puis faire que le spectacle du monde présentement ne me ramène pas toujours à des idées extrêmement difficiles et que personne n'ose seulement débrouiller. Si je n'employais mon temps à cela, j'aurais alors de la mauvaise humeur réelle et profonde, au lieu de ces mouvements mélangés. Ou alors l'ambition me prendrait comme elle prend les autres ; car dès qu'on joue sans sincérité on veut des couronnes en or véritable. »

« Liste des garçons. Admissibles : Arthout, Bessière, desbois, Gibelin, Jourdain, Leneveu, Michel, Parain, Poggioli, Roget, Veaux. Anciens élèves : Tétaud, Bernier, Castagnet. Comme nobre c'est peu. Barraud aurait pu y être. Grosbois de même. Latonnière a des notes très faibles ; c'est un malheur. Bridoux sera bon pour l'an prochain.
« Desbois est gai. « Si je suis refusé je préparerai l'hôtel de ville… »
« A l'École vu Canet, toujours intelligent et charmant qui pense à son diplôme. Estève, Bastide, candidats à l'agrégation de philo. Ils disent que Borrell n'st pas content de ce qu'il a fait. »

« Propos moyennement pénibles. La gêne actuelle vient de ce que je ne m'intéresse qu'à une question qui d'ailleurs remplit les journaux. Du reste je me résigne. On ne peut pas prévoir quand viendra le beau Propos que je dédie alors toujours à mon Jumeau… »

[1] PN 2676, paru le 19 Juillet 1913. « L'effondrement de la puissance Bulgare… »

« Ai écrit assez péniblement un Propos d'ailleurs bon sur le Matérialisme[1] que je crois trop difficile. Ne grossissez pas cette crise des Propos. La sagesse des jumeaux consiste ici à ne pas se faire d'idées là-dessus et à laisser courir. Je vais faire maintenant un peu de musique. »

« Propos écrit sans peine sur la Nouvelle Religion de la Patrie[2]… Départ à Paissy. »

[Paissy] – « Esquisses assez pénibles de deux Propos dont je viens de finir l'un. Il est certain que l'idée d'un temps limité augmente beaucoup la peine ; et aussi l'idée qu'on manque d'idées et d'expressions. Cela paralyse. Mais j'ai connu d'autres crises. Ce que vous dites des jeunes lecteurs est agréable à savoir. Pour le moment je ne puis sortir de cette question militaire ; ce qui tient aux

[1] PN 2679, paru le 22 Juillet 1913. « Le congrès des Religions a flétri le Matérialisme… »

[2] PN 2681, paru le 24 Juillet 1913. « Les Sociologues vont chercher bien loin de nous… »

passions vives que cela a éveillées… Je ne pense plus à l'astronomie… Ayez patience. »

« Propos sur la Sociologie[1]. Les idées viennent en foule, dès que mon jumeau les couve avec gravité et tranquillité. »

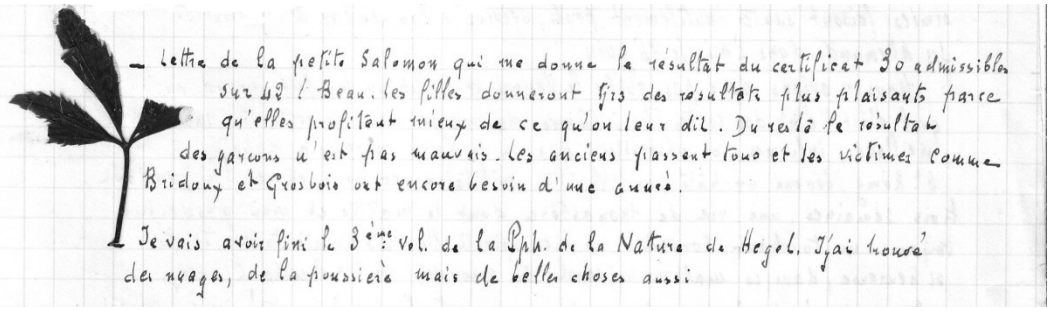
« J'ai passé tout mon temps à rattacher jasmin et clématite… Propos un peu pénible, toujours sur la paix et la guerre[2]. Il y a tant de choses importantes à dire là-dessus. Il faut aussi que je pense à lire les journaux autrement j'ignorerais tout. Et il faut toujours, mon jumeau, que vous m'indiquiez tous ceux qui vous viennent à l'esprit. C'est important. Seulement ils ne fructifient pas comme on veut. »

« Je viens d'écrire un Propos sur le vent, la pluie, les blés qui n'est pas mal[3].
« J'ai trouvé chez les Lanjalley un vieux roman inconnu de George Sand, *La dernière Aldini* qui me plaît absolument. Voyez si vous le trouverez chez Texcier. Avez-vous lu *Consuelo* et *La comtesse de Rudolstadt* qui y fait suite. Ce sont tous des romans d'Italie et de musiciens que je préfère à Romain Rolland ; cela me ressemble mieux. R.R. est un homme vertueux ; G.S. est plus naturelle. Néanmoins ils se ressemblent ; on dirait même qu'il y a imitation, surtout pour les caractères de femme. Mais les hommes selon G. Sand sont bien plus vrais autant que je sais. Tâchez de trouver quelqu'un de ces romans. Consuelo vous ressemble aussi…
« Songez à notre voyage et aux souvenirs qu'il laisse. Je viens de parcourir d'un trait les bords du lac Majeur.

[1] PN 2683, paru le 26 Juillet 1913. « Ne perdons pas l'esprit… »
[2] PN 2684, paru le 27 Juillet 1913. « L'Homme d'État (ou peut-être son ombre) m'a dit… »
[3] PN 2682, paru le 25 Juillet 1913. « Ce juillet ressemble à un juin… »

Sachez bien que je ne puis voir ces belles choses qu'avec vous, avec votre flore, vos paquets de fleurs, avec mon bagage d'aquarelle, comme si nous habitions le pays depuis dix ans. Élie disait que j'avais parfaitement vu cette partie de l'Italie et que c'est ainsi qu'il faut voyager… »

« Lettre de la petite Salomon qui me donne le résultat du certificat. 30 admissibles sur 42 ! Beau. Les filles donneront toujours des résultats plus plaisants parce qu'elles profitent mieux de ce qu'on leur dit. Du reste le résultat des garçons n'est pas mauvais. Les anciens passent tous et les victimes comme Bridoux et Grosbois ont encore besoin d'une année. »


Lettre de la petite Salomon qui me donne le résultat du certificat 30 admissibles sur 42 ! Beau. Les filles donneront fjrs des résultats plus plaisants parce qu'elles profitent mieux de ce qu'on leur dit. Du reste le résultat des garçons n'est pas mauvais. Les anciens passent tous et les victimes comme Bridoux et Grosbois ont encore besoin d'une année.

Je vais avoir fini le 3ème vol. de la Phh. de la Nature de Hegel. J'ai trouvé des nuages, de la poussière mais de belles choses aussi

« Je vais avoir fini le 3ème volume de la *Philosophie de la nature* de Hegel. J'y ai trouvé des nuages, de la poussière mais de belles choses aussi. »

« Écrit un bon Propos sur les mauvais prophètes genre Doumer[1].
« Plein d'idées en tête, en même temps que de musique. Je mériterai beaucoup de récompenses de mah meh pendant le voyage ! »

[1] PN 2690, paru le 2 Août 1913. « Quel bon temps que ce temps, pour un homme politique !.. »

« Voici les résultats. Desbois[1] 2e Bessière 3e Castagnol (ancien) 7e Parain 19e Michel Tétaud dans les 20e Jourdain-Roget dans les 27e.
« Les cinq autres sont boursiers – aussi Bernier.
« Écrit quatre lettres énormes pour l'avenir de Bridoux et Grosbois.
« Estève n'est pas admissible à l'agrégation de philosophie, mais Borrell l'est. »

1940 *– Départ le 10 juin en ambulance vers le Pouldu. Il m'a fallu brûler plusieurs centaines de lettres ou courts billets après les avoir relus la nuit – sauf aux instants d'alertes ! Quelle tristesse ! Comment penser à ces massacres, à cette jeunesse sacrifiée, sans une épouvante désespérée…*

Fin août 1940 *– Je rouvre ce cahier. L'ouragan et la défaite ont passé sur nous. Nous voici installés dans la position de vaincus et pour combien de temps ?*

Le départ au Pouldu ne se fit pas ; l'ambulance fit défaut. Mais les malles étaient parties la veille en colis exprès recommandé, emportant tous les vêtements d'hiver et surtout tous les cahiers comme celui-ci, et encore le Journal *d'Alain en plusieurs cahiers, le manuscrit du* Dickens*, les cahiers bibliographiques, la* Suite à Minerve *en préparation, etc. Ce furent les jours tragiques de juin, la fuite éperdue des populations, de toutes les autorités oubliant tous leurs devoirs, la panique des armées faisant sauter inutilement ponts, service d'eau, de gaz, d'électricité – l'arrivée des Allemands dans Paris le 14 juin.*

[1] *Desbois bonnes notes en philosophie comme on pouvait prévoir. 51 sur 60 à l'écrit 34 sur 40 à l'oral.* (MMML)

Nous n'avions donc pas quitté le Vésinet, et ce fut un bienfait quand on sut quel était l'état des routes. Nous fûmes du nombre des 150 restants (malades, vieillards, infirmes – ou misérables) que M. le Curé rassembla dans saint Rémy évacué en hâte par l'hôpital militaire, et nous eûmes là, pendant trois semaines, une vie de Monastère dont le Maître et moi garderons toujours un touchant souvenir. La vie spirituelle dominait tout. Je fus si heureuse, dans ce malheur universel, de seconder Mlle Berthe Clavery, cette sainte, le « soldat de Dieu » dans son activité bienfaisante ! On en aurait oublié le tragique des temps sans les récits des « refoulés » qui nous venaient chaque jour, regagnant leurs foyers – hagards, couleur de route, affamés souvent, pleurant de reconnaissance en trouvant un lit et un gîte où se laver… le récit des pillages qu'ils avaient vus, sur les routes, sur les quais de gare, me mit au désespoir au sujet des malles qui contenaient tant de trésors irremplaçables de l'œuvre d'Alain.

Ce n'est que le 19 juillet que je fus rassurée par une réponse du chef de gare de Quimperlé me disant que les malles étaient bien parvenues intactes et étaient au Pouldu. Ma sœur Lina partit le 30 juillet au Pouldu pour les retrouver et disposer les maisons en vue d'une occupation possible. Elle en revint le 15 août ayant enregistré les malles au même train et le 21 août les malles étaient en place au Vésinet et vidées de leurs précieux trésors.

Mais ce sera de mémoire maintenant que je devrai reconstituer l'histoire de nos vacances, pour Alain et pour moi, de l'année 1913, et celle de notre année scolaire d'octobre 1913 à août 1914, au lieu de transcrire toutes les précieuses lettres de ce temps-là, brûlées dans les nuits tragiques des 7, 8 et 9 juin 40. Et c'est la deuxième *guerre que nous vivons depuis 1913 ! Qui l'eût cru possible ! Mais si ! ils y couraient ; il n'y a qu'à lire les* Propos *depuis leur origine pour se rendre compte qu'Alain les éclaira en vain. Nous fûmes vaincus.*

Publications de l'Institut ALAIN

OUVRAGES D'ALAIN - Collection " CAHIERS ALAIN " :

MYTHES ET FABLES, édition du manuscrit de 1933 révisé par Alain en 1947 et restitution du cours professé au Collège Sévigné en 1933 à partir des notes de quelques auditeurs, par R. Bourgne et I.Châtelet, avec une étude stylistique de Suzanne Allaire : «Alain ou le pouvoir des mot », 1985 ISBN 2-905753–01–3 (en voie d'épuisement)

DE QUELQUES-UNES DES CAUSES RÉELLES DE LA GUERRE ENTRE NATIONS CIVILISÉES, édité par F. et R. Foulatier et R. Bourgne, incluant les lettres d'Alain à Marie Monique Morre-Lambelin, les photographies de guerre prises par G. Gontier, et «L'itinéraire de l'artilleur Emile Chartier 1914-191 » par P. Zachary, 1988, ISBN 2-905753–02–1

LES PROPOS D'UN NORMAND (1906-1914) Edition critique intégrale en 10 tomes des 3083 Propos parus dans La Dépêche de Rouen et de Normandie, par J.-M. Allaire, R. Bourgne et P. Zachary, avec la coopération de G. Pascal et P. Heudier :

Un volume par année, de 1906 à 1914 (I-IX). Tome X : Premier Journalisme d'Alain (1900-1906)

Errata *et Mises à jour* par Pierre Zachary, 2003, ISBN 2–905753–20–X

Catalogue *des Propos d'un Normand* par P.Zachary (2003)

COURS DE PHILOSOPHIE, Rouen, 1900-1901. Rédaction de l'élève Louis Canet. Texte établi par P. Gautier et E. Blondel, présentation E. Blondel. 2006. ISBN 2-905753- 27-7

POEMES À GABRIELLE, ISBN 2-905753-19-6

DEDICACES A MARIE-MONIQUE MORRE-LAMBELIN, texte établi par Robert Bourgne et Emmanuel Blondel, introduction de Robert Bourgne, bibliographie des œuvres dédicacées par Pierre Zachary. 2007. ISBN 2-905753-26-9

« CŒUR A CŒUR DE JUMEAU » - Correspondance avec Marie-Monique Morre-Lambelin, 1901-1913. 1 volume, 370 pp., ISBN 2-953-30-7

ALAIN LECTEUR DES PHILOSOPHES, textes de P. Aubenque, B. Bourgeois, J. Brunschwig, A. Comte-Sponville, H. Grenier, F. Kaplan, F. Khodoss, J. Muglioni, G. Pascal, J-L. Poirier, O. Reboul, B. Rousset, F. Turlot, présentés par Robert Bourgne, en coédition avec Bordas, 1987, ISBN 02–04–016965-2

ALAIN-FREUD, textes de P.-L. Assoun, R. Bourgne, R. Bruyeron, C. Doz-Schiff, F. Foulatier, T. Leterre, G. Pascal, J.-J. Rassial, M. Schneider, 1992, nouvelle édition 2007.

JULES LAGNEAU, ALAIN ET L'ECOLE FRANÇAISE DE LA PERCEPTION, *A. Baudart, R. Bourgne, F. Foulatier, H. Grenier, R. Kuhn, J.-M. Le Lannou, T. Leterre, J. Muglioni, G. Pascal*, 1995. ISBN 2-905753–09–9

PENSER AVEC ALAIN, R. Bourgne, J.-Y. Chateau, A. Comte-Sponville, M. de Courcel, E. Demont, F. Foulatier, P. Henriot, F. Kaplan, M. Lechat, A. Michel, M. Ogor, G. Pascal,1996 ISBN 2–905753–11-0. *Nouveau tirage 2007*

ALAIN DANS SES ŒUVRES ET SON JOURNALISME POLITIQUE. Actes du colloque organisé à Paris à l'occasion du cinquantenaire de la mort d'Alain les 30 novembre et 1er décembre 2001. 1 volume, 324 pp., Paris, Institut Alain, novembre 2004. Textes de E. Blondel, M. Bourdeau, B. Bourgeois, R. Bourgne, M. de Courcel, M. Dixsaut, Y. Dorion, M. Drouin, F. Foulatier, E. Garcia, P. Henriot, C. Imbert, K. Ikada, L. Jaume, M. Kamiya, G. Kassabgi, T. Leterre, A. Michel, G. Pascal, J.-L. Poirier, B. Saint-Sernin, B. Vergely.

ISBN 2-905753-10-2

LA PSYCHOLOGIE REFLEXIVE DE JULES LAGNEAU, *1er cycle des séminaires Lagneau de "La Menuiserie" 1994-1995*, (réédition 1997). ISBN 2–905753–12–9

GENESE DE L'ECRITURE ET DE LA COMPOSITION LITTERAIRE CHEZ ALAIN, *1er cycle des séminaires Alain 1994-95, réédition 1996,* ISBN 2-905753–10–2

LAGNEAU LECTEUR DE MAINE DE BIRAN, *2ème cycle des séminaires Lagneau 1995-1996.*

ISBN 2-905753–15-3

LAGNEAU PSYCHOLOGUE ? *séminaires de* F. Foulatier, *1995-1997* (2000) ISBN 2-905753–16-1

J.P. MAUPAS, *INTERFERENCES.* Recueil d'études : Alain et Gide, Alain et Bergson, Alain et Sartre, Alain et Bachelard. 1 vol., 190 pp., ISBN 2-905753-29-3

« **Témoins** »

Albert LAFFAY, *Alain ou le bonheur de penser librement,* 2003, ISBN 2-905753–21–8

Maurice SAVIN, *Autour d'Alain*, pages de Journal, 2005, ISBN 2-905753-25-0

Tarifs sur demande et commande : institut.alain@wanadoo.fr